

IN HONOREM

MARIA
ȚENCHEA

ÉTUDES RÉUNIES PAR
EUGENIA TĂNASE, CRISTINA TĂNASE, RAMONA MALIȚA



TABULA GRATULATORIA

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

In honorem Maria Țenchea / études réunies par Eugenia Tănase, Cristina Tănase,

Ramona Malița. - Timișoara : Editura Universității de Vest, 2025

Conține bibliografie

ISBN 978-630-327-242-9

I. Tănase, Eugenia (antolog.)

II. Tănase, Cristina (antolog.)

III. Malița, Ramona (antolog.)

082.2

Éditeur : Marilena TUDOR

Maquette et mise en page : Eugenia TĂNASE et Liliana OLARU

Couverture : Liliana OLARU

© 2025 Editura Universității de Vest din Timișoara, pentru prezenta ediție

Editura Universității de Vest din Timișoara

Str. Calea Bogdăneștilor nr. 32A

300389, Timișoara

E-mail: editura@e-uvv.ro

Tel.: +40 - 256 592 681

IN HONOREM
MARIA ȚENCHEA

Études réunies par
Eugenia Tănase, Cristina Tănase, Ramona Malița



Editura Universității de Vest din Timișoara

2025



Maria ȚENCHEA

TABLE DES MATIÈRES

Tabula gratulatoria	9
Au carrefour des langues et des cultures	11
Biobibliographie	47
La langue française – une profession de foi (interview)	65
 Quelques touches pour un portrait	
Alain VUILLEMIN, <i>Maria Țenchea et le rayonnement de la langue française</i>	81
Loredana AMORĂRIȚEI CABASSU, <i>Le soir, sur la colline...</i>	89
Luminița CIUMPE-PANAIT, <i>L'épreuve du gueuloir et autres leçons de vie</i>	91
Ileana Neli EIBEN, <i>À la professeure Maria Țenchea. Bouquet de tendres pensées</i>	95
Dorica LUCACI, <i>Gratitudes</i>	103
 Articles	
Diana ANDREI, <i>(RE)Interprétation des nombres dans la construction A, peut-être B</i>	109
Georgiana I. BADEA, <i>Entre théorie et pratique : la poétique de la traduction chez Maria Țenchea</i>	127
Alexandra CUNIȚĂ, <i>Le paradoxe est que P / l'erreur serait de Inf : remarques sur le fonctionnement de quelques noms sous-spécifiés (NSS) ayant des usages attitudinaux</i>	143
Ligia-Stela FLOREA, <i>Polyphonie, discours rapporté et point de vue</i>	169
Jan GOES, <i>James Ensor dans la littérature française et francophone</i>	185
Ramona MALIȚA, <i>Marguerite de Navarre, Heptaméron : la IV^e nouvelle. Traduction inédite</i>	211
Liana POP, <i>Ce nu (ar) face un traducător...</i>	227
Mirela-Cristina POP, <i>L'explicitation comme moyen de transfert des éléments culturels propres au numérique</i>	237

TABULA GRATULATORIA

Loredana AMORĂRIȚEI CABASSU (Lausanne)

Diana ANDREI (Paris)

Mața ANDREICI (Timișoara)

Georgiana I. BADEA (Timișoara)

Dumitra BARON (Sibiu)

Florina BĂCILĂ (Timișoara)

Gabriel BĂRDĂȘAN (Timișoara)

Mirela BONCEA (Timișoara)

Mirela Ioana BORCHIN (Timișoara)

Rodica BRAD (Sibiu)

Maria CARAIVAN (Timișoara)

Andra CATARIG (Oradea)

Valy CEIA (Timișoara)

Laura CHEIE (Timișoara)

Luminița CIUMPE-PANAIT (Montréal)

Marinella COMAN (Craiova)

Felicia CONSTANTIN (Oradea)

Mihaela COZMA (Timișoara)

Alexandra CUNIȚĂ (București)

Daniel Codruț DEJICA-CARTIȘ (Timișoara)

Daniela Liliana DINCĂ (Craiova)

Felicia DUMAS (Iași)

Ileana EIBEN (Timișoara)

Ligia FLOREA (Cluj-Napoca)

Kinga GALL (Timișoara)

Daniela GHELTOFAN (Timișoara)

Andreea GHEORGHIU (Timișoara)

Jan GOES (Arras)
Margareta GYURCSIK (Timișoara)
Monica HUȚANU (Timișoara)
Alice IONESCU (Craiova)
Constantin JINGA (Timișoara)
Gabriel KOHN (Timișoara)
Gheorghe LASCU (Cluj-Napoca)
Dorica LUCACI (Paris)
Karla LUPȘAN (Timișoara)
Ramona MALIȚA (Timișoara)
Iuliana-Anca MATEIU (Cluj-Napoca)
Michael METZELTIN (Wien)
Eusebiu NARAI (Timișoara)
Nadia OBROCEA (Timișoara)
Marina-Oltea PĂUNESCU (București)
Mariana PITAR (Timișoara)
Ana-Maria POP (Timișoara)
Liana POP (Cluj-Napoca)
Mirela Cristina POP (Timișoara)
Cecilia-Mihaela POPESCU (Craiova)
Simona REGEP (Timișoara)
Petruța SPÂNU (Iași)
Andrei STAVILĂ (Timișoara)
Cristina TĂNASE (Timișoara)
Eugenia TĂNASE (Timișoara)
Adina TIHU (Timișoara)
Dumitru TUCAN (Timișoara)
Bogdan ȚÂRA (Timișoara)
Daciana VLAD (Oradea)
Luminița VLEJA (Timișoara)
Alain VUILLEMIN (Arras)

AU CARREFOUR DES LANGUES ET DES CULTURES

3 août 2025. C'est le jour de son anniversaire. À travers les fentes horizontales des persiennes baissées pour arrêter la canicule qui sévit depuis des semaines sur la ville, filtrent les sons éclatants d'une fanfare militaire. Car, oui, son anniversaire à elle coïncide depuis un bon quart de siècle avec la fête de sa ville natale¹. Étrange hasard pour la petite-fille d'un grand patriote², militant pour la cause des Roumains de Transylvanie à l'époque de l'Empire austro-hongrois, délégué au droit de vote à l'Assemblée nationale d'Alba-Iulia et participant à l'acte de la « Grande Union », le 1^{er} décembre 1918.

Née dans une famille d'intellectuels roumains formés dans l'entre-deux-guerres, Maria Țenchea grandit au milieu des livres qui tapissent, par centaines, les murs de l'appartement familial. On y trouve de tout : des traités de droit – que son père, l'avocat Ioan Țenchea a accumulés au fil du temps –, des ouvrages et des atlas de biologie – dont sa mère, le professeur Veturia Țenchea, se sert pour préparer ses cours –, mais aussi des livres d'histoire, de littérature, d'art, comme il s'en trouve dans les grandes maisons de l'époque. Et la petite Mia y prend goût, d'abord en imitant les adultes, ensuite par curiosité. Elle y découvre tout un monde et son horizon d'intérêts s'élargit avec chaque lecture. Si bien qu'à l'âge d'aller à l'école, les livres sont déjà ses meilleurs amis.

Éveillée, mais aussi appliquée et efficace, elle apprend vite et bien. Elle excelle dans tous les domaines, apparemment sans préférences ni embûches qui lui dictent son chemin dans la vie.

¹ Le 3 août 1919, la ville de Timișoara devient partie intégrante de la jeune « România Mare » et la capitale du Banat roumain, la région la plus occidentale du pays. Le Conseil local établit en 1999 cette date symbolique comme fête de la ville.

² Alexandru Borza (1887-1971), éminent biologiste, professeur de botanique à l'Université de Cluj, créateur de l'École roumaine de phytosociologie, auteur de manuels scolaires, de cours universitaires, d'ouvrages scientifiques, directeur de thèses de doctorat, doyen de la Faculté des Sciences (1935-1938), recteur de l'Université de Cluj (1944-1945), fondateur du Jardin botanique de la capitale transylvaine.

1956-1960. Après les études élémentaires suivies à l'« École de jeunes filles »³, elle entame ses études secondaires (collège) au Lycée « Constantin Diaconovici Loga »⁴, réputé pour l'exigence de ses enseignants et pour la discipline stricte imposée aux élèves. Elle y apprend la rigueur dans le travail, la constance dans l'effort, le sérieux dans tout engagement. Et à la fin de chaque année scolaire, lors de la remise des prix, elle est toujours première de sa classe.

1960-1964. Afin de préparer les élèves pour un futur métier, le programme scolaire comprend aussi des activités manuelles, telles que la « connaissance élémentaire de la production industrielle par des travaux pratiques d'atelier »⁵. C'est en façonnant des rondelles et des écrous dans l'atelier de l'école que la jeune Maria se rend compte que ses doigts fins sont faits pour jouer du piano plutôt que pour travailler au tour. Et comme elle aime la musique, en partie grâce à son professeur de collège – qui illustre ses leçons par des fragments joués au violon et qui instruit une chorale très appréciée lors des fêtes scolaires, à laquelle Maria participe avec entrain – elle s'inscrit au Lycée de musique⁶. Elle y étudie le piano avec le même investissement personnel dont elle a toujours fait preuve, encouragée par son oncle Enea Borza, musicologue, compositeur et maître de conférences au Conservatoire de musique de Cluj. Y trouvera-t-elle sa vocation ?

Pendant quatre ans, elle alterne les exercices techniques avec les solfèges et l'étude des partitions, elle développe son doigté et sa mémoire auditive, elle participe aux spectacles de l'école et fréquente les salles de concerts et d'opéra de la ville. Et tout cela sans jamais négliger ses études théoriques.

Cette expérience lui apprend la patience et l'endurance dans le travail répétitif, atouts qui, des années plus tard, lui feront *cent fois sur le métier remettre son ouvrage* afin de polir les textes de ses articles, de parfaire ses traductions, de trouver le mot exact dans tous ses écrits. L'affinement de son oreille musicale l'aide aussi à développer sa mémoire verbale qui lui fera apprendre avec aisance les langues – même celles dont elle commence l'étude à l'âge adulte –, acquérir avec facilité leur prononciation et manifester une sensibilité particulière pour l'esthétique des sonorités textuelles.

Malgré ses bons résultats, elle ne se voit guère suivre une carrière dans la musique. D'abord, parce que le travail rigoureux et ciblé que ce domaine exige l'obligera à resserrer l'horizon de ses préoccupations intellectuelles. Ensuite, parce que l'amour de la langue française germe dans son âme : son père, qui avait obtenu sa licence en droit

³ Actuellement « Colegiul național pedagogic "Carmen Sylva" de Timișoara ».

⁴ Appelé « Școala Medie nr. 1 din Timișoara ».

⁵ Maria Țenchea, interview « Aproape toți din familie am trecut pe la Loga », in Titus Suciu & Vasile Bogdan, *Noi, cei de la "Loga", în oglinda veacului*, Timișoara : ArtPress, 2019, p. 281-284.

⁶ « Școala de Muzică și Arte plastice din Timișoara ».

à Strasbourg et son doctorat à Paris (1928), à qui le nouveau régime politique refuse le droit de pratique au barreau et qu'il cantonne dans des emplois de juriste d'entreprise, trouve une douce consolation dans la pratique du français, dans l'admiration de la littérature et de la culture connues dans sa jeunesse, et fréquente assidûment les milieux francophones de la ville. Sa mère, biologiste et ancienne collaboratrice scientifique du savant Alexandru Borza, avait suivi une année de spécialisation à Montpellier avant de se marier et d'abandonner, non sans regret, le projet d'une thèse sous la direction du professeur Braun-Blanquet. Des liens invisibles, mais qu'elle avait toujours ressentis en famille, attirent la jeune Maria vers l'étude du français.

D'ailleurs, dans l'atmosphère terne de l'époque, le français apparaît aux intellectuels roumains comme une porte ouverte sur la liberté d'esprit, sur la liberté de pensée, en l'absence de la liberté de parole.

1964-1969. Elle, qui avait grandi dans trois écoles de Timișoara, située chacune à moins d'un kilomètre de son domicile, quitte sa ville natale⁷ afin de poursuivre des études universitaires à Cluj. La ville située au cœur de la Transylvanie, elle la connaît bien à force d'y avoir passé ses vacances chez ses grands-parents maternels durant toute son enfance. C'est là que vivent aussi ses oncles, ses tantes, ses cousins et cousines, alors elle ne s'y sent pas dépaylée.

À la Faculté des Lettres de Cluj, on enseigne le français depuis la création des départements de philologie moderne (chaires de français, d'italien, d'anglais, d'allemand, de langues slaves), en 1919. Qui plus est, l'école philologique de Cluj est réputée pour avoir donné des linguistes, des lexicographes, des stylisticiens, des historiens et des théoriciens de la littérature remarquables, respectés dans le monde universitaire et scientifique.

Pendant cinq ans, l'étudiante Maria Țenchea suit sa formation philologique et didactique, qui la conduit vers une double spécialisation, en français et en roumain.

Elle aime par-dessus tout les cours de langue française, où elle approfondit ses connaissances déjà bien enracinées grâce au travail constant et méthodique mené au fil des années. Même si ses résultats continuent d'être superlatifs dans toutes les disciplines, il paraît qu'elle a trouvé sa voie : ce sera l'étude de la grammaire. Dans ce domaine fait de règles et de structures, son esprit amoureux de logique et de certitudes rencontre volontiers celui de ses professeurs, chez qui elle admire la formation professionnelle solide, la rigueur scientifique, l'esprit cartésien. Elle suit

⁷ La Faculté des Lettres de Timișoara, fondée en 1956, ne comptait pas encore de filière francophone. On pouvait y étudier le roumain, le russe et l'allemand en première spécialisation (depuis 1956), l'anglais (à partir de 1964). La spécialisation en français n'a été inaugurée qu'à l'automne 1968 (Ioan & Rodica Munteanu, *Universitatea de Vest din Timișoara*, Timișoara : Editura Universității de Vest, 2004, p. 373).

avec ferveur les cours de grammaire du professeur Ioan Niculiță⁸, dont les exposés savants sont souvent agrémentés de détails concrets, utiles dans la pratique de la langue, voire anecdotiques⁹. Elle a beaucoup d'estime pour son professeur Angelica Kalik, excellente linguiste formée à Leningrad, qui impose par sa compétence et son sérieux¹⁰. Elle apprécie tout particulièrement le professeur Henri Jacquier¹¹, « un homme extraordinaire, charmant, capable d'aborder n'importe quel sujet et de faire des digressions savantes fort intéressantes pendant ses cours »¹² ; cet ancien sorbonnard qui peut donner des cours parfaitement structurés – au besoin – conquiert en fait son auditoire par l'habitude qu'il a de parler librement, de faire des connexions logiques inattendues, d'ouvrir des parenthèses culturelles inspiratrices.

Esprit ouvert, et curieuse d'élargir ses horizons, Maria Țenchea suit aussi les cours optionnels de langues proposés par la Faculté des Lettres. Elle y apprend l'italien¹³ et l'espagnol¹⁴. Avec le russe, que l'on enseignait obligatoirement à tous les petits Roumains jusqu'en 1965, et l'anglais qu'elle avait étudié en privé à l'adolescence, elle maîtrise dorénavant cinq langues étrangères¹⁵. Chaque nouvelle initiation linguistique lui apporte toujours plus d'aisance dans l'acquisition des langues. C'est ainsi qu'elle prend le temps d'étudier l'allemand, pendant une année, et s'intéresse au grec ancien, suivant en auditeur libre le cours dispensé à la Faculté d'Histoire.

L'Université de Cluj offre des conditions d'étude privilégiées pour l'époque : issue de la fusion (en 1959) de l'Université roumaine « Victor Babeș » et de l'Université hongroise « János Bolyai » – continuatrice de l'Université fondée par les Jésuites au XVI^e siècle -, elle hérite d'une riche bibliothèque multiséculaire. C'est là que les étudiants préparent leurs séminaires, qu'ils parcourent la bibliographie recommandée, qu'ils passent leurs bribes de temps libre dans la journée.

⁸ Ioan Niculiță (1923 - 2009), enseignant à la Chaire de français de la Faculté des Lettres de Cluj, spécialiste en linguistique et civilisation françaises, connu au grand public comme l'auteur du *Manual de conversație în limba franceză* (4 éditions), traducteur en français de plus de 2 000 articles et ouvrages scientifiques, médaillé de l'Ordre des Palmes académiques en 1977 (Dumitru Covalciuc, « Niculiță-Popovici (cavaler de), Constantin, mare proprietar », in *Crai Nou*, n° du 5 septembre 2018, disponible en ligne à URL : <https://www.crainou.ro/2018/09/05/niculita-popovici-cavaler-de-constantin-mare-proprietar/>).

⁹ Maria Țenchea, transcription de l'interview enregistrée le 18 février 2011, par Sânziana Preda, p. 1.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Henri Jacquier (1900–1980), professeur à la Faculté des Lettres de Cluj, titulaire des cours d'histoire de la langue et de la littérature françaises, de philologie romane, d'histoire et de géographie de la France. Esprit encyclopédique, il s'intéressait aussi à la philosophie, à la mythologie, aux cultures et aux civilisations antiques, aux arts et aux sciences.

¹² Maria Țenchea, interview du 18 février 2011, p. 1.

¹³ Dans la classe du professeur Viorica Lascu (1919-2015), philologue, italianiste et historienne roumaine.

¹⁴ Avec Lusita García García, hispanophone native d'origine asturienne, établie en Europe de l'Est à la suite de la Guerre civile espagnole.

¹⁵ Elle rejoint ainsi le modèle de ce grand-père maternel qui parlait – à part l'allemand et le hongrois, comme tout Transylvain – le latin, le français et l'anglais, appris à Budapest, pendant ses études universitaires.

Et puis, le soir, il y a la cinémathèque du lectorat français, qui familiarise les étudiants avec la culture française contemporaine, tout en leur permettant d'exercer leur compréhension de l'oral grâce au jeu des acteurs formés à la diction classique. Qui plus est, l'Université récompense ses meilleurs étudiants en leur offrant des abonnements aux spectacles de théâtre et aux concerts organisés dans les institutions culturelles de la ville.

En plus de toutes ces activités auxquelles elle participe avec assiduité, l'étudiante Maria Țenchea trouve le temps d'accorder du soutien scolaire en français à quelques jeunes lycéennes. Non seulement elle en profite pour systématiser ses propres connaissances, pour hiérarchiser les informations selon leur utilité pratique, mais en plus elle prend du plaisir à transmettre son savoir, à trouver les explications justes et efficaces, faciles à retenir, et à servir de modèle – un peu comme une grande sœur – pour ses élèves. Maintenant les choses sont claires : elle sera professeur. Par vocation et par passion.

À la fin de sa troisième année d'études (à l'été de 1967), elle participe aux cours d'été organisés par l'Université de Caen pour les étudiants étrangers. Elle a enfin l'occasion de découvrir ce pays dont ses parents ont gardé la nostalgie pendant des années. Elle n'en est pas déçue : les images de ce voyage la hantent longtemps après, les lieux et les monuments visités lors des voyages organisés lui reviennent régulièrement en tête. Elle se rappellera toujours de petites scènes de la rue, des fragments de vie surpris au hasard des déplacements en ville, des personnages anonymes observés dans leurs activités quotidiennes. Elle admire les Français pour deux qualités, chères à son cœur : leur professionnalisme – sérieux, responsabilité, capacité d'organisation dans le travail –, et leur spontanéité. Ces deux traits résument bien d'ailleurs l'antagonisme des deux cultures, celle de l'Occident et celle de l'Orient européens, des deux sphères d'influence politique, des deux types de sociétés.

Au cours de sa dernière année d'études (1968-1969), Maria Țenchea prépare son mémoire de licence portant sur « La phrase segmentée en français contemporain », recherche menée sous la direction de l'un de ses professeurs préférés, Ioan Niculiță. Un condensé de ce travail constituera, en 1970, son premier article publié.

1969-1972. En 1969, classée majeur de promotion de sa génération, Maria Țenchea choisit¹⁶ de revenir à Timișoara, comme assistante stagiaire à la Faculté des Lettres, où la toute jeune section de français fête sa première année d'existence.

Elle est contente de travailler avec de jeunes adultes, d'autant que l'admission des étudiants à l'université se fait à la suite d'un concours qui garantit leur qualité.

¹⁶ Les licenciés frais émoulus des universités, classés en fonction de leurs résultats, choisissaient leur premier poste dans l'enseignement à la suite d'une « répartition nationale ».

Cette qualité, quantifiable à travers les connaissances en français des candidats, témoigne aussi de leur intérêt pour le domaine choisi, de leur capacité d'effort, de leur investissement dans l'étude, puisque souvent les résultats au concours s'appuient sur une préparation supplémentaire. Il en découle que le niveau des étudiants en début de cycle universitaire est supérieur à celui qui résulterait des huit, dix ou onze années d'enseignement du français organisé par les écoles et les lycées du pays. Le bon niveau des étudiants oblige aussi les enseignants à une préparation minutieuse de leurs cours. Les six heures de travaux dirigés hebdomadaires qu'un assistant stagiaire est tenu de donner demandent toute une semaine de travail préalable, partagé entre la conception des leçons, l'organisation du contenu, la documentation et la rédaction des supports pour l'activité en classe. L'effort est d'autant plus ardu que la jeune Chaire de français de Timișoara n'a pas encore de manuels ou de méthodes d'apprentissage propres, à recommander.

Les charges didactiques des jeunes stagiaires¹⁷ sont complétées par des activités censées synchroniser leurs connaissances théoriques et leurs pratiques en classe avec l'actualité de la recherche en France et avec les tendances lancées par les spécialistes français. Dans le contexte de l'époque, le lectorat de français¹⁸ apporte un support inestimable aux enseignants de la Faculté des Lettres : grâce aux revues spécialisées¹⁹ dont il finance l'abonnement, il permet aux professeurs de se tenir au courant des nouveautés dans leur domaine. C'est un grand avantage dont bénéficient les universitaires des années '70, après les décennies d'isolement intellectuel du pays, dicté par la politique de méfiance envers la pensée et le savoir venus de l'Ouest.

Alors, l'assistante Maria Țenchea – ainsi que ses collègues, d'ailleurs – parcourt les derniers numéros des revues reçues à la bibliothèque du lectorat, dont elle présente des articles de son choix au cours des réunions de la Chaire. Elle participe aussi aux réunions périodiques de la Société de linguistique romane, où elle parle de ses recherches personnelles, à commencer par son mémoire de licence, avant de passer à ses préoccupations de date plus récente.

1972-1976. Au bout de ses trois années de stage, Maria Țenchea passe son concours pour devenir assistante titulaire à la Chaire de français (septembre 1973). L'épreuve théorique et la leçon démonstrative tenue devant la classe d'étudiants en présence de la commission d'examen confirment encore une fois sa valeur. Son

¹⁷ La Chaire de français de Timișoara avait aussi accueilli, la même année, Eugenia Ieremia, fraîche émoulue de l'Université de Bucarest, et en 1970, Aurelia Ticușan, de l'Université « Babeș-Bolyai » de Cluj.

¹⁸ Créé en 1966, lorsque le français avait reçu le statut de spécialisation mineure à la Faculté des Lettres de Timișoara.

¹⁹ Parmi lesquelles *Langue française*, *Langages*, *Le français dans le monde*.

nouveau statut lui confère une place stable dans l'enseignement universitaire, certes, mais il lui impose aussi des obligations professionnelles accrues. Elle passe des six heures de travaux dirigés hebdomadaires à douze heures de TD et de séminaires à assurer. Elle prend le même plaisir à travailler dans le laboratoire phonétique qu'à faire apprendre la grammaire aux étudiants de la section de français. Les recherches documentaires qu'elle fait pour préparer ses cours vont parfois au-delà des besoins didactiques immédiats ; mieux encore, elles attisent sa curiosité et lui offrent des sujets pour ses réflexions linguistiques dont certaines finissent par être publiées soit dans les *Annales de l'Université de Timișoara*²⁰, soit dans les publications scientifiques centrales²¹.

Outre leurs travaux scientifiques personnels, les enseignants sont entraînés dans des projets collectifs, issus des besoins didactiques immédiats : mettre à la disposition des étudiants les supports imprimés des cours et les cahiers d'activités pour les séminaires et pour la pratique de la langue. Comme les chaires de langues plus anciennes (de roumain, d'anglais, d'allemand) s'étaient lancées dans l'écriture et la publication (ne serait-ce que partielle – pour des raisons idéologiques²²) de ces manuels vers le milieu des années '60, la jeune Chaire des langues romanes doit redoubler d'efforts pour offrir les mêmes conditions de documentation à ses étudiants. Ces instruments de travail sont indispensables pour des raisons pratiques avant tout : la bibliothèque de la Faculté relativement jeune, elle aussi, peine à constituer son fonds de livres nécessaire à la formation des futurs spécialistes dans quatre langues étrangères, en plus du roumain. Qui plus est, l'achat des livres publiés à l'étranger dépend des ressources en devises de l'État et de la (bonne) volonté des autorités à laisser entrer dans le pays les « influences cosmopolites ». Dans ces conditions, les enseignants en français rassemblent leurs moyens personnels – livres achetés à leur compte et notes de lecture prises du temps de leurs propres études dans les bibliothèques des grandes universités du pays – afin de concevoir les manuels « à l'usage des étudiants », qui seront reproduits en photocopie à la typographie de l'Université.

Maria Țenchea contribue à cet effort collectif, d'abord comme membre de l'équipe qui rédige les trois volumes du *Cours pratique destiné aux étudiants des facultés*

²⁰ « Remarques sur le gérondif français » (1972), « Un microsistem al limbii franceze: prepozițiile care exprimă interioritatea » (1973).

²¹ « Remarques sur le gérondif français », in *Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane*, 1973, où elle approfondit l'analyse entamée une année auparavant (v. la note ci-dessus).

²² Certains cours, notamment ceux de littérature, abordaient des problèmes délicats du point de vue idéologique, qui auraient attiré à leurs titulaires des « accusations quant à leur "niveau politique insatisfaisant", ou à la "surestimation" de la culture occidentale ». (Ioan & Rodica Munteanu, *Universitatea de Vest din Timișoara*, p. 378).

*non-philologiques*²³. Plus tard, quand elle deviendra titulaire du cours d'histoire du français, elle fera paraître son *Histoire de la langue française*²⁴.

L'organisation de tout collectif d'enseignants suppose, entre autres, une activité administrative de grande responsabilité : la répartition des charges didactiques entre les titulaires de la chaire, qui sont inscrites dans un tableau détaillé : *statele de funcții*. La conception et la réalisation de ce document exigent une excellente vue d'ensemble des disciplines comprises dans les curriculums universitaires de la section de français²⁵, ainsi qu'une bonne mémoire opérationnelle. Elle demande aussi des compétences de calcul, à une époque où on ne compte ni sur l'ordinateur ni sur la calculette. Elle requiert aussi un sens particulier pour les relations humaines et beaucoup de diplomatie pour respecter les préférences de chaque collègue, pour distribuer équitablement les tâches et pour gérer avec habileté les éventuelles rivalités. La jeune assistante titulaire Maria Țenchea, avec son penchant pour les sciences exactes (la grammaire n'est-elle pas le domaine des lettres le plus proche des mathématiques ?), avec son attention distributive, avec sa discipline dans le travail, semble être la personne toute désignée pour remplir ce rôle. Elle accepte la mission, contente de pouvoir rendre service, et s'en charge avec tout son sérieux, sans se douter que cette opération meublera ses étés pendant les vingt années à suivre. Comme les documents administratifs doivent être vérifiés et approuvés à tous les échelons de l'établissement, depuis la direction de la Faculté, jusqu'à celle de l'Université, en passant par les services financiers, elle est amenée à frapper à toutes les portes de la hiérarchie universitaire, à rencontrer les responsables en essayant d'obtenir les signatures nécessaires. Elle aime bien connaître ce monde, même si les contacts ne sont pas toujours des plus agréables. Alors, elle se lance comme défi d'améliorer ses capacités de communication avec les personnalités les plus variées, apprend à faire contre mauvaise fortune bon cœur, à se retirer toujours avec un sourire, et considère comme un succès le fait de maintenir des relations qui laissent toujours une place au dialogue. Cet acquis lui servira bien plus tard, quand elle occupera, à son tour, des postes de haute responsabilité à la tête de la Faculté des Lettres.

²³ En collaboration avec M. Cusma, A. Grădinescu, E. Ieremia, A.M. Tănase, A. Turcu, M. Ursu, *Le français fondamental parlé. Cours pratique destiné aux étudiants des facultés non philologiques* (coord. Eugen Tănase), Tipografia Universității din Timișoara, vol. I – 1974 (reed. 1977), vol. II – 1976, vol. III – 1977.

²⁴ Maria Țenchea, *Histoire de la langue française*, Tipografia Universității din Timișoara, I^{re} édition – 1979, 71 p ; II^e édition, revue et augmentée – 1993, 90 p.

²⁵ Comme, en plus, on fait souvent des ajustements dans la distribution des disciplines par année d'études, dans la répartition du nombre d'heures allouées à chaque matière, etc., il arrive que les quatre promotions d'étudiants se trouvant simultanément sur les bancs de l'établissement suivent leur formation selon deux, trois, voire quatre curriculums différents.

1974-1978. Une carrière universitaire accomplie n'est pas envisageable sans l'obtention du titre de docteur. Seulement voilà, les directeurs de thèse en français sont rares – Timișoara n'en compte aucun – et Maria Țenchea retourne à Cluj pour demander à Henri Jacquier, son ancien professeur pour lequel elle a tant d'admiration, de l'accepter comme candidate. Elle est reçue en thèse sur l'une des deux places attribuées au professeur Jacquier et propose comme sujet de recherche l'étude de *L'expression des relations temporelles dans le système des prépositions du français*.

À l'automne de la même année, Maria Țenchea bénéficie d'un stage de spécialisation à Strasbourg. Là, elle profite pleinement de la riche bibliothèque universitaire et suit les cours du professeur Georges Straka. Elle y fait la connaissance des professeurs Robert Martin et Charles Muller, ainsi que du jeune assistant Georges Kleiber qu'elle retrouvera des années plus tard, dans les congrès et les colloques internationaux. Elle se met au courant des avancées dans le domaine de la grammaire et de la sémantique, des méthodes d'analyse moderne, des courants dominants de la pensée linguistique de l'époque. Elle en revient au printemps de 1975, avec une bibliographie d'actualité pour sa thèse.

Dorénavant, la majeure partie de ses préoccupations scientifiques tournera autour de son sujet de thèse. Elle consacrera des articles à certains aspects grammaticaux et sémantiques spécifiques aux prépositions de temps : l'idée de durée dans les syntagmes prépositionnels (1975), la postériorité temporelle dans le système des prépositions (1981), la préposition « depuis » (1982 et 1984), les relations spatio-temporelles dans les syntagmes prépositionnels (1983), le relateur temporel « avec » (1984), le rapport entre antériorité et postériorité dans le système des prépositions (1985), une comparaison entre les systèmes des prépositions temporelles en français et en roumain (1985), la structure sémantico-distributionnelle des syntagmes prépositionnels exprimant la temporalité (1986), les relateurs prépositionnels aspectuels (1986), le relateur temporel « pour » (1987), la structure sémantique des compléments de temps prépositionnels (1987), les relateurs prépositionnels exprimant la durée (1987), la préposition « dès » (1989)²⁶.

1978-1981. La promotion au poste de maître-assistant dans l'enseignement universitaire est conditionnée par deux aspects de l'activité professionnelle du postulant : être en train de dérouler un projet scientifique qui conduise à la soutenance d'une thèse et faire la preuve de son intérêt pour la recherche à travers une liste d'articles déjà publiés.

L'activité de Maria Țenchea répond aux deux critères, en conséquence de quoi, à partir de février 1979, elle occupe par concours le poste de maître-assistant en

²⁶ V. les références complètes de ces articles dans la « Bibliographie ».

grammaire et en linguistique à la Chaire de français de Timișoara. Sa promotion correspond aussi aux besoins didactiques du moment : la spécialisation en français compte le plus grand nombre d'étudiants depuis sa création. C'est d'ailleurs l'un des pics « démographiques » de la Faculté des Lettres dans son ensemble. Cela implique la multiplication des groupes d'études, l'accroissement du nombre d'heures d'enseignement, le dédoublement des cours à donner. Maria Țenchea se voit confier le cours d'histoire de la langue française et les séminaires de syntaxe. Bientôt, elle devra assumer les cours de syntaxe aussi (à partir de 1980). Elle continue aussi de donner les TD de grammaire aux différentes années d'études.

Au milieu de la 8^e décennie, les autorités centrales en charge de l'éducation recommandent impérieusement l'introduction des activités pratiques dans le curriculum universitaire, afin de faire connaître à la jeune génération « les impératifs de la vie économique et socioculturelle du pays »²⁷. Les étudiant(e)s en Lettres, que l'on prépare sans exception pour une carrière didactique, effectuent de toute façon une « pratique pédagogique » en 3^e et 4^e années. Mais, puisque leurs collègues des facultés techniques se familiarisent aux travaux dans les ateliers pendant toute leur formation, on oblige les autres facultés aussi à trouver des activités complémentaires qui fournissent aux futurs diplômés des expériences de travail concrètes. En réalité, ces activités pratiques empiètent sur le processus d'enseignement, du moment qu'elles réduisent le nombre d'heures imparties aux cours et aux séminaires de spécialité. Pour les étudiants en langues modernes, c'est tout trouvé : ils vont s'initier à la traduction tout en satisfaisant des commandes venues des institutions de la ville. Le travail suppose la coordination et la surveillance des professeurs dont il engage la responsabilité, car ces projets sont destinés à la publication.

Toujours friande d'expériences nouvelles, Maria Țenchea fait partie des enseignants ouverts à cette véritable gageure, dans laquelle elle se lance avec enthousiasme. En effet, elle a déjà de l'expérience en matière de traduction grâce aux services sporadiques rendus à quelques collègues, dont elle avait traduit le résumé des ouvrages scientifiques, en vue de leur publication²⁸. Au bout d'un effort collectif de longue haleine, l'équipe universitaire d'étudiants et d'enseignants réussit à fournir à l'administration départementale la version plurilingue d'un album destiné aux touristes étrangers²⁹.

L'accompagnement des étudiants dans l'exercice du thème procure une telle satisfaction à Maria Țenchea qu'une fois les concours interuniversitaires de traduction

²⁷ Ioan & Rodica Munteanu, *Universitatea de Vest din Timișoara*, p. 382.

²⁸ Aurel Țintă, *Colonizările habsburgice în Banat (1716-1740)*, Timișoara, Ed. Facla, 1972 et Ion Iliescu, *Geneza ideilor estetice în cultura românească*, Timișoara, Ed. Facla, 1972.

²⁹ *Județul Timiș*, Album editat de Comitetul județean de cultură și educație socialistă Timiș, 1983, 200 p.

créés, elle se chargera d'entraîner à cet effet l'équipe francophone de la Faculté de Timișoara. Elle fera aussi tous les déplacements – à Bucarest, à Cluj, à Jassy – aux côtés de ses étudiants, dont les performances seront appréciées constamment par les jurys de correcteurs.

La pratique de la traduction (du roumain vers le français) ainsi que les observations issues de la révision des textes produits par ses étudiants conduisent Maria Țenchea à se pencher sur certains aspects grammaticaux divergeant dans les deux langues. Il en résulte une série d'articles consacrés à l'approche contrastive de ces difficultés du translinguistique : l'attribut du sujet et l'attribut de l'objet en français et en roumain (1976), les équivalents français du mode « *prezumtiv* » roumain (1980), « *LĂ* – marque de l'énonciation et ses équivalents en roumain » (1987)³⁰.

En 1978, les instances centrales du Ministère de l'Éducation décident la dissolution de l'Institut pour la formation et le perfectionnement des enseignants du secondaire. Ses activités, censées assurer la formation continue des professeurs des collèges et des lycées, leur préparation aux différents examens en vue de l'avancement dans la carrière, les inspections en classe, incomberont dorénavant aux universitaires. Ceux-ci seront tenus de préparer des conférences axées sur la thématique établie pour les programmes de formation continue. Ils organiseront des cours pour leurs collègues du secondaire – pendant les congés scolaires de préférence. Avec le temps, ils feront publier ces matériaux bibliographiques dans des volumes à visée didactique. Et puis, il y a aussi le tutorat des lycées (roum. *patronare*) par les universitaires, qui y font des visites, y organisent des tables rondes, et qui échangent leurs expériences avec les professeurs de ces établissements.

Maria Țenchea est ravie de retrouver ses anciennes étudiantes³¹, elle qui se souvient de chacune d'entre elles, qui s'intéresse sincèrement aux gens, à leurs histoires, à leurs problèmes, à leurs succès. Elle semble se ressourcer à ces contacts humains, elle en revient remontée, dynamisée, inspirée.

1981-1989. Le début de la nouvelle décennie apporte à Maria Țenchea des changements majeurs sur tous les plans de son activité.

La disparition, en 1980, de son directeur de thèse lui fait reprendre les formalités administratives nécessaires en vue de son inscription au doctorat sous la coordination du professeur Ion Gheorghe de l'Université « Babeș-Bolyai » de Cluj, spécialiste reconnu en stylistique du français. De fait, elle continue de mener ses recherches sur les prépositions temporelles du français et leur sémantisme en rapport avec les

³⁰ Pour les références complètes de ces articles, voir le chapitre « Bibliographie ».

³¹ Lors de ses inspections au lycée de Reșița dont elle est la tutrice.

verbes dont elles introduisent le circonstanciel de temps. Elle achève ce travail³² en 1985, année où elle soutient sa thèse à l'Université de Cluj, devant une commission de spécialistes : Ioan Baci³³ (Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca), Valentina Agrigoroaiei³⁴ (Université « Alexandru Ioan Cuza » de Jassy) et Ioan Murăreț³⁵ (Université de Bucarest).

Cette étude menée avec les « outils offerts par l'analyse sémique (componentielle) et par la théorie des champs lexico-sémantiques, dans une perspective aussi bien paradigmatique que syntagmatique », revue, mise à jour et enrichie, sera publiée des années plus tard, sous l'égide de la Faculté de Lettres, de Philosophie et d'Histoire de Timișoara³⁶.

Sur le plan professionnel, les temps s'annoncent durs. Le régime politique impose des économies draconiennes dans tous les domaines, afin de rembourser les dettes extérieures du pays. Ces économies se traduisent par une absence totale d'investissements financiers, par la réduction des activités considérées comme non productives, voire inutiles pour la société. La Faculté des Lettres de Timișoara bat de l'aile : les spécialisations en langues modernes (anglais, français, allemand, russe) ne peuvent organiser de concours d'admission qu'un an sur deux. On craint même leur disparition totale – comme ce fut le cas pour les spécialisations en histoire et en géographie, à la fin des années '70. Les effectifs des groupes d'étudiants baissent de façon dramatique³⁷. Le nombre d'heures d'activités didactiques en langues étrangères se réduit. La Faculté ne peut plus assurer des postes complets à tous ses titulaires. Les derniers arrivés dans l'institution et ceux qui occupent les postes en bas de la hiérarchie universitaire en subissent pleinement les conséquences : certains quittent l'enseignement supérieur et changent d'activité, d'autres sont encadrés dans les départements qui fonctionnent tant bien que mal, à savoir la Chaire de langue roumaine pour les étudiants étrangers³⁸.

³² 202 pages dactylographiées, plus une « Annexe » de 30 pages.

³³ Ioan Baci (1941-2003), spécialiste en grammaire française, en linguistique et en philologie romane, en morphosyntaxe du roumain. La spatio-temporalité dans le système des prépositions a été un de ses sujets d'analyse de prédilection. (Ligia-Stela Florea, *Ioan Baci*, in DACOROMANIA, serie nouă, XI-XII, 2006–2007, Cluj-Napoca, p. 305-307).

³⁴ Valentina Agrigoroaiei (1935-2016), spécialiste en morpho-syntaxe, en phonétique et en onomastique du français.

³⁵ Ioan Murăreț, spécialiste en syntaxe du français, il a publié aussi des ouvrages traitant de l'histoire de la langue, de l'analyse du texte, de la rhétorique et de la poétique françaises.

³⁶ Maria Țenchea, *L'expression du temps dans le système des prépositions du français. Préposition et verbe*, Timișoara : Editura Mirton, 1999, 277 pages.

³⁷ Alors que, dans les années 1970, les formations d'études comptaient chaque année entre trente et quarante étudiants en français comme première spécialisation, elles sont réduites à quinze ou vingt étudiants dans les années 1980. Qui plus est, la Chaire de français de Timișoara se voit interdire le droit de scolariser de futurs spécialistes en 1981, 1982, 1984, 1986, 1988.

³⁸ Cette structure, fondée en 1974, offre une formation de base en roumain, ainsi que l'acquisition des vocabulaires spécialisés nécessaires aux jeunes étrangers intéressés d'acquérir ensuite une formation scientifique et professionnelle dans l'une des universités roumaines.

En tant que maître-assistante³⁹, Maria Țenchea échappe à cette réorientation professionnelle qui lui aurait imposé un nouveau départ didactique, avec reconsidération tant de l'objet d'étude que des méthodes à pratiquer.

En revanche, elle est amenée à élargir l'éventail des disciplines enseignées aux étudiants en français et à préparer de nouveaux cours. Aussi conçoit-elle son introduction au latin, avec minutie et surtout avec intelligence : forte de son expérience acquise en enseignant l'histoire de la langue française, elle envisage le cours de latin placé en début de cycle comme un tremplin facilitant la compréhension des aspects essentiels liés à la naissance et à l'évolution du français. Et comme, parmi ses auditeurs, il y a plus de littéraires que de linguistes, elle a ses petites astuces – quelques incursions dans l'histoire et dans la culture, de temps en temps, diapos à l'appui – pour maintenir éveillée l'attention de chacun. D'ailleurs, si sa rigueur lui fait gagner le respect de ses étudiants, son don pour la communication lui attire leur confiance.

Cette affinité est réciproque. De tous les contacts qu'elle peut avoir, elle préfère les entretiens avec ses disciples : sans obligations autres que celle de se former, les étudiants se laissent entraîner facilement dans des discussions sur la grammaire, sur les finesses et les pièges de la langue française, sur les anecdotes culturelles ; ils sont curieux de découvrir les livres qu'elle leur recommande et l'écoutent avec admiration. Ce sont des jeunes qui partagent ses préoccupations savantes plus que ne le font ses propres collègues⁴⁰. Partant, elle est toujours bienveillante pour accompagner ses étudiants dans les colloques consacrés aux jeunes chercheurs, lorsque ces rencontres sont organisées dans les autres centres universitaires. Elle donne aux novices ses derniers conseils avant la présentation orale, elle les encourage, elle assiste à leur exposé. Et une fois les travaux terminés, elle prend le temps de discuter avec chacun, pour lui remonter le moral, pour relever les qualités de son intervention et surtout pour corriger ses fautes de langue. Toute occasion est bonne pour apprendre. Et madame Țenchea ne plaisante pas quand il s'agit de la grammaire ou de la prononciation du français !

Ces visites dans les Facultés des Lettres du pays sont pour elle autant d'occasions de maintenir le contact avec ses collègues, de s'informer sur leurs derniers travaux,

³⁹ En 1981, la Chaire de français de la Faculté des Lettres de Timișoara comptait deux maîtres de conférences, sept maîtres-assistants et huit assistants. Ce sont ces derniers qui ressentent les effets professionnels néfastes de cette politique.

⁴⁰ Cela vient de la façon dont l'enseignement du français est prévu dans le curriculum national : chaque centre universitaire doit fournir un savoir complet, panoramique, de tous les domaines de la langue – phonétique, lexicologie, sémantique, morphologie, syntaxe – et de toutes les époques en histoire de la littérature. Chaque enseignant se spécialise en fonction de l'organisation de la chaire à laquelle il appartient et des nécessités didactiques de plus ou moins longue durée. Ensemble, ils couvrent bien la mosaïque des informations à transmettre, sans développer des intérêts scientifiques communs, sans former de vraies équipes de recherche.

de découvrir les publications récentes sorties des presses universitaires locales. Alors, quand ses collègues ou ses étudiants ont besoin d'un livre, d'un repère bibliographique, c'est à elle qu'ils s'adressent en premier.

Sur le plan scientifique, les années 1980 apportent à Maria Țenchea ses premières confirmations internationales.

Au début de l'automne 1983, elle participe au XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, tenu à l'Université de Provence (Aix-en-Provence). Elle y présente une communication en prolongement de son sujet de thèse, exposant devant un public de romanistes sa comparaison entre « Les systèmes des prépositions temporelles en français et en roumain ». Le texte de sa communication paraît deux ans plus tard, dans les *Actes* du Congrès.

Elle participe aussi avec une communication au XIV^e Congrès international des linguistes (Berlin, 10-15 août 1987)⁴¹.

Si la recherche proprement dite est méthodologiquement la même pour tous les linguistes présents à ces rencontres périodiques, les participants de l'Europe de l'Est – et les Roumains en particulier – déploient deux fois plus d'efforts afin de remplir toutes les formalités administratives préliminaires à la rencontre de leurs collègues de l'Ouest. On commence par demander la permission de « voyager » à l'étranger à l'Assemblée générale du personnel de l'institution. Là, les collègues discutent des compétences professionnelles et scientifiques de l'intéressé et de ses qualités morales qui le recommandent pour représenter son université et son pays. Le vote des confrères, généralement favorable, n'est qu'une formalité. La demande doit encore être approuvée par la direction de l'université et par le plus haut représentant du parti unique dans l'institution, qui garantissent avec leur fonction qu'une fois l'événement terminé leur subalterne retournera dans son pays. Avec toutes ces recommandations en poche, on procède aux formalités pour obtenir un passeport, ensuite un visa, et puis le droit de détenir des devises en vue du voyage.

Patiente et tenace, Maria Țenchea ne décourage pas : la fréquentation de la direction universitaire à laquelle elle fait signer chaque été la situation des « charges didactiques » de la Chaire de français l'a aguerrie. Qui plus est, elle a su garder des relations décentes avec tout le monde. Ce sont des atouts dont elle saura bien se servir à l'occasion.

Et puis, toute cette peine est généreusement compensée par la satisfaction de voir accepter ses articles par les rédactions étrangères, comme une reconnaissance des efforts faits pour se tenir informée des avancées scientifiques dans son domaine, pour avoir son mot à dire, un mot qui compte aux yeux des spécialistes d'ailleurs.

⁴¹ Pour les références de la version publiée dans les *Actes* du Congrès, v. la « Bibliographie » qui suit.

1990-1999. Les événements historiques de décembre 1989 provoquent des bouleversements amples dans la société et dans le destin des individus. La chute du régime totalitaire entraîne la disparition de ses structures, la désorganisation de l'activité humaine et cause un sentiment généralisé de désorientation.

1990 commence par la remise en question des assises de toute institution, y compris de celles des universités. L'ancienne direction est destituée. À la tête des facultés sont propulsées des figures choisies parmi les intellectuels révolutionnaires. De nouvelles équipes de décision, intérimaires, s'installent à tous les échelons. L'enseignement supérieur national est décentralisé ; les universités ont la liberté de diversifier leurs offres de formation et d'individualiser leurs programmes d'études dès la rentrée 1990.

Le nouveau doyen⁴² de la Faculté des Lettres de Timișoara propose à Maria Țenchea de concevoir et de rédiger ces programmes pour les spécialisations en langues étrangères. Après vingt ans d'expérience dans le calcul des charges didactiques fondées sur les programmes élaborés par le Ministère de l'Enseignement, elle doit avoir assimilé les principes qui soutiennent cette architecture de disciplines participant à la formation des futurs spécialistes, ainsi que la logique de la distribution des heures allouées aux diverses matières.

Jamais elle n'avait refusé de mission jusque-là. D'abord pour rendre service, mais aussi pour faire avancer les choses dans une direction favorable à son institution, dans l'espace de manœuvre que les esprits fins pouvaient identifier entre les directives, les dispositions, les ordres venus d'en haut. Ensuite, parce qu'elle avait le savoir-faire nécessaire, alors qu'on cherchait « quelqu'un » de compétent, capable de trouver les bonnes solutions. De peur aussi de blesser la sensibilité de ses supérieurs hiérarchiques.

Maintenant, elle n'a plus besoin de baisser la tête, de tout accepter, juste pour se faire pardonner la faute d'être née dans une famille d'intellectuels (ce que l'ancien régime qualifiait d'« origine sociale malsaine » était une entrave dans la carrière universitaire). Elle n'a plus de raison d'accepter avec le sourire les charges qui lui avaient coûté son temps, son repos et parfois même sa santé. Qui plus est, elle ne fait partie ni du Conseil de la Faculté, ni du groupe de responsables à la tête de l'institution⁴³. Prendre sur soi la conception du programme qui dirigerait toute l'activité didactique dans la Faculté des Lettres serait non seulement ébranler l'autorité de la direction, mais aussi assumer la responsabilité de former des générations de spécialistes en langues, tout en essayant de satisfaire les attentes professionnelles de ses collègues.

⁴² Ivan Evseev (1937-2008), professeur à la Chaire de langue et littérature slaves de la Faculté, sémanticien et sémioticien, auteur d'ouvrages scientifiques et lexicographiques, participant aux événements de Timișoara, présent dans le balcon de l'Opéra les 21 et 22 décembre 1989.

⁴³ Elle est, en revanche, membre du Sénat de l'Université entre 1990 et 1996, puis entre 2004 et 2009.

Les premières élections libres sont organisées dans l'Université à l'automne 1990. Pour la convaincre d'assurer la conception des programmes universitaires, la nouvelle direction lui propose le poste de chancelier de la Faculté. À partir de ce moment, elle va occuper successivement toutes les fonctions de décision dans la Faculté des Lettres : chancelier (1990-1992), vice-doyen (1992-2004), doyen (2004-2009).

En 1990, les effectifs d'étudiants de la Faculté des Lettres augmentent brusquement : toutes les chaires de langues ouvrent leurs portes aux étudiants de première année ; en plus, les contingents en cours peuvent opter pour le prolongement de leurs études d'une année supplémentaire (la cinquième)⁴⁴.

Les programmes inaugurés en 1990 prévoient un parcours universitaire de cinq ans généralisé. Malheureusement, ces programmes ne concerneront que trois promotions, la cohorte 1992-1997 étant la dernière à en bénéficier.

C'est une époque d'enthousiasme intellectuel et social, favorable à la section de français : l'ouverture des frontières, l'orientation culturelle du pays vers l'Occident, l'accroissement du nombre d'heures consacrées à l'étude des langues dans les écoles et les lycées attirent de plus en plus de candidats vers l'étude des langues.

La Faculté des Lettres de Timișoara propose aussi des spécialisations nouvelles, comme l'espagnol, l'italien et les langues classiques. Au fil des années, les Lettres sont l'incubateur pour des spécialisations naissantes – philosophie, théologie orthodoxe –, dont certaines formeront des Facultés autonomes : la psychologie, la sociologie, les sciences de la communication (journalisme), les arts, la musique, la section de théâtre en langue allemande, l'éducation physique. La croissance soudaine de l'institution pose des défis inattendus : il faut gérer non seulement le grand nombre d'étudiants, mais aussi le grand nombre de combinaisons entre les spécialisations majeures et mineures disponibles. Ainsi, les langues étrangères peuvent être étudiées en tandem, entre elles ou avec le roumain, mais aussi en mineure avec la géographie, l'histoire, le journalisme, la théologie, la bibliothéconomie. Il faut concevoir des programmes qui donnent le même poids aux langues étrangères, quelle que soit la spécialisation qu'elles doublent.

Les capacités que Maria Țenchea avait développées dans ses activités administratives précédentes s'avèrent indispensables – et salutaires –, une fois de plus. Et la responsabilité de ces programmes pèsera sur ses épaules jusqu'en 2004, compliquée par les changements permanents auxquels est sujette l'éducation, entre la création du 2^e cycle (études approfondies), l'acquisition de l'autonomie universitaire et la possibilité du financement supplémentaire des institutions, l'intégration européenne du pays

⁴⁴ Cela oblige les professeurs à proposer des cours optionnels et des activités qui n'avaient pas été prévues en début de cycle et qui ne doivent pas se superposer aux contenus déjà transmis.

et l'alignement du système universitaire roumain au modèle de Bologne. Pendant quatorze ans, Madame Țenchea, dans sa qualité de responsable des programmes d'études, consacrera la majorité de son temps au bon fonctionnement de sa Faculté.

La renaissance de la Faculté des Lettres de Timișoara demande aussi des forces supplémentaires à même de soutenir toutes les activités didactiques envisagées. On ramène les enseignants temporairement répartis dans d'autres services à leur chaire d'origine, on organise des concours pour recruter de jeunes assistants. Et tandis que les nouveaux arrivés se chargent d'assurer les travaux dirigés et les séminaires, leurs aînés proposent des cours spécialisés pour les années terminales et pour le deuxième cycle d'études.

Maria Țenchea profite de l'occasion et de son expérience en matière de traduction pour concevoir un cours optionnel destiné aux étudiants de IV^e année. Ce cours aux activités majoritairement pratiques attire un si grand nombre d'étudiants qu'il obligera sa titulaire à trier son auditoire afin de permettre aux autres enseignements optionnels de réunir leurs effectifs minimaux.

La méthode de travail semble simple et naturelle : en partant d'un texte littéraire proposé pour la traduction, on discute les difficultés de vocabulaire rencontrées, on revoit les questions de grammaire impliquées, on propose des variantes individuelles, on les analyse, on relève les cas de dissemblances lexicales et syntaxiques entre les deux langues, on les retient. L'exercice permet une révision détaillée des connaissances en français et il affine, en même temps, la perception des nuances sémantiques chez les apprentis traducteurs. Les étudiants s'en régaleront. Ils en sortent transfigurés de découvrir des choses insoupçonnées dans leur propre langue qu'ils avaient l'habitude de traiter superficiellement. Ils s'accoutument petit à petit à la logique de la phrase française, à l'ordre et à la raison qu'il faut instaurer lors d'une traduction. Ils apprennent aussi une certaine discipline de la pensée.

Ce cours laisse des traces impérissables dans la mémoire des promotions qui ont eu la chance de le suivre. Bien des années plus tard, il est le premier à refaire surface quand on évoque ses souvenirs universitaires.

La pratique de la traduction en classe encouragera Maria Țenchea, devenue maître de conférences (février 1991), de créer un « module » de traduction-terminologie à la rentrée 1998. Le but de ce programme sera de professionnaliser les traducteurs issus de la formation en langues traditionnelle. Alors qu'une partie des étudiants continueront leur préparation à la didactique des langues, les disciples de Maria Țenchea auront droit à des UV de traduction spécialisée, de terminologie, d'initiation

à la traductologie, à l'interprétariat, à l'informatique⁴⁵. Cette filière mènera les licenciés au cycle d'études approfondies dédiées, où ils complèteront leur formation par des cours de traduction/terminologie et normalisation (roum. *standardizare*), de phraséologie, de terminographie, de documentation et de rédaction dans le domaine technique⁴⁶.

Débordant d'énergie et désireuse de jeter des ponts entre les Facultés des Lettres de son pays, elle s'engage à assurer, en tant que professeur associé, une partie des cours de langue française enseignés à l'Université d'Oradea (1997-2004). Les liens établis à cette époque se transformeront en relations de collaboration scientifique avec ses anciennes étudiantes, devenues universitaires à leur tour.

En complément de ces projets didactiques, Maria Țenchea consacre du temps aux traductions, encore ; cette fois ce seront les siennes. Les temps y sont favorables.

Au début des années 1990, les Roumains éprouvent une faim de lecture insatiable. La presse libre remplace les publications qui, auparavant, avaient joué le rôle d'organes du parti unique. Les rédactions travaillent en feu continu pour gagner leur part de marché. Les élans de sympathie de l'Occident à l'adresse de la Roumanie n'étant pas encore éteints, les journalistes étrangers reflètent chacun des événements qui agitent la scène sociale et politique de ce pays qui a tenu en haleine leur public pendant les fêtes d'hiver de 1989. Les quotidiens roumains rapportent régulièrement ces mentions de la Roumanie dans les grands journaux de l'Ouest. Leurs rédactions cherchent des collaborateurs connaissant des langues étrangères, pour suivre les infos d'ailleurs.

Les revues de culture s'ouvrent encore plus naturellement aux références venues d'un Occident pris pour point de repère dans le tournant qu'on souhaite prendre : on publie des traductions à côté des textes originaux : pour renouer le lien avec le berceau de la civilisation européenne, pour mettre à jour le goût des lecteurs, pour imposer de nouveaux standards dans la presse écrite.

À l'invitation de quelques collègues universitaires, mais aussi écrivains et rédacteurs de la revue *Orizont*⁴⁷, Maria Țenchea prépare la version roumaine de deux fragments philosophiques tirés des *Soirées de Saint-Petersbourg* de Joseph de Maistre,

⁴⁵ Elle-même avait suivi, en préparation de son projet didactique, un stage intensif de formation en traductologie, organisé par le Service Culturel Français à l'Institut français de Bucarest (1992), ainsi qu'un stage Tempus de préparation à l'utilisation des technologies multimédia, tenu à Craiova (juin 1997).

⁴⁶ https://litere.uvt.ro/litere-old/vechi/documente_pdf/aticole/uniterm/uniterm1_2004/mpitar1.pdf

⁴⁷ Revue littéraire de l'Union des écrivains de Roumanie, qui paraît à Timișoara depuis 1964. En décembre 1989, l'aile libérale de sa rédaction donne un nouveau souffle, intellectuel, à la publication qui, durant les dernières années de la dictature, était devenue un hebdomadaire social, politique, littéraire et artistique.

qui y paraissent respectivement en 1990 et 1993. En 1992, elle traduit en roumain, toujours pour *Orizont*, quelques fragments du *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement* de Bechtel et Carrière⁴⁸. Le choix des textes est dicté par le thème du numéro de la revue, dans lequel ceux-ci servent d'ancrage culturel pour les articles originaux consacrés à la contemporanéité littéraire.

En 1997 paraît la dernière traduction vers le roumain de Maria Țenchea. Il s'agit d'une annexe ajoutée par Alain Vuillemin à la version destinée aux pays de l'Est de son ouvrage *Le dictateur ou le dieu truqué dans les romans français et anglais de 1918 à 1984*⁴⁹.

Dorénavant, elle va se consacrer aux traductions vers le français : le roumain, en tant que langue mineure en Europe, manque de spécialistes capables de faire connaître les textes des écrivains, des philosophes, des chercheurs, dont les œuvres seraient condamnées à une circulation limitée. Connue et respectée pour son excellente maîtrise du français, Maria Țenchea est sollicitée, d'abord par ses collègues universitaires, ensuite par d'autres auteurs de Timișoara. C'est ainsi qu'elle réalise la version en français⁵⁰ du guide historique de la ville de Timișoara, signé par Ioan Munteanu, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres. Puis, la variante française d'un texte portant sur l'interculturalité du Banat⁵¹, de Victor Neumann, professeur à la Chaire d'histoire de la Faculté. Elle continue avec la traduction d'un article biographique⁵², écrit par Tudor Borza. Elle contribue à la parution d'un guide touristique bilingue⁵³ de la ville de Timișoara. Elle s'essaie aussi à la traduction littéraire : en collaboration avec Rodica Opreanu, elle réalise la version française du volume de vers signés par Mirel Radu Petcu⁵⁴. Mais le travail qui lui apportera la plus grande satisfaction est la traduction des écrits philosophiques de Corneliu Mîrcea⁵⁵. Les débuts de la longue collaboration entre l'auteur et la traductrice Maria

⁴⁸ Pour les références complètes de ces matériaux, v. le volet « Traductions en roumain » de la Bibliographie contenue dans ce volume.

⁴⁹ La traduction roumaine du livre, tel que ses lecteurs francophones le connaissent, est signée par Liliana Șomfălean. Maria Țenchea s'est chargée de compléter cette variante par la traduction des passages que l'auteur a ajoutés à l'original, en vue de sa publication à l'étranger.

⁵⁰ Une bonne quarantaine de pages (p. 91-134) dans Ioan Munteanu, *Ghidul municipiului Timișoara*, Timișoara, Ed. Helicon, 1994.

⁵¹ 67 pages traduites, dans le volume bilingue de Victor Neumann, *Identități multiple în Europa regiunilor. Interculturalitatea Banatului / Identités multiples dans l'Europe des régions. L'interculturalité du Banat*, Timișoara, Ed. Hestia, 1997.

⁵² Tudor Borza, « Quelques aspects inédits de l'activité du professeur Alexandru Borza », in *Contribuții botanice*, I, 1997-1998, Cluj-Napoca, Universitatea Babeș-Bolyai, Grădina botanică « Al. Borza », p. 19-27.

⁵³ Alexandru Cușara, *Timișoara*, Timișoara, Ed. Amarcord, 1999, 109 p.

⁵⁴ Mirel Radu Petcu (1952-2024), ingénieur concepteur originaire de Timișoara, a publié quatre volumes de vers entre 1992 et 2015, dont *Semne însingurate – Signes solitaires*, Timișoara, Ed. Excelsior, 1994.

⁵⁵ Corneliu Mîrcea (n. 1944), psychiatre de formation, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et d'essais

Țenchea sont relativement modestes : pour faire paraître son volume *Etica tragică sau despre nebunia colectivă*⁵⁶, il a besoin de fournir à l'éditeur la variante française de son résumé – une dizaine de pages. Elle s'en charge et s'acquitte de la tâche sur le champ. Le succès de cette association intellectuelle mènera à la réalisation du volume bilingue *Dialoguri despre ființă – Dialogues sur l'être*⁵⁷, dont Maria Țenchea donnera la version française.

Si les auteurs traduits sont tous contemporains et – de préférence – locaux, c'est parce que Maria Țenchea a développé sa propre technique de travail : elle porte d'abord une discussion avec le « commanditaire » de la traduction, s'enquiert de sa personnalité, de l'origine idéique du texte, de sa destination finale. Ensuite, elle se met au travail devant son ordinateur (ses doigts courent sur le clavier comme autrefois sur les touches de son piano), donne une première version française, qu'elle lit et relit, parfois à haute voix, pour affiner sa forme et ses tournures. Elle sélectionne en couleur les passages de texte dont elle n'est pas totalement contente. Elle laisse reposer ce premier résultat. Quelques jours plus tard, elle reprend le travail et accorde toute son attention aux séquences marquées. Des solutions inspirées s'imposent parfois d'elles-mêmes. Il reste aussi des bouts de phrases qui ne s'ajustent pas parfaitement au contexte. Elle cherche à déchiffrer les intentions de l'auteur, le pourquoi de certaines formules. Alors, elle convoque le créateur pour le sonder. Le dialogue autour des mots et des sens s'installe. Ce dialogue, qui lui a toujours été si cher, s'avère indispensable pour la retouche de la traduction. Et il conduit souvent même à l'amélioration de l'original.

L'activité déroulée par Maria Țenchea durant les années 1990 est éclectique, reflétant bien l'air du temps. Il y a, avant tout, la disparition des frontières infranchissables, aussi bien extérieures qu'intérieures. L'horizon de chacun s'élargit ; on peut voyager librement, surtout pour des raisons professionnelles, telles que la participation aux échanges d'expériences, aux rencontres entre spécialistes, aux collaborations internationales.

Maria Țenchea saisit chaque occasion de connaître ses pairs des universités francophones européennes. Sur le plan personnel, elle s'enrichit de ces dialogues, prend le pouls des préoccupations scientifiques qui mobilisent les équipes de recherche d'ailleurs, se met au courant de l'évolution des techniques d'investigation, de rédaction et de présentation des résultats lors des conférences et des congrès. Elle voyage pour redécouvrir les bibliothèques occidentales, modernes, ouvertes, bien

philosophiques, publiés en roumain, mais aussi en français.

⁵⁶ Publié chez Cartea Românească, en 1995.

⁵⁷ Timișoara, Ed. Amarcord, 1995, 456 pages.

fournies, les banques de données (sur CD-ROM, pour l'instant) qui commencent à être disponibles dans les centres d'information universitaires.

Ses premières sorties du pays après les événements de décembre 1989 sont rendues possibles grâce aux programmes internationaux de perfectionnement destinés aux enseignants de l'Est. À l'été 1990, elle bénéficie d'un stage didactique de trois semaines, organisé à l'Université Perpignan Via Domitia. En 1993, une bourse de recherche « Tempus – Go West » lui permet d'effectuer un stage de recherche de trois mois à la Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines de l'Université d'Orléans, sous la direction du professeur Gabriel Bergounioux. Ces expériences l'aident à actualiser ses repères scientifiques, à observer les tendances en didactique des langues à la fin du XX^e siècle et à comprendre les nouveaux défis de l'enseignement universitaire.

Elle met bientôt à profit ces acquis, en donnant des conférences (à l'Université de Cracovie, en 1993), ou en tant que professeur invité (à l'Université d'Artois, Arras, 1995 ; aux Universités de Bruxelles et d'Anvers, en 1999).

Sur le plan officiel, elle voyage pour établir des contacts avec d'autres chaires de français d'Europe, pour constituer des groupes de travail communs, pour trouver des projets de recherche collaboratifs.

En 1994, Maria Țenchea fait la connaissance du professeur Alain Vuillemin de l'Université d'Artois. Elle l'invite à Timișoara pour qu'il donne une conférence sur la figure du dictateur en littérature, devant les étudiants de la Faculté des Lettres. Il lui parle de LIROM, le projet intégré au réseau « Littératures francophones » de l'AUFELF-UREF, censé dresser l'inventaire systématique et exhaustif des textes littéraires roumains d'expression française. Elle reçoit avec enthousiasme la perspective de faire adhérer la Faculté des Lettres de Timișoara – représentée par la Chaire de littératures roumaine et comparée et par la Chaire de français – à ce travail d'équipe, aux côtés du Centre d'Études et de Recherches sur les Textes Électroniques Littéraires (CERTEL) dirigé par le professeur Vuillemin, et de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III). L'expérience que lui apportera ce travail sera décrite dans trois articles, publiés respectivement en 1996, 1997 et 1999⁵⁸, aux différents stades de la réalisation du projet.

C'est toujours le professeur Alain Vuillemin qui introduit Maria Țenchea auprès des enseignants en linguistique de l'Université d'Artois. Sa parfaite connaissance du français, son ouverture d'esprit, sa disponibilité totale aident madame Țenchea à vaincre la réticence initiale des chercheurs natifs. La bienveillance avec laquelle on l'accueille se transforme bientôt en respect : on la traite en égale. Le Centre de recherche

⁵⁸ V. le volet « Articles » de la Bibliographie ci-après.

« Grammatica » d'Arras et la Chaire de français de Timișoara deviendront partenaires dans l'organisation d'un Colloque bisannuel de linguistique franco-roumain, dont la première édition se tiendra à Timișoara, en avril 1997. Ces rencontres auront lieu alternativement, en France et en Roumanie, pendant vingt ans, jusqu'à la dissolution de l'équipe par le départ à la retraite des linguistes qui l'avaient créée. Il en restera une série de dix volumes contenant les Actes du Colloque de linguistique française et roumaine, publiés – pour la plupart – chez Artois Presses Université, pour le reste, dans quelques maisons d'éditions de Timișoara⁵⁹.

Ces collaborations internationales en attirent une autre : Maria Țenchea est cooptée dans l'équipe de rédaction du *Lexique des termes de base de l'informatique en langues néolatines. Français, Catalan, Espagnol, Italien, Portugais, Roumain*⁶⁰. Elle réalise l'équivalence en roumain des 130 termes informatiques de base qui font l'objet de cet ouvrage lexicographique spécialisé.

La plupart des articles publiés par Maria Țenchea au cours de cette décennie illustrent ses préoccupations dans le domaine de la traduction (elle se penche à deux reprises – 1994 et 1999 – sur l'explicitation comme stratégie en traduction), ou dans celui de la contrastivité entre le français et le roumain en rapport avec l'histoire de la langue française – 1992. En matière de grammaire française, elle consacre des articles à l'aspect verbal (1992) et à la temporalité contenue dans le sémantisme des verbes du français (1993). Quand des événements scientifiques le demandent, elle n'hésite pas à aborder des questions de grammaire roumaine, comme l'emploi de l'infinitif long en roumain contemporain (1995) – article écrit pour le volume offert en hommage au professeur G.I. Tohăneanu⁶¹ de la Faculté des Lettres de Timișoara ;

⁵⁹ Volumes : D. Amiot, W. De Mulder, N. Flaux & M. Țenchea (éds.), *Fonctions syntaxiques et rôles sémantiques*, Arras, Artois Presses Université, 1999 (actes du CLFR de Timișoara – 1997) ; D. Amiot, W. De Mulder & N. Flaux (éds.), *Le syntagme nominal : syntaxe et sémantique*, Arras, Artois Presses Université, 2001 (actes du CLFR d'Arras – 1999) ; M. Țenchea & A. Tihu (éds.), *Prépositions et conjonctions de subordination : syntaxe et sémantique*, Timișoara, Editura Excelsior Art, 2005 (actes du CLFR de Timișoara – 2001) ; J. Goes (éd.), *L'adverbe : un pervers polymorphe*, Arras, Artois Presses Université, 2005 (actes du CLFR d'Arras – 2003) ; N. Flaux & D. Stosic (éds.), *Les constructions détachées : entre langue et discours*, Arras, Artois Presses Université, 2007 (actes du CLFR de Timișoara – 2005) ; J. Goes & E. Moline (éds.), *L'adjectif hors de sa catégorie*, Arras, Artois Presses Université, 2010 (actes du CLFR d'Arras – 2007) ; E. Arjoca-Ieremia, C. Avezard-Roger, J. Goes, E. Moline, A. Tihu, *Temps, aspect et classes de mots*, Arras, Artois Presses Université, 2011 (actes du CLFR de Timișoara – 2009) ; J. Goes, C. Lachet, A. Masset-Martin (éds.), *NominalisationS : études linguistiques et didactiques*, Arras, Artois Presses Université, 2014 (actes du CLFR d'Arras – 2011) ; J. Goes & M. Pitar, *La négation*, Arras, Artois Presses Université, 2015 (actes du CLFR de Timișoara – 2013) ; A. Tihu & M. Pitar, *De la phrase/énoncé au texte/discours. Perspectives linguistiques et didactiques*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2019 (actes du CLFR d'Arras – 2015).

⁶⁰ Ouvrage coordonné par l'Université Sorbonne Nouvelle (Paris III) et CRETAL (Centre de Recherche en Terminologie, Terminotique et Aménagement Linguistique), paru à Paris, chez Realiter, en 1997.

⁶¹ Gheorghe I. Tohăneanu (1925-2008), professeur à la Chaire de langue roumaine de l'Université de Timișoara, linguiste, spécialiste en stylistique, écrivain et traducteur en roumain des œuvres de Virgile

ou bien comme « Les syntagmes du roumain construits avec la préposition *întru* » (1999) – paru dans les Actes du Colloque de linguistique française et roumaine.

En fait, le grand événement scientifique que Maria Țenchea prépare avec acribie et passion est la publication de trois volumes originaux, consacrés à la grammaire française. Pendant les vingt premières années de sa carrière universitaire, envisager de faire paraître des études très spécialisées – comme celles de linguistique –, de dimensions considérables en plus, aurait été une vaine chimère⁶². Puisque les conditions actuelles le permettent, que les maisons d'édition ont poussé comme les champignons, qu'il n'y a plus d'autorisations à demander pour se faire publier, il faut absolument récupérer le temps perdu.

L'expérience lui a appris que l'étude d'un problème de langue ne finit pas tant qu'elle n'a pas été couchée sur le papier et publiée si possible. Sinon, on a tendance à revenir encore et encore à la question, à continuer de ramasser des exemples⁶³ au hasard des lectures, des émissions de télé, des conversations avec les natifs, à systématiser les informations rencontrées chez les grammairiens d'autorité, à les compléter de contre-exemples jusqu'à ce que l'architecture des explications logiques s'écroule sous le poids des exceptions. Or, une grammaire, pour être bien écrite, ne doit pas aimer le baroque. Par amour pour ces cas particuliers observés, elle repense l'ensemble, tente de le reconstruire sur d'autres bases. Pour se libérer, il lui faut formuler son point de vue et le lâcher dans le monde.

Aussi reprend-elle sa thèse de doctorat sur les prépositions de temps ; elle l'enrichit des réflexions mûries au cours des quinze années qui la séparent de sa soutenance et elle la fait enfin publier (1999).

Elle continue par développer un des sujets de son cours de syntaxe, l'emploi du subjonctif dans la phrase indépendante, qu'elle aborde dans les termes de l'analyse du discours. Il en résulte *Le subjonctif dans les phrases indépendantes. Syntaxe et pragmatique*⁶⁴.

et de Macrobe.

⁶² Avant 1989, une seule maison d'édition roumaine avait le droit et les moyens de publier des livres en langues étrangères : Editura Didactică și Pedagogică, de Bucarest. Comme le nom de l'institution l'indique, elle avait pour but de mettre à la disposition des élèves, des étudiants et des professeurs roumains les manuels et les cours nécessaires à leur formation. Pour qu'un livre (en français, par exemple) y soit publié, il devait être déclaré comme tel, avec l'accord du Ministère de l'Éducation.

⁶³ Maria Țenchea est une vraie collectionneuse de mots inédits, de constructions hors norme, de phrases bizarres mais qui fonctionnent dans la communication, de fautes de langue qui circulent et commencent à ne plus l'être. Elle en prend note. Elle prend des notes aussi. Elle ramasse ces précieux exemples, comme jadis son grand-père botaniste herborisait les exemplaires de plantes inconnues au cours de ses promenades dans la nature. Elle les écrit en marge de ses cours, en marge de ses fiches d'extraits, mais aussi sur des pages blanches qu'elle fourre dans de vieilles chemises de dossier. Elle y reviendra plus tard...

⁶⁴ Publié à la maison d'édition Hestia de Timișoara, en 1999, 109 p.

Elle fait de même avec quelques-uns de ses articles, qu'elle n'a pas cessé de reprendre et de modifier au gré de ses expériences de lecture et de traduction ultérieures à la date de leur parution dans des revues et des volumes collectifs. Elle réunit dans son volume *Études contrastives (français-roumain)*⁶⁵ des écrits consacrés chacun à un problème de langue – grammaire et/ou vocabulaire – qu'elle aborde en vertu de sa complexité logique dans la langue source et de la richesse de ses correspondances dans la langue cible. La matière de l'ouvrage est organisée en trois sections. La première traite des prépositions françaises *depuis* et *dès*, des valeurs sémantiques contextuelles de l'adverbe *là*, des expressions aspectuelles du français, envisagées dans une perspective contrastive en rapport avec le roumain. La deuxième partie présente certaines classes et catégories grammaticales du roumain – comme le système des pronoms relatifs, le mode « présomptif » ou l'infinitif long – sans équivalent direct et univoque en français. L'auteur y propose aussi des solutions de transposition linguistique pour les traducteurs. Les contributions de ces deux premières sections témoignent de la formation savante de leur auteur, ainsi que de sa vaste pratique de traducteur. Le troisième volet du recueil d'articles est le résultat de l'expérience didactique de Maria Țenchea. Elle y aborde la question des fautes terminologiques dans le domaine de la grammaire, rencontrées chez ses étudiants roumanophones. On peut y lire aussi un parallèle intéressant entre certaines constructions grammaticales du roumain contemporain et de l'ancien français, suscité par les fautes interférentielles observées dans sa pratique didactique.

Après ce moment de bilan et de remise en ordre de ses préoccupations passées, Maria Țenchea aborde une nouvelle étape dans sa carrière et dans ses activités intellectuelles.

2000-2010. Les années 2000 commencent bien pour la Faculté des Lettres de Timișoara : les effectifs d'étudiants continuent d'augmenter grâce à l'instauration, à la fin de la décennie précédente, du système des études payantes, en supplément des places financées par l'État. Les premières générations de professeurs de langues formés à Timișoara, sur le point de prendre leur retraite, encouragent leurs meilleurs élèves à suivre une formation similaire pour prendre la relève. D'ailleurs, au début des années 2000, la perspective d'une carrière didactique attire beaucoup de candidats : les postes y sont stables et la rémunération décente dans le contexte économique de l'époque.

Le grand afflux d'étudiants est une aubaine mais aussi un défi pour la Chaire de français de Timișoara. Les cohortes successives de 90 étudiants en spécialisation

⁶⁵ Timișoara, Editura Hestia, 1999, 173 p.

majeure et quelque 120 en mineure font croître le nombre des groupes et donc d'activités didactiques, ce qui conduit à la multiplication des postes dans le tableau collectif des charges. On cherche du personnel supplémentaire, capable d'assurer les travaux dirigés et les travaux pratiques en français. On recourt aux licenciés de la Faculté des Lettres des générations antérieures. Mais la situation permet aussi d'ouvrir les concours de promotion interne pour les enseignants titulaires.

Sérieuse dans son travail didactique, prolifique dans son activité scientifique, toujours active et présente dans la vie de son institution, Maria Țenchea accède – en mars 2000 – au poste de professeur des universités, en reconnaissance de ses mérites professionnels et personnels.

Toute promotion dans la carrière universitaire entraîne – entre autres – la réduction des charges didactiques. C'est ainsi que Maria Țenchea renonce à son cours d'Histoire de la langue française, dont elle avait été la titulaire unique pendant un quart de siècle. Le cours disparaît de ce fait du programme d'études. Elle envisage aussi de préparer son successeur⁶⁶ pour le cours de Syntaxe du français, en lui cédant une partie de ses groupes d'étudiants, en lui confiant ses supports de cours, en lui fournissant les ouvrages indiqués dans la bibliographie, en lui prodiguant des instructions et ses meilleurs conseils.

En échange, elle construit minutieusement ses cours de traduction, de traductologie, de normalisation dans la traduction, qui s'adressent aux étudiants en master. En renonçant à une partie de ses cours de formation générale, elle diminuera aussi son auditoire. Si, pour les générations des trois décennies précédentes, elle avait été l'une des figures centrales de la Chaire de français de Timișoara, qu'on évoque toujours avec plaisir, dont on demande encore des nouvelles, la plupart des étudiants d'après l'an 2000 la connaissent comme la vice-doyen de la Faculté et non comme l'enseignante dévouée qu'elle continue d'être. Or, c'est dans les cours que son charisme opère, c'est là que ses étudiants prennent conscience de sa rigueur, de ses connaissances, qu'on découvre ses petites pointes d'humour glissées entre les lignes, ses fins jeux de mots, qu'on admire aussi sa culture.

En tant que vice-doyen, elle est censée se tenir à l'écoute des étudiants, s'informer de leurs problèmes – de scolarité, de logement, personnels, familiaux, financiers et autres –, ce qu'elle fait avec la même disponibilité, la même patience et avec toute la bonne volonté d'y trouver des solutions pratiques, comme elle le faisait jadis pour

⁶⁶ Adina Tihu (n. 1957), ancienne étudiante de la Faculté des Lettres de Timișoara, enseignante à l'Université de l'Ouest depuis 1990, membre de la Chaire de français depuis 1991, proche collaboratrice de M. Țenchea dans l'organisation du Colloque de Linguistique française et roumaine, éditrice des Actes de ce Colloque.

ses collègues, en qualité de responsable du syndicat. Et dans les années 2000, ces situations particulières deviennent de plus en plus nombreuses, à cause des frais d'études à payer, qui obligent une partie des étudiants à prendre un emploi pour s'entretenir, en parallèle de leur formation universitaire. Elle sait donner le bon conseil, proposer des facilités, obtenir de l'aide de la part des autorités compétentes pour les étudiants en difficulté. Nombreux sont ceux et celles qui trouvent en elle l'appui nécessaire pour finir leur parcours.

En 2004, Maria Țenchea est élue doyen par le Conseil de la Faculté des Lettres. Ses responsabilités administratives se multiplient, mais elle emploie toute son énergie pour répondre aux attentes venues de toutes parts et pour faire avancer sa Faculté.

Pendant son mandat est créée (2005) la filière en Langues Modernes Appliquées (LMA) de l'Université de l'Ouest, pour laquelle elle dresse le premier programme d'études, en collaboration avec Mirela Borchin⁶⁷, le vice-doyen de l'époque et Georgiana Lungu-Badea⁶⁸, spécialiste en traductologie.

C'est à la même année que la Faculté des Lettres de Timișoara adhère au Processus de Bologne, avec tout ce que cela suppose : modification des programmes d'études et redistribution des disciplines dans la nouvelle grille prévue pour le cycle de licence de trois années, introduction des crédits transférables pour faciliter les échanges d'étudiants entre les universités européennes, internationalisation de l'institution.

Dans sa qualité de doyen, elle est présidente de toutes les commissions doctorales pour la soutenance des thèses rédigées sous la direction des professeurs de la Faculté des Lettres de Timișoara. (En tant que professeur, elle est déjà membre rapporteur de vingt-sept thèses et participe à leur soutenance aux Universités de Bucarest, Cluj-Napoca, Craiova, Constanța, Jassy, Suceava, Timișoara, de Strasbourg et de Reims.)

Toutes ces heures passées au service de son institution et de la communauté universitaire, elle les fait contrebalancer par des après-midis consacrés à ses propres recherches linguistiques et traductologiques. Et comme elle aime bien provoquer des débats, écouter des points de vue différents sur les questions qu'elle aborde, être incitée à trouver des arguments supplémentaires pour appuyer ses thèses, elle lance la plupart de ses travaux lors des colloques et des congrès, devant un public de spécialistes.

Aussi multiplie-t-elle ses « sorties » du pays pour donner des conférences (Angers, 2000 ; Vienne, 2006) ou pour participer aux rencontres des spécialistes, telles que le Colloque international de linguistique et de philologie romanes (Salamanque –

⁶⁷ Mirela Borchin (n.1966), maître de conférences à l'Université de l'Ouest, de Timișoara, spécialiste en linguistique générale, en sémiotique, en langue roumaine (orthographe, orthoépie, ponctuation, sémantique), romancière et essayiste.

⁶⁸ Georgiana Lungu-Badea (n. 1967), professeur HDR à l'Université de l'Ouest où elle enseigne l'Histoire de la traduction, la Méthodologie de la traduction et l'Initiation à la traduction.

2001 et Innsbruck – 2007), l'International Congress of Linguists (Prague – 2003), le Congrès de lingüística general (Saint-Jacques-de-Compostelle – 2004 et Barcelone – 2006), l'Internationale Arbeitstagung « Romanisch-deutscher und innerromanischer Sprachvergleich » (Innsbruck – 2008). Devant ses auditeurs linguistes, elle aborde des sujets de grammaire française, d'analyse textuelle (les prépositions de temps et la négation, les structures syntaxiques impliquées dans la reprise polémique, la correspondance entre les pronoms et les adverbes démonstratifs), ou des sujets de grammaire contrastive (les distributifs aléatoires en français et en roumain, le pronom *LE* neutre et ses problèmes de traduction en roumain).

Elle ne refuse pas non plus les invitations aux rencontres professionnelles et scientifiques organisées par ses collègues et compatriotes. Elle présente des communications aux colloques Traduire l'Europe (Cluj-Napoca – 2001), Comunicare și traducere (Timișoara – 2002, 2003, 2005), au Colloque franco-roumain de linguistique (Timișoara – 2001), au Colloque de la Chaire de langue roumaine de Bucarest (2005), au Colloque international d'études francophones (Timișoara – 2009, 2010). Ayant plus d'une corde à son arc, elle peut trouver facilement des thèmes de recherche adaptés à chaque auditoire : aux grammairiens, elle leur parle des groupes prépositionnels complexes en français / en roumain, des adjectifs roumains *bun/rău* et *frumos/urât* en emploi adverbial et de leurs équivalents français. Aux traducteurs et traductologues, elle leur propose des sujets de discussion d'actualité (les exigences de professionnalisation en traduction à l'heure de l'intégration européenne de la Roumanie, le problème de la qualité des traductions, le rôle du commentaire de traduction dans la formation des traducteurs), ou bien des observations issues de sa pratique de traductrice (constructions détachées et constructions liées dans la traduction).

Toutes ces présentations orales seront publiées comme articles dans les Actes desdites manifestations scientifiques⁶⁹.

Enfin, elle participe avec des contributions aux volumes collectifs tels que *L'adverbe, un pervers polymorphe* (« Les adverbes renforçants dans l'opération traduisante (roumain-français) » – 2005), *Qu'est-ce que la traductologie ?* (« Perspectives roumaines sur la traductologie » – 2006, en collaboration avec Georgiana Lungu-Badea), *(H)A crise da poesia na Brasil, na França, na Europa e outro latitudes* (« Sur la traduction de la poésie en Roumanie » – 2006). De même qu'aux volumes offerts en hommage à Eugen Țănase (« Explicitation et implicitation dans l'opération traduisante » – 2001), à Teodora Cristea (« Le subjonctif indépendant dans les échanges impliquant

⁶⁹ V. la liste des articles publiés, dans la « Bibliographie ».

l'acte *RÉPÉTER* » – 2001), à Paul Miclău (« Valeurs et emplois du gérondif passé en français » – 2007). Elle aborde aussi le domaine de la néologie en lexicologie, avec son étude « De Babel à la (dé)babélisation : une nouvelle famille lexicale » (SCL – 2009).

Néanmoins, ses réussites notables de la période 2000-2010 consistent en la publication d'un volume personnel d'études grammaticales, *Noms, verbes, prépositions*⁷⁰ et du *Dicționar contextual de termeni traductologici (franceză-română)*⁷¹, ouvrage issu d'un projet de recherche national (CNCSIS 1441/2006) dont elle est la responsable.

En matière de traductions, Maria Țenchea continue sa collaboration avec le philosophe Corneliu Mircea (2001, 2010). Elle traduit aussi plusieurs articles d'histoire, d'ethnologie, de culture régionale contenus dans le volume collectif *Le Banat. Un Eldorado aux confins*, publié en 2007 sous l'égide du Centre interdisciplinaire de recherches centre-européennes et de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV). Elle reprend la plume pour donner la version française du roman *Liziera – La lisière* de Petru Pintilie (2001 – en collaboration avec Liliana Șomfăleanu) et des volumes de poèmes *L'art de la séduction* (2002) et *Polilog – Polylogue* (2005) de Lucian Alexiu.

C'est à la même époque que Maria Țenchea se lance dans la récupération de la mémoire collective, en valorisant une partie de ses archives personnelles, familiales ou institutionnelles qui se trouvent en sa possession. Elle soigne, en collaboration avec Veturia Țenchea, un volume de mémoires de son grand-père, l'académicien Alexandru Borza (*Însemnările unui botanist român dintr-o călătorie în China* – 2002). Elle écrit un article en hommage au professeur Ioan Coste⁷² qu'elle présente au symposium commémoratif (2006) dédié à cette personnalité de Timișoara, et qui paraîtra en volume une année plus tard. Elle coordonne aussi deux volumes consacrés à son institution : *Filologie 50* (2006) et *Documente privitoare la înființarea Universității de Vest din Timișoara* (2009)⁷³.

Et si elle se lançait dans l'investigation de sa propre mémoire, qu'en retiendrait-elle ? Le souvenir des 40 promotions d'étudiants en français, à la formation desquels elle s'est dédiée avec toute sa passion et son énergie ? Les quelque 150 mémoires de licence, 30 dissertations et 60 travaux didactiques rédigés par les professeurs du

⁷⁰ *Études de linguistique française et roumaine*, publié à Timișoara, Hestia & Mirton, 2006.

⁷¹ Timișoara : Editura Universității de Vest, 2008.

⁷² Ioan Coste (1942-2004), botaniste, professeur à l'Université des Sciences Agricoles du Banat (Universitatea de Științele vieții « Regele Mihai I » din Timișoara) et grand ami de la France. Dans les années 1990, il a participé à l'instauration d'un partenariat culturel entre les villes d'Orléans et de Timișoara.

⁷³ V. la section « B. Bibliographies, mémoires (études et articles, volumes coordonnés, éditions critiques) », ci-dessous.

secondaire sous sa coordination, qu'elle a dirigés avec compétence et patience ? Ou bien ses réalisations scientifiques : la publication de quatre volumes d'études originales en grammaires française et contrastive et de plus de 90 articles de linguistique et de traductologie ; la collaboration – en tant que co-auteur – à deux ouvrages consacrés respectivement à la traductologie et à la francophonie ; la coordination de sept recueils d'articles en linguistique, didactique et littérature françaises ; la participation avec plus de 100 communications aux conférences, colloques, congrès nationaux et internationaux ? Ses activités d'organisation et d'administration au sein des associations scientifiques et professionnelles dont elle a été membre (la Société roumaine de linguistique romane, la Société de linguistique romane, la Société des sciences philologiques de Roumanie, l'Association des scientifiques de Timișoara) ? Son activisme mis au service de la francophonie, par les liens établis entre l'Université de l'Ouest et d'autres établissements d'Europe, par les programmes de collaboration instaurés ? Ou encore la reconnaissance de ses mérites professionnels par l'attribution des Palmes académiques au grade de chevalier (1996) et au grade d'officier (2010) ? Difficile de choisir, puisqu'elle a investi la même passion dans chacune de ses activités.

La décennie touche à sa fin. Après 41 ans passés au service de la langue française, de la Chaire de français de Timișoara, de sa Faculté, Maria Țenchea peut enfin tourner la page et s'adonner à ses activités préférées. Sans pression, sans contraintes, sans encombres.

Le contact avec ses étudiants va-t-il lui manquer ?

Après 2010. Maria Țenchea a encore tant de choses à partager, tant de savoir à communiquer, tant de savoir-faire à transmettre ! Elle a aussi grand besoin de vivre au contact des gens, des jeunes, d'échanger des avis, de connaître d'autres points de vue, d'absorber des informations – même si ce ne sont que des reflets individuels et émiétés du quotidien. Alors, elle continue à donner ses cours de traduction au master spécialisé de Timișoara, jusqu'en 2012. En parallèle, elle retourne à l'Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca, son *alma mater*, en tant que professeur associé. Elle y donne des cours d'Initiation à la traductologie aux étudiants en master *Communication multilingue et multiculturelle* (2010-2012).

Elle préfère travailler avec ces petits groupes d'apprentis de niveau avancé, responsables et investis dans leur formation. Surtout après quelques déceptions provoquées par la massification aux années 2000 de l'enseignement supérieur, qui a mené à la dilution de l'intérêt des jeunes pour l'étude, à l'effacement des repères professionnels et intellectuels, à l'égarement devant la multitude des perspectives de carrière mal définies.

En matière de traductions, elle ne manque pas de commandes : elle traduit plusieurs articles d'histoire de l'art (Cristian-Robert Velescu – 2013, 2014, 2015 et 2022), un questionnaire théologique (Eugen Jurca – 2012), trois volumes de philosophie (Corneliu Mircea – 2015, 2018, 2022) publiés à Paris et plusieurs volumes de poèmes (Mirel Radu Petcu – 2011 ; Constantin Novăcescu – 2017, 2025 ; Lucian Alexiu – 2019). Soit des milliers de pages analysées, décortiquées, traduites, polies, parachevées avec toujours la même patience, la même méticulosité.

C'est dans cette pratique de la traduction que Maria Țenchea tombe sur des constructions lexicalisées, des structures grammaticales, des tours idiomatiques qui suscitent sa curiosité. Elle se penche sur la question pour trouver les correspondances satisfaisantes dans le contexte donné, puis elle élargit ses recherches en rassemblant d'autres exemples similaires, en cherchant des solutions de transfert, en décelant les constantes et les cas particuliers. De là naissent ses articles portant sur « quelques structures du roumain du type *x*, *non x* » (2015), « le préfixe négatif *ne-* du roumain et [ses] équivalents en français » (2016), « le gérondif roumain préfixé en *ne-* et ses équivalents français » (2017), « le supin préfixé en *ne-* du roumain et ses équivalents français » (2017), « le quantificateur indéfini *atâtă* du roumain et ses équivalents français » (2018), « *pas cu pas* / *pas à pas* : structures prépositionnelles comportant un nom répété, en roumain et en français » (2020).

Dans d'autres cas, ce sont les particularités d'un certain type de texte qui suscitent en elle des réflexions et des leçons utiles à tout traducteur confronté aux mêmes genres : « la traduction en français d'un poème philosophique écrit en roumain » (2012), les deux articles inspirés de ses expériences traductives en matière de guides touristiques (2013), ou bien « [l]e 'texte défilant' dans le discours télévisuel roumain. Structures syntaxiques, construction textuelle et traduction en français » (2016).

Il arrive aussi que l'objet initial de ses investigations concerne certaines structures du français, dont elle prolonge l'analyse par des comparaisons avec les constructions équivalentes du roumain ou des autres langues romanes. Aussi consacre-t-elle des articles aux « [v]erbes et adverbes aspectuels, termes 'explicitants' dans l'opération traduisante » (2011), aux « compléments du nom du français exprimant des relations spatiales et temporelles et leurs équivalents en roumain » (2012), aux « équivalents roumains pour le gérondif passé du français » (2012), à « [*d*]e – préposition 'autonome' vs 'intégrée'. La traduction en roumain des structures N1 + *de / des* + N2 pl. » (2013), aux « GAdj et GAdv exprimant des relations spatiales et temporelles en français et en roumain » (2014), aux « SN en *des* du français en position de sujet » et leur traduction en roumain (2014), au « suffixe catégorisant *-ème* du français. Avec des regards sur d'autres langues romanes » (2020, en collaboration avec Daciana Vlad).

Débarrassée de l'obligation de rapporter des « scores » avantageux pour ses publications, Maria Țenchea fait des choix affectifs en confiant ses articles aux volumes offerts en hommage à ses ancien(ne)s collègues (Nelly Flaux – 2011, Michaela Livescu – 2014, Liana Pop – 2015, Georges Kleiber – 2017, Sanda Stavrescu – 2017, Emilia Hilgert – 2020, Ileana Oancea – 2020, Margareta Gyurcsik – 2022). Elle prolonge aussi ses collaborations avec la rédaction des revues qui avaient accueilli ses articles dans le temps (*Studii de lingvistică* d'Oradea – 2012, 2016 ; *Annales Universitatis Apulensis*. Series philologica d'Alba-Iulia – 2013, 2018).

Elle reste fidèle aussi aux rencontres scientifiques qu'elle avait fréquentées, voire organisées, avant de prendre sa retraite : le Colloque franco-roumain de linguistique (2011, 2017), les Journées scientifiques internationales de Sibiu (2012), les Journées internationales de travail « Romanisch-deutscher und innerromanischer Sprachvergleich » d'Innsbruck (2012), le Colloque international d'études francophones de Timișoara (2012, 2013). Les communications qu'elle présente à ces occasions paraîtront dans les Actes de ces conférences⁷⁴.

Elle participe aussi à des Congrès d'envergure (Rome, 2016 ; Copenhague, 2019 ; Trente, 2019), dans l'espoir d'y rencontrer ses confrères, de renouer les amitiés du passé, de reprendre les échanges d'antan. Hélas, les générations ont changé, l'atmosphère des travaux aussi. Pour se retrouver, il faudra recourir à la correspondance et aux conversations téléphoniques.

Le temps dont elle dispose maintenant à son gré lui permet de « mettre de l'ordre » dans ses papiers, dans les documents familiaux, dans sa bibliothèque. Elle évoque dans plusieurs articles (2018, 2019, 2021) la mémoire de l'académicien Alexandru Borza, en valorisant ainsi des écrits originaux inédits et des photographies qu'elle vient de découvrir dans l'archive de sa famille. Elle fait paraître le volume de Veturia Borza-Țenchea, *Amintiri despre Blaj* (2014). Elle fournit du matériel documentaire pour la monographie de Hitiaș, la ville d'origine de ses ascendants paternels (2015)⁷⁵.

Le sens des responsabilités qu'elle a toujours assumées avec constance et fermeté la fait s'inquiéter pour l'héritage dont elle est maintenant la gardienne : elle prend contact avec le Musée de la ville, avec la Bibliothèque de l'Université pour leur confier des documents d'intérêt historique, des témoignages centenaires d'une civilisation banatienne disparue après la Seconde Guerre mondiale. Elle se dépense aussi pour trouver des « parents d'adoption » pour les milliers de livres de sa bibliothèque. Certains s'adressent à des spécialistes et elle les choisira parmi ses anciens collègues ou étudiants, d'autres feront peut-être le bonheur des bouquinistes.

⁷⁴ V. la section « Articles » de la « Bibliographie » ci-dessous.

⁷⁵ V. la section « B. Biographies, mémoires... » de la Biobibliographie ci-dessous.

EUGENIA TĂNASE

Pour ce qui est de l'avenir, on lui demande déjà d'autres traductions, des pièces de théâtre cette fois-ci. Elle considère ce travail avec tout son sérieux qui l'incite à s'initier au discours dramatique. Ouverte aux expériences nouvelles, curieuse de tout et créative, elle acceptera sans doute ce nouveau défi.

Eugenia TĂNASE
décembre 2025



Au pupitre du laboratoire de phonétique
(Faculté des Lettres de Timișoara, salle 042, vers 1980)



Victoire des étudiants de Timișoara au Concours professionnel de traductions
(Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca, mai 1987)



Mission ERASMUS. Photo de groupe avec les étudiants en roumain
(Angers, avril 2000)



Réunion du groupe 400 de la section de français, 10 ans après la fin des études
(Faculté des Lettres de Timișoara, juin 1984)



Premiers contacts avec le Groupe de recherche « Grammatica » de l'Université d'Artois. À l'extrême droite : Mme Nelly Flaux, à l'extrême gauche : M. Walter de Mulder (Arras, 1995)



Présidente du jury de soutenance. La première thèse réalisée à la Faculté des Lettres de Timișoara en cotutelle internationale, sous la direction d'Alain Vuillemin et de Livius Ciocârlie – à droite sur la photo. (Université de l'Ouest, 2002)



La Faculté des Lettres de Timișoara fête ses 50 ans
(Cérémonie festive tenue dans l'Aula Magna de l'Université de l'Ouest, octobre 2006)



Lancement de la version française du *Traité de l'Être*,
en compagnie de l'auteur Corneliu Mircea (Union des écrivains de Timișoara, 2015)

BIOBIBLIOGRAPHIE

A. LINGUISTIQUE, TRADUCTOLOGIE, FRANCOPHONIE, DIDACTIQUE

AUTEUR ET CO-AUTEUR

- Maria Țenchea et al., *Dictionar contextual de termeni traductologici (franceză – română)*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2008.
- Maria Țenchea, *Noms, verbes, prépositions*, Timișoara, Ed. Hestia / Mirton, 2006.
- M. Gyurcsik, E. Ghiță, F. Ochiană, M. Țenchea, *La Roumanie et la francophonie*, Timișoara, Ed. Anthropos, 2000.
- Maria Țenchea, *Études contrastives (domaine français-roumain)*, Timișoara, Ed. Hestia, 1999.
- Maria Țenchea, *Le subjonctif dans les phrases indépendantes. Syntaxe et pragmatique*, Timișoara, Ed. Hestia, 1999.
- Maria Țenchea, *L'expression des relations temporelles dans le système des prépositions du français. Préposition et verbe*, Timișoara, Ed. Mirton, 1999.

COORDONNATEUR

- M. Țenchea (coord.), *Philologica Banatica*, vol. I, Timișoara, Ed. Amfora & Mirton, 2007.
- M. Țenchea & A. Tihu (éds), *Prépositions et conjonctions de subordination*, Actes du colloque franco-roumain (Timișoara, 29-31 mai 2001), Timișoara, Excelsior Art, 2005.
- M. Țenchea (éd.), *Mélanges offerts au professeur Eugen Tănase*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2001.
- M. Țenchea (éd.), *Études de traductologie*, Timișoara, Ed. Mirton, 2000 (1999).
- D. Amiot, W. De Mulder, N. Flaux et M. Țenchea (éds.), *Fonctions syntaxiques et rôles sémantiques*, "Cahiers scientifiques de l'Université d'Artois", 13/ 1999, Artois Presses Université.
- M. Țenchea (éd.), *Études de linguistique et de littérature*, Tipografia Universității din Timișoara, 1993.

ARTICLES

2020

- « Limba română în scrisorile unor emigranți bănățeni în SUA. Câteva documente », in *Philologica Banatica*, ediție omagială : *Profesoara Ileana Oancea 80. Omagiu*, Timișoara, Ed. Amfora, 2/2020, p. 438-448.
- « *Pas cu pas / pas à pas* : structures prépositionnelles comportant un nom répété, en roumain et en français », in *Liber Amicorum. Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert*, éd. Machteld Meulleman, Silvia Palma, Anne Theissen, EPURE – Éditions et presses universitaires de Reims, 2020, p. 181-211.
- « Le suffixe catégorisant *-ème* du français. Avec des regards sur d'autres langues romanes » (écrit en collaboration avec Daciana Vlad), in *Liber Amicorum. Clins d'œil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert*, éd. Machteld Meulleman, Silvia Palma, Anne Theissen, EPURE – Éditions et presses universitaires de Reims, 2020, p. 273-289.

2019

- « Le compte rendu de lecture. Analyse textuelle et discursive » (écrit en collaboration avec Daciana Vlad), in *De la phrase / énoncé au texte / discours. Perspectives linguistiques et didactiques*. Actes du XI^e Colloque franco-roumain de linguistique, Université de l'Ouest de Timișoara, 1-2 juin 2017, Études réunies par Mariana Pitar et Adina Tihu, Editura Universității de Vest din Timișoara, Biblioteca de cercetare. Seria Filologie, 2019, p. 213-240.

2018

- « Le quantificateur indéfini *atâtă* du roumain et ses équivalents français », in *Annales Universitatis Apulensis*. Series philologica, nr. 19, tome 1 / 2018, Alba Iulia, p. 239-254.

2017

- « Le supin préfixé en *ne-* du roumain et ses équivalents français », in Anca Guță, Camelia Manolescu éd., *Hommages offerts à Sanda Stavrescu*, Craiova, Editura Universitaria, 2017, p. 204-221.
- « Le gérondif roumain préfixé en *ne-* et ses équivalents français », in *Nouveaux regards sur le sens et la référence. Hommages à Georges Kleiber*, Textes réunis par Florica Hrubaru, Estelle Moline, Anca-Marina Velicu, Cluj, Ed. Echinoc, 2017, p. 281-301.

2016

- « Quelques témoignages sur l'activité du Cercle français de Timișoara pendant la période 1928-1948 », in *Le français à l'Université de l'Ouest de Timișoara : un demi-siècle d'enseignement et de recherche (1966-2016)* (M. Pitar éd.), Editura Universității de Vest din Timișoara, 2016, p. 503-521.
- « Le 'texte défilant' dans le discours télévisuel roumain. Structures syntaxiques, construction textuelle et traduction en français », in *Studii de lingvistică* 6, Editura Universității din Oradea, 2016, p. 171-197.
- « Emplois discursifs du préfixe négatif *ne-* du roumain et leurs équivalents en français », in *Res per nomen V: Négation et référence* (E. Hilgert, S. Palma, P. Frath, R. Daval eds.), EPURE – Éditions et presses universitaires de Reims, 2016, p. 401-419.

2015

- « Sur quelques structures du roumain du type *x, non x*. Fonctionnement discursif et équivalents en français », in *Discours en présence. Hommage à Liana Pop* (Éditeurs : Anamaria Curea, Cristiana Papahagi, Monica Fekete, Sanda Moraru, Veronica Manole), Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2015, p. 305-316.
- « Linguistique contrastive et enseignement de la traduction raisonnée », in *Enseigner et apprendre à 'traduire de façon raisonnée* (G. Lungu-Badea & A. Pelea eds.), Editura Universității de Vest din Timișoara, Colecția Aula Magna, Seria Traductologie, 2015, p. 103-119.

2014

- « Noms dérivés des verbes exprimant un décalage temporel », in *NominalisationS. Études linguistiques et didactiques*, études réunies par Jan Goes, Caroline Lachet et Angélique Masset-Martin, Artois Presses Université, 2014, p. 57-84.
- « Comment traduire en roumain les SN en *des* du français en position de sujet ? », in Ilona Bădescu, Mihaela Popescu (coord.), *Studia linguistica e philologica : in honorem prof. univ. dr. Michaela Livescu*. Craiova, Editura Universitaria, 2014, p. 332-342.
- « GAdj et GAdv exprimant des relations spatiales et temporelles en français et en roumain », in E. Lavric, W. Pöckl (eds.), *Comparatio delectat II. Akten der VII. Internationalen Arbeitstagung zum romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich*, Innsbruck, 6.-8. September 2012, Frankfurt/M., Peter Lang, 2014, coll. INNTRANS, Innsbrucker Beiträge zu Sprache, Kultur und Translation, Band 7, p. 49-84.

2013

- « La traduction des guides touristiques dans le dialogue des cultures », in *Annales Universitatis Apulensis*, Series Philologica, 14, tome 2, Alba Iulia, 2013, p. 341-352.
- « Voyages et communication interculturelle : la traduction des guides touristiques », in Ramona Malița, Mariana Pitar, Dana Ungureanu (éds.), *Agapes francophones 2013. Études de lettres francophones*, Szeged, JatePress, 2013, p. 353-362.
- « De – préposition ‘autonome’ vs ‘intégrée’. La traduction en roumain des structures N1 + de / des + N2 pl. », in *Agapes francophones 2012. Études de lettres francophones*, Editura Universității de Vest, Timișoara, 2013, p. 387-406.

2012

- « Quels équivalents roumains pour le gérondif passé du français ? », in *Studii de lingvistică*, vol. 2, 2012, Editura Universității din Oradea, p. 211-249.
- « Les compléments du nom du français exprimant des relations spatiales et temporelles et leurs équivalents en roumain », in *Revue de Philologie*, Belgrade, Faculté de Philologie, 2012, p. 89-108.
- « Le traducteur en tant que créateur. Étude de cas : la traduction en français d'un poème philosophique écrit en roumain », in *Créativité et expressivité d'un français*, Journées Scientifiques Internationales, n° 3, Sibiu, Éditions Universitaires „Lucian Blaga”, 2012, p. 223-237.

2011

- « Verbes et adverbess aspectuels, termes ‘explicitants’ dans l'opération traduisante », in *Temps, aspect et classes de mots : études théoriques et didactiques*, E. Arjoca-Ieremia, C. Avézard-Roger, J. Goes, E. Moline et A. Tihu (éds.), Artois Presses Université, 2011, p. 241-264.
- « Bun ‘bon’ vs rău ‘mauvais/méchant’ et frumos ‘beau’ vs urât ‘laid’ : emplois nominaux et équivalents en français », in *Ars Grammatica. Hommages à Nelly Flaux*, D. Amiot, W. De Mulder, E. Moline et D. Stosic (éds), Berne, Peter Lang, coll. „Sciences pour la communication”, vol. 95, 2011, p. 55-70.

2010

- « Bun ‘bon’ vs rău ‘mauvais/méchant’, frumos ‘beau’ et urât ‘laid’ en emploi adverbial et leurs équivalents en français », in *Agapes francophones 2010. Études de lettres francophones*, Timișoara, Ed. Mirton, 2010, p. 209-229.
- « Les énoncés français comportant le pronom LE dit ‘neutre’ : problèmes de traduction en roumain », in *Comparatio delectat* (Akten der VI. Internationalen

Arbeitstagung zu, romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich, Innsbruck, 3.-5. September 2008), E. Lavric, W. Pöckl, F. Schallhart Hrsg., Peter Lang, 2010, Teil 2, p. 679-693.

- « Représentation temporelle et traduction. Les temps de l'indicatif », in *Regards croisés sur le TEMPS*, Facultatea de Limbi și Literaturi Străine, Catedra de Limba și Literatura Franceză, Școala doctorală « Limbi și identități culturale », coord. Alexandra Cuniță, Flavia Florea, Marina-Oltea Păunescu, Editura Universității din București, 2010, p. 349-374.
- « Les distributifs aléatoires en roumain et en français », in *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Innsbruck, 3–8 septembre 2007)*, Maria Iliescu, Heidi M. Siller-Runggaldier, Paul Danler (éds.), Berlin, De Gruyter Verlag, 2010, vol. II, p. 575-584.

2009

- « Equivalents roumains des phrases négatives du français comportant des SP /+Temps/ », in *Agapes francophones 2009, Études de lettres francophones réunies par Andreea Gheorghiu et Ramona Malița*, Mirton, Timișoara, 2009, p. 105-124.
- « De Babel à la (dé)babélisation : une nouvelle famille lexicale », in *Studii și cercetări lingvistice* (SCL), București, Editura Academiei Române, nr. 2, iulie-decembrie 2009, p. 305-320.

2007

- « Verbes explicitants dans la traduction du roumain vers le français », in *Actas del VI Congreso de Lingüística General*, Santiago de Compostela, 3-7 de mayo 2004, coord. por Pablo Cano López, Madrid, Arco/Libros, 2007, p. 743-752.
- « Valeurs et emplois du gérondif passé en français », in *“Faut-il qu'il m'en souviennne?” - Mélanges Paul Miclău*, București, Ed. Cavaliotti, 2007, p. 363-374.

2006

- « Sur la traduction de la poésie en Roumanie », in *(H)A crise da poesia na Brasil, na França, na Europa e outro latitudes – La crise de la poésie au Brésil, en France, en Europe et en d'autres latitudes* (textes réunis par E. Santana, A. Brasileiro et A. Vuillemin), Editura. LIMES / Ed. Rafael de Surtis / Editora da UEFS, 2006, p. 274-286.
- « *Despre cum se cântărește nisipul sau despre cât ulei arde în candelă*. Grupuri prepoziționale complexe în limba română actuală », in *Limba română – aspecte sincronice și diacronice*, Actele celui de al 5-lea Colocviu al Catedrei de limba română (8-9 decembrie 2005), Editura Universității din București, 2006, p. 189-196.

- « Constructions détachées vs constructions liées dans la traduction du français vers le roumain », in *Comunicare profesională și traductologie*, Lucrările Conferinței Internaționale (29-30 septembrie 2005), Timișoara, Ed. Politehnica, 2006, p. 176-182.
- « Sur la correspondance entre pronoms et adverbess démonstratifs », in *VII Congrès de Lingüística General*, Barcelona, 18-21.04.2006, CD (ISBN 84-475-2086-8), 15 p.
- « Perspectives roumaines sur la traductologie » (en collaboration avec Georgiana Lungu-Badea), in *Qu'est-ce que la traductologie ?* (M. Ballard éd.), Artois Presses Université, 2006, p. 69-79.

2005

- « Adverbes renforçants dans l'opération traduisante (roumain – français) », in *L'adverbe : un pervers polymorphe*, Études réunies par Jan Goes, Artois Presses Université, 2005, p. 281-301.
- « *C'est selon comment nous comptons*. Groupes prépositionnels complexes en français et en roumain », in *Prépositions et conjonctions de subordination. Syntaxe et sémantique* (Actes du Colloque franco-roumain, Timișoara, 29-31 mai 2001), Timișoara, Ed. Excelsior Art, 2005, p. 239-261.
- « Reflecții privind statutul traducerilor și al traducătorilor », in *Ulysse*, nr. 1, 2005, <http://www.ulyse-online.com>

2004

- « Le rôle du commentaire de traduction dans la formation des traducteurs », in *Comunicare profesională și traductologie* (Lucrările Conferinței Internaționale 25-26.09.2003), Timișoara, Ed. Orizonturi Universitare, 2004, p. 181-186.

2003

- « Sur quelques structures syntaxiques impliquées dans le phénomène de la reprise. La reprise polémique », 24 p., in *XVII International Congress of Linguists, Prague, July 24 – 29, 2003, Proceedings*, CD (ISBN 80-86732-21-5).
- « Explicitation et implicitation dans l'opération traduisante », in *Traductologie, linguistique et traduction*, Études réunies par Michel Ballard et Ahmed El Kaladi, Artois Presses Université, 2003, p. 109-126.

2002

- « Traduction et communication : le problème de la qualité des traductions », in *Actele conferinței internaționale Comunicare profesională și traductologie*, 26-27.09.2002, Timișoara, Ed. Orizonturi universitare, 2002, p. 325-330.

- « Prépositions de temps et négation », in *Actes du XXIIIe Congrès de Linguistique et Philologie Romanes* (Salamanque, 24-30.09.2001), Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2002, vol. II /b, p. 451-463.
- « L'intégration européenne et les exigences du professionnalisme dans l'activité traductionnelle (domaine du tourisme) », in *Teritorii actuale ale traducerii. Territoires actuels de la traduction* (Actes du Colloque international "Traduire l'Europe", Cluj-Napoca, 9-10.03.2001), Cluj-Napoca, Ed. Echinox, 2002, p. 170-181.

2001

- « Le subjonctif indépendant dans les échanges impliquant l'acte RÉPÉTER », in *Linguistique et alentours. Hommage à T. Cristea*, Editura Universității din București, 2001, p. 390-401.
- « Explicitation et implicitation dans l'opération traduisante », in *Mélanges offerts au professeur Eugen Țănase* (coord. M. Țenchea), Editura Universității de Vest din Timișoara, p. 59-77.

2000

- « L'infinitif long du roumain : fonctions syntaxiques et emplois dans la langue actuelle », in *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* (Bruxelles, 20-26 juillet 1998), Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000, vol. VI, p. 521-529.

1999

- « Le projet LIROM : de la théorie à la pratique », in *L'Europe. Littératures européennes, littératures comparées et nouvelles technologies*, Textes réunis par Pierre Brunel et Alain Vuillemin, HESTIA/CERTEL, 1999, p. 153-160.
- « Traduction et explicitation : le cas des verbes d'expérience subjective », in *Études de traductologie*, Timișoara, Ed. Mirton, 1999, p. 25-39.
- « Les syntagmes du roumain construits avec la préposition *întru*. Syntaxe et sémantique », in *Fonctions syntaxiques et rôles sémantiques* (Actes du colloque franco-roumain Timișoara, 15-17 avril 1997), Presses Universitaires de l'Université d'Artois, 1999, p. 39-52.

1997

- « Le projet LIROM (Bibliographie informatisée de la littérature roumaine d'expression française) », in *Actes du Colloque "Journées de la francophonie"*, (20-22.03.1996), Iași, Editura Universității "Alexandru Ioan Cuza", 1997, p. 38-45.

1996

- (écrit en collaboration avec Ecaterina Grün) « Le programme LIROM (Bibliographie des écrivains roumains d'expression française). Les précurseurs », in *Actes de la XVIe Biennale de la langue française*, Paris, 1996, p. 134-146.
- « Quelques remarques sur l'utilisation de la terminologie linguistique en français langue étrangère », in *Actes du Colloque "Journées de la francophonie"*, Iași (23-25.03.1995), Editura Universității "Al.I. Cuza", Iași, 1996, p. 84-88.
- « La littérature roumaine d'expression française : le projet LIROM », in *Dialogues francophones*, n° 2, Universitatea de Vest, Timișoara, 1996, p. 52-56.

1995

- « Unele observații asupra folosirii infinitivului lung în limba română actuală », in *G.I. Tohăneanu 70*, Timișoara, Ed. Amfora, 1995, p. 528-533.

1994

- « Traduction et explicitation », in *Actes du Colloque international "Le français langue étrangère à l'université"*, Université de Varsovie, 1994, p. 163-172.

1993

- « Les verbes [+Temps] du français », in *Études de linguistique et de littérature*, Tipografia Universității din Timișoara, 1993, p. 53-77.

1992

- « Linguistique contrastive (roumain-français) et histoire de la langue française », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Filologie*, XXX, 1992, p. 85-93.
- « În legătură cu categoria aspectului în limba franceză: determinările aspectuale externe », in *Studia. Philosophia. Historia. Philologia*, Timișoara, Institutul de cercetări socio-umane, 1992, vol. II, p. 191-201.

1989

- « La préposition DÈS et ses équivalents en roumain », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Filologie*, XXVII, 1989, p. 7-17.
- « Le niveau transphrastique dans l'analyse des structures clivées en français », in *Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane*, XVI (Études romanes publiées à l'occasion du XIXe Congrès International de Linguistique et

Philologie Romanes, Saint-Jacques de Compostelle, 4-9.09.1989), București, 1989, p. 299-309.

1987

- « Les relateurs prépositionnels [+Durée] en français », in *Filologie XXX. 2. Lingvistică*, Universitatea din Timișoara, 1987, p. 163-174.
- « La structure sémantique des compléments de temps prépositionnels en français », in *Proceedings of the Fourteenth International Congress of Linguists*, Berlin/GDR, August 10 - August 15, 1987, Akademie-Verlag Berlin, vol. II, p. 1093-1095.
- « LĂ – marque de l'énonciation et ses équivalents en roumain », in *Studii de limbi și literaturi moderne*, Tipografia Universității din Timișoara, 1987, p. 203-220.
- « L'article indéfini DES : quelques aspects de l'idée de pluralité », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Filologie*, XXV, 1987, p. 32-38.
- « POUR – relateur temporel », in *Revue roumaine de linguistique*, București, XXXII, n° 4, 1987, p. 365-375.
- « LĂ – marcă a enunțării și echivalențele sale în română », in *Relații interdisciplinare ale lingvisticii aplicate*. Lucrările celei de a V-a sesiuni de comunicări a GRLA (Grupul Român de Lingvistică aplicată) (Cluj-Napoca 18-19 septembrie 1987), Cluj-Napoca, p. 170-173.

1986

- « Une classe de relateurs prépositionnels [+Temps] : les aspectuels », in *Studii de limbi și literaturi străine*, Tipografia Universității din Timișoara, 1986, p. 61-72.
- « La structure sémantico-distributionnelle des syntagmes prépositionnels [+Temps] en français », in *Seminarul de lingvistică*, n° 35, Tipografia Universității din Timișoara, 1986, 38 p.

1985

- « Le système des prépositions temporelles en français et en roumain », in *Actes du XVIIème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* (Aix-en-Provence, 29.08-3.09.1983), Université de Provence, 1985, vol. 2, p. 517-527.
 - « Antériorité vs postériorité dans le système des prépositions du français », in *Sémantique lexicale et sémantique énonciative*, Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane, XV, București, 1985, p. 119-132.
- L'expression du temps dans le système des prépositions du français. Préposition et verbe* (Exprimarea timpului în sistemul prepozițiilor limbii franceze. Prepoziție și verb),

Rezumatul tezei de doctorat, Universitatea "Babeș-Bolyai" din Cluj-Napoca, 1985, 13 + XVII p.

1984

- « ICI și LĂ - adverbe de timp », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XXII, 1984, p. 75-84.
- « La préposition DEPUIS : temps et aspect », in *Neophilologica*, Katowice, 1984, n° 3, p. 109-124.
- « AVEC – relateur temporel », in *Contribuții lingvistice*, Tipografia Universității din Timișoara, 1984, p. 77-86.

1983

- « Un aspect des relations spatio-temporelles dans les syntagmes prépositionnels du français », in *Contribuții lingvistice*, Tipografia Universității din Timișoara, 1983, p. 98-107.

1982

- « La préposition DEPUIS : possibilités de transposition en roumain », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XX (1982), p. 31-40.
- « Le statut sémantico-référentiel de l'adverbe LA à sens spatial », in *Filologie XXV. I. Lingvistică*, Tipografia Universității din Timișoara, 1982, p. 138-143.

1981

- « La postériorité temporelle dans le système des prépositions du français », in *Seminarul de lingvistică*, n° 14, Tipografia Universității din Timișoara, 1981, 32 p.

1980

- « Les périphrases verbales aspectuelles du français et leurs équivalents en roumain », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XVIII, 1980, p. 39-49.

1978

- « Echivalențe ale prezumtivului în limba franceză », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XVI, 1978, p. 95-111.
- « În legătură cu articolul 'partitiv' din franceză », in *Studii I* (Lucrările Sesiunii științifice omagiale de studii literare, filologice și interdisciplinare închinată Centenarului Independenței), Dej, 1978, p. 117-121.

1977

« Prepoziții corelative în franceză și română », in *Filologie XX. I. Lingvistică*, 1977, Tipografia Universității din Timișoara, p. 139-147.

1976

« În legătură cu numele predicativ și elementul predicativ suplimentar în franceză și română », in *Studii de lingvistică*, Tipografia Universității din Timișoara, 1976, p. 122-131.

1975

« Considerații asupra ideii de durată în sintagmele prepoziționale (limba franceză) », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XIII, 1975, p. 91-101.

1973

« Un microsistem al limbii franceze: prepozițiile care exprimă interioritatea », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XI, 1973, p. 253-262.

« Remarques sur le gérondif français », în *Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane*, București, IX, 1973, p. 67-90.

(écrit en collaboration avec Victoria Hopârteanu, Ileana Lascu, Dan Mârza)
« Problèmes de typologie verbale à l'aide de la théorie des graphes », in *Recueil linguistique de Bratislava*, IV (Proceedings on the Symposium on Algebraic Linguistics held 10-12 February 1970 at Smolenice), Vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied, Publishing House of the Slovak Academy of Sciences, Bratislava, 1973, p. 183-208.

1972

« Remarques sur le gérondif français », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, X, 1972, p. 195-200.

1970

« Frază segmentată în franceza contemporană », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, VIII, 1970, p. 175-194.

OUVRAGES DIDACTIQUES

Histoire de la langue française (ed. a II-a revăzută și adăugită), Tipografia Universității din Timișoara, 1993, 80 p.

- « La catégorie de l'aspect », in *Probleme de metodică, limbă și literatură franceză. Prelegeri pentru perfecționare, definitivat și gradul II*, Tipografia Universității din Timișoara, 1988, p. 33-62.
- « Le pronom relatif : étude contrastive (roumain-français) », in *Linguistique et didactique. Prelegeri pentru perfecționare*, Tipografia Universității din Timișoara, 1986, p. 33-48.
- « L'analyse sémique », in *Metodica, limba și literatura franceză. Prelegeri pentru perfecționare, definitivat și gradul II*, Tipografia Universității din Timișoara, 1982, p. 59-76.
- Histoire de la langue française*, Tipografia Universității din Timișoara, 1979, 71 p.
- « Probleme metodice privind folosirea laboratorului lingvistic în predarea limbii franceze », in *Seminarul pedagogic*, n° 6, Tipografia Universității din Timișoara, 1976, 9 p.
- (en collab. avec M. Cusma, A. Grădinescu, E. Ieremia, A.M. Tănase, A. Turcu, M. Ursu), *Le français fondamental parlé. Cours pratique destiné aux étudiants des facultés non-philologiques* (coord. Eugen Tănase), vol. III, Tipografia Universității din Timișoara, 1977.
- (en collab. avec M. Cusma, A. Grădinescu, E. Ieremia, A.M. Tănase, A. Turcu, M. Ursu), *Le français fondamental parlé. Cours pratique destiné aux étudiants des facultés non-philologiques* (coord. Eugen Tănase), vol. II, Tipografia Universității din Timișoara, 1976.
- (en collab. avec A. Grădinescu, E. Ieremia, A.M. Tănase, A. Turcu, M. Ursu), *Le français fondamental parlé. Cours pratique destiné aux étudiants des facultés non-philologiques* (coord. Eugen Tănase). vol. I, Tipografia Universității din Timișoara 1974 (reed. 1977).

DICTIONNAIRES ET GLOSSAIRES

- (en collab.) *Lexique des termes de base de l'informatique en langues néolatines. Français, Catalan, Espagnol, Italien, Portugais, Roumain*, Université Sorbonne Nouvelle (Paris III), CRETAL (Centre de Recherches en Terminologie, Termatique et Aménagement Linguistique), Paris, Realiter, 1997, 24 p.
- (révision des traductions en français) *Dicționar poliglot (român – englez – francez – arab – grec)*, Tipografia Universității din Timișoara, *Nivelul I*, 1986 și *Nivelul II*, 1987 (coord. Richard Sârbu).

COMPTES RENDUS, CHRONIQUES, INTERVIEWS

- « Irmtraud Behr, Florence Lefeuve (éds), *Le genre bref. Des contraintes grammaticales, lexicales et énonciatives à une exploitation ludique et esthétique*, Frank & Timme, Berlin, 2019, 238 p. » (compte rendu), in *Studii de lingvistică* 9, nr. 2, 2019, Editura Universității din Oradea, p. 313-315.
- « Despre începuturi (III). 55 de ani de învățământ filologic la Timișoara. O repartiție » (interviu realizat de Sânziana Preda, februarie 2011), in *Orizont*, nr. 12 (1551), XXIII/decembrie 2011, p. 14.
- « Lingvistică și semiologie la Universitatea din Angers », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XXXII/1994, p. 269-272.
- « Emanuel Vasiliu, *Introducere în teoria textului*, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1990, 163 p. » (compte rendu) in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XXIX/1991, p. 92-96.
- « Dacă e octombrie, e Belgia (Săptămîna culturală belgiană, Cluj-Napoca, 21-26 octombrie 1991) », *Orizont*, nr. 45 (1273), 8 noiembrie 1991, p. 14.
- « Al XIV-lea Congres Internațional al Lingviștilor (Berlin, 1987) », in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XXVI/1988, p. 73-74.
- « Ovidiu Frînculescu, *Dicționar morfosintactic al verbelor franceze*, București, Ed. Albatros, 1985. » (compte rendu) in *Forum* (Revista învățământului superior), București, XXVIII, 1986, nr. 2, p. 65-68.
- « Ovidiu Frînculescu, *Dicționarul verbelor franceze cu construcțiile lor specifice*, București, Ed. Albatros, 1978. » (compte rendu) in *Analele Universității din Timișoara. Seria Științe filologice*, XVII (1979), p. 221-223.
- (en collab.) « Gânduri despre predarea limbilor moderne în învățământul preuniversitar », in *Limbile moderne în școală*, București, vol. I-II, 1990, p. 11-38.

B. BIOGRAPHIES, MÉMOIRES (ÉTUDES ET ARTICLES,
VOLUMES COORDONNÉS, ÉDITIONS CRITIQUES)

- « În refugiu la Timișoara. Profesorul Alexandru Borza și Banatul », in *Alexandru Borza* (coord. Vasile Cristea, Alexandra Șuteu, Mihai Pușcaș), col. “Personalități ale Universității Babeș-Bolyai”, Presa Universitară Clujeană, 2021, p. 121-159.
- « Alexandru Borza – participant la Actul Marii Uniri », in *Alexandru Borza* (coord. Vasile Cristea, Alexandra Șuteu, Mihai Pușcaș), col. “Personalități ale Universității Babeș-Bolyai”, Presa Universitară Clujeană, 2021, p. 43-51.

- « Alexandru Borza, O viață consacrată binelui comun », in *România 100. Biserica, Statul și Binele Comun*, éd. Cristian Barta, Anton Rus, Zaharie Pinte, Presa Universitară Clujeană, col. "Acta Blasiensia" VII, 2019, p. 315-334.
- Maria Țenchea, « *Aproape toți din familie am trecut pe la Loga* », in Titus Suciu, Vasile Bogdan, *Noi cei de la Loga în oglinda veacului*, Timișoara, Artpress, 2019, p. 281-284.
- Maria Țenchea, Tudor Borza, « Academicianul Alexandru Borza și Marea Unire », in *Orizont*, decembrie 2018, p. 16-17.
- Marioara Pisat, Lucia Elena Popa, Maria Țenchea, *HITIAȘ. Evocări și documente*, Timișoara, 2015, 222 p. (co-auteur et co-éditeur)
- Veturia Borza-Țenchea, *Amintiri despre Blaj*, Editura Buna Vestire, Blaj, 2014 (éd. Maria Țenchea).
- Maria Țenchea (éd.), *Documente privitoare la înființarea Universității de Vest din Timișoara*, Biblioteca documentară, Editura Universității de Vest din Timișoara, 2009.
- Maria Țenchea, « Câteva amintiri despre Ioan Coste », in *Profesorul Ioan Coste (1942-2004). Lucrările omagiale și științifice ale simpozionului internațional comemorativ* (Timișoara, 29 septembrie 2006), (R. Palicica, G.-G. Arsenie eds.), Arad, "Vasile Goldiș" University Press, 2007, p. 48-49.
- M. Țenchea & M. Borchin (eds.), *Filologie 50*, Universitatea de Vest din Timișoara, 2006.
- Acad. prof. dr. Alexandru Borza, *Însemnările unui botanist român dintr-o călătorie în China*, ed. îngrijită de Veturia Țenchea și Maria Țenchea (eds), Timișoara, Ed. Anthropos, 2002.

C. TRANSLATIONS

A) EN FRANÇAIS

LITTÉRATURE

- Constantin Novăcescu, « Poeme românești în limbi străine », *Poezia*. Revista de cultura poetică, XXIX, nr. 2 (112)/2025, p. 83-84.
- Constantin Novăcescu, *Locul / Le lieu*, Poeme / Poèmes, Timișoara, Ed. Waldpress, 2025.
- Lucian Alexiu, *Terțul exclus / Le tiers exclu*. Poeme / Poèmes, Iași, Ed. Junimea, col. « Cantos », 2019.

- Constantin Novăcescu, *Floarea nisipurilor / La fleur des sables* (poèmes), Timișoara, Ed. Waldpress, 2017.
- Constantin Novăcescu, *Vision du nombre* (poèmes), in *Banat*, nr. 10-11-12, Lugoj, 2016, p. 18-31.
- Mirel Radu Petcu, *Inelele credinței – Les anneaux de la foi*, Cluj-Napoca, Ed. Echinox, 2011 (poème, édition bilingue).
- Lucian Alexiu, *Polilog – Polylogue*, Timișoara, Ed. Anthropos, 2005.
- Lucian Alexiu, *L'art de la séduction. Poèmes*, Timișoara, Ed. Hestia, 2002.
- Petru Pintilie, *Liziera – La lisière* (roman), Timișoara, Ed. Mirton, 2001 (éd. bilingue, trad. Liliana Șomfăleanu et Maria Țenchea).
- Mirel Radu Petcu, *Semne însingurate – Signes solitaires* (poème), Timișoara, Ed. Excelsior, 1994 (éd. bilingue, trad. en français Rodica Opreanu et Maria Țenchea).

PHILOSOPHIE

- Corneliu Mircea, *Nostalgie de l'absolu*, Paris, Kimé, col. « Philosophie en cours », 2026, 90 p.
- Corneliu Mircea, *L'éternelle création. Traité de l'Être*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Kimé, coll. « Philosophie en cours », 2022, 474 p.
- Corneliu Mircea, *Traité de l'Esprit*, Paris, Kimé, coll. « Philosophie en cours », 2018, 385 p. (trad. Maria Țenchea et Adina Tihu).
- Corneliu Mircea, *Traité de l'Être*, Paris, Kimé, coll. « Philosophie en cours », 2015, 424 p.
- Corneliu Mircea, *Être et logos*, in *Ulysse*, serie nouă, nr. 1 (2), 2010, <http://www.ulyse-online.com>.
- Corneliu Mircea, *Facerea. Tratat despre ființă*, București, Cartea Românească, 2001, (version française du résumé, p. 773-781).
- Dialoguri despre ființă - Dialogues sur l'être*, Timișoara, Ed. Amarcord, 1995 (éd. bilingue ; Corneliu Mircea et Maria Țenchea (éds).
- Corneliu Mircea, *Etica tragică sau despre nebunia colectivă*, București, Cartea Românească, 1995 (version française du résumé, p. 377-387).

HISTOIRE, HISTOIRE DE L'ART, THÉOLOGIE, GUIDES TOURISTIQUES, ETC.

- Cristian-Robert Velescu, « Valentine de Saint Point, amie et modèle de Rodin » (in *Rodin, Meunier, Brancusi și cultura clasică*, București, Institutul Cultural Român, 1916), chapitre traduit en français par Maria Țenchea in *Une Roumaine au pays*

- de la francophonie. Mélanges en l'honneur de la Professeure Margareta Gyurcsik*, études réunies par Neli Ileana Eiben et Andreea Gheorghiu, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2022, p. 251-270.
- Cristian-Robert Velescu, *Autour de l'atelier de Constantin Brancusi : chemins des modernités, chemins des avant-gardes*, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2015, 312 p.
- Cristian-Robert Velescu, « Autobiographie et création chez Marcel Duchamp. Sur une autre forme de 'nominalisme' », in *Ligeia. Dossiers sur l'art*, XXVII, n^{os} 133-136, juillet-décembre 2014, p. 7-51.
- Cristian-Robert Velescu, *Avant-gardes et modernités. Brancusi, Duchamp, Brauner, Voronca, Tzara & comp.*, București, Institutul Cultural Român, 2013.
- Eugen Jurca, *Guide – questionnaire pour la confession*, Târgu-Lăpuș, Ed. Galaxia Gutenberg, 2012, 61 p.
- Le Banat. Un Eldorado aux confins*, Cultures d'Europe Centrale, hors série n^o 4, 2007, Centre Interdisciplinaire de Recherches Centre-Européennes, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), p. 53-72, 85-89, 94-95, 199-203.
- Alexandru Cuțara, *TIMIȘOARA*, Timișoara, Ed. Amarcord, 1999, 109 p. (édition bilingue français-anglais).
- Tudor Borza, « Quelques aspects inédits de l'activité du professeur Alexandru Borza », in *Contribuții botanice*, I, 1997-1998, Cluj-Napoca, Universitatea Babeș-Bolyai din Cluj-Napoca, Grădina botanică "Al. Borza", (p. 19-27).
- Victor Neumann, *Identités multiples dans l'Europe des régions. L'interculturalité du Banat*, Timișoara, Ed. Hestia, 1997 (éd. bilingue, trad. fr. 67 p.).
- Ioan Munteanu, *Ghid istoric al Timișoarei*, Timișoara, Ed. Helicon, 1995 (éd. en quatre langues ; trad. fr. p. 91-134).

b) EN ROUMAIN

- Alain Vuillemin, *Încercarea exilului în "Un Sosie en cavale" (1986) de Oana Orlea, "Persécutez Boèce" (1987) de Vintilă Horia, "La Moisson" (1989) de Petru Dumitriu, "Peste à Bucarest" (1989) de Tudor Eliad și "La Saison morte" (1990) de Georgeta Horodincă*, in *Dictatorul sau Dumnezeuul trucat*, București, Ed. Fundației Culturale Române, 1997 (p. 335-342, 396-398).
- « Joseph de Maistre, *Despre distrugerea violentă a speciei umane* », (fragment de *Les Soirées de Saint-Petersbourg*), in *Orizont*, nr. 4 (1310), 25.02.1993, p. 7.
- « Guy Bechtel, Jean-Claude Carrière, *Elogiul prostiei* (fragmente din *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*) », in *Orizont*, nr. 6 (1289), 10.04.1992, p. 16.

«Joseph de Maistre, *Războiul* (fragment din *Les Soirées de Saint-Petersbourg*) », in *Orizont*, nr. 41 (1229), 12.10.1990, p. 6.

Georges Gusdorf, *Mit și metafizică*, Timișoara, Ed. Amarcord, 1996, 268 p. (traduit du français par Lizuca Popescu-Ciobanu et Adina Tihu, coordonnateur de la traduction Maria Țenchea).

TRADUCTIONS ANONYMES, PUBLIÉES AVANT 1990 (RÉSUMÉS, ARTICLES SCIENTIFIQUES ET AUTRES)

Aurel Țintă, *Colonizările habsburgice în Banat (1716-1740)*, Timișoara, Ed. Facla, 1972 (traduction française du résumé, p. 211-214).

Ion Iliescu, *Geneza ideilor estetice în cultura românească*, Timișoara, Ed. Facla, 1972 (traduction française du résumé, p. 319-321).

Județul Timiș, Album editat de Comitetul județean de cultură și educație socialistă Timiș, s.a. (“Versiunile în limbile engleză, franceză, germană și rusă au fost realizate de un colectiv de studenți și cadre didactice de la Facultatea de filologie-istorie a Universității din Timișoara.”)

D. RÉFÉRENCES

Academia Română. Filiala Timișoara, Institutul de Studii Banatice « Titu Maiorescu », Societatea Enciclopedică a Banatului, Crișu Dascălu (coord.), *Enciclopedia Banatului. Literatura*, éd. I - 2015, éd. II – 2016.

Academia Română. Filiala Timișoara, Institutul de Studii Banatice « Titu Maiorescu », Societatea Enciclopedică a Banatului, Doina Bogdan-Dascălu (coord.), *Lexiconul lingviștilor români din Banat*, Editura Academiei Române, 2021.

Panayiotis, Vassos, *Who's Who in Romania*, Pegasus Press, 2002.

Traia, Ioan, *Monografiștii satelor bănățene*, Timișoara, Editura Eurostampa, 2017, p. 225-226.

E. VOLUMES OFFERTS

Studii de lingvistică, 1, 2011, *Hommages à Maria Țenchea*, Editura Universității din Oradea. ISSN 2248 – 2547, E-ISSN 2284 – 5437

Agapes francophones 2013. Études de lettres francophones, Szeged, JATEPress, 2014, 430 pages. ISBN 978-963-3151-556.

LA LANGUE FRANÇAISE – UNE PROFESSION DE FOI

Entretien avec le Professeur **Maria ȚENCHEA**
réalisé par **Ramona MALIȚA**

Ramona Malița : *Vous provenez d'une famille dont le lignage d'intellectuels est illustre. Je pense avant tout à votre grand-père, l'académicien Alexandru Borza, et à votre père Ioan Țenchea (docteur en droit). Avoir un tel lignage est intimidant ou provocateur ?*

Maria Țenchea : Ni l'un, ni l'autre. J'ai vécu dans une ambiance familiale propice au développement intellectuel, entourée de livres, en présence de préoccupations culturelles. Continuer dans le même sillage était pour moi une chose toute naturelle et, implicitement, stimulante, impliquant, en fait, une certaine responsabilité. De toute façon, les repères intellectuels et moraux et les principes pratiqués dans l'ambiance familiale étaient très clairs et explicites.

Chez mes parents, à Timișoara, on cultivait le goût de la lecture et le goût des langues étrangères. Mon père, avocat, ayant obtenu un doctorat en droit à la Sorbonne, était une personne d'une vaste culture, et surtout – je dois le souligner –, il était imbu de culture française. Ma mère, fille et disciple du savant Alexandru Borza, était professeur de sciences naturelles. Mon frère aîné, germaniste, a enseigné dans les universités de Timișoara, Iași, Suceava et Oradea. Mon frère cadet était ingénieur, spécialiste du management de la qualité ; il m'a d'ailleurs guidée dans la découverte des normes ISO (*International Organization for Standardization* – Organisation internationale de normalisation), pour le master de traduction spécialisée que j'ai dirigé à l'Université de l'Ouest de Timișoara.

La ville de Cluj-Napoca m'a offert un riche bagage culturel. J'y avais passé toutes mes vacances, chez mes grands-parents ; s'y sont ajoutées les cinq années d'études à la Faculté des lettres de l'Université Babeș-Bolyai. Mon grand-père Alexandru Borza, un grand botaniste, membre *post mortem* de l'Académie Roumaine, a fondé le Jardin Botanique de Cluj-Napoca, qui porte actuellement son nom. J'ai passé beaucoup de

moments très agréables en sa compagnie, en contexte familial ou lors de rencontres professionnelles, avec ses collaborateurs et disciples. Je dois également rappeler ici la présence bienveillante de ma tante Viorica Lascu (née Borza), elle aussi universitaire, œuvrant dans le champ des lettres, en tant qu'italianiste, à l'UBB.

La présence de ces personnes a largement contribué à ma formation intellectuelle, soutenant d'une certaine manière un travail indépendant et, sur tout mon parcours, ma préoccupation pour l'autoperfectionnement. Ayant à cœur de conserver la mémoire de toutes ces personnes, j'ai publié, pendant les dernières années, des articles, chapitres de livres ou autres textes évoquant des souvenirs dont elles sont les protagonistes, ainsi qu'un certain nombre de documents-témoignages.

R. M. : *Croyez-vous à la vocation unique dans la vie ?*

M. T. : Je ne sais pas, cela est bien possible. En ce qui me concerne, les activités que j'ai pratiquées – avec une égale passion – s'organisent en trois volets, appelons-les vocationnels : j'ai été à la fois professeur, linguiste et traductrice. Voici un rapide survol :

J'ai déployé des activités didactiques avec les étudiants en licence et en master (cours magistraux, séminaires, travaux pratiques, direction de mémoires, etc. – pour une grande diversité de disciplines), et aussi avec les professeurs de français du secondaire (exposés, conférences, examens, inspections, direction de mémoires). Il fut un temps où les étudiants en français étaient bien plus nombreux et bien plus motivés... Le travail avec les étudiants qui préparaient des mémoires de licence et des dissertations en master offrait constamment de grandes satisfactions, le niveau général était très bon. Et je peux dire qu'au cours des années, j'en ai dirigé, de ces travaux...

En tant que linguiste, j'ai effectué des recherches en linguistique française, en linguistique contrastive (français-roumain) et comparée (linguistique romane). J'ai soutenu des communications et des conférences, j'ai publié des livres et des articles, j'ai édité des revues et des volumes collectifs, j'ai été membre de plusieurs sociétés scientifiques. Mon expertise académique m'a servi en tant que membre rapporteur d'une trentaine de jurys de thèses de doctorat, en Roumanie et en France.

En tant que traductrice, j'ai acquis des expériences diverses : traductions écrites (œuvres littéraires ou textes de spécialité), révision de traductions, interprétariat (de conférence et de liaison), à quoi s'ajoutent des regards théoriques sur la traduction (perspective traductologique).

Je dirai que ce qui réunit ces trois genres d'activités, c'est la passion pour la langue française, dans tous les aspects qu'elle comporte : langue, littérature, culture et civilisation françaises, francophonie.

On peut aimer plusieurs choses, par exemple, dans mon cas, les lettres et la musique. Mes préoccupations pour la musique étaient stimulées par mon oncle Enea Borza, maître de conférences au Conservatoire de musique de Cluj-Napoca, et par mon père, qui, pendant quelques années, a été membre du Chœur de la Philharmonie de Timișoara ; pour mes études universitaires, j'ai néanmoins choisi la faculté des lettres (français-roumain). Mon choix s'est porté sur le domaine où je pensais pouvoir atteindre un plus haut degré de compétence/performance. La musique est néanmoins restée ma vocation secondaire. De toute façon, si j'ai laissé au second plan la musique pour elle-même, ça a été pour retrouver la musique des langues (chaque langue possède sa propre « musique », basée sur les sons, l'accent tonique, le rythme et l'intonation), qui est tout aussi passionnante.

R. M. : *Avez-vous eu des modèles (scientifiques, familiaux) le long de votre carrière ?*

M. Ț. : Dans l'ambiance familiale, à Timișoara, il y avait mes parents, et à Cluj – mes grands-parents du côté maternel (la famille d'Alexandru Borza). J'ai passé cinq années dans l'ambiance universitaire et culturelle de la ville de Cluj-Napoca, où j'ai eu la chance de faire mes études universitaires et que j'ai retrouvée par la suite pour le doctorat. Le retour à Cluj-Napoca, une ville riche de son passé et de ses traditions culturelles, et, en même temps, ouverte à la modernité, avec ses bibliothèques, ses musées et expositions, ses spectacles et ses conférences, était toujours si agréable et tellement souhaité. J'y retrouvais, à chaque fois, des gens du milieu universitaire, des collègues ou certains de mes anciens professeurs.

Pendant la période des études universitaires, j'ai eu le bonheur de côtoyer des professeurs auxquels je voue toute ma gratitude, pour tout ce qu'ils ont apporté à ma formation intellectuelle et humaine. Je retiens surtout quelques noms : le professeur Henri Jacquier – avec tout le charme de son érudition, qu'il nous dispensait soit avec une rigueur académique, soit, le plus souvent, à travers de longues digressions captivantes et profondes ; les cours pratiques de phonétique (en I^e année) déroulés au laboratoire phonétique sous la direction du professeur Eugen Tănase, que j'ai retrouvé par la suite, dans mes débuts de carrière, à la tête du département de français de Timișoara, dont il a été le fondateur ; le professeur Ioan Niculiță – j'admire la construction solide et rigoureuse et la clarté de son cours de syntaxe, de même que son exceptionnel sens de l'humour ; la professeure Angelica Kalik, avec l'allure tellement vive et l'extrême richesse de ses cours et de ses séminaires, exigeante mais en même temps ouverte au dialogue ; le professeur Ion Baci, avec sa solide compétence en linguistique française et son ouverture vers la modernité, en même temps que sa juste sévérité. Le professeur

Ion Gheorghe – professeur de littérature, qui avait un sens de la langue et du style d’une extrême finesse. Je n’oublie pas non plus les cours de langue et de civilisation françaises dispensés par les lecteurs français présents à Cluj.

Par la suite, j’ai essayé de profiter de toutes les occasions qui s’avéraient favorables à ma formation, par exemple les diverses conférences des professeurs invités à l’Université de l’Ouest de Timișoara. Je me souviens ainsi de la semaine de conférences offerte par le grand linguiste Eugenio Coseriu – un vrai régal...

J’ai une pensée reconnaissante pour Madame Maria Iliescu, professeur de linguistique romane, une grande romaniste, qui m’a guidée pendant plusieurs années dans le domaine de la lexicographie, surtout dans le cadre d’une collaboration avec les universités de Craiova et de Bucarest.

En fait de modèles (scientifiques), j’évoquerai ici quelques noms : les professeurs Teodora Cristea et Alexandra Cuniță, de l’Université de Bucarest, en linguistique contrastive (français-roumain) ; Robert Martin (Paris), Georges Kleiber (Strasbourg), en sémantique ; Michel Ballard (Université d’Artois) et Jean-René Ladmiral (Paris), en traductologie.

Je pense avec reconnaissance et amitié à nos collègues linguistes du Centre de recherches *Grammatica* de l’Université d’Artois, qui ont accepté l’idée – dont l’initiative m’appartenait – d’une collaboration avec notre Université, en 1993. La série des colloques de linguistique franco-roumains a duré 20 ans, sans discontinuer, et les relations entre Timișoara et Arras se sont avérées tellement riches et profitables des deux côtés. Un grand merci à : Nelly Flaux (directrice du Centre *Grammatica*), Marleen Van Peteghem, Walter de Mulder, Jan Goes, Dejan Stosic, † Estelle Moline, † Danièle Van de Velde, Dany Amiot (Lille III), Véronique Lagae (Valenciennes) et à tous les autres collègues, français, roumains, belges ou autres, qui se sont joints à nous.

J’exprime ici une dette de reconnaissance envers le professeur Alain Vuillemain (Université d’Artois, Arras) qui nous a ouvert avec générosité, à moi et à beaucoup de mes collègues et de nos étudiants, les portes de l’univers fascinant de la francophonie, pour nous entraîner dans une grande aventure, à travers des conférences, colloques, échanges, projets de recherche en collaboration, études doctorales, stages de documentation, ou encore activités dans le cadre de l’AMOPA (Association des Membres de l’Ordre des Palmes Académiques).

Je remercie également Janine Manzanares Milian, ancien attaché linguistique de l’Ambassade de France en Roumanie, pour son implication réelle et profonde et pour le soutien qu’elle nous a apporté dans notre combat pour la francophonie, dans l’espace de la culture roumaine.

R. M. : *Nous, vos anciens disciples, nous savons que l'une de vos qualités-maîtresses est la persévérance. Quelles seraient les raisons ou les racines de votre fermeté de caractère ?*

M. Ț. : J'y vois – pour une grande part – un héritage de mes parents et grands-parents, qui m'ont transmis un certain nombre de principes et de valeurs : le goût de la chose bien faite, le désir d'un travail sérieux et systématique, un désir d'équilibre et de clarté. Poursuivre dans la voie que j'avais choisie impliquait la recherche de la performance : maîtrise de plus en plus sûre de la langue française, compétence sans cesse améliorée dans le maniement des outils de la linguistique, compétence traductionnelle sans cesse améliorée.

R. M. : *Au début de votre carrière professionnelle et universitaire, vos études et recherches ont été consacrées à la linguistique générale et contrastive, puis la préoccupation pour la traductologie et les traductions est devenue plus prégnante. Quelles seraient les raisons de ce passage de la linguistique vers la traductologie au cours des années ?*

M. Ț. : Il y avait, au départ, l'intérêt pour les langues en général, de façon toute particulière pour le français et le roumain. La réflexion linguistique s'est développée au fur et à mesure, à travers la préparation des cours, avec l'étude de corpus et grâce à des lectures qui m'ont aidée à acquérir des repères conceptuels et méthodologiques fermes, dans tous les domaines de la linguistique : phonétique, grammaire, lexicque, pragmatique. L'analyse contrastive s'est imposée de soi, puisqu'il s'agissait d'identifier les convergences et les divergences entre le roumain et le français, les deux langues en rapport d'apprentissage. Avec les étudiants, lors des travaux dirigés, on pratiquait la traduction didactique, et aussi, dans une certaine mesure, la traduction littéraire. J'ajouterai que je garde un agréable souvenir des moments où j'accompagnais les participants aux concours de traduction organisés pour les étudiants des facultés à profil philologique ou non philologique, à Timișoara ou dans d'autres villes universitaires.

J'ai toujours pratiqué – et aimé – l'activité traductionnelle. Je dois préciser que j'ai fait surtout des traductions du roumain vers le français, ce qui était parfois une gageure... Avant 1989, j'ai effectué toutes sortes de traductions écrites (qui sont restées anonymes...), telles que : articles scientifiques, résumés d'articles, lettres, documents officiels, etc., pour répondre à des sollicitations impératives de l'Université ou bien pour rendre service à des collègues ou amis. J'ai également pratiqué, à l'occasion, l'interprétation (de conférence et de liaison), sans néanmoins avoir suivi une formation spéciale : il fallait parfois s'improviser interprète, réagir avec rapidité... Heureusement, ça s'est toujours bien passé.

Après 1989, j'ai été sollicitée pour traduire des livres écrits par des auteurs roumains vivant à Timișoara : il fallait chercher des voies pour faire connaître la culture roumaine – du Banat, en l'occurrence – dans une Europe qui venait de nous ouvrir ses portes. J'ai abordé plusieurs domaines : philosophie (pas facile...), histoire, histoire de l'art, littérature (prose et poèmes de facture moderne), ainsi que des guides touristiques. L'important pour moi, dans presque tous les cas, c'était le dialogue avec les auteurs, qui m'a aidée à déchiffrer leurs intentions ou bien à comprendre certains passages textuels obscurs ou des concepts spécifiques. La collaboration entre traducteur et auteur fonctionne parfois très bien, à tel point que l'on pourrait parler d'« auctorialité partagée ». Le meilleur exemple, c'est la traduction des livres de philosophie de Corneliu Mircea. Et je dois évoquer ici le sentiment de satisfaction que j'ai éprouvé en lisant – dans *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* – la recension par un spécialiste français, Alain Panero, du *Traité de l'Être*, un livre de plus de 400 pages (publié à Paris, chez Kimé), « élégamment traduit par Maria Țenchea ».

Pour ce qui est de la réflexion théorique (recherche et didactique), je rappelle ici que la première personne qui a parlé de traductologie au sein du département de français, c'est Mme Ileana Ghiță, qui a écrit une thèse sur la traduction poétique. En ce qui me concerne, j'ai proposé un cours en option d'introduction à la traductologie ; on a créé ensuite une sous-section de traduction en IV^e année, puis un master de traduction spécialisée et, en 2005, la filière LMA (Langues modernes appliquées). Les recherches en traductologie ont pris de l'ampleur, et, en ce moment, il y a aussi une école doctorale (avec Mme Georgiana Badea).

En 2008, j'ai publié, en tant que co-auteure et coordinatrice, un livre censé être un instrument de travail utile aux étudiants en traduction-traductologie, intitulé *Dictionar contextual de termeni traductologici (franceză-română)*, et qui a reçu un accueil favorable (voir, par exemple, la recension parue en 2010 dans la revue *Atelier de traduction*, à Suceava).

Après ma retraite, j'ai continué à m'intéresser à la traductologie, tout en faisant, en même temps, des traductions.

R. M. : *Plusieurs fois dans vos cours, les étudiants vous ont entendue parler de la liaison (jamais dangereuse !) entre la musique et la traduction. En plus, nous, vos proches, nous savons que vous avez une formation musicale aussi, que vous jouez du piano, que l'instrument musical fait partie de votre vie quotidienne. Quelle serait donc cette connexion secrète entre la musique et la traduction ?*

M. Ț. : La traduction en tant qu'activité peut être considérée sous des angles très variés, et l'on a pu faire les rapprochements les plus divers : la traduction

comme re-création, réécriture, miroir, paraphrase, variation sur un thème donné, calque, pastiche, etc. Quant au traducteur, on a pu l'envisager de diverses manières :   nonciateur second, re-créateur, « caméléon », passeur, médiateur interculturel, ambassadeur culturel, alchimiste, metteur en scène, détective, ou encore traître, imposteur, plagiaire, censeur, « mante religieuse », etc. Pour ma part, je suis portée à considérer la traduction littéraire comme proche de l'interprétation musicale (d'ailleurs je ne suis pas la seule à adopter cette perspective).

Le texte source, en langue de départ (LD), contient ses propres instructions, que le traducteur va déchiffrer/interpréter d'une manière personnelle, pour transposer le message de LD dans la langue d'arrivée (LA). Il construit/ il crée donc un nouveau texte en LA, travaillant au niveau du signifiant, en modulant l'expression de la pensée et des sentiments qui constituent la substance de TD, tel un musicien (chanteur ou instrumentiste) qui interprète (= exécute) une pièce musicale, et cette nouvelle création porte l'empreinte de la personnalité de l'interprète. Même si "l'interprétation" réalisée par le traducteur est fixée par écrit, à la différence de l'interprétation musicale qui est, essentiellement, un événement temporel, un déroulement sonore (   partir des instructions contenues dans la partition), l'action du traducteur vise également –    travers divers procédés segmentaux ou suprasegmentaux –    réaliser un mouvement, une logique, une cohérence discursive du texte, et, surtout, à rendre le rythme intérieur, la pulsation, les accents du texte, les sonorités : tout cela rapproche l'acte de traduire de l'interprétation musicale. Par ailleurs, on pourrait remarquer que le texte traduit – tout comme le texte source – peut être envisagé aussi comme une production orale, virtuellement destinée à des lectures publiques, ou destinée à être lue/écoutée comme *e-book*. Pour ma part, je pratique et je conseille aux apprentis traducteurs la lecture à haute voix du texte traduit, par fragments (on se rappelle ce que Flaubert appelait « l'épreuve du gueuloir »).

R. M. : *Quel serait, selon vous, le 'décalogue' du traducteur ?*

M. Ț. : Votre question ressemble à une provocation... Comme on le sait bien, chaque agence de traduction / chaque traducteur fonde son activité traduisante sur un certain nombre de principes, souvent formulés de manière explicite, et constituant parfois une sorte de décalogue (voir à ce propos les dix commandements de Daniel Gouadec concernant la traduction spécialisée). En ce qui me concerne, il ne s'agit pas vraiment d'un décalogue ; en fait, j'ai adopté quelques règles et principes, qu'il convient d'adapter à chaque fois au texte source et au type de traduction, en opérant les distinctions qui s'imposent, suivant le domaine envisagé – qu'il s'agisse de la traduction générale ou spécialisée, de la traduction littéraire, ou encore de

la traduction didactique. Ce que l'on traduit, ce sont des textes, donc des unités discursives globales et cohérentes (et non pas des mots et des phrases) : c'est une idée essentielle, à souligner pendant les cours de traduction, dans la formation des futurs traducteurs.

Eh bien, voilà dix principes (« dix commandements ») sur lesquels je m'appuie aussi bien dans ma pratique traduisante que dans l'enseignement des pratiques de la traduction aux étudiants :

1. Compétence linguistique : connaissance approfondie de la langue cible (et maîtrise de la langue source, cela va de soi).
2. Analyse du texte source : domaine, type textuel, particularités discursives, contexte et situation, etc.
3. Compétence traductologique (ou pratico-théorique) : le traducteur doit être familiarisé avec certains repères théoriques et avec divers procédés de traduction.
4. Compétence culturelle (la traduction est un transfert interculturel).
5. Documentation (dans le cas des textes spécialisés) : assimilation de la terminologie propre au domaine envisagé et consultation de textes-témoins.
6. Consultation des normes ISO (Organisation Internationale de Normalisation) concernant les services de traduction.
7. Dialogue avec l'auteur – si la chose est possible – afin de résoudre certains problèmes d'interprétation que soulève le texte source (œuvre littéraire, ouvrage philosophique...). (En fait, la traduction est un processus herméneutique, une interprétation du sens du texte de départ.)
8. Autorévision du texte traduit.
9. Relecture obligatoire / révision du texte traduit par une personne qualifiée.
10. Discernement dans l'utilisation des nouvelles technologies (IA) : *s'en servir, et non pas s'asservir...*

En résumé, je retiendrai deux repères essentiels, aux multiples facettes : la *documentation* (consultation et analyse de documents) et le *dialogue* (dans un sens très large : avec des personnes, avec des textes ou avec des machines). Et je ne manquerai pas de souligner l'idée que la traduction est un état de veille ou d'alerte constante ...

R. M. : *En tant que chercheur chevronné en linguistique et observateur sagace de l'expression en français, tant à l'oral qu'à l'écrit, comment qualifieriez-vous les tendances actuelles de parler (en français et en roumain) ? Quels seraient les facteurs de ces changements ?*

M. Ț. : En tant qu'étudiante et surtout en tant qu'enseignante, j'ai été préoccupée, essentiellement, par l'acquisition du français standard : la *norme* était illustrée par le français écrit, proche en fait du français classique. Il faut dire que dans les années de ma formation en français on n'avait pas souvent accès au français parlé par des locuteurs natifs. Cependant, j'ai toujours considéré le français en tant que langue vivante, dans une perspective dynamique. J'ai d'ailleurs eu la chance de pouvoir présenter aux étudiants les grandes lignes de l'évolution du français, écrit et parlé, lors des séminaires et des cours d'histoire de la langue française. Pour ce qui est des tendances dites actuelles – telles qu'elles se sont manifestées à différents moments dans le français moderne et contemporain –, j'ai pu consulter avec grand profit *Le Bon Usage* de Maurice Grevisse, des articles du journal *Le Monde* contenant des remarques sur l'usage du français, ainsi que certains livres à caractère prescriptif, écrits par des linguistes puristes ou laxistes. Et ce qui m'a beaucoup aidée, c'étaient les glanes de lecture – j'aimais observer et noter des exemples significatifs dans les textes dialogaux, relevant de la langue orale, pour les rassembler dans des corpus. L'ouverture européenne de la Roumanie a rendu possibles les contacts directs avec la France, avec les collègues et amis français, ainsi que l'accès à TV5 Monde (la chaîne de télévision francophone), ce qui a permis l'extension de mes recherches dans ce domaine.

Au cours des décennies, les changements qui se sont produits peu à peu dans le français parlé (au niveau du vocabulaire, de la syntaxe et de la phonétique) sont devenus évidents, certains étant irréversibles et imposant de nouvelles normes. Certaines des règles de grammaire que nous enseignions encore il y a 30 ans ne sont plus fonctionnelles. Comme le faisait remarquer le linguiste suisse Henri Frei, dans un livre intitulé *La grammaire des fautes* (1929), « la faute d'aujourd'hui sera la norme de demain ». Je dois avouer que, dans le cas des films policiers qui passent à la télé, j'ai parfois du mal à comprendre les répliques des personnages, vu le caractère trop oral des dialogues – qui se traduit par un débit trop rapide, par le recours constant aux structures du français familier, populaire et argotique, à quoi s'ajoutent des fautes dues à la transgression de certaines règles.

En fait, les remarques de ce genre sont valables tout aussi bien pour la langue roumaine. J'avoue être constamment préoccupée par la situation du roumain actuel, où l'on remarque des emprunts (souvent inutiles) à l'anglo-américain et des calques (lexicaux et syntaxiques) en trop grand nombre, l'emploi fautif de mots et de structures grammaticales, le recours à une intonation non cohésive, etc. Pourquoi ces changements dans l'usage de la langue parlée et écrite ? Cela s'explique par l'ignorance, la superficialité, le manque d'intérêt des utilisateurs du roumain et

surtout des institutions culturelles. Le niveau des connaissances linguistiques a baissé (ceci est valable aussi pour d'autres langues), au point que l'on constate l'existence d'un analphabétisme fonctionnel, en même temps que l'absence de réaction des autorités censées veiller au fonctionnement correct de la langue.

R. M. : *Nous savons que lors de votre mandat à la tête de la Faculté des Lettres vous avez été fort ouverte aux innovations technologiques et aux outils numérisés, utilisés dans l'administration de l'institution. Dans quelle mesure la technologie et son implémentation dans la communication courante a-t-elle changé les rapports/les relations entre les gens ?*

M. T. : Les fonctions administratives que j'ai assumées au fil des années m'ont permis d'acquérir diverses expériences. Dans les années '90, s'est posé le problème de l'intégration dans l'enseignement supérieur des technologies du numérique, destinées à faciliter les tâches professionnelles et administratives. Certes, ces nouvelles technologies offrent des outils qui se sont avérés indispensables, tels que l'emploi intensif des ordinateurs, l'Internet, les cours en ligne, les visioconférences, les réseaux sociaux, l'IA (l'intelligence artificielle), etc. Mais il ne faut pas oublier, en même temps, le danger qu'elles comportent : les relations interhumaines directes se trouvent limitées, au profit d'un monde virtuel, ce qui rime en réalité avec une bureaucratie parfois renforcée, qui restreint ou annule la présence réelle des personnes et appauvrit la communication. Il faudrait donc veiller à éviter toute exagération dans l'utilisation de la technologie au détriment du facteur humain (avec sa compétence, sa sensibilité, sa culture, sa subjectivité).

Pour ce qui est de l'intelligence artificielle, on peut bien engager un dialogue avec l'IA et tenir une conversation extrêmement savante en même temps qu'amusante, mais qui peut friser l'absurde (voir dans ce sens le livre humoristique de Jan Cornelius intitulé *EU & IA « Moi et l'IA »*). En matière de traduction littéraire, on a pu qualifier l'IA de « grand imposteur », vu que – comme le remarque avec raison Françoise Wuilmart, directrice du CETL (Centre européen de traduction littéraire) –, l'IA s'avère « tributaire non pas de la vie fluctuante et diversifiée, mais d'une gigantesque encyclopédie, patrimoine de l'humanité sans cesse nourri et complété mais néanmoins figé ». Mais quoi qu'il en soit, je pense, pour ma part, que l'IA reste un outil de travail incontournable, pour plusieurs raisons (documentation/information, terminologies, synonymie, équivalents en traduction, rigueur syntaxique et textuelle, etc.), à condition de l'utiliser avec discernement (en signalant l'utilisation incorrecte des sources d'information, la logique détournée, etc.) et d'éviter l'addiction. Il ne faut pas se laisser dominer par cette ressource par ailleurs extraordinaire, mais point infaillible.

R. M. : *Qu'est-ce que ces trente-cinq dernières années (la période postérieure aux événements de décembre 1989) ont signifié pour vous, en termes de réalisations ou de leçons apprises ? Y a-t-il une leçon que vous aimeriez transmettre aux jeunes générations d'aujourd'hui ?*

M. Ț. : Chaque époque a du bon et du mauvais. La période que vous évoquez a marqué une rupture, apportant des changements importants, à tous les points de vue. Mais il fallait bien aller de l'avant, en s'adaptant aux nouvelles réalités roumaines et internationales, au milieu de toutes les incertitudes du nouveau paysage socio-politique. La liberté de voyager, de s'informer et de communiquer nous a ouvert de nouveaux horizons géographiques aussi bien que scientifiques et culturels, pourtant la transition n'a pas été toujours facile.

En ce qui me concerne, je me souviens qu'après 1989, il m'a fallu un certain temps pour me retrouver moi-même sur le plan professionnel. J'ai dû mener une véritable quête d'identité, essentiellement dans le domaine de la recherche. Il fallait trouver des repères qui puissent ouvrir de nouvelles voies, un champ d'investigation où je puisse développer des recherches originales : dans ce sens, ce sont l'analyse contrastive et la traductologie qui se sont imposées à moi comme principaux centres d'intérêt, dans le cadre généreux de l'univers de la francophonie. Et puisqu'il y avait maintenant la possibilité du dialogue, nous avons pu établir des contacts avec plusieurs universités de France ou d'autres pays européens. Comme je l'ai déjà mentionné, des liens durables se sont noués. On a commencé à mieux se connaître et à s'estimer réciproquement. Les divers types de collaboration mis en place ont porté des fruits, aussi bien dans la recherche que dans l'enseignement.

Quelle leçon pourrais-je transmettre aux jeunes, dans cette perspective ? Très brièvement : il serait souhaitable que les jeunes générations comprennent à quel point est importante la continuité à travers la culture et combien il est important de cultiver toutes les valeurs acquises, les vraies valeurs, fondées essentiellement sur le respect du travail, le respect des autres et le respect de soi, et ce, dans une société qui se caractérise de plus en plus par le matérialisme, l'indifférence, la superficialité et la violence.

R. M. : *Quels seraient vos violons d'Ingres ? Nous en connaissons deux : la photographie et les voyages. Comment sont-ils nés ? En avez-vous d'autres ?*

M. Ț. : Effectivement, j'ai toujours aimé voyager – autant que faire se pouvait... J'ai surtout pratiqué le tourisme académique : participations à des congrès, colloques, conférences ou réunions ; voyages à titre de professeur invité ; stages de

perfectionnement (linguistiques ou pédagogiques) ou de documentation ; mobilités TEMPUS, ERASMUS ; accompagnement des étudiants dans des voyages organisés ou concours professionnels ; inspections pour l'obtention de grades didactiques dans l'enseignement secondaire... J'ai essayé de profiter de chaque occasion qui s'offrait à moi pour découvrir de nouveaux horizons, proches ou lointains, diverses destinations – en Roumanie et dans plusieurs pays d'Europe – valorisant en égale mesure le patrimoine architectural, culturel et naturel.

À chaque fois, découverte de paysages urbains (rues, édifices, parcs et jardins, fleurs et arbres) mais aussi de paysages naturels (mer, montagnes, lacs, rivières, forêts ; il y a toujours, quelque part, le souvenir du Jardin Botanique de Cluj...) et, par-dessus tout, rencontre de personnes... Et oui, j'ai toujours eu une passion pour les photos... La photographie m'a aidée à prolonger dans le présent la mémoire des choses et des personnes, à travers des images à la fois fugitives et durables. Là, je vais mentionner également ma passion pour les cartes postales illustrées et les guides touristiques. Comment sont nés ces hobbies ? Il s'agissait d'une impulsion intérieure soutenue par l'ambiance familiale, le désir de contacts avec un univers plus large que la sphère limitée du quotidien et de ma ville.

Je pourrais ajouter aussi que la passion pour la musique a été une constante dans toutes les étapes de ma vie. La musique, je l'ai d'abord pratiquée de manière suivie au lycée (le piano), puis sporadiquement, tout en fréquentant les concerts et les spectacles d'opéra, aussi bien à Timișoara qu'à Cluj. Je me souviens avec plaisir qu'à un certain moment, j'ai organisé avec un groupe d'étudiants en français, futurs professeurs, un cercle de chansons françaises traditionnelles. Parmi mes souvenirs les plus agréables de mon activité didactique, il y a aussi les cours pratiques au laboratoire phonétique, où la musique avait bien sa place : d'une part, les étudiants se familiarisaient avec la musique de la langue française, à travers des exercices appropriés, et, d'autre part, ils apprenaient à écouter et à comprendre les plus belles chansons françaises.

R. M. : *Quel est votre succès dont vous êtes la plus fière ? Et quel est votre plus grand regret dans la vie professionnelle ?*

M. Ț. : Je parlerais plutôt de succès au pluriel : il s'agit de plusieurs genres de réalisations qui, au fil du temps, m'ont donné satisfaction de façon plus particulière. Je suis fière, avant tout, d'avoir pu contribuer à la construction et à l'évolution ascendante du Département de français de Timișoara, et puis, d'avoir contribué à nouer des relations professionnelles et amicales durables avec des universités françaises. En 2006, j'ai eu l'honneur d'organiser, en tant que doyen de la Faculté des Lettres,

d'Histoire et de Théologie, les manifestations marquant les 50 années d'existence de la faculté. Je ne suis pas moins fière de mes disciples, à commencer par ceux ou celles que l'on retrouve comme enseignants dans des universités roumaines (Timișoara, Oradea...) ou étrangères (France, Belgique, Canada, Allemagne, Suisse...), ou comme professeurs de français dans le pays et de par le monde.

Pour ce qui est des regrets, on sait très bien que l'on ne peut pas tout faire au cours d'une vie, il y a toujours un trop plein de projets, des choses qu'on aurait aimé faire ou faire autrement, et ainsi de suite. En ce qui me concerne, je dirais, peut-être, que j'aurais aimé travailler pendant plus longtemps avec des apprentis-traducteurs, pour leur faire part de mes acquis en traduction/traductologie. Quant à la recherche dans les études françaises déployée au sein du département, il est regrettable que certaines circonstances – que l'on pourrait qualifier aujourd'hui d'absurdes – aient empêché pendant longtemps que le département de français de Timișoara puisse offrir à ses étudiants la possibilité de suivre une école doctorale sur place...

Mais oublions les regrets, regardons plutôt vers l'avenir, dans la perspective des projets individuels ou collectifs qu'il faudra mener à bien. Je souhaite qu'en dépit des difficultés actuelles, nos collègues du département de français – nos anciens étudiants – puissent continuer à œuvrer avec le même enthousiasme dans le champ de la francophonie. Bonne chance et bon courage !

QUELQUES TOUCHES
POUR UN PORTRAIT

MARIA ȚENCHEA ET LE RAYONNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE

Alain VUILLEMIN

Professeur émérite des universités

Université d'Artois

Née le 3 août 1945 à Timișoara, dans le Banat, à l'Ouest de la Roumanie, Maria Țenchea appartient à une grande famille d'intellectuels roumains francophones. Son père, Ioan Țenchea¹, avait obtenu sa licence en droit à Strasbourg et son doctorat à Paris, où il avait étudié entre 1923 et 1928. Sa mère, née Veturia Borza², était une biologiste, qui avait passé une année de spécialisation en botanique (1938) à l'Université de Montpellier, sous la direction du professeur Josias Braun-Blanquet. Maria Țenchea est la seconde dans une fratrie de trois enfants, entre un frère aîné, Alexandru Țenchea (1940-2000) et un frère cadet, Petru Țenchea (1947-2019). Son grand-père maternel, Alexandru Borza³, licencié (1911), puis docteur (1913) en botanique (« summa cum laude ») de l'Université de Budapest, professeur à l'Université de la Dacie supérieure, à Cluj, en Transylvanie, à partir de 1919, est très connu en Roumanie comme savant et aussi pour avoir fondé en 1923 le jardin botanique de Cluj-Napoca, qui porte actuellement son nom. Inquiété entre 1948 et 1955 par les autorités communistes, il est réhabilité près de vingt ans après sa mort en 1971 par une élection *post-mortem*, en 1990, comme membre de l'Académie roumaine. C'était aussi un grand polyglotte, capable de s'exprimer en latin, en roumain, en hongrois, en allemand, en italien et en français.

Sa petite fille a hérité de ce don des langues : en dehors de sa langue maternelle, le roumain, elle connaît la langue française et elle est capable de s'exprimer aussi en anglais, en italien, en espagnol, en portugais, en allemand et en russe. C'est en famille,

¹ Ioan Țenchea (1903-1998), avocat roumain.

² Veturia Borza, épouse Țenchea (1914-2002), biologiste roumaine.

³ Alexandru Borza (1887-1971), universitaire et botaniste roumain.

entre Timișoara et Cluj, que Maria Țenchea apprend le français. Elle le perfectionne à l'école puis au lycée. En 1964, elle obtient son diplôme de baccalauréat et entreprend des études de lettres à l'Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca (1964-1969). En 1986, elle obtient son doctorat en philologie.

Sur le plan professionnel, Maria Țenchea a parcouru tous les degrés de la carrière universitaire entre 1969 et 2010 à l'intérieur de l'Université de l'Ouest à Timișoara : dès 1969, elle y est assistante, puis maître-assistante en 1976 et maître de conférences en 1991 et, enfin, de 2000 à 2010, professeur à la Chaire des langues romanes de la Faculté de lettres, histoire et théologie. De 1997 à 2004, elle est professeur associé à l'Université d'Oradea dans le Bihor, puis professeur invité à l'Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca en Transylvanie et, également, en 1995, professeur invité à l'Université d'Artois en France. Les domaines d'enseignement où elle est intervenue ont été nombreux, aussi bien sur la langue française que sur la langue roumaine. En linguistique française, elle a enseigné la phonétique, la syntaxe, la sémantique, l'histoire de la langue, la pragmatique, la linguistique, la didactique et les langues de spécialité. En linguistique roumaine, elle est intervenue en linguistique contrastive et sur la pratique de la traduction, générale et spécialisée. Cette activité a aussi donné lieu à de nombreux travaux didactiques publiés entre 1974 et 1993 sur le français fondamental, sur l'histoire de la langue française et sur des points de grammaire ou d'analyse sémique.

I. UNE LINGUISTE

Maria Țenchea est d'abord une linguiste, une spécialiste des sciences du langage et des langues romanes, et c'est aussi une érudite. Ses activités ont été aussi multiples. Elle a enseigné. Elle a mené de nombreuses recherches. Elle a été également une traductrice prolifique.

Son œuvre savante est impressionnante. Maria Țenchea s'est intéressée à presque tous les domaines de la linguistique. La langue française est sa préoccupation principale. Son travail fondamental demeure sa thèse de doctorat, en syntaxe et sémantique, sur « L'expression des relations temporelles dans le système des prépositions du français. Préposition et verbe », soutenue en 1986 à l'Université « Babeș-Bolyai ». Ce sont ensuite des publications en pragmatique, en 1999, sur le subjonctif puis, en 2006, sur les noms, les verbes et les prépositions en français. Un livre, écrit en collaboration

avec Margareta Gyurcsik⁴, Elena Ghiță⁵ et Florin Ochiană⁶, sur *La Roumanie et la francophonie* a élargi en 2000 cet intérêt pour la place de la Roumanie dans le monde francophone. Près d'une centaine d'articles scientifiques sur la langue, sur la linguistique et en traductologie, complètent cet ensemble.

Les recherches menées par la linguiste ont été encouragées par de nombreuses collaborations internationales. Maria Țenchea a donné des conférences universitaires ou présenté des communications en Roumanie, en diverses universités, et aussi, à l'étranger, en France, en Belgique, en Espagne, en Italie, au Portugal, en Grande-Bretagne, en Autriche, en Allemagne, en République tchèque, en Pologne, en Serbie et au Danemark. Ce sont également plus de 90 articles ou études qui ont été publiés sur une foule de sujets en des revues spécialisées, en Roumanie, en France, en Belgique, en Espagne, en Autriche, en Allemagne, en République tchèque et en Pologne. Elle a aussi animé entre 2006 et 2008 un groupe de recherche international avec les universités de la Sorbonne Nouvelle (Paris 3) et de Rennes 2, en Bretagne, qui a produit en 2008 un *Lexique des termes de base de l'informatique en langues néolatines. Français, Catalan, Espagnol, Italien, Portugais, Roumain*, publié à Paris.

Sa participation enfin aux comités scientifiques de grandes revues nationales et internationales : *Analele UVT*, *Agapes francophones*, *Questiones romanicae*, *Dialogues francophones*, *Translationes*, *Studii de lingvistică* en Roumanie, *L'information grammaticale* et *Savoirs en prisme* en France, est une autre expression de la reconnaissance de ses mérites en matière de recherches.

L'activité de la traductrice a été considérable. Maria Țenchea a traduit du français vers le roumain et du roumain vers le français. Les traductions sont éclectiques. Ce sont des articles savants, à commencer par notre propre contribution sur « Încercarea exilului în *Un Sosie en cavale* (1986) de Oana Orléa, *Persécutez Boèce* (1987) de Vintilă Horia, *La Moisson* (1989) de Petru Dumitriu, *Peste à Bucarest* (1989) de Tudor Eliad et *La saison morte* (1990) de Georgeta Horodincă », insérée à la fin de la traduction en roumain de ma propre thèse, *Dictatorul sau Dumnezeuul trucat*, parue en 1997, à Bucarest, aux éditions de la Fondation Culturelle Roumaine. Auparavant, entre 1990 et 1993, Maria Țenchea avait traduit des fragments des *Soirées de Saint-Petersbourg* (1821) de Joseph de Maistre⁷ et des extraits du *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs*

⁴ Margareta Gyurcsik (née en 1941), professeure de littérature française et francophone à l'Université de l'Ouest.

⁵ Elena Ghiță (née en 1945), maître de conférences roumaine en littérature et en traductologie.

⁶ Florin Ochiană (sans renseignement), maître-assistant en littérature.

⁷ Joseph de Maistre (1753-1821), homme politique, philosophe, magistrat et écrivain savoyard, sujet du royaume de Sardaigne.

de jugement (1965) de Guy Bechtel⁸ et de Jean-Claude Carrière⁹. Inversement, du roumain vers le français, ce sont plutôt des poèmes de Constantin Novăcescu¹⁰, de Lucian Alexiu¹¹ et de Mirel Radu Petcu¹² qui ont été traduits entre 1994 et 2025, ainsi qu'un roman, avec Liliana Șomfălean¹³, *Liziera – La lisière*, en 2001 et, entre 1995 et 2022, plusieurs traités de philosophie de Corneliu Mircea¹⁴.

Elle a aussi évoqué le souvenir de son grand-père maternel, le professeur et académicien Alexandru Borza, à travers cinq articles qu'elle a publiés entre 2002 et 2021 sur ses travaux de botanique, sur sa vie et sur sa situation de réfugié à Timișoara au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Les sujets abordés sont très variés. Ils témoignent d'une très grande curiosité intellectuelle et d'une activité d'écriture inlassable.

Cette expérience, elle a tenté de la partager de multiples manières.

II. UNE ANIMATRICE

Linguiste, Maria Țenchea a été aussi une animatrice passionnée par sa discipline et par l'étude des langues. Elle s'est toujours efforcée de partager ses connaissances. C'est un autre aspect de la passion qui l'animait. Son enthousiasme l'a amenée à multiplier les collaborations savantes, les publications scientifiques et aussi les tâches administratives à l'intérieur de son université.

Parallèlement à ses fonctions d'enseignement et de recherche, Maria Țenchea a exercé des responsabilités administratives à l'intérieur de l'université de l'Ouest. En 1990-1991, elle est secrétaire scientifique de la faculté des Lettres, Histoire et Théologie. Elle devient ensuite son vice-doyen de 1991 à 2004, puis son doyen de 2004 à 2009. C'est pendant ces mandats que la chaire de français de cette faculté connaît sa période la plus florissante. C'est aussi le moment où la Roumanie s'ouvre à l'Europe et à l'Union européenne. C'est aussi pendant son décanat que l'université de l'Ouest établit des conventions de coopération sur le plan international avec le monde occidental, afin de renforcer les enseignements de français, de linguistique, de traduction et de terminologie. La carrière administrative et didactique de Maria Țenchea se confond avec ce moment au cours duquel elle a été aussi membre du Sénat académique de l'université de l'Ouest.

⁸ Guy Bechtel (né en 1931), journaliste, historien, essayiste et biographe français.

⁹ Jean-Claude Carrière (1931-2021), écrivain, scénariste, metteur en scène et acteur français.

¹⁰ Constantin Novăcescu (né en 1949), ingénieur et poète roumain.

¹¹ Lucian Alexiu (i.e. Lucian G. Blaga, né en 1950), poète, critique littéraire, essayiste, traducteur et éditeur roumain.

¹² Mirel Radu Petcu (1952-2023), ingénieur et poète roumain.

¹³ Liliana Șomfălean (sans renseignements), traductrice roumaine.

¹⁴ Corneliu Mircea (né en 1944), philosophe roumain, professeur associé de métaphysique à l'Université de l'Ouest de Timișoara.

Cette volonté d'ouverture aux autres s'est exprimée par la mise en œuvre de nombreuses activités de collaboration, directes et indirectes, pendant les années où Maria Țenchea a été vice-doyenne, puis doyenne de la Faculté de lettres, histoire et théologie de l'Université de l'Ouest, entre 1991 et 2009. Ces collaborations ont été interuniversitaires à l'intérieur de la Roumanie, notamment avec les universités d'Oradea et « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca. Avec le monde académique occidental, ces actions se sont traduites par l'établissement de conventions de coopération internationales en 1997, directement avec trois entités distinctes de recherche de l'université d'Artois : son centre de recherche en traductologie, le Certa, fondé par Michel Ballard¹⁵; le centre de recherche en linguistique Grammatica, créé par Nelly Flaux¹⁶, et le Certel, en littérature comparé, dirigé par Alain Vuillemin. Une autre démarche de Maria Țenchea, plus indirecte, a consisté, dans le cadre de ses fonctions de doyen, à encourager deux collègues de l'université de l'Ouest, Florin Oprescu¹⁷ et Camil Petrescu¹⁸, à participer en France, à Arras, les 3 et 4 mai 2007, à une très grande rencontre internationale, sur l'identité et la révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Europe centrale et orientale. La Bulgarie et la Roumanie étaient entrées le 01 janvier 2007 dans l'Union Européenne. Ce colloque international s'est déroulé à l'université d'Artois, à Arras, sous le quadruple patronage des deux ambassades de Bulgarie et Roumanie en France et de France en Bulgarie et en Roumanie. Ces soutiens, prestigieux, ont manifesté l'importance symbolique de cette manifestation au lendemain de l'entrée de ces deux pays dans l'Union Européenne, le 1^{er} janvier 2007.

Ces activités en faveur de la linguistique française, de la linguistique romane et de la linguistique contrastive, ainsi que de la théorie et de la pratique de la traduction, ont été denses. Toute sa carrière durant, Maria Țenchea a été une animatrice très efficiente. Elle a suscité de nombreuses collaborations. Elle a multiplié les publications. Elle a gravi tous les échelons de la carrière des honneurs universitaires. Elle a aussi pratiqué d'autres formes de militance intellectuelle.

III. UNE MILITANTE

Si on entend par militance une forme d'engagement intellectuel très soutenu, Maria Țenchea a été une militante particulièrement active. Elle s'est efforcée de traduire ses convictions profondes et sa passion pour la langue et la linguistique en

¹⁵ Michel Ballard (1942-2015), professeur émérite d'anglais et traductologue français.

¹⁶ Nelly Flaux (née le 12.10.1945), professeure émérite de linguistique française.

¹⁷ Florin Oprescu (sans renseignements). Maître-assistant en littérature roumaine.

¹⁸ Camil Petrescu (né en 1970). Maître-assistant en histoire.

différents domaines, avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie. Quelles ont été ces activités de militance sur les plans scientifique, culturel et académique ?

Sur le plan scientifique, Maria Țenchea a adhéré à plusieurs sociétés savantes, internationales et nationales. Elle s'est inscrite ainsi, en France, à la Société de Linguistique Romane (SLR) fondée à Paris, en Sorbonne, en 1924. Elle a fait partie ensuite, dès sa création, de la Société d'Études des Pratiques et théories en Traduction (SEPTET) qui a été créée en 2005 auprès de l'Université de Strasbourg II « Marc Bloch ». Cette société de traduction universitaire a été la première à être établie en France en vue de réunir tous ceux qui s'intéressent à la théorie et à la pratique de la traduction dans les milieux universitaires. En Roumanie, Maria Țenchea a également rejoint très tôt la *Societatea de Științe Filologice* ou Société des Sciences Philologiques (SSF), et la *Societatea Română de Lingvistică Romanică* (SRLR), deux sociétés savantes implantées à Bucarest. Ces adhésions témoignent de ses engagements professionnels et scientifiques.

Les affinités électives sont mystérieuses. Les hasards ne le sont pas moins. Une double invitation inattendue de la part de l'association Fradev (pour France-Deva), une association culturelle franco-roumaine, a eu d'innombrables répercussions sur les relations entre l'université de l'Ouest et l'université d'Artois. Cette association Fradev avait été créée en 1992 pour gérer un jumelage entre la ville de Deva, en Transylvanie, et la ville d'Arras, en pays d'Artois. La chronologie a été la suivante : le 01 septembre 1993, je suis nommé professeur de littérature comparée à l'université d'Artois. En avril 1994, je suis aussi invité par la ville d'Arras à aller donner à Déva, devant cette association Fradev, une conférence sur ce qui avait été mon sujet de thèse de doctorat d'État en France, à savoir « La Figure du dictateur dans les romans français et anglais de 1918 à 1984 ». La conférence a eu lieu le 16 avril 1994. Mon propos terminé, une auditrice s'est approchée de moi et s'est présentée. C'était Maria Țenchea. L'association Fradev l'avait aussi invitée à venir m'écouter. Cette sollicitation aurait pu ne pas avoir eu lieu. Mon exposé l'avait intéressée. Il aurait pu l'ennuyer. Elle voulait au contraire que je le renouvelle devant ses propres étudiants, à Timișoara, à l'Université de l'Ouest, ce qui fut fait le 18 avril 1994, deux heures avant que je ne reprenne l'avion pour Paris, à l'aéroport de Timișoara, afin de revenir en France. Rien n'avait laissé prévoir cette rencontre. Cet événement a été pourtant le point de départ des relations entre nos deux Universités, ce qui a contribué au rayonnement international de l'Université de l'Ouest, en linguistique, et, en littérature comparée, de l'Université d'Artois. Le hasard, on le constate, y a joué un grand rôle.

Sur un autre plan, associatif, Maria Țenchea a été parallèlement une militante active. En 1996, ses mérites scientifiques, didactiques et culturels ont été reconnus par

les autorités françaises. Ses actions en faveur de l'enseignement et du rayonnement de la langue française lui valent d'être nommée cette année-là, chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques sur la proposition du ministre français de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. C'est une décoration prestigieuse, créée en 1808 par l'empereur Napoléon I^{er}. En 2010, Maria Țenchea est promue au grade d'officier des palmes académiques pour sa contribution à la diffusion de la culture française en Roumanie. C'est le point d'orgue de sa carrière, son sommet. Dès 1996, elle avait adhéré à l'association française des membres des Palmes académique, l'AMOPA. Elle contribue ensuite, à l'intérieur de cette association, à y fonder en 1997 une section étrangère de droit français à Timișoara et pour l'Ouest de la Roumanie et elle participe en 2014 à la création de l'association « Amopa Roumanie », de droit roumain. Ces activités associatives sont l'ultime prolongement de ses engagements culturels et militants.

Toute sa carrière durant, Maria Țenchea a été une militante et une intellectuelle engagée. Elle l'a été sur un triple plan, scientifique, culturel, associatif. Sa passion, à savoir son amour de la langue et du langage, en a été le moteur.

CONCLUSION

Maria Țenchea a beaucoup œuvré pour la langue française. Passionnée par la linguistique romane et par l'étude comparée de ces langues qui ont dérivé jadis du latin, elle a réalisé une œuvre scientifique considérable. La langue, ou plutôt les langues, française et roumaine, ont été sa passion. Docteur en philologie en 1986, elle a parcouru toutes les étapes d'une carrière universitaire exemplaire. Elle a enseigné la linguistique à l'université de l'Ouest, à Timișoara, en Roumanie, de 1969 à 2010, puis de 2010 à 2012, en d'autres universités roumaines, à la chaire de français de l'université d'Oradea et à l'université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca. Elle a mené de nombreuses recherches en linguistique française, en linguistique roumaine, en linguistique contrastive. Elle a aussi beaucoup traduit de l'une de ces deux langues à l'autre. Elle s'est efforcée également de partager ses connaissances et son expérience en multipliant les collaborations, en s'impliquant dans de nombreuses activités scientifiques, associatives et académiques. Cet engagement résolu, tenace, opiniâtre, lui a valu une renommée internationale.

En 2006, lors du cinquantième anniversaire de la création de la faculté de Lettres, histoire et théologie de l'université de l'Ouest, une photographie de Maria Țenchea a été diffusée sur Internet¹⁹. C'est un portrait officiel, en buste, à son bureau, à l'université. La composition est très construite. Sur sa droite se trouve un ordinateur. C'est un signe de modernité.

¹⁹ Voir le site : <https://litere.uvt.ro/litere-old/vechi/presentation.htm>



Devant elle, une liasse de dossiers. Un petit bouquet de fleurs adoucit la sévérité du décor, couleur bois. L'attitude est convenue, le maintien strict, la coiffure classique. Le regard fixe l'objectif du photographe. Les yeux sont cerclés de grandes lunettes. La pose est étudiée, la mise est élégante, sobre, et une esquisse de sourire essaie d'atténuer l'impression d'une trop grande autorité qui se dégage de cette photo. La personne et la personnalité de Maria Țenchea s'y trouvent résumées : une présence discrète mais réelle, une très forte personnalité et un rayonnement incontestable. Ce portrait est très académique. Il est muet toutefois. Il ne dit pas comment, toute sa carrière durant, Maria Țenchea a voulu faire de la langue française son « autre langue sienne ». Cette dernière formule reprend et transpose le titre d'une publication d'Erwin Kessler²⁰ et d'Adrian Solomon²¹, parue en 2006 : *L'autre langue notre. Le français chez les Roumains*. Ce livre, une anthologie très détaillée parue sous la forme d'un numéro spécial de la revue *Plural*, voulait décrire les mille et un aspects que la « culture roumaine en langue française »²² avait pu prendre en Roumanie au XIX^e et au XX^e siècles. La passion éprouvée par Maria Țenchea pour le rayonnement de la langue française en est une expression éminente.

²⁰ Erwin Kessler (né en 1967), philosophe, critique et historien d'art roumain, éditeur du magazine *Plural*.

²¹ Adrian Solomon (sans renseignement), journaliste, traducteur roumain et co-éditeur du magazine *Plural*.

²² Fondation Culturelle Roumaine, Erwin Kessler et Adrian Solomon, *L'autre langue notre. Le français chez les Roumains*, Bucarest, Institut culturel roumain, 2006.

LE SOIR, SUR LA COLLINE...

Loredana CABASSU-AMORĂRIȚEI

Formatrice d'adultes FLE/FLI

Examinatrice DELF et FIDE

Lausanne, Suisse

Minuit. Retrouvailles à l'aéroport de Genève. Retour à la maison. Même si je suis très contente de revoir ma mère, j'ai hâte de me coucher. Elle, non. Elle insiste qu'on déballe les valises, impatiente de nous offrir les cadeaux : des produits du terroir, une Roumanie en morceaux choisis. La fatigue me fait ranger au frigo des saucisses faites maison et deux gros volumes d'Eminescu. Oui, elle en a prévu un pour chaque petit-fils. Ils doivent absolument le connaître ! Ouf, il faut dire que je n'en mène pas large. Comment leur transmettre la richesse de sa poésie ? Ils sont capables de comprendre le roumain des câlins et des chaussettes égarées, mais Eminescu ?! Pourtant, je devrais en avoir quelques outils...

* * *

Salle 204. Elle ouvre la porte. Quoique « Elle ouvre des portes » nommerait mieux ce que Madame la Professeure Maria Țenchea fait dans ce cours de traductologie.

Elle s'assied. Non, attendez ! Ce n'est pas tout à fait juste. Elle semble... s'installer. Oui, c'est cela. Elle s'installe pour le festin ou... les agapes. Mises en bouche, mises en mots. Bienvenue à la fête des sens !

Elle nous regarde, mais pas d'un regard quelconque. Penchée en avant, elle nous scrute comme un chef ayant préparé des mets délicieux, à l'affût des réactions des convives. Son sourire est teinté d'une lueur d'impatience, d'anticipation : elle sait que chaque instant, chaque mot, chaque tournure, seront des bouchées savoureuses. Les yeux dans les yeux curieux, par manque salutaire d'écran et de chat GPT, on se laisse allégrement guider : se perdre dans les arômes d'une réflexion, peser, goûter, assaisonner, calibrer les épices. Car elle attend que nous devenions chefs à notre tour, capables de créer des textes raffinés, de capter le sens et l'émotion, l'intention derrière les mots et parfois la couleur locale, le pittoresque d'une expression « intraduisible ».

Ses questions sont servies avec une pointe de... comment dire... de malice. C'est bien ça ! Elle regorge de l'espièglerie propre à l'esprit pétillant, joueur d'une petite fille. Car traduire, c'est un jeu, n'est-ce pas ? Un jeu d'hésitations, de rectifications pour laisser chaque idée mûrir, se transformer, nous transformer. Pour ce faire, elle nous laisse le temps, tout le temps qu'il faut. On s'arrête, on revient sur une phrase, on l'ajuste, on la rajuste, toujours à la recherche de la version finale : celle qui, enfin, trouve la résonance exacte, celle où deux mondes, portés par deux langues, se rencontrent et se fondent dans une harmonie parfaite, à la manière d'un prélude de Bach.

* * *

Entre deux langues, deux cultures, deux pages, je continue cette quête du cours de traductologie, entraînant aussi les autres. Parfois, j'ai un malin plaisir à questionner mes proches et mes collègues sur ce que des expressions roumaines traduites mot à mot leur évoquent. Ainsi, *a freca menta* (« frotter la menthe »), serait la première étape de la préparation d'une tisane, tandis que *a tăia frunze la câini* (« couper des feuilles aux chiens »)¹, une tentative de rendre les chiens végétariens. Et quand on dit qu'un fameux président nous « vend des beignets », il ne s'agit malheureusement pas de son job d'étudiant. Il est vrai que j'ai moins ri quand j'ai demandé à mon fils : *Pune-te cu burta pe carte !* (« Mets-toi le ventre sur le livre ! ») et qu'il s'est allongé au soleil, écrasant le livre, au lieu d'étudier.

Mais comment transmettre Eminescu ? Comment traduire l'intraduisible ?

Soudain, je reviens sur les bancs de l'université, au cours de traductologie, je prends mon temps, tout le temps qu'il faut, je pèse, je déguste, j'assaisonne. Hmm... on dirait qu'il manque une épice, une pointe de poésie. Reprenons :

*Le soir, sur les hauteurs,
Le cor joue la douleur,
Les troupeaux là-haut montent,
Les astres sur leur sente,
Des eaux de porcelaine
Pleurent dans les fontaines,
Sous un arbre reclus,
Tu m'attends, éperdue.*

*La lune clair'arpen
Le ciel saint, envoûtante,
Tes yeux dans le feuillage
Recherchent mon visage.
La voûte, loin, enfante
Des étoiles filantes,
Ton cœur est langoureux
Et ton front, soucieux.*

En remplaçant les alexandrins par des hexasyllabes, on obtient un certain rythme, mais ce n'est pas tout à fait ça.

Reprenons :

Le soir, sur la colline...

¹ *a freca menta, a tăia frunze la câini* = « ne rien faire », « paresser, se la couler douce »

L'ÉPREUVE DU GUEULOIR ET AUTRES LEÇONS DE VIE

Luminița CIUMPE-PANAIT

Chargée de cours
Université de Montréal, Canada

— *Et c'est un complément d'objet dire...*

— *CT !*

Plus de trente ans après, je me surprends encore à articuler les dernières lettres des mots, corrigeant mes enfants ou mes apprenants en français langue seconde. Cette voix intérieure qui guide mes gestes grammaticaux est celle de ma professeure de syntaxe française, Maria Țenchea.

Vous m'excuserez l'habitude, très québécoise, de féminiser les noms de professions. Vingt ans au Québec laissent des traces, et chaque fois que je vois une grande femme se faire nommer au masculin, une petite réaction allergique se déclenche.

Les années ont passé, emportant avec elles des habitudes pédagogiques, autrefois inébranlables. La terminologie a évolué : aujourd'hui, mes étudiants, futurs traducteurs et traductrices, ignorent souvent ce qu'est un complément circonstanciel ou un COD. Ils se perdent dans les méandres de ce que l'on nomme encore « la nouvelle grammaire », bien qu'elle soit en réalité tout sauf nouvelle, avec ses trente ans bien entamés. Ce mélange d'approches modernes et de tradition grevissienne peut parfois laisser un goût douteux, un sentiment d'incomplétude. Pourtant, au-delà de ces bouleversements, certaines bases solides résistent : l'analyse syntaxique, celle qui donne sens à la structure et révèle la beauté intrinsèque du français. Et invariablement, lorsque je replonge dans ces concepts, je suis ramenée à une salle de classe en 1995, en pleine tourmente de la guerre en ex-Yougoslavie.

Si Maria Țenchea brillait dans l'enseignement de la syntaxe, elle savait aussi captiver son auditoire en tissant des liens profonds entre la langue et son histoire. Ses cours sur les doublets étymologiques étaient autant de voyages dans le temps

et la culture. Je revois ses exemples résonner dans ma mémoire : un enfant *frêle*, un vase *fragile*. Chaque mot portait en lui un fragment d'histoire. Mon vieux cahier de séminaire sur *l'Histoire de la langue française*, annoté avec soin, a traversé l'océan avec moi, précieux témoin de mes débuts.

Ces leçons ne sont pas restées confinées à la salle de classe. Elles continuent de s'inviter dans ma vie quotidienne, au gré des conversations ou des moments partagés en famille. Lors de mes soupers québécois – ou devrais-je dire *dîners* ? – rendue à l'âge qu'elle avait en 1995, je surprends mes adolescents avec des anecdotes tirées de ces cours. Ma fille, curieuse et fascinée, s'imprègne de ces récits sur les doublets étymologiques, tandis que mon fils, plus pragmatique, me répond avec un sourire poli.

Mademoiselle la Vice-doyenne, comme on l'appelait à l'époque, se distinguait par un sens de l'humour décapant qui transcendait les salles de classe. Ses jeux de mots, toujours incisifs et élégants, apportaient une légèreté bienvenue, même dans les discussions les plus graves. Ces touches d'humanité venaient adoucir la rigueur universitaire et insuffler un esprit de camaraderie.

Je me souviens particulièrement d'une réunion départementale où la tension montait face aux nouvelles exigences ministérielles. La responsable de la chaire, cherchant des réponses, s'était exclamée : « Qu'est-ce qu'on est censé faire ? » Maria Țenchea, avec son sourire espiègle et son esprit vif, avait répondu du tac au tac : « Que des choses sensées ! »

Son influence, toutefois, allait bien au-delà des mots d'esprit. Par des exercices de traduction vers le français (qu'on appelait à l'époque *retroversiuni*), elle a mis de l'ordre dans mes tiroirs de langage.

- *Te strig.*
- *Je te crie?*
- *Mais non. Je crie ton nom!*

Je ne dis jamais que je vais « à la mer », mais bien « au bord de la mer », même si les natifs autour de moi préfèrent spontanément la première formulation. Ce choix témoigne de la précision qu'elle nous inculquait et de son respect pour la richesse des nuances du français.

Maria Țenchea n'était pas qu'une professeure exigeante, elle était aussi une mentore exceptionnelle. Elle m'a ouvert la voie à la traduction, m'encourageant à travailler comme traductrice et interprète et me confiant des projets précieux : traduire pour « Eurocon », contribuer à l'opération « Villages roumains » ou encore m'atteler aux traités de philosophie du professeur Corneliu Mircea.

Ces expériences ont été pour moi des tremplins. Plus tard, avec la responsabilité de séminaires, j'ai découvert les rudiments de la pédagogie au niveau universitaire, qui n'est guère enseignée au niveau formel.

C'est également grâce à elle que j'ai découvert la pragmatique avec les connecteurs logiques et la structure de l'échange dans l'interaction verbale, aspects qui ont pris forme dans un mémoire de licence, puis de maîtrise.

Aujourd'hui, dans le Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, j'enseigne à mon tour, transmettant à mes étudiants des notions de syntaxe et de rédaction. Parmi ces pratiques, l'une me tient particulièrement à cœur : *l'épreuve du gueuloir*. Héritée de Flaubert via les cours de Maria Țenchea, cette méthode consiste à lire à voix haute ses productions pour en tester la fluidité et la musicalité. Exercice censé rappeler à mes jeunes traducteurs et traductrices en devenir qu'un texte bien écrit doit également être agréable à entendre.

Pourtant, mon parcours n'a pas été aussi facile que celui de mes étudiants, exclusivement formés à la traduction vers la langue maternelle. Issue d'une langue dite « mineure », j'ai dû apprendre à dompter le français, une langue qui n'était pas mienne, jusqu'à la maîtriser avec acharnement et en faire mon outil de travail, mon gagne-pain, mon univers.

Une collègue française m'a écrit un jour : « Je ne te l'ai jamais dit, mais je suis toujours extrêmement impressionnée par ta façon de manier la langue française pour une étrangère. » Compliment sincère ou pique déguisée ? Peu importe. Je l'ai pris comme une reconnaissance du cheminement entamé grâce à ma professeure.

Maria Țenchea, à l'aube de vos 80 ans, votre voix continue de résonner. Vous m'avez appris que la langue n'est pas seulement un outil, mais une clé pour comprendre le monde et y laisser une trace.

Merci, professeurRE!

À LA PROFESSEURE MARIA ȚENCHEA. BOUQUET DE TENDRES PENSÉES

Ileana Neli EIBEN

Maître de conférences

Université de l'Ouest, Timișoara

La linguistique et la traductologie représentent non seulement deux sciences qui, par leur nature, sont intimement liées l'une à l'autre, mais aussi deux des domaines auxquels la professeure Maria Țenchea a apporté une précieuse contribution : par son activité didactique dans plusieurs universités roumaines et par ses recherches. Au fond de mon cœur et de ma mémoire, je garde d'elle l'image d'une universitaire tant affectueuse, avec qui les discussions stimulantes se prolongeaient au-delà des salles de cours, que dynamique et curieuse, prête à aborder des sujets inédits et à embarquer ses collègues et disciples dans de nouvelles aventures académiques.

En tant qu'étudiante à l'Université de l'Ouest de Timișoara vers la fin des années '90, j'ai eu la chance d'approfondir mes connaissances du français grâce aux cours de syntaxe donnés par la professeure Maria Țenchea. Très structurées, selon la logique et la cohérence de la matière qu'on était en train d'approfondir, les leçons qu'elle nous a transmises ont fixé à jamais dans ma tête des structures telles : verbes français qui, à la différence de leurs équivalents roumains, sont suivis de la préposition « à » et se construisent avec un COI (« mentir à quelqu'un », « conseiller à quelqu'un » en seraient des exemples) et, à l'inverse, verbes qui exigent l'emploi d'un COD bien qu'en roumain on ait une préposition après (« se rappeler », « épouser »), le participe présent qu'il faut distinguer de l'adjectif verbal (à ne pas confondre « fatigant » et « fatigant », « provoquant » et « provocant ») et tant d'autres choses encore. Elle nous a aussi enseigné que le terme « épithète », en français, il faut le relier à la grammaire et non pas à la stylistique comme en roumain, que ce sont de faux amis et qu'il faut éviter les interférences terminologiques entre les deux langues. Ce ne sont là que quelques-uns des savoirs qu'elle nous a transmis non pas par des cours magistraux, comme il

est de coutume en milieu universitaire, mais par un dialogue ouvert, chacun étant invité à lui poser des questions ou à répondre à celles qu'elle nous adressait.

Je me rappelle aussi, avec une touche de nostalgie, le cours d'histoire de la langue française qui ne figure plus dans les cursus d'aujourd'hui. Après trois ans d'étude de la langue en synchronie, on avait ainsi la chance, en quatrième année, de la découvrir en diachronie. Alors, la professeure Maria Țenchea nous a appris que le verbe « partir » de l'expression « avoir maille à partir avec quelqu'un » diffère de celui qu'on utilise de nos jours pour dire qu'un individu se met en mouvement, quitte un lieu. Que les biscuits tirent leur origine du verbe « cuire ». Que l'épenthèse explique pourquoi en français on a obtenu « école » du latin « schola » tandis qu'en roumain du même étymon a résulté « școală » et que parfois l'accent circonflexe du français dans des mots comme « fenêtre », « forêt » ou « âne » marque la disparition du « s » des mots latins « fenestra », « forestis », « asinus ». On comprenait ainsi que la « tête » française venant du latin « testa » s'apparente au mot roumain « țeastă ». Qu'il y a un air de famille entre le « sanglier » venant de « porcus singularis » et l'adjectif « singulier » signifiant « unique, seul, particulier ». Que le mot « oignon », il faut le prononcer « o-gnon » et non pas « wa-gnon » comme on serait tenté de le faire. Toutes ces explications et d'autres encore nous ont permis, à moi et mes collègues, de traverser des frontières linguistiques et temporelles pour mieux comprendre comment le français et le roumain ont dérivé du latin en s'approchant ou en s'éloignant l'une de l'autre au fil des temps.

Au début du troisième millénaire, traduire et réfléchir sur la traduction semblaient faire partie intégrante de notre avenir en tant que citoyens d'un pays qui allait devenir membre de l'OTAN en 2004 et de l'Union Européenne en 2007. Alors, pouvant opter en troisième année pour un cours de traduction, j'ai eu aussi la chance d'entendre la professeure Maria Țenchea parler de transfert interlinguistique et de procédés de traduction comme l'emprunt, le calque, la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation. Son vif intérêt tant pour les similitudes que pour les différences qu'on peut relever entre deux langues par une approche contrastive, m'a déterminée à réaliser, sous sa coordination, mon mémoire de fin d'études. Il portait sur les proverbes français et leurs équivalents en roumain et je l'ai soutenu en 2001 pour obtenir mon diplôme de licence. Cela a été une bonne opportunité pour moi de découvrir la professeure Maria Țenchea dans l'intimité de son bel appartement du centre-ville. À cause de son programme très chargé et des nombreuses charges administratives qu'elle avait assumées au sein de la faculté, il arrivait parfois qu'elle m'invite chez elle pour discuter de l'avancée de mes travaux de recherche. À la fin de ces réunions,

elle extrayait toujours un ou plusieurs livres de sa bibliothèque surabondante et soit elle me les prêtait (puisqu'on ne les trouvait pas encore à la bibliothèque universitaire ou dans les librairies), soit elle me les offrait avec générosité. Je ne repartais presque jamais de chez elle les mains vides. Les rayons de ma bibliothèque se sont enrichis de titres comme : Teodora Cristea, *Grammaire française. Le nom et le groupe nominal. Le verbe et le groupe verbal* (Editura Fundației României de Mâine, 2000) ou Pascale Sardin-Damestoy, *Samuel Beckett auto-traducteur ou l'art de l'« empêchement »* (Artois Presses Université, 2002), pour n'en citer que quelques-uns.

C'était pour moi le début d'une activité de recherche qui allait se poursuivre dans les années à venir par ma carrière professionnelle en tant qu'enseignante et jeune collègue de la professeure Maria Țenchea à l'Université de l'Ouest de Timișoara car, après mon retour de France en 2004, elle m'a proposé, avec la professeure Eugenia Arjoca-Ieremia, de rejoindre l'équipe du Collectif des langues romanes dont je fais partie encore aujourd'hui. Et je voudrais les remercier toutes les deux à cette occasion pour la confiance qu'elles m'ont faite.

Les années d'après, en tant qu'universitaire, j'ai été souvent amenée à consulter avec profit les études que la professeure Maria Țenchea a publiées. Mon attention a porté surtout sur celles qui recelaient une réflexion sur la traduction et la francophonie sans omettre, toutefois, les autres ouvrages qu'elle a coordonnés ou fait paraître.

Les études sur la traduction que la professeure Maria Țenchea a signées, se nourrissent, non seulement de son intérêt pour les faits de langue, mais aussi d'une riche expérience de traduction dans différents domaines (littérature – beaucoup de poésie, philosophie, histoire, histoire de l'art, tourisme) et d'une activité didactique s'étalant sur plusieurs dizaines d'années. La linguistique y est représentée par les analyses comparatives entre le roumain et le français censées souligner les différences entre diverses structures lexicales et grammaticales. Paraissent alors en 1999, chez Hestia, les *Études contrastives (français-roumain)* qui, comme on peut le lire dans l'introduction, mettent à profit son expérience « en tant que professeur, linguiste et traductrice » (p. 5) et ont un but essentiellement pratique, à savoir « proposer des solutions pour l'activité traduisante, qu'il s'agisse de la traduction didactique ou de la traduction littéraire, ou, de façon plus générale, de la traduction professionnelle » (p. 6). De fait, la parution de cet ouvrage n'aurait pas été possible sans une réflexion préalable ou conjointe sur la langue. Il convient de mentionner ici les nombreux autres articles publiés jusqu'alors et les deux autres livres parus la même année : *L'expression des relations temporelles dans le système des prépositions du français. Préposition et verbe* (Timișoara, Ed. Mirton, 1999) et *Le subjonctif dans les phrases indépendantes. Syntaxe*

et pragmatique (Timișoara, Ed. Hestia, 1999). De même, les études contrastives signées par la professeure Maria Țenchea illustrent bien le fait que c'est en traduisant que l'on devient traductologue. Les aspects théoriques y sont étayés d'exemples qu'elle puise dans différentes œuvres littéraires, en fonction de la problématique abordée, et qu'elle transpose soit en français, soit en roumain. En même temps, il ne faut pas oublier que jusqu'à cette date-là elle avait déjà traduit un bon nombre de volumes¹ dont je mentionne ici : Petcu, Mirel Radu. (1994). *Semne însingurate – Signes solitaires (poème)*. Timișoara, Ed. Excelsior ; Corneliu, Mircea. (1995). *Dialoguri despre fință. Dialogues sur l'être (ed. bilingvă)*. Timișoara, Ed. Amarcord ; Munteanu, Ioan. (1995). *Ghid istoric al Timișoarei (éd. en 4 langues)*. Timișoara, Helicon ; Neumann, Victor. (1997). *Identités multiples dans l'Europe des régions. L'interculturalité du Banat (ed. bilingvă)*. Timișoara, Ed. Hestia.

À une époque où la traductologie en Roumanie commençait à se développer par des contributions théoriques « dues, assez souvent, à des personnes qui sont d'abord des linguistes – spécialistes du français, de l'espagnol, etc. – ou des littéraires (universitaires, critiques littéraires et historiens de la littérature, éditeurs), et qui, parfois, sont aussi éditeurs » (Țenchea, Lungu-Badea, p. 69-70) et par des traductions en roumain d'ouvrages de traductologues de langue française ou anglaise, la professeure Maria Țenchea invite des collègues de plusieurs universités de Roumanie (Elena Ghiță, Alexandra Cuniță, Florin Ochiană, Janeta Drăghicescu, Georgiana Lungu-Badea) et d'Allemagne (Bernd Stefanink) sà réfléchir sur la traduction. Cette collaboration interuniversitaire aboutit à la publication du recueil *Études de traductologie* (Mirton, 1999). Les auteurs des articles réunis dans ce volume proposent des approches assez diverses de la traduction en fonction du principal objectif du volume qui est d'offrir « aux étudiants en lettres françaises qui suivent des cours et des séminaires (ou des travaux dirigés) centrés sur la théorie et la pratique de la traduction [...] certains points de repère théoriques ainsi que des solutions pratiques pour l'activité traduisante » (p. 3). Par ces propos, la professeure Maria Țenchea, en tant que coordinatrice de l'ouvrage, souligne une fois de plus son souci de ne pas séparer la théorie de la pratique et de conférer un caractère utile à son activité de recherche : venir en aide aux jeunes étudiants et chercheurs pour leur permettre de saisir les enjeux du transfert interlinguistique. Cette idée, elle la

¹ Un bref inventaire des traductions réalisées par les membres de la chaire de français de la Faculté des Lettres de l'Université de l'Ouest de Timișoara de 1966 à 2016 dont la professeure Maria Țenchea a fait partie, figure dans la contribution de Georgiana Lungu-Badea, Neli Ileana Eiben, « Sur les traductions et la traductologie au Département de langue et littérature françaises de l'Université de l'Ouest de Timișoara (1966-2016) ». In : Mariana Pitar (coord.). (2016). *Le français à l'Université de l'Ouest de Timișoara : un demi-siècle d'enseignement et de recherche (1966-2016)*. Timișoara : EUV, pp. 473-502.

renforcera quelques années plus tard, en soutenant qu'en général, les recherches dans le domaine de la traductologie « présupposent un rapport étroit entre la théorie et la pratique traduisante et un rapport privilégié avec la didactique » (2003, p. 77). Dans le dernier paragraphe de l'avant-propos des *Études de traductologie*, en remerciant Madame Elena Ghiță pour lui avoir suggéré d'élaborer ce recueil sur les problèmes de la traduction, la professeure Maria Țenchea annonce aussi de possibles pistes de recherches qui favoriseraient le développement de la traductologie à l'Université de l'Ouest de Timișoara. Elle annonce de la sorte que d'autres volumes suivront et qu'ils seront le fruit des travaux effectués dans le cadre d'un futur Centre d'études en traductologie qu'elle et ses collègues envisageaient de créer. Par conséquent, il n'est pas étonnant de constater que les efforts laborieux de toute une équipe composée d'une dizaine de (jeunes) chercheurs (Georgiana Lungu-Badea, Andreea Gheorghiu, Mariana Pitar, Diana Andrei, Ruxandra Filip, Cristina Georgescu, Ioana Giurgincă, Doina Hebedean, Adina Popa, Diana Voinescu et Diana Boca) et coordonnée par la professeure Maria Țenchea se concrétiseront en 2008 par la publication du *Dicționar contextual de termeni traductologici (franceză-română)* [*Dictionnaire contextuel de termes traductologiques (français-roumain)*] chez Editura Universității de Vest. Issu de la nécessité de nommer et d'explicitier les concepts avec lesquels la nouvelle science de la traduction opérait², cet ouvrage collectif se distingue par sa perspective innovante de définir les termes : les définitions ne sont pas formulées, comme il arrive en général dans des situations pareilles, par les auteurs du dictionnaire, mais elles sont extraites de différentes études de traductologie, linguistique, pragmatique, analyse du discours, littérature, etc. Par exemple, pour le terme « créativité » non seulement on indique ses équivalents en roumain « creativitate » et « activitate creatoare », mais on le met aussi en contexte en citant des chercheurs d'expression tant française que roumaine. Les quatre explications sont tirées des ouvrages de Jean Delisle, *La traduction raisonnée*, Gelu Ionescu, *Orizontul traducerii* et Irina Mavrodin, *Modernii – precursori ai clasicii*. Par cette mise en commun de plusieurs points de vue exprimés par des chercheurs venant d'horizons variés on éclaire mieux la réalité couverte par un quelconque concept. La richesse des références ne nuit pourtant ni à son utilité, ni à son utilisation. Comme le constate Anne Marie Penteleiciuc, « *Le dictionnaire contextuel de termes traductologiques* est une lecture fort agréable, chose

² Jusqu'à la parution de ce dictionnaire, il y a eu très peu de publications en Roumanie portant sur la terminologie de la traductologie. On peut rappeler à titre d'exemple : Georgiana Lungu-Badea, *Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii* (Editura Orizonturi universitare, Timișoara, 2003) et la version roumaine *Terminologia traducerii* (Casa Cărții de știință, Cluj-Napoca, 2005) de l'ouvrage *Terminologie de la traduction*, coordonné par Jean Delisle, Hannelore Lee-Jahnke et Monique C. Cormier.

rare dans le cas des dictionnaires. En fait, il ne s'agit pas seulement d'un dictionnaire terminologique, mais aussi d'un dictionnaire à caractère encyclopédique, concernant le domaine de la traduction ; c'est un instrument de travail facile à utiliser, qui réussit à surprendre les nouvelles valences de quelques concepts, un ouvrage perlé, avec une bibliographie consistante et vaste. » (2010, p. 231) Véritable instrument de travail pour les apprentis-traducteurs, traducteurs et traductologues, ce dictionnaire a aussi le mérite de (re)mettre en évidence l'intérêt inlassable de la professeure Maria Țenchea pour les approches comparatives qu'il s'agisse de deux langues ou de la terminologie de la traductologie dans deux langues différentes, en l'occurrence le roumain et le français.

L'esprit d'équipe dont la professeure Maria Țenchea a souvent fait preuve et son ouverture d'esprit se sont aussi manifestés par sa capacité d'aborder des problématiques en dehors de la linguistique et de la traductologie. L'état des lieux de la francophonie en Roumanie qu'elle dresse avec Elena Ghiță, Margareta Gyurcsik et Florin Ochiană dans le volume *La Roumanie et la francophonie* (Anthropos, 2000), l'historique de l'Université de l'Ouest de Timișoara qu'elle retrace en ramassant des documents révélateurs pour les fondements de cette institution universitaire et en soulignant le rôle majeur joué par certaines personnalités comme Ioan Țenchea, Server Bocu, Alexandru Borza (*Documente privitoare la înființarea Universității de Vest din Timișoara*, Timișoara, EUV, 2009), la synthèse du demi-siècle de l'enseignement des langues classiques et modernes à Timișoara qu'elle fait avec Mirela Borchin (*Filologie 50, 1956-2006*, EUV, 2006), la mise en évidence de la personnalité complexe d'Eugen Tănase, fondateur de la Chaire de français, par la publication des mélanges qui lui sont dédiés, ainsi que d'autres sujets dont elle a traité à différentes occasions et tant d'autres projets qu'elle a menés à bonne fin en sont une preuve indéniable. S'y ajoutent toutes les manifestations scientifiques que la professeure Maria Țenchea a co-organisées avec des collègues de l'Université de l'Ouest de Timișoara et d'autres universités de France. Je rappelle ici les onze éditions du « Colloque international franco-roumain de linguistique » dont les travaux se sont déroulés tantôt à Timișoara, tantôt à Arras, en proposant de nouvelles approches de problématiques qu'on aurait pu considérer comme rebattues : la négation, les nominalisations, l'adjectif, le verbe, les constructions détachées, les binômes phrase/énoncé et texte/discours, etc. Plusieurs volumes, publiés par des maisons d'édition roumaines ou françaises, en ont résulté. Sur un total de onze ouvrages collectifs, deux ont été co-édités par la professeure Maria Țenchea : « Fonctions syntaxiques et rôles sémantiques », dans *Cahiers scientifiques de l'Université d'Artois* 13 /1999, Artois Presses Université, déc.

1998, avec Dany Amiot, Walter De Mulder, Nelly Flaux, et *Prépositions et conjonctions de subordination. Syntaxe et sémantique*, Timișoara, Excelsior Art, 2005 avec Adina Tihu. Son dynamisme et sa passion pour la recherche scientifique, elle cherchait aussi à les transmettre aux jeunes chercheurs qu'elle encourageait souvent à participer, seuls ou avec elle, à des colloques en Roumanie ou ailleurs. Ils avaient de la sorte l'occasion de s'intégrer dans des réseaux universitaires tant nationaux qu'européens, de prendre contact avec des personnalités du monde académique roumain et étranger, de s'inspirer des travaux réalisés par leurs confrères, mais aussi de mettre en valeur les résultats de leurs recherches.

Pour conclure, je fais appel à la sagesse des proverbes qui nous enseignent que tout travail mérite récompense. Alors, à la professeure Maria Țenchea, on lui doit moult reconnaissance pour toutes les initiatives scientifiques et administratives qu'elle a eues le long des quarante-et-un ans de carrière universitaire au service des autres et pour les liaisons affectives qu'elle a établies avec ses collègues et avec nous, ses étudiants. À l'occasion de la célébration de ses quatre-vingts ans, je lui adresse l'expression de ma vive gratitude. Je vous remercie, ma chère professeure Maria Țenchea.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- PENTELEICIUC, Anne Marie, « Le dictionnaire contextuel de termes traductologiques français-roumain, Maria Țenchea (coord.) », *Atelier de traduction*, Editura Universității din Suceava, 13/2010, pp. 227-231.
- ȚENCHEA, Maria, « Avant-propos ». In : Țenchea, Maria, *Études contrastives*, Timișoara, Hestia, 1999, pp. 5-6.
- ȚENCHEA, Maria, « Avant-propos ». In : Țenchea, Maria, *Études de traductologie*, Timișoara, Editura Mirton, 1999, p. 3.
- ȚENCHEA, Maria, Lungu-Badea, G., 2003, « Perspectives roumaines sur la traductologie ». In Michel Ballard et Ahmed El Kaladi, *Traductologie, Linguistique et traduction*. Arras : Artois Presses Université, pp. 69-79.

GRATITUDES

Dorica LUCACI

Préparatrice-correctrice-relectrice ;

Auteur Hachette Livre, Paris

*Les grands maîtres ne savent pas
qu'ils sont grands, ni qu'ils sont maîtres.*

(Christian Bobin)

La transmission d'un savoir complexe et nuancé est le propre de l'homme. Dans la *Divine Comédie*, Dante se fait accompagner par Virgile, maître et ami. Il y définit le maître comme une figure à plusieurs facettes : enseignant, certes, mais également entraîneur, médecin, conseiller et guide. Plus proche de nous, George Steiner attribue au maître le pouvoir de transmettre à ses disciples l'amour de ce que l'on aime, parfois par son exemple (comme Socrate ou les saints), et même de nourrir des rêves qui dépassent les siens. Enseigner à l'autre, c'est : « poser les mains sur ce qu'il y a de plus vital dans un être humain ».

Cela me semble juste et c'est pourquoi j'ai longuement réfléchi avant de commencer la rédaction de ce texte, partagée entre l'enthousiasme de la tâche et la conscience de sa difficulté. Émue aussi à la pensée de retrouver, cette fois-ci par la voie du souvenir, un professeur excellent tant par la qualité de son enseignement que par sa personnalité hors normes ; retrouver son esprit vif, imaginatif, combiné à une nature optimiste, toujours souriante, et à une grande générosité !

Néanmoins, je ne céderai pas à la tentation de revenir à ces belles années de fac et ne raconterai pas ces merveilleux cours de langue française, qui m'ont beaucoup marquée moi, une littéraire, notamment celui de théorie et pratique de la traduction que je comparerais à une pièce de haute joaillerie dont chaque détail compte dans l'éclat du produit final. Ce n'est donc pas l'enseignante, fût-elle excellente, que je me propose d'évoquer dans les lignes qui suivent, ni même son soutien, ô combien nécessaire auprès d'un jeune, mais le conseiller, le guide – une posture de moins en moins fréquente dans notre société qui court vite et n'a plus le temps de se poser.

De toutes les casquettes qu'un maître peut porter, ceux que Dante a mis en lumière, mais aussi tant d'autres hommes et femmes de culture avant et après lui, je m'arrêterai donc à l'une : l'amitié intellectuelle qui s'est ensuivie, allant de mon admiration à la sagesse bienveillante de mon professeur.

À la fin de mes études, collaboratrice externe d'abord, puis assistante universitaire en littérature du XX^e siècle, j'ai rejoint mes anciens professeurs à la faculté de Lettres de Timișoara. Ils m'ont bien accueillie, particulièrement le professeur Maria Țenchea qui pourtant m'intimidait un peu. À cette époque, elle assurait – une à deux fois par mois – des cours à la faculté d'Oradea comme professeur invité et, comme j'habitais encore Arad, ville à mi-distance entre Timișoara et Oradea, je l'ai invitée chez moi pour lui éviter d'arriver au bord de la fatigue devant ses étudiants. La veille, en fin d'après-midi, le professeur Maria Țenchea arrivait donc à Arad ; elle passait chez moi la soirée et la nuit puis, le lendemain matin, poursuivait son chemin vers la capitale roumaine de l'Art nouveau. Quelles conversations – à la fois sérieuses et drôles, toujours passionnantes – nous avions pendant le dîner ou, si le temps était clément, lors d'une petite promenade digestive ! Le roumain se mêlait au français, la linguistique rejoignait la littérature, la poésie ne manquait jamais à l'appel. Le professeur Maria Țenchea traduisait et publiait beaucoup (philosophie, littérature, histoire, histoire de l'art, guides touristiques) ; elle me parlait volontiers de ses travaux, et cela m'enchantait. Avec générosité, elle m'offrait souvent les volumes une fois publiés...

Un petit saut dans le temps : le 20 mai 2011, communication à l'Institut de textes et manuscrits modernes (ITEM), du CNRS Paris, sur le journal d'un voyage en Chine d'Alexandru Borza (1887-1971), grand botaniste, chercheur en sciences naturelles, professeur, fondateur du Jardin botanique de Cluj, initiateur du projet du parc national des monts Retezat (le premier en Roumanie), passionné également d'histoire et d'archéologie... excusez du peu. À la suite d'une vacation, en 2003, sur la génétique textuelle, j'avais intégré le groupe de recherche Autobiographie & génétique des textes, dont je fréquentais assidûment les séminaires qui se tenaient à l'École normale supérieure, rue d'Ulm. J'avais déjà présenté une première communication sur Cioran, avec mon amie, Monica Garoiu, de l'université du Tennessee à Chattanooga, et j'avais publié, en 2006, un article dans un volume collectif consacré aux métamorphoses du journal personnel. J'étais à la recherche d'un sujet intéressant, de préférence dans l'espace roumain. La critique génétique, à laquelle je m'initiais en ces années-là, a ses règles et ses contraintes. Il faut du temps et de la patience pour « entrer » dans un manuscrit et en dégager des tendances. J'avais eu jusque-là entre les mains les agendas

de Paul Desjardins, des manuscrits de Cioran et de Gabriela Melinescu ; vint alors le tour de ce journal d'un botaniste remarquable, datant de 1958. Comment l'idée m'était-elle venue de me pencher sur ce texte original et exigeant, alors que je n'avais pas de compétences dans ce domaine ? Eh bien, lors d'une discussion avec ma chère professeur Maria Țenchea. C'est elle qui avait généreusement mis à ma disposition les manuscrits d'Alexandre Borza... qui n'était pas autre que son grand-père. Curieuse, intéressée, intriguée... et aussi un peu méfiante (allais-je pouvoir en tirer quelque chose, puisque la botanique n'était vraiment pas ma tasse de thé !), j'ai relevé le défi.

Je n'ai jamais été à l'aise devant un public et, pour compliquer un peu plus la donne, la semaine précédant le grand jour, un virus m'avait fait garder le lit : cela n'avait guère contribué à ma détente, bien au contraire. Le professeur Țenchea a fait le voyage et, avec sa bonne humeur habituelle, elle m'a encouragée et m'a accompagnée rue d'Ulm. Nous avons présenté ensemble ce magnifique journal, et l'auditoire s'y est intéressé. On nous a posé de nombreuses questions, les photocopies du manuscrit ont circulé dans la salle, le public était sincèrement intéressé. Étaient présents : Philippe Lejeune, Catherine Viollet (†), Françoise Simonet-Tenant, Véronique Montémont, Marie-Françoise Lemmonier-Delpy...

En sortant de l'École normale, ce samedi ensoleillé de mai, nous avons déambulé heureuses dans les rues du quartier mythique en parlant de choses et d'autres. Comme avant. Comme toujours. Conciliant, le temps semblait avoir arrêté, un instant du moins, sa course frénétique. Le Quartier latin était encore le quartier des livres, et l'ambiance était à la fête. (Depuis, les librairies ferment l'une après l'autre, remplacées par des boutiques de mode ; néanmoins, l'immense librairie des Presses universitaires de France [PUF] avait déjà fermé ses portes 5 ans plus tôt) !

En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux le beau volume de poèmes *Locul/Le Lieu* de Constantin Novacescu, traduit par Maria Tenchea – c'est le dernier en date. De tout mon cœur, je voudrais la remercier pour cette lecture, pour toutes les autres. Et je m'incline devant le poème qu'elle a elle-même traduit...

*c'est comme si hier aujourd'hui et demain
étaient pétrifiés dans maintenant
et que les mondes tenaient tous en un point
l'aleph*

Paris (01/10/2025)

ARTICLES

(RE)INTERPRÉTATION DES NOMBRES DANS LA CONSTRUCTION *A, peut-être B*

Diana ANDREI

Conceptrice des épreuves TCF
chez France Éducation international, Paris

1. BREF ÉTAT DES LIEUX

1.1. *PEUT-ÊTRE* ET LES NOMBRES

Le fait d'avoir choisi de montrer le caractère argumentatif des nombres dans le discours politique à travers la construction *A, peut-être B*, n'est pas le fruit du hasard. Au contraire, nous considérons qu'une telle piste d'analyse est tout à fait envisageable. Cette évidence vient du fait que, lorsque nous décrivons les nombres, ainsi que *peut-être* indépendamment de toute construction dans laquelle on peut les intégrer ensemble par la suite, nous constatons qu'ils expriment les deux une certaine idée d'imprécision. Cette dernière prend ses origines dans le fait que *peut-être* exprime la *possibilité*, alors que les nombres expriment l'*approximation*. Dans ce qui suit, nous allons préciser en quoi consiste la *possibilité* exprimée par *peut-être*. Par la suite, nous allons préciser ce qu'on comprend par la notion d'*approximation* exprimée par les nombres. Ce n'est que dans un troisième temps que nous allons analyser la façon dont la possibilité et l'approximation, en tant que modalités d'expression de l'imprécision, se combinent à l'intérieur de la construction *A, peut-être B*, favorisant ainsi, dans certains contextes, le passage d'une interprétation purement quantitative des nombres à une interprétation argumentative (qualitative).

1.2. *PEUT-ÊTRE* ET LA POSSIBILITÉ

Pour arriver à préciser en quoi consiste le caractère possible de *peut-être*, il va falloir définir d'abord l'adverbe. La démarche s'annonce, au moins à un premier abord, simple, vu que la définition de *peut-être* ne semble pas donner lieu à des

disputes. Linguistes et grammairiens s'accordent à définir *peut-être* en tant qu'adverbe de phrase qui porte sur la phrase dans sa totalité en modifiant ses conditions de vérité. Sémantiquement cet adverbe est une réalisation linguistique de l'opérateur modal de possibilité. Certains linguistes, parmi lesquels nous citons Nølke, s'attaquent pourtant à cette définition. L'objection vise la portée de l'adverbe qui peut être tantôt la phrase considérée dans sa totalité, comme dans :

(I) *Peut-être*₁ que Paul a vendu sa voiture.

tantôt un constituant précis de celle-ci, comme dans :

(II) Paul, *peut-être*₂, a vendu sa voiture.

où le focus¹ de *peut-être* est le sujet *Paul*. Ce qui permet d'une part d'enchaîner dessus :

(II') Paul, *peut-être*₂, a vendu sa voiture. = mais Marie non

et d'autre part empêche d'enchaîner :

Paul, *peut-être*₂, a vendu sa voiture. = *mais il n'a pas vendu sa maison
car opposant un focus différent de celui d'origine.

Le fait que l'adverbe porte toujours sur un constituant de la phrase est soutenu à travers *peut-être*₃ dans la phrase ci-dessous :

(III) Paul a *peut-être*₃ vendu sa voiture.

où nous remarquons le focus multiple. Ce qui revient à dire que *peut-être* peut porter, selon le contexte d'utilisation, et selon les besoins du locuteur, sur le sujet- *Paul*. Ce qui permet d'ailleurs d'enchaîner :

(III') Paul a *peut-être*₃ vendu sa voiture. = mais Marie non

mais il peut aussi bien porter sur le complément d'objet direct : *voiture*, d'où l'enchaînement :

(III'') Paul a *peut-être*₃ vendu sa voiture. = mais il n'a pas vendu sa maison

La situation est similaire pour *peut-être*₄ :

(IV) Paul a vendu, *peut-être*₄, sa voiture.

où la présence de *peut-être* entre deux virgules, oblige à une focalisation de l'élément qui précède, à savoir le prédicat :

(IV') Paul a vendu, *peut-être*₄, sa voiture. = mais il ne l'a pas prêtée.

Tout enchaînement du type :

Paul a vendu, *peut-être*₄, sa voiture. = *mais Marie non

ou

Paul a vendu, *peut-être*₄, sa voiture. = *mais il n'a pas vendu sa maison

¹ Voir, à ce propos, l'analyse de H. NØLKE, 1993, *Le regard du locuteur : pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé, p. 145-160. On y retrouve les définitions des notions de *focus/foyer/focalisation/portée*, ainsi que des analyses plus détaillées des cinq positions occupées par *peut-être* dans une phrase.

étant fautif, car il oppose un focus différent de celui d'origine. Si nous enlevons dans (IV) la virgule qui suit *peut-être*, celui-ci portera exclusivement sur le complément d'objet direct : *voiture*, d'où l'enchaînement :

(V) Paul a vendu, *peut-être*₄ sa voiture. = mais il n'a pas vendu sa maison.

Quant à la dernière position que l'adverbe peut occuper à l'intérieur d'une phrase, elle exprime la focalisation de l'élément qui précède *peut-être*, dans notre cas, le complément d'objet direct :

(VI) Paul a vendu sa voiture, *peut-être*₅. = mais il n'a pas vendu sa maison
La focalisation ne pourrait pas porter sur le sujet :

Paul a vendu sa voiture, *peut-être*₅. = *mais Marie non

Après avoir répertorié les positions que l'adverbe peut occuper à l'intérieur d'une phrase, ainsi que les enchaînements possibles, nous pouvons conclure que le caractère plus ou moins naturel de *peut-être* avec certains des enchaînements est un indice du besoin de l'interprète de saturer le focus, ainsi que l'étendue de la focalisation. Ce besoin de saturation du focus n'est pas pour autant toujours évident pour l'interprète. Ce dernier peut, parfois, envisager un seul enchaînement, ce que montrent les exemples (II), (IV), (V) et (VI), contrairement à (I) et (III) où plusieurs enchaînements sont possibles. De plus, il n'y a pas, apparemment, de critères précis pour retenir seulement l'un des deux et rejeter l'autre. Le choix se fait dans le discours et c'est une question de contexte et d'enchaînement. La seule position de *peut-être* dans la linéarité de la phrase ne suffit pas pour déterminer l'élément qu'il focalise.

Le fait d'avoir insisté sur la portée de *peut-être*, de même que celui d'avoir distingué – portée sur la phrase – et – portée sur un constituant précis de la phrase –, n'est pas sans enjeux. Au contraire, c'est une façon d'approfondir la notion de possibilité exprimée par *peut-être* que nous avons mentionnée au début de l'article. Le recours aux enchaînements, vus comme des représentations matérielles de l'expression de la possibilité, nous a amenés à constater le lien qui existe entre le focus et la possibilité. Selon que la possibilité est exprimée à l'intérieur de la phrase ou qu'elle est simplement évoquée, nous parlons des valeurs *syntagmatique* vs *paradigmatique*² du focus. La première valeur indique qu'une information est importante par rapport aux autres éléments de la phrase. Considérons à titre d'exemple la phrase ci-dessous :

Paul a *peut-être*₃ vendu sa voiture, mais il n'a pas vendu sa maison.

où l'information focalisée ainsi que celle non focalisée se retrouvent à l'intérieur d'une même phrase. Si la focalisation se fait en absence d'une information non-focalisée explicite, nous parlons de valeur *paradigmatique* du focus. C'est d'ailleurs le

² L'opposition terminologique a été reprise à H. NØLKE, *Le regard du locuteur : pour une linguistique des traces énonciatives*.

cas dans (I'), (II'), (III'), (IV'), (V) et (VI) où l'information non-focalisée n'apparaît pas explicitement, matériellement à l'intérieur de la phrase. Rien n'empêche pour autant le locuteur de rajouter des éléments appartenant au même paradigme que celui auquel appartient l'élément qui se trouve dans la portée de *peut-être*.

Pour conclure, la présence des enchaînements en tant que façons d'exprimer linguistiquement la possibilité s'avère indispensable afin de distinguer la portée du focus. La question qui se pose par la suite est de savoir quel est le statut de l'adverbe *peut-être* lorsqu'inséré dans une construction, telle : *A, peut-être B*. Porte-t-il sur la phrase prise dans sa totalité ou sur un constituant précis de celle-ci ? Qu'en est-il des valeurs syntagmatique et paradigmatique du focus exprimé par *peut-être* ? Autant de questions auxquelles nous essayerons de répondre dans la dernière partie de notre article.

1.3. LES NOMBRES ET L'APPROXIMATION

Après avoir précisé la notion de *possibilité*, il est temps d'en faire autant pour ce qui est de celle d'*approximation* exprimée à travers les nombres. Comme dans le cas de *peut-être*, nous avons le sentiment de bien maîtriser le sens des nombres que l'on soit dans la position d'énonciateur³ ou du destinataire⁴. D'où nous en tirons la conclusion qu'apparemment le sens des nombres est clair et facile à saisir aussi bien au niveau de sa production en discours par un locuteur, qu'au niveau de sa réception par un destinataire. Cela explique d'ailleurs la fréquence avec laquelle nous les retrouvons dans divers types de discours qui vont des discours produits dans la communication quotidienne (dans la rue, à la maison, au travail) jusqu'aux discours produits à la radio, à la télévision ou dans les journaux.

Revenons à l'idée d'approximation. Pourquoi les nombres expriment-ils l'approximation, alors que, paradoxalement, ils devraient faire office d'indices de la certitude, car il n'y a rien de plus stable que d'écrire sous la forme d'un nombre : 3 ou d'écrire/dire sous la forme d'un mot : *trois* ? La stabilité est l'instruction d'une superposition de la quantité et de l'interprétation de cette quantité en discours. Tandis que l'approximation est le signe d'un écart entre les deux. Ce qui permet à *trois* de signifier, selon le discours dans lequel il est inséré, tantôt *exactement trois* (rien de plus, rien de moins), tantôt *au moins trois* ou *au plus trois*. Autrement dit, il est indispensable de distinguer dans le discours quantité et représentation, interprétation de la quantité. Les deux peuvent coïncider, mais pas toujours. Lorsqu'il y a écart, le

³ Par *énonciateur*, nous comprenons le responsable de la production d'un énoncé.

⁴ Par *destinataire*, nous comprenons l'instance énonciative à laquelle s'adresse l'énoncé produit par l'énonciateur.

choix de l'un des sens que peut prendre en discours un nombre dépend du contexte dans lequel il est utilisé.

Quant au responsable de la production de cet effet d'approximation en cas d'usage des nombres, nous lui associons la figure de l'énonciateur. Ce dernier peut le faire exprès, au sens où son but n'est pas de transmettre à son destinataire quelque chose de stable. Mais il se peut aussi bien qu'il y ait quelque chose qui l'empêche d'investir les nombres d'une valeur stable, comme par exemple la description purement mathématique des nombres qui est fondamentalement linéaire. Selon cette dernière, on arrive à se représenter mentalement plus facilement les faibles nombres car situés plus près du point zéro, à la différence des grands nombres. Pour ces derniers, l'éloignement du même point zéro rend leur représentation mentale plus difficile. L'objection que nous pouvons faire au sujet de la description ci-dessus vise le point zéro. S'il s'avère primordial en mathématiques, ce n'est pas forcément le cas dans le discours. Car, pour différentes raisons, un même nombre peut être perçu en tant que petit dans un énoncé⁵, et grand dans un autre. Le fait de le ranger dans une ou l'autre des deux catégories dépend des *raisons perceptuelles, opérationnelles, mémorielles*⁶. Outre cela, on peut ajouter des raisons personnelles et culturelles, en fonction du degré de familiarité avec les objets comptés et ce qu'ils représentent (ce qui rejoint la question de l'ordre de grandeur), mais aussi des raisons linguistiques, plus précisément argumentatives, comme dans l'énoncé suivant :

(a) La bouteille est à *moitié* vide : va donc en chercher une autre.

(b) La bouteille est à *moitié* pleine : ce n'est pas la peine d'aller en chercher une autre.

Ducrot évoque ces deux exemples afin de soutenir que, selon la logique, *moitié* désigne toujours le même nombre de centilitres aussi bien dans (a) que dans (b), et mène aux mêmes conclusions. Alors que l'emploi en discours fait surgir la différence par rapport à la logique. Elle consiste à dire qu'un même terme (*moitié* dans notre cas) peut servir d'argument aussi bien pour une conclusion (*va donc en chercher une autre*) que pour son contraire (*ce n'est pas la peine d'aller en chercher une autre*). Cette raison amène Ducrot à distinguer raisonnement et discours. Ce qui fait qu'un même

⁵ Nous distinguons *phrase et énoncé*. Par phrase, nous comprenons une suite de mots formée en respectant certaines règles syntaxiques. Alors que l'énoncé est la réalisation particulière d'une phrase par un locuteur dans un discours.

⁶ Voir, à ce propos, l'analyse de RICHET B., 2009, « Chiffres à l'appui : nombres et énumération au service de l'argumentation », Colloque : Paris XII-UPEC, à paraître. L'auteur y développe les raisons qui mènent l'énonciateur à placer un nombre parfois parmi les grands, parfois parmi les petits nombres.

⁷ Voir, à ce propos, l'analyse approfondie de J-C. ANSCOMBRE et O. DUCROT, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Liège, P. Mardaga, p. 149.

argument puisse être à la fois fort ou faible selon le discours dans lequel il est mis et selon les intentions de l'énonciateur :

il n'y a en effet, ni au niveau de la phrase, ni à celui de l'énonciation, de quantités faibles ou fortes. Il n'y a que des argumentations faibles ou fortes, et pour une conclusion donnée. L'appréciation des quantités ne se fait qu'au travers de ces intentions argumentatives. (Ducrot, 1983 : 6-67)

À part les raisons invoquées jusqu'à présent, qui favorisent l'approximation, il en existe une autre qui tient à la nature même du/des nombre(s) impliqué(s) dans un processus d'approximation. Pour qu'un nombre seul produise un effet d'approximation, il faut qu'il soit généralement exprimé par des unités, des nombres « ronds » (multiples de bases), tels : 20, 30, 40 ou par de grands nombres, tels 2 000, 3 000, 4 000. Les petits nombres, au contraire, se prêtent moins à une telle démarche, car ils sont soumis à la possibilité d'être comptés et placés près du point zéro. D'où ils sont généralement employés sous leur forme *pure*, expression d'une valeur exacte. Revenons à présent aux constructions dans lesquelles deux ou plusieurs nombres sont employés afin d'obtenir un effet d'approximation. Les structures à deux numéraux sont plus répandues que celles à trois, minoritaires, car plus complexes. D'où la difficulté de les mettre en place. Mais qu'il s'agisse d'une construction à deux termes ou à trois termes, cela est de moindre importance que la nature du *nombre de base*, celui par rapport auquel il y a approximation. En général, l'on constate que le nombre exprimant l'approximation dans une construction à termes multiples est supérieur au nombre de base. La supériorité peut prendre la forme d'un grand écart ou d'un écart négligeable. Plus l'écart est grand, plus l'effet d'approximation devient saillant.

1.4. ANALYSE DE LA CONSTRUCTION *A, PEUT-ÊTRE B*

La dernière partie de notre article sera dédiée à l'analyse des effets de la combinaison de *peut-être* avec les nombres dans la construction : *A, peut-être B*. En effet, nous espérons que les analyses approfondies des exemples contenant cette combinaison confirmeront les précisions théoriques que nous venons de faire à propos de *peut-être* et des nombres. Outre cela, elles devraient faire ressortir des aspects nouveaux, inattendus car occultés par une tradition linguistique centrée exclusivement sur l'analyse individuelle des nombres et de l'adverbe *peut-être*. À cette approche classique, nous opposons celle constructiviste⁸. Quel que soit le modèle constructiviste pour lequel nous optons, (cf. Croft 2001 ; Fillmore et al. 1988 ; Goldberg 1995, 2006 ; Kay

⁸ Le constructivisme repose sur l'idée que le sens des expressions linguistiques dépend de l'usage et de l'interprétation des expressions en question lorsqu'elles sont en contact avec d'autres éléments.

and Fillmore 1999), ils ont tous en commun la notion de *construction*. Cette dernière est définie en tant qu'association conventionnelle entre une forme et un sens. Et c'est cette association qui fera l'objet de l'analyse linguistique.

Le principal inconvénient de cette nouvelle approche est le manque d'un critère stable de détermination des dimensions d'une construction. D'où les écarts entre ceux qui considèrent la mise ensemble de deux termes suffisante pour parler de construction et ceux pour lesquels tout un paragraphe peut jouer le rôle de construction. Au-delà de cet inconvénient de nature purement formelle, il faut avouer que le principal bénéfice de la présente approche par rapport à celle traditionnelle, vient du fait que des termes comme *peut-être* et les nombres seront analysés pour eux-mêmes seulement dans un second temps. Ce qui fera d'abord l'objet de l'analyse linguistique sera la construction dans son ensemble, contenant bien sûr *peut-être* et les nombres. Cela fait qu'à la fin de l'analyse de la structure dans sa totalité, nous espérons obtenir des réflexions inattendues, nouvelles sur *peut-être* et les nombres qui nous permettront de les voir sous un autre jour.

2. ANALYSE DES CAS

Nous nous fondons, pour l'ensemble de ce travail, sur un corpus constitué à l'aide de *Factiva*, base de données contenant exclusivement des articles de presse. Nous avons retenu une centaine d'exemples contenant la construction *A, peut-être B* où A et B appartiennent à des catégories grammaticales telles : noms, adjectifs, verbes, adverbes et numéraux cardinaux. Pour des raisons strictement liées à la problématique de cet article, nous nous focaliserons exclusivement sur les exemples dans lesquels A et B sont exprimés à travers des indications numériques. La démarche sera intensionnelle, plutôt qu'extensionnelle. Elle nous permettra de rendre compte des caractéristiques des deux emplois de la construction *A, peut-être B*, et cela à partir de l'analyse de deux exemples précis. Cela dit, il y a un premier emploi, dans lequel A et B sont des arguments en faveur d'une conclusion d'ordre factuel, et un deuxième, dans lequel les arguments soutiennent une conclusion d'ordre qualitatif, argumentatif.

2.1. EMPLOI FACTUEL DE *A, PEUT-ÊTRE B*

Commençons par le premier emploi de la construction, qui ne fait que confirmer les conclusions que nous venons de tirer à propos de *peut-être* et des nombres dans une approche traditionnelle. Ce qui fait que le changement d'approche, d'une traditionnelle à une constructiviste, n'ait aucune influence, ni sur l'expression de la possibilité attribuée à *peut-être*, ni sur l'approximation exprimée par les nombres ;

les deux descriptions restent intactes. Il n'y a pas d'annulation des conclusions tirées antérieurement. Ce qui est d'une part encourageant pour l'approche traditionnelle, qui est ainsi REconfirmée. Et d'autre part décourageant pour nous, qui avons espéré, en changeant d'approche, tomber sur un effet inattendu de *peut-être* et des nombres lorsque considérés ensemble. Pour rendre ces propos théoriques plus clairs, passons à l'analyse de cas. Il est tiré du quotidien *Ouest France*, quotidien régional français édité à Rennes et vendu dans la région de l'ouest de la France. L'article évoque, fin 2011, la future Fête de l'agriculture qui se tiendra en 2012. À l'entretien participent trois jeunes agriculteurs du canton, coprésidents du comité d'organisation de la Fête. L'article, de petite taille, est conçu en tant que réponse à la question : *Qu'est-ce qu'il y aura de nouveau à la prochaine Fête de l'agriculture ?* et prend la forme d'un bloc, compact, dans lequel le destinataire a des renseignements variés, mais qui ne sont pas toujours centrés sur la question des nouveautés de la prochaine édition :

(1) « C'est tout d'abord une fête départementale de l'agriculture, mais l'édition 2012 sera aussi interrégionale, car nous accueillerons les finales départementale et régionale du championnat de France de labour ; et pour la première fois, un concours interrégional caprin. En février 2011, on a confié l'organisation de cette manifestation aux jeunes agriculteurs du canton de Montaigu : nous sommes quarante jeunes de moins de 35 ans. Au mois d'août, nous avons constitué un comité fête 2012, soit 12 commissions. Cette 28^e édition se déroulera le 8 et 9 septembre 2012, à la Verdonnière de La Bruffière. 400 bénévoles et *peut-être* plus de 30 000 spectateurs ! » (*Ouest France*, 20/12/2011)

Les premiers renseignements concernent directement la problématique des nouveautés de l'édition 2012 de la Fête. On apprend ainsi que l'édition sera cette fois interrégionale, et non plus départementale ; outre cela, l'organisation d'un concours interrégional caprin sera aussi une première. Quant aux autres renseignements du texte, nous avons des doutes à les ranger parmi les nouveautés. Ce sentiment nous vient aussi de l'organisation en bloc du texte, alors qu'au début, on annonçait qu'il s'agissait plutôt d'un entretien avec trois jeunes agriculteurs du canton. D'où notre intuition que le caractère hétérogène de la réponse en bloc consiste en cela que chacun des trois intervenants a donné une réponse ou a rajouté des détails, des précisions par rapport à ce qui venait d'être dit. Cela expliquerait pourquoi tous les renseignements ne concernaient pas exactement la question des nouveautés, mais abordaient aussi des questions liées à d'autres aspects de l'organisation de la fête, tels l'âge des agriculteurs auxquels a été confiée l'organisation de la manifestation et leur nombre. On précise aussi le nombre des commissions, les dates auxquelles la manifestation se tiendra, l'endroit de déroulement, ainsi que le nombre de bénévoles

et de spectateurs attendus. Quelle que soit la nature des renseignements présentés, ils évoquent tous la Fête. Ils sont donc co-orientés au sens où ils constituent des arguments en faveur d'une même conclusion. De plus, entre les arguments il n'y a aucune différence d'ordre qualitatif, appréciatif. Et cela, parce que les éléments sont des arguments orientés vers une conclusion d'ordre factuel. Cette conclusion consiste à *décrire la Fête* sous les aspects indiqués ci-dessus. Quant à la nature des renseignements, nous allons nous intéresser seulement à ceux qui sont exprimés à travers des nombres : « 400 bénévoles et peut-être plus de 30 000 spectateurs ! » et qui est d'ailleurs une façon de matérialiser la construction A, *peut-être* B. À la différence de la forme matérielle initiale de la construction, dans laquelle le rapport de coordination entre A et B était marqué par juxtaposition, dans le présent énoncé il y a coordination par la conjonction *et*. Pourtant, cela n'a aucun effet sur l'hypothèse de départ. Si nous avons préféré marquer le rapport qui existe entre A et B par une virgule, c'est pour des raisons de concision. Ce qui n'empêche pas qu'on puisse trouver dans le discours d'autres formes pour marquer le rapport qui existe entre A et B, comme par exemple l'usage des conjonctions de coordination, telles *et*, *ou*. Revenons à la structure *peut-être* et les nombres. Pour le moment, nous allons nous désintéresser de la signification individuelle de ces deux éléments, tout en favorisant une approche globale de la construction. Cela nous permet de saisir le statut d'exemples de A et B à l'intérieur de la construction. Pour rendre visuellement ce statut plus évident, nous pouvons matériellement imaginer la conclusion factuelle- *décrire la Fête* suivie de deux points (:) et des éléments qui servent à l'exemplifier. En tant qu'exemple, A décrit la fête en référant au nombre de bénévoles attendus à la manifestation, alors que B le fait en référence au nombre de spectateurs censés y assister. Aussi bien A que B sont exprimés par des nombres *ronds* (multiples de base) : A (400), B (30 000) – entre lesquels il y a un grand écart. En outre, ils n'ont pas la même valeur dans le texte. A est plutôt employé sous sa forme *pure*, expression d'une valeur exacte, alors que B exprime, même en absence de *peut-être*, l'approximation. Cela parce que B est difficilement représentable mentalement par le destinataire, car situé assez loin du point zéro. À cela s'ajoutent les effets de l'emploi de *peut-être*, *plus* et du nom - *spectateurs*. L'énonciateur, en utilisant *peut-être* avec sa valeur de possibilité, laisse entendre que B n'est qu'une possibilité parmi d'autres du même paradigme, telles : 20 000 ou 40 000. Si la possibilité s'établit par rapport à un élément paradigmatique supérieur à B, c'est grâce à l'adverbe *plus* qui oblige à une réévaluation de la quantité vers le haut. Quant au terme *spectateur*, lui aussi, il entraîne une approximation, car il exprime,

dans le contexte d'une manifestation pareille, une catégorie difficile à anticiper quantitativement autrement que de manière approximative. Il pourrait faire l'objet de l'expression d'une valeur exacte à condition de se placer dans un contexte où la quantité pourrait être vérifiée à travers le nombre de billets vendus, par exemple. Mais vu que la manifestation dont il est question dans notre texte est plutôt *ouverte*, cela risque d'échapper à une telle description précise.

L'analyse de ce premier exemple nous montre que dans la construction *A, peut-être B*, nous distinguons les instructions portant sur la construction tout entière des instructions sur A et B considérés individuellement. Selon les premières, A et B relèvent des exemples, des arguments co-orientés vers la même conclusion d'ordre factuel : *décrire la Fête*, ce qui n'annule en rien ce que nous venons d'apprendre sur *peut-être* et les nombres en eux-mêmes. En ce sens, A, malgré le fait d'être exprimé par un nombre rond placé, logiquement parlant, assez loin du point zéro, est employé sous sa forme *pure*, expression d'une valeur exacte. Contrairement à B, qui est l'expression de l'approximation. Ce dernier effet est renforcé également par l'usage de *peut-être*. D'où nous concluons que, pour le moment, l'approche constructiviste, sans contredire les propos théoriques sur *peut-être* et les nombres, les renforce. Ce que reconforte l'approche traditionnelle, mais ne nous amène pas à découvrir les effets inattendus tellement convoités. À part le fait que cela aide à préciser le statut d'exemples des arguments A et B en faveur d'une conclusion d'ordre factuel.

2.2. EMPLOI ARGUMENTATIF DE A, PEUT-ÊTRE B

Cette dernière précision, mise en évidence par l'approche constructiviste, selon laquelle A et B sont des exemples en faveur d'une conclusion d'ordre factuel, ne reste pas sans effets. Si nous la reconsidérons dans le cadre du deuxième emploi de *A, peut-être B*, elle nous permet de rendre compte du statut de degrés de ces exemples. Ce qui rend A et B susceptibles d'être analysés sous la forme des « *échelles argumentatives* »⁹. Considérons en ce sens l'exemple ci-dessous :

- (2) « L'administration américaine ne considérerait plus, comme elle l'avait affirmé en septembre, que l'Iran soit techniquement capable, s'il en prend la décision, de se lancer dans la mise au point d'une arme nucléaire – un tel seuil ne sera pas franchi 'avant dix-huit mois, ou peut-être deux ou trois ans', selon les sources du New York Times » (*Le Monde*, 06/01/2010)

⁹ Pour plus de renseignements sur la notion d'*échelle argumentative*, voir O. DUCROT, 1980, *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit, p. 17. L'auteur y distingue *classe argumentative (CA)* et *échelle argumentative (EA)*.

Avant de passer à l'analyse effective de la construction, quelques précisions sur le texte s'imposent. L'article évoque une situation survenue en janvier 2010, mais en même temps, il fait référence à une autre, similaire, produite en septembre 2009. À ce moment (2009), les États-Unis ont considéré que l'Iran représentait un vrai danger du point de vue nucléaire. Ce qui a entraîné des réactions immédiates de la part des grands pouvoirs de l'Europe qui, très sensibles au sujet, ont pris des mesures contre l'Iran. Alors qu'en janvier 2010, les États-Unis reviennent sur leur attitude en la nuancant au sens où ils apprécient à la baisse les capacités de l'Iran en matière de production de l'arme nucléaire. Si nous attirons l'attention sur cet aspect, c'est parce que *peut-être* apparaît dans ce contexte révisionniste. Du coup, il faut comprendre que l'Iran ne représente plus pour le moment un danger parce que ses capacités de production de l'arme nucléaire ne pourraient pas être atteintes *avant 18 mois ou 2 ou 3 ans*. Une précision s'impose sur la nature de A et B, car nous assistons à un changement d'unité temporelle. On passe des *mois* aux *ans*. Ce changement n'est pas à considérer de manière absolue, car la quantité objective augmente évidemment lors du passage à l'unité de rang supérieur, mais de manière relative. Le recours à cette nouvelle unité réduit le nombre associé à elle et, partant, la difficulté de conceptualisation pour le destinataire. Ainsi, dans notre exemple, le choix de *2 ou 3 ans* au lieu de *24 mois ou 36 mois* s'explique par la plus grande facilité chez le destinataire à se représenter *2 ou 3 ans*, plutôt que *24 mois ou 36 mois*. À part cela, une autre explication pourrait venir, et on verra cela un peu plus tard, du caractère argumentatif de la conclusion visée.

Revenons à présent à notre exemple. A et B, gardent leur statut d'exemples, comme dans (1). Ce qui les distingue, c'est le fait que ce ne sont plus des exemples en faveur d'une conclusion d'ordre factuel du type : *Le temps nécessaire à l'Iran pour obtenir l'arme nucléaire est de : 18 mois ou 2 ou 3 ans*. Il est plutôt question d'arguments en faveur d'une conclusion d'ordre appréciatif, qualitatif du type : *L'Iran a besoin de beaucoup de temps pour obtenir l'arme nucléaire*. Dans ce dernier schéma, on ajoute au statut d'exemples de A et B un aspect qualitatif, absent lorsqu'ils étaient considérés en tant qu'arguments pour une conclusion d'ordre factuel. Et partant, il y a des effets sur la façon de considérer les arguments. Si dans (1), il n'y avait aucune différence qualitative entre A et B, cette fois, à cause de la conclusion d'ordre argumentatif, B est argumentativement plus fort que A. Car ce dernier exprime : *peu de temps*, alors que B exprime : *beaucoup de temps*.

Le problème qui se pose par la suite est de savoir comment distinguer les deux emplois, car matériellement, nous avons la même construction : *A, peut-être B*. Pour cela, nous proposons deux tests qui permettent de distinguer les emplois dans lesquels

A et B sont utilisés en tant qu'arguments en faveur d'une conclusion d'ordre factuel des emplois dans lesquels ils font office d'arguments en faveur d'une conclusion d'ordre argumentatif. Le premier consiste à intervertir les arguments à l'intérieur de la construction. Nous allons le faire d'abord sur (1) :

(I) 30 000 spectateurs et *peut-être* 400 bénévoles !

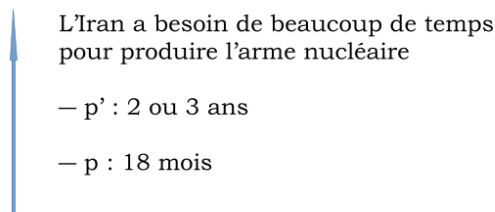
(II) 400 bénévoles et *peut-être* 30 000 spectateurs !

Le résultat est que l'inversion est possible. En d'autres termes, dire (I) ou (II) revient au même. Les deux énoncés sont *identiques* au sens où la conclusion visée reste intacte : *décrire la Fête*. Nous concluons donc que l'ordre des arguments ne compte pas lorsque la conclusion envisagée est d'ordre factuel et A et B ne sont que des exemples parmi d'autres, comme dans une sorte d'énumération.

Contrairement à (1), l'intervention des arguments n'est pas possible dans (2) sans qu'il n'y ait des effets sur la conclusion argumentative :

A. un tel seuil ne sera pas franchi 'avant dix-huit mois, ou *peut-être* deux ou trois ans'

Si nous considérons que la conclusion visée est : *L'Iran a besoin de beaucoup de temps pour produire l'arme nucléaire, deux ou trois ans* est supérieur à *18 mois*. B n'est plus un simple exemple de la conclusion, mais un degré supérieur par rapport à A. Le moyen le plus adéquat de rendre compte visuellement de la force argumentative de B par rapport à A, consiste à faire appel aux « *échelles argumentatives* » de Ducrot :



Si nous tenons quand même à intervertir les arguments, mais toujours en gardant la même conclusion – *L'Iran a besoin de beaucoup de temps pour produire l'arme nucléaire*, l'énoncé :

B. ??? un tel seuil sera franchi 'avant deux ou trois ans ou *peut-être* dix-huit mois'

passé pour peu naturel, car B n'est pas co-orienté argumentativement avec A. Au contraire, il est inférieur à A. Ce qui fait que la construction ne soutient pas la conclusion argumentative. Ce que nous pouvons d'ailleurs remarquer dans l'échelle ci-dessous :

*L'Iran a besoin de beaucoup de temps
pour produire l'arme nucléaire

— p' : 18 mois

— p : 2 ou 3 ans

Pourtant, on pourrait nous objecter que B. est tout à fait dicible. Pour répondre à cette objection qui est d'ailleurs tout à fait juste, nous envisageons deux solutions. Soit nous utilisons les arguments pour soutenir une conclusion d'ordre factuel, du type : *L'Iran a besoin de temps pour produire l'arme nucléaire*, et dans ce cas, il est possible de dire aussi bien A. que B., car les deux sont des exemples. Soit nous changeons de conclusion argumentative : *L'Iran a besoin de peu de temps pour produire l'arme nucléaire*. Ce qui fait que *18 mois* soit plus proche de cette conclusion que *deux ou trois ans*. D'où la force argumentative de B par rapport à A :

L'Iran a besoin de peu de temps
pour produire l'arme nucléaire

— p' : 18 mois

— p : 2 ou 3 ans

L'avantage des échelles argumentatives est de permettre de visualiser matériellement un contenu exclusivement mental. De plus, l'analyse permet de montrer à quel point il est important de considérer, lors d'une analyse en termes argumentatifs, la construction dans son ensemble (*A, peut-être B*), plutôt que chacun des éléments la composant. Et pas en dernier lieu, nous avons la confirmation du fait que les nombres sont argumentativement neutres en dehors de tout emploi discursif. Ils expriment des argumentations faibles ou fortes si mis en relation avec une conclusion donnée. « L'appréciation des quantités ne se fait qu'au travers de ces intentions argumentatives. » (Ducrot, 1983 : 66-67) En leur absence, *18 mois* seul, indépendamment de tout énoncé, n'aurait rien apporté en termes d'appréciation quantitative. Il peut signifier aussi bien *beaucoup de temps* que *peu de temps* selon le contexte d'utilisation. Vu cette ambiguïté selon laquelle un même nombre est passible d'une double interprétation, le texte vient préciser son sens, en y opérant un choix. Il n'en retient que la seconde, à savoir *peu de temps* et en rejette l'autre.

À part ce premier test capable de rendre compte de la différence entre les deux emplois discursifs de la construction *A, peut-être B*, nous en proposons un deuxième,

qui consiste à rajouter l'adverbe intensifieur *même*¹⁰ devant B. Le rajout n'est pas possible lorsque A et B sont des exemples en faveur d'une conclusion d'ordre factuel pour la simple raison qu'il n'y a pas de différence qualitative entre les deux. Ce qui n'est pas le cas dans :

C. Un tel seuil ne sera pas franchi 'avant dix-huit mois, ou *peut-être même* deux ou trois ans'

où la présence de *même* ne fait que renforcer la force argumentative de B en faveur de la conclusion : *L'Iran a besoin de beaucoup de temps pour produire l'arme nucléaire*. Si nous changeons de conclusion : *L'Iran a besoin de peu de temps pour produire l'arme nucléaire*, la présence de *même* serait peu naturelle :

D. ??? Un tel seuil ne sera pas franchi 'avant dix-huit mois, ou *peut-être même* deux ou trois ans'

3. BILAN

Si c'est à faire un bilan, nous constatons que la construction *A, peut-être B* est susceptible d'une double interprétation. D'une part, elle exprime que A et B sont des arguments en faveur d'une conclusion d'ordre factuel et d'autre part elle exprime que les mêmes arguments peuvent soutenir une conclusion d'ordre argumentatif, qualitatif, effet qui reste inaperçu lors d'une approche traditionnelle centrée exclusivement sur A et B. À la lumière d'une approche traditionnelle, on apprend que *peut-être* exprime la possibilité, alors que les nombres, l'approximation. Sans nier ces acquis, l'approche constructiviste rend compte de l'effet qualitatif, argumentatif que peuvent prendre, dans certains contextes, ces deux éléments lorsque considérés ensemble. Dans cette dernière interprétation, A et B ne sont plus de simples exemples dans une énumération, mais des exemples exprimant des degrés. Pour distinguer les deux emplois, nous avons proposé le test de l'interversion des arguments, ainsi que celui de *même*. L'interversion est possible seulement lorsque la conclusion est d'ordre factuel. Alors que le rajout de *même* est possible uniquement lorsque la conclusion est qualitative, argumentative.

On pourrait nous objecter qu'il est paradoxal de considérer B un argument fort, alors qu'il n'exprime que la possibilité à cause de *peut-être*. Pour répondre à cette objection, nous considérons que la possibilité et la force argumentative sont compatibles, car il s'agit de deux niveaux d'analyse différents. La possibilité rend compte du factuel, alors que la force argumentative rend compte de l'argumentation

¹⁰ Voir, à ce propos, l'analyse approfondie de J-C ANSCOMBRE, O. DUCROT, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Liège, P. Mardaga, p. 57-67.

et partant, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'un argument possible dans la factuel soit fort dans l'argumentatif. De plus, nous venons de voir que rien n'empêche de considérer B argumentativement plus fort que A dans :

Un tel seuil ne sera pas franchi 'avant deux ou trois ans, ou *peut-être même* 18 mois'

à condition de servir d'argument en faveur d'une conclusion du type : *L'Iran a besoin de peu de temps pour produire l'arme nucléaire*. Alors que du point de vue factuel, il est moins fort que A. Nous retrouvons une situation similaire dans :

(3) « D'après les experts, le procès pourrait être rapidement bouclé, 'deux semaines, *peut-être même* moins', selon Peter Hanning, professeur de droit à l'université Wayne de Detroit. Le jeune homme encourt la réclusion à perpétuité. » (*Le Monde*, 11/01/2010)

L'exemple est tiré d'un article paru à la rubrique Internationale du journal *Le Monde*. L'article parle du procès du jeune Nigérien Omar Farouk Abdulmutallab accusé d'avoir essayé de faire exploser en vol un avion de ligne américain entre Amsterdam et Michigan. L'incident s'est passé le jour de Noël 2009, alors que le procès commence déjà en janvier 2010. De plus, c'est un procès qui semble finaliser, selon les experts, rapidement : *le procès pourrait être rapidement bouclé, deux semaines, peut-être même moins*, affirme Peter Henning, professeur de droit à l'Université Wayne de Detroit. Nous retrouvons à l'intérieur de l'article la construction A, *peut-être B*. Mais à la différence des exemples précédents, cette fois, il y a seulement A qui est explicitement exprimé par un nombre, alors que B est remplacé par une forme linguistique non numérique, mais qui renvoie indirectement à un nombre, au sens où, à sa place, nous pouvons utiliser une indication numérique du type : *une semaine, cinq jours, trois jours*, etc. Quant au type d'emploi de la construction, il est argumentatif et l'adverbe *rapidement* en témoigne. A et B, tout en exprimant des nombres, expriment des arguments d'ordre qualitatif, B étant plus fort que A. Et partant, A exprime comme degré *rapidement*, alors que B exprime un degré supérieur : *plus rapidement*.

Pourtant, on pourrait nous objecter qu'il est paradoxal que *moins* soit un argument fort, alors qu'étymologiquement parlant, c'est un adverbe qui tient ses racines du latin *minus*, neutre de *minor* et exprime le comparatif d'infériorité de *peu* sous une forme irrégulière : *Il travaille moins / Il est moins grand / Il est moins riche / J'ai moins froid / J'ai moins faim*. (*Le Petit Robert*) La solution que nous envisageons afin de surmonter le paradoxe consiste à considérer la force argumentative et l'infériorité grammaticale comme rendant compte des deux niveaux différents : l'un argumentatif, l'autre factuel.

En termes des *échelles argumentatives* de Ducrot, nous aurons :

- 
- La finalisation du procès se fera rapidement
 - Moins = c'est une façon de dire « le procès sera bouclé très rapidement »
 - Deux semaines = c'est une façon de dire « le procès sera bouclé rapidement »

Toute ambiguïté liée au caractère factuel *vs* argumentatif de la construction *A*, *peut-être B* est ôtée si l'énonciateur même exprime clairement son choix, comme dans :

(4) « Et pour cause. Les cas comme celui de Demjanjuk se comptent par centaines, *peut-être* même par milliers. Des Allemands, bien sûr. Mais aussi des naturalisés américains, des Russes, des Polonais, des Baltes, des Roumains ou des Ukrainiens. » (*Le Monde*, 23/12/2009)

où il n'y a aucun doute par rapport à l'emploi argumentatif de la construction. *A* est une façon de décrire le phénomène d'adhésion au mouvement nazi comme *grave*, alors que *B* correspond au superlatif *très grave*. Au contraire, si l'énonciateur n'avait pas utilisé *même*, la construction aurait été susceptible de double interprétation : factuelle et argumentative.

D'où nous concluons que la principale difficulté consiste à distinguer l'emploi factuel de celui argumentatif en absence de *même*. Car en sa présence, on ne parle que d'emploi argumentatif. La distinction joue un rôle essentiel dans la réception et la compréhension correcte par le destinataire du message que l'énonciateur veut transmettre. Il est essentiel de déterminer si un argument est un simple exemple ou s'il est l'exemple le plus important d'une série donnée. La distinction est d'autant plus importante lorsqu'on parle du domaine de la politique où les situations sont volontairement maintenues dans une zone qui donne lieu à diverses interprétations.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE, Jean-Claude & DUCROT, Oswald, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Liège, Pierre Mardaga.
- BADIOU, Alain, 1990, *Le Nombre et les nombres*, Paris, Seuil.
- CROFT, William, 2001, *Radical Construction Grammar*. Oxford, Oxford University Press.

- DANON-BOILEAU, Laurent, 1993, « Dénombrément, pluriel, singulier », *Faits de langues*, n°2, p. 117-130.
- DUCROT, Oswald, 1980, *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit.
- DUCROT, Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- FISCHER, Jean-Paul, 1993, « L'acquisition du nombre », *Faits de langues*, n°2, p. 7-16.
- NØLKE, Henning, 1993, *Le regard du locuteur : pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.
- RICHET, Bertrand, 2005, « Des nombres et des lettres : expression(s) du nombre en anglais contemporain » in Claude Delmas & Mireille Quivy (éds), *Six études de linguistique, Cercles*, « The Occasional Papers Series », n°2, p. 141-164 (<http://www.cercles.com/occasional/ops2-2005/richet.pdf>)
- RICHET, Bertrand, « Des nombres à prendre ou à l'essai : grammaire de l'approximation numérique », à paraître dans *Anglophonia*.
- RICHET, Bertrand, 2008, « Chiffres à l'appui : nombres et énumérations au service de l'argumentation. Approche contrastive français-anglais », Colloque : Paris XII-UPEC, *Adverbes d'argumentation*.

ENTRE THÉORIE ET PRATIQUE : LA POÉTIQUE DE LA TRADUCTION CHEZ MARIA ȚENCHEA

Georgiana I. BADEA

Professeur des universités, HDR
Université de l'Ouest, Timișoara

INTRODUCTION

La recherche traductologique roumaine, caractérisée par une pluralité de voix et de voies qui soutiennent l'idée d'une traductologie conceptualisée sous différentes formes (Ballard, 2006 : 12-13), intègre la linguistique contrastive, la linguistique du texte, la sociologie et la poétique de la traduction, le comparatisme et la tradition herméneutique, la sémiotique et la critique des traductions. Selon son rapport aux paramètres linguistiques, Maria Țenchea s'inscrit tantôt dans une traductologie contrastive (2015 : 103-119), tantôt dans une traductologie descriptive et normative (2001 : 59-77, 2013 : 353-362, 2006 : 69-79). Nombre d'études témoignent de son apport à la traductologie roumaine (voir Annexe 1). Par la diversité des articles qui examinent la qualité des traductions, Maria Țenchea analyse la problématique de la traduction (produit et processus, modalités de réalisation, critique du texte traduit) et la traductibilité, les volets théorique et pratique de la traductologie couvrant aussi bien le processus de traduction que la traduction comme produit fini (1994, 1999a, 1999b, 2001). Elle contribue également à la formation des traducteurs et étudie la traduction en termes de stratégies, de créativité, développement d'outils, lexicographie spécialisée et normalisation terminologique, recherche et développement du marché (Lungu-Badea et Eiben 2016 : 473-502). Maria Țenchea a appliqué sa recherche dans l'enseignement des langues et de la traduction, à l'Université de l'Ouest de Timișoara où elle a enseigné des disciplines étroitement liées à la traductologie et à la terminologie. Par ces activités pédagogiques et par ses traductions (voir Annexe 2), Maria Țenchea a encouragé la traduction et la formation des traducteurs dans

des champs bien délimités : traduction académique, traduction générale, traduction de poésie (2002), traduction philosophique, traduction scientifique. Dans cette optique, le plan d'études de la filière LEA, montée en 2005 à la Faculté des Lettres, Histoire et Théologie de l'Université de l'Ouest Timișoara, a compris toute une fourchette de cours (initiation à la traduction, histoire de la traduction, métalangage, méthodologie de la traduction, traduction par types de textes, etc.) censés permettre la professionnalisation des traductions et, en l'occurrence, des traducteurs (Țenchea/Lungu-Badea, 2006 : 77).

De 2005 à 2007, sous la direction de Maria Țenchea, les enseignants du Département de Langue et Littérature françaises ont déployé une ample activité de recherche dans le cadre d'un projet financé par le Ministère de l'éducation, Grant n° 1441/2005-2006. Les travaux ont abouti à la publication d'un dictionnaire contextuel bilingue consacré à la terminologie traductologique (2008). Dans les ouvrages de linguistique contrastive (1999a) et de traductologie appliquée (1999b, 2003, 2006), l'auteure annonce clairement son objectif, qu'elle estime « essentiellement pratique » (Țenchea, 1999 : 6), qui vise à « proposer des solutions pour l'activité traduisante, qu'il s'agisse de la traduction didactique ou de la traduction littéraire, ou, de façon plus générale, de la traduction professionnelle » (1999 : 6). Ses recherches ne portent pas que sur la terminologie de la traductologie ou sur les procédés de traduction, mais également sur l'évaluation des traductions (1994, 1999, 2001, 2003). La finalité de ces travaux légitime leur contenu normatif, enraciné dans la linguistique contrastive, mais applicable en traductologie et dans l'enseignement-apprentissage de la traduction. Afin d'améliorer la compétence traductive des traducteurs en formation, dans l'étude *Explicitation et implication...* (2001 : 59-77), Maria Țenchea examine deux procédés de traduction symétriques et complémentaires : l'explicitation et l'implicitation, qu'elle analyse en rapport avec la transposition (changement de catégorie grammaticale) et la modulation, procédés de traduction fondamentaux. Elle étudie également les changements de nature quantitative (ajout vs. suppression), réalisés au niveau des signifiants, mais aussi les changements portant sur le signifié (ajout vs. suppression de sèmes), afin d'améliorer la compétence traductive des traducteurs en formation.

En privilégiant dans ses recherches la pratique traductive, la linguistique contrastive appliquée, le métalangage traductologique et l'évaluation des traductions, Maria Țenchea construit un cadre théorique qui trouve son prolongement naturel dans la traduction d'ouvrages de philosophie (Mircea / Țenchea, 1995, 2015), de poésie. (Petcu / Țenchea, 1994, 2011 ; Alexiu / Țenchea, 2002, 2005 ; Novăcescu / Țenchea, 2016 et 2025), de monographies d'artistes (Velescu / Țenchea, 2015, 2023),

etc. Les aspects mentionnés contextualisent l'analyse comparée et revisitée que je me propose de réaliser sur l'une de ses traductions poétiques (Lungu-Badea, 2006).

QUELQUES PROPOS SUR LA TRADUCTION DE POÉSIE

Dans la foulée de Heidegger, selon lequel

« Toute traduction est en elle-même une interprétation. Elle porte dans son être, sans leur donner voix, tous les fondements, les ouvertures et les niveaux de l'interprétation qui se sont trouvés à son origine. Et l'interprétation n'est, à son tour, que l'accomplissement de la traduction [...]. Conformément à leur essence, l'interprétation et la traduction ne sont qu'une seule et même chose » (1994 : 63-64),

Maria Țenchea comprend que tout exercice de communication comme tout exercice de lecture est un exercice de « traduction » où les vocables sont la matière première, de la même manière que le sont les sons pour la musique et les couleurs pour la peinture. Visant à exprimer l'ineffable, la traduction rend la poésie d'autant plus recréable que la poésie à traduire est intraduisible. À cette fin, elle procède à une « opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existants entre les cultures de deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée » (Cary, 1985 : 85).

Sans que nous insistions sur la dissociation de la forme (le style) et du contenu (le thème), pour l'objectif annoncé, nous retenons dans ce qui suit la prééminence de la première par rapport au second et inversement ou de promouvoir dans un œcuménisme généreux leur nécessité de se déterminer mutuellement (Sontag, 2000 : 13-26). Maria Țenchea scrute la poésie, la rhétorique et les figures de style, elle nuance parfois le relief figural d'une poésie durant l'opération traduisante à cause d'une insuffisante perception de « l'espace intérieur du langage » – de la figure et des mécanismes figuratifs. À cette raison, il convient d'ajouter la conception tenace selon laquelle la figure appartient à la forme du texte, envisagée comme dissociable de son *sens*.

Ces deux grandes tendances, identifiables dans la traduction de poésie sous les désignations de *défiguration* et de *sur-figuration*, courent le risque d'affaiblir ou de supprimer des éléments essentiels du processus de *signifiance* et d'influer soit sur la métaphore vive, soit sur la métaphore lexicalisée. Dans le premier cas de figure, celui de la *métaphore vive*, le traducteur expérimente la « signification émergente créée par

le langage » (Ricoeur) et, inévitablement, il provoque des déperditions susceptibles d'anémier le potentiel figuratif. Dans le cas de la *métaphore lexicalisée*, il se peut que le traducteur retrouve en langue cible (LC) un équivalent métaphorique que le contexte réactive. À l'inverse de la destruction de figures, la *sur-figuration* (ajout de figures), génère une surcharge figurale, issue d'un souci *d'embellir* le texte source (TS), et produit la déformation du *régime figural* du TS.

Maria Țenchea comprend que plus qu'un simple recodage, la traduction de poésie est un art en soi, une « transcréation poétique » (Haroldo de Campos, cité par Oseki Dépré, 2004), une création sinon originale certainement réactive, une activité pratique et de savoir liée à la perception et à la création. La traductrice pratique la « transcréation » pour annihiler une éventuelle intraduisibilité, exploite les codes les plus abstraits afin de créer des nuances au pouvoir imaginaire et harmonique.

Fondé sur la fonction symbolique du langage et sur son pouvoir harmonique, le langage de la poésie focalise des fonctions différentes du langage, justifiant de la sorte le découpage spécifique dans chaque langue. Or, dans la poésie, le poète ne prêtant pas d'attention à la fonction informative, la traductrice est censée transmettre une émotion ineffable, en vue d'éveiller chez le lecteur cible des sentiments et des émotions, mais non pas fatalement analogues à celles que le lecteur source éprouvait, puisque celui-ci interprète subjectivement et différemment la poésie, en fonction du nombre de paramètres. Dans la traduction de poésie, Maria Țenchea ne se contente pas d'actualiser des valeurs connotatives. Au contraire, elle envisage leur extension et commence par l'image-concept qui se rapporte à la fois au contenu sémantique du contexte et à la valeur phonique des mots répétés volontairement, des images-métaphores, des chiffres dotés d'un symbolisme prestigieux.

PRATIQUE DE LA TRADUCTION DE POÉSIE

Pour illustrer les considérations antérieures, nous nous appuyons sur quelques exemples tirés de l'anthologie *Eseu asupra colinei cu ulmi [Essai sur la colline aux ormes]* de Lucian Alexiu, poète qui moyennant le fragmentaire et la discontinuité aboutit à des poèmes de dimensions variées (le poème bref, proche du haïku et du concetto, etc.). Cette anthologie a trouvé son traducteur : Maria Țenchea, *L'art de la séduction* (2002). Elle accepte le défi et répond à ce défi de traduire des poèmes appartenant à différents cycles et périodes de création du poète, caractérisés par des styles et symboles variables, où la polyphonie est maîtresse.

Tout en exploitant les ressources linguistiques, la traductrice recrée des représentations et des symbolisations. Sa traduction de *Treizeci și trei* certifie une compréhension profonde de la littéralité de la forme et de ses sonorités.

TS : **treizeci și trei** de greieri /pe măsura paznicului de noapte la abator / dimpreună cu **treizeci și trei** de izvoare /cu **treizeci și trei** de câni cu lapte / cu **treizeci și trei** de pâini /scoase aburind din /cuptor (*Treizeci și trei*, Alexiu, 2000 : 128)

TC : **trente-trois** grillons / sur la petite table du veilleur de nuit à l'abattoir / avec **trente trois** sources / avec **trente trois** tasses au lait / et **trente trois** pains / sortis tout brûlants / du four (*Trente-trois*)

La traductrice opte pour une dilution : *pe măsura paznicului / sur la petite table du veilleur de nuit*. Bien qu'en français il y ait toute une série de vocables qui puissent désigner une petite table – *guéridon, console, desserte, planchette* –, ceux-ci ne sont pas adéquats, parce qu'ils sont trop spécialisés et renvoient à une image et à une fonction déterminées. Les employer reviendrait à restreindre le sens neutre et générique du texte source dans lequel le syntagme roumain *pe măsura paznicului*, le diminutif *măsura* ne désigne pas un meuble particulier, mais simplement « une petite table ». Le diminutif roumain joue ici un rôle descriptif, sans impliquer une typologie précise de mobilier. Par ce choix traductif, Maria Țenchea restitue la valeur diminutive de *măsura* tout en conservant la neutralité référentielle : il s'agit bien d'une table, mais de dimensions modestes, sans que l'on projette sur elle des caractéristiques étrangères au texte roumain.

La couleur, l'harmonie et le rythme, des éléments plastiques intrinsèques à la poésie, sont recréés par la traductrice dans de suggestifs contextes imagés ou conceptuels. Sans se contenter des correspondances lexicales arbitraires, la traductrice pratique une activité linguistique complexe et capte le sens le plus mélodique des signes, respectant le rythme :

TS : pe un **taler** soarele/ pe celălalt/ viermele din mărul/ abia pârguit (*Terțul exclus*, Alexiu, 2000 :129)

TC : sur **l'un des plateaux de la balance**/ le soleil/ sur l'autre/ le ver dans la pomme/ presque mûre (*Le Tiers exclu*, Alexiu, 2002)

Il n'est pas difficile de remarquer les contraintes linguistique et harmonique qui influent sur la traductrice qui restitue le roum. *taler* par une paraphrase explicative et descriptive, *l'un des plateaux de la balance*. Bien qu'il y ait un emploi métaphorique en français, *dans le (un) plateau*, vu la polysémie du mot, la traductrice opère son choix, éliminant de la sorte toute possible confusion. Dans le TS, le mot *taler* concentre à lui seul une image dense : il désigne à la fois le « plateau de la balance » et, par extension, un espace métaphorique où se déposent des éléments en tension (ici, le soleil et le ver). EN choisissant de développer ce mot en une paraphrase explicative, *l'un des plateaux de*

la balance, la traductrice répond à une double contrainte : linguistique et harmonique. D'une part, la contrainte linguistique : en français, le substantif *plateau* est fortement polysémique – *plateau-repas*, *plaine*, *estrade* – et son emploi isolé aurait pu créer une ambiguïté sémantique et brouiller l'image métaphorique. D'autre part, la contrainte harmonique : la traductrice cherche à conserver une lisibilité poétique en évitant toute interprétation erronée. Ce choix a toutefois des conséquences esthétiques : la concision du roumain, où *taler* suffit à évoquer la balance et sa fonction symbolique, est remplacée par une formulation plus descriptive, moins compacte. Cependant, bien que ce choix diminue la densité poétique du TS, la traduction gagne en clarté et en transparence pour le lecteur francophone. La traduction apparaît donc comme un compromis entre fidélité sémantique (éviter la confusion) et perte stylistique (affaiblissement de l'effet image par la décomposition d'un seul mot en syntagme explicatif).

Dans la poésie, les mots ne sont pas de simples substituts sémantiques, ils deviennent l'écho du sens, grâce à la parfaite cohabitation du son et du sens et à l'association constante de l'idée et du symbole :

TS : stupoarea fiicelor asiei/**contemplând** parthenonul// pasărea coborâtă pe coloana/ de marmoră/ nu era athena/ nu era **zeița cu coif**/ era o bufniță **ce vâna** fluturi de noapte// **atât** (Alexiu, 2000 : 67, *Baedecker*, cycle *Palimpsest*)

TC : stupeur des filles de l'asie/ **devant** le parthénon :// l'oiseau posé sur la colonne/ en marbre/ n'était pas athéna/ n'était pas la **déesse casquée**/ c'était un hibou **chassant** les papillons de nuit// et **rien de plus** (*Baedecker, Histoire naturelle et autres poèmes*, Alexiu, 2002 : 55).

Cette traduction illustre pleinement la remarque de Jakobson selon laquelle, en poésie, « seule la transmutation poétique est possible ». Le traducteur ne cherche pas à reproduire mécaniquement des équivalents lexicaux, mais à recréer une harmonie où son et sens coexistent. Les procédés observés – transposition (*zeița cu coif*, *la déesse casquée*), recours au gérondif (*bufniță ce vâna* – *un hibou chassant*), modulation (*contemplând* – *devant*), dilution (*atât* – *rien de plus*) montrent que l'adaptation formelle est toujours guidée par la cohérence poétique du texte. Ce qui pourrait apparaître comme perte (par exemple, la simplification et la traduction d'un verbe par un adverbe, *contemplând parthenonul* – *devant le parthénon*) devient en réalité un gain d'implication, qui maintient la densité symbolique du poème. Ainsi, loin de trahir le TS, la traductrice refuse un transfert linguistique, reconstruit l'équilibre subtil entre idée, image et rythme et recrée sa cohérence globale en préservant le rapport entre sens, sonorité et symbole.

Dans *Eden, Printemps préraphaélite* ou *Narcisse*, la traductrice se préoccupe de la réception des éléments accueillis par la culture traduisante. Notons dans ce qui suit la justesse de la traduction qui conserve à la fois la densité plastique de l'image et son ancrage culturel :

TS : în pacea grădinii/ șarpele își răsuțește trupul/ ca un burghiu (*Eden* Alexiu, 2000 :88).

TC : dans la paix du jardin/ le serpent tord son corps/ comme une vrille (*Eden*).

La traductrice remplace l'outil mécanique (*burghiu*) par une image végétale (*vrille*), naturelle et poétique en français, sans qu'elle amoindrisse la force suggestive du TS. Ce type d'adaptation illustre son rôle de « cicérone de lecture » : elle oriente le lecteur francophone vers une réception esthétique fluide, où chaque ajustement linguistique (préposition, déterminant, adjectif) sert à la recreation d'une bonne poésie en français.

Le volume comprend aussi des poèmes plus amples, tel *Grupul nominal* [*Le groupe nominal*] excellemment commenté par la traductrice dans l'étude *Sur la traduction de la poésie en Roumanie* (2006). Même si la poésie résiste certainement au transfert interlinguistique, la traductrice parvient à recréer son univers de l'idéation. Dans l'exemple qui suit,

TS : mirosul toamnei// dinspre insule/ brun de migdale amare/ roșu aprins—// cometa/aidoma cozii micului răpitor/ în fluxul obscur al luminii/ de asfințit (*Finisterre*, Alexiu, 2000 : 115)

TC : l'odeur de l'automne// du côté des îles/ brun couleur d'amande/ rouge éclatant// la comète/ telle la queue du petit rapace/ dans le flux obscur/ de la lumière/ du couchant (*Finistère*, Alexiu, 2002 : 109),

on peut remarquer que la traduction française témoigne d'une remarquable fidélité à l'étrangeté syntaxique et à la densité lyrique de l'original. Le choix de préserver les syntagmes nominaux en cascade, qui remplacent la logique verbale, conserve la tension entre fixité et mouvement, caractéristique du « néo-concettisme » évoqué par Saplacan (2000 : 212-213).

La poésie extrêmement personnelle de Lucian Alexiu, moderne et raffinée, cependant riche en allusions livresques, « suscite toujours une émotion intelligente » (R. Saplacan dans Alexiu, 2000). Dans le cycle *Palimpseste*, les divers sédiments culturels sont superposables, tandis que la subtilité des juxtapositions et des oppositions a comme effet la stupeur. Le poète cultive le poème bref « de concentration maximale, cristallise autour d'un noyau impressionniste » (Pop dans Alexiu, 2002 : 13),

par conséquent, la traductrice se soumet volontiers à ce travail d'exégèse, puisque l'analyse du rythme, en tant que prélude à la traduction, met en évidence à la fois l'impossibilité de principe et la vitalité concrète de la traduction poétique : « lorsqu'on interprète une œuvre d'art, l'objet (l'œuvre elle-même) et le sujet (la culture du critique) se déterminent réciproquement » (Nanni, 1991 : 3-4).

En suivant de près le chemin du poète, la traductrice manifeste une vigilance particulière à l'égard de la construction du texte et du fonctionnement de ses mécanismes (Pop dans Alexiu, 2002 : 15). Or, tout être humain est d'une certaine manière bilingue, dans la mesure où il s'agit d'un bilinguisme intrapersonnel : les idées qui naissent dans l'esprit sont restituées par des mots, des sons, des couleurs. La traduction poétique apparaît ainsi comme une transposition encore plus complexe, qui entraîne inévitablement une certaine inégalité entre le texte source et sa « transcréation poétique ». Cependant, la traductrice s'efforce de ne pas altérer la mesure ni le rythme. L'axe syntagmatique revêt ici une importance comparable à celle qu'il a dans la traduction biblique. Car, si toute traduction vise à transmettre un contenu informatif plutôt qu'une structure linguistique, la poésie, elle, ne livre pas une information : elle tente d'exprimer l'inexprimable, de donner forme à l'ineffable.

TS : de când *nu s-a mai auzit* de pânda unei corăbii (*Cornetul...*)

TC : depuis qu'on *n'aperçoit* plus/ de toile à l'horizon

La traduction française du vers déplace l'accent sensoriel : alors que le TS évoque l'absence de bruit (« *nu s-a mai auzit* »), le TC met en avant l'absence de vision (« *on n'aperçoit plus* »). Ce passage de l'auditif au visuel transforme la nature de l'expérience poétique : le silence, marque d'un monde englouti, devient un horizon vide, marqué par le regard. Ce choix peut paraître une perte si l'on valorise la fidélité littérale, car le TS met en scène une poésie de l'inaudible, du retrait sonore. Pourtant, il révèle aussi une conception de la traduction comme équivalence poétique plutôt que linguistique. La traductrice adapte le vers à un imaginaire plus immédiatement accessible au lecteur francophone, en privilégiant l'image visuelle sur l'impression sonore. On retrouve ici la tension constitutive de toute traduction poétique : préserver la singularité de l'original ou recréer, par un déplacement, une expérience esthétique équivalente. L'exemple analysé met en évidence l'étroite corrélation entre la langue poétique et les modalités de la perception. Les images auditives, visuelles et tactiles s'enracinent dans cette articulation originelle. Or, transposer l'ineffable constitue une entreprise particulièrement ardue : plus un texte tend vers l'intraduisible, plus se manifeste la créativité réactive du traducteur. La difficulté est renforcée par la distance entre les deux langues, où un nom peut être sous-entendu dans l'une, mais non dans

l'autre, entraînant des choix d'ellipse ou d'explicitation. La réussite d'une traduction poétique d'une telle subtilité repose sur une véritable empathie – ou congénialité – entre le poète et sa traductrice, empathie soutenue par une stratégie de traduction littérale au sens bermanien, c'est-à-dire ouverte à la lettre du texte.

Comment, dès lors, traduire la poésie ? La traductrice, animée d'un véritable goût de l'altérité, s'est attachée à restituer le texte poétique en recourant systématiquement aux équivalences. Chez Alexiu, on observe un refus explicite d'identifier le vers à la poésie et, par conséquent, de l'opposer à la prose. Le poète élabore une conception du rythme qui lui est propre, indépendante de la tradition, puisque, comme l'affirme Meschonnic, « le rythme n'est plus, même si certains délettrés ne s'en sont pas aperçus, l'alternance du pan-pan sur la joue du métricien métronome. Mais le rythme est l'organisation-langage du continu dont nous sommes faits » (1999). Maria Țenchea cultive les vertus du langage, conjugue ses fonctions et reproduit une esthétique poétique, une « pensée poétique [...] qui transforme la poésie par un sujet et le sujet par la poésie » (Meschonnic, 1999). Cette conception du sens implique un refus de sacraliser le langage. Pour atteindre cet objectif, le poète recourt à des constructions proches de l'aphorisme. Ses poèmes-définitions, ainsi que le souligne Pop, « peuvent devenir des paraboles sui generis » (Pop dans Alexiu, 2002 : 14). Quant aux « calligrammes », ils prolongent la répétition d'un même syntagme, les effets poétiques résultant précisément de la récurrence d'un identique schéma de construction. Par exemple, pour les vers

TS : în zbor planat / în zbor planat / în zbor planat (*Canon*, Alexiu, 2000 : 132)

TC : en vol plané / en vol plané / en vol plané (*Canon*),

la traductrice respecte la simplicité lexicale et l'effet hypnotique de la répétition. La traduction transmet l'image d'un mouvement aérien suspendu sans alourdir le texte, ce qui en fait un équivalent fonctionnel satisfaisant. Fidèle, la traduction conserve l'anaphore qui produit l'effet de rythme et d'insistance. La pertinence du choix de « en vol plané » est confirmée par la restitution du sens métaphorique de la suspension, tout en gardant la fluidité poétique. Bien que la sonorité soit un peu plus lourde en français (le [é] accentué est plus fermé que le [a] roumain), mais la musicalité répétitive est préservée.

Dans l'exemple suivant, la traductrice restitue avec succès la tension esthétique entre le sublime et le cruel. Le choix des équivalents (« pourpres », « jaillissant », « royale perversion »), garde l'intensité symboliste et la charge oxymorique du texte roumain. On pourrait nuancer légèrement « couvertes d'épines » pour renforcer l'idée de surcharge (« alourdies d'épines », par exemple), mais dans l'ensemble, la traduction est élégante et fidèle

TS : mănunchiul de flori purpurii / izbucnind din mijlocul ramurilor încărcate de spini ://regală perversiune /a sălbaticiei / inocentei / naturi (*Primăvară preraphaelită, ciclul Istorie naturală*, Alexiu, 2000 : 89)

TC : un bouquet de fleurs pourpres / jaillissant dans les branches/couvertes d'épines : // royale perversion de la sauvage / innocente / nature (*Printemps préraphaélite*).

La restitution de *mănunchiul de flori purpurii* par *un bouquet de fleurs pourpres* est très juste, « pourpres » rend la connotation noble et violente du violet/rouge, tout en conservant l'intensité visuelle. Le choix du gérondif « jaillissant » pour « izbucnind » rend l'idée d'explosion, de surgissement vital. Bien que l'unité de traduction *încărcate de spini* soit simplifiée dans le syntagme *couvertes d'épines* qui diminue le fardeau, sa lourdeur de la charge étant moins accentuée en français, le choix fonctionne. La segmentation du *vers sălbaticiei / inocentei / naturi* est adroitement conservée, ce qui maintient le rythme haché et emphatique. La traductrice maintient à la fois le rythme formel (répétition, segmentation) et l'intensité sémantique (images de vol, explosion florale, oxymore poétique – « royale perversion »). Si le premier exemple illustre une fidélité fonctionnelle simple, le second manifeste un travail plus subtil de restitution des images complexes, où l'équilibre entre fidélité lexicale et effet poétique est bien respecté.

Tout en partant de l'idée que « bon français » n'est pas toujours « bonne poésie », cette traduction poétique s'ouvre à la *lettre* du texte traduit et conserve la distorsion et la tension syntaxiques. Elle s'y confie, réalisant ainsi une littéralité que l'on pourrait qualifier de « seconde », puisqu'elle ne se confond pas avec le mot à mot ; au contraire, elle suppose une analyse préalable et féconde de la langue œuvrée que l'on traduit. La traductrice fait ainsi droit et justice au corps de la langue, à sa matérialité sémantique, syntaxique, lexicale, phonétique, référentielle, ainsi qu'au tempo qui la constitue comme *acte de pensée* (cf. Berman). Maria Țenchea saisit l'idée centrale et la reformule par les mots appropriés dans la langue française, sans perdre l'humour et le style du TS (en roumain), prouvant ainsi que sa conception traductologique sur l'explicitation, l'équivalence et la modulation, 1994, 1999, 2001, 2004) est intégralement mise en œuvre dans la pratique de la traduction. Par exemple :

TS : la apus / *polifem* iese în pragul peșterii / cu un cornet de înghețată în mână / privește plictisit peste întinderea mării / mănâncă distrat // țiștue din buze / încă o zi pierdută / încă un secol / *de când nu s-a mai auzit de pânda unei corăbii* / nici *dușmanii pe care îi aștepți* nu mai vin (*Cornetul cu înghețată al lui Polifem*, Alexiu, 2000 : 21)

TC : au crépuscule / *polyphème* sort sur le seuil de sa grotte / un cornet de glace à la main / il jette un regard ennuyé sur l'étendue de la mer / mange distraitemment // il fait claquer ses lèvres / encore une journée de perdue/ encore un siècle / *depuis*

qu'on n'aperçoit plus / de toiles à l'horizon/ et les ennemis attendus / n'arrivent plus
 (*Le cornet de glace de Polyphème*, Alexiu, 2002 : 35).

La traductrice restitue fidèlement la scène ironique et désabusée de Polyphème : l'ancrage mythologique est conservé, de même que le contraste comique entre la grandeur épique et le geste trivial de manger une glace. Le choix *toiles à l'horizon* illustre une adaptation poétique affinée, qui fluidifie la lecture en français tout en respectant le sens. Toutefois, certains choix (« ennuyé » pour « plictisit », moins expressif que « lassé » ou « désabusé »), atténuent légèrement la tonalité de lassitude et d'absurde présente dans le texte roumain. Dans l'ensemble, le TC rend efficacement l'image et le ton, tout en assumant des micro-adaptations stylistiques propres au français, se caractérisant par une fidélité lexicale et rythmique (*encore une journée perdue / encore un siècle*), des équivalences simples et efficaces (*un cornet de glace à la main*), des choix, concrets et imagés (*il fait claquer ses lèvres*) et d'adaptation poétique réussie, plus limpide en français qu'une traduction littérale (*toiles à l'horizon*). Sémantiquement parlant, entre le mot « cornet » et l'expression « il fait claquer ses lèvres » de plaisir, sémantiquement parlant, il y a un rapport dénotatif. Mais sur le plan symbolique, entre ces deux vocables, il y a un rapport de caractère allusif destiné à mettre en valeur un développement psychologique d'ordre intuitif, qui va d'une réalité concrète à une réalité jugée sur le plan de l'idée. Cela revient à dire qu'il faut partir non pas des mots, mais des images qui s'en dégagent. Polyphème mange distraitement en attendant la grande proie. Traduire la poésie, c'est un travail de cyclope, pour préserver l'allusion et la traductrice accède à garder le rythme fragmenté et l'intonation ironique-mélancolique de l'original.

Lorsque la traduction est réalisée par un traducteur dont la langue maternelle est la langue source, le risque d'ethnocentrisme est réduit : il ne ramène pas le texte à sa propre culture, mais il doit au contraire l'exporter. Ne pouvant considérer le texte étranger comme une altérité, il est contraint de « se projeter hors de soi-même, oublier tout, nier son identité individuelle et culturelle ». De ce fait, il conservera « un certain degré d'altérité » perceptible dans le texte cible, mais qui ne sera jamais une forme « d'annexion ou d'imitation transformationnelle (hypertextuelle) ». Maria Țenchea réalise une annexion du sens qu'elle capte, tenant compte du corps de la langue et de la pluralité des significations contextuelles, s'avérant une fine connaisseuse du français et de l'effet poétique, de la musicalité et de la valeur représentative, communicative ou symbolique des images. S'apercevant que « toute métonymie est légèrement métaphorique et toute métaphore a une teinte métonymique » (Jakobson, 1963 : 238), la traductrice, linguiste de formation, maîtrisant remarquablement les

figures, veille au choix des éléments qui renforcent la valeur poétique. Elle respecte le « principe de similarité et de contraste sémantiques », de même que « le parallélisme métrique et l'équivalence phonique » (Jakobson 1963 : 66-67). Son enjeu majeur est de restituer le « sens profond et symbolique du message poétique », tout en respectant la valeur contextuelle des éléments.

La traduction poétique, comme toute pratique artistique, est avant tout expérience et dialogue avec la tradition. Elle conjugue art et technique, « conçus à la lumière des connaissances et des techniques acquises empiriquement », et doit être envisagée dans sa dimension créative autant que contrainte. Enfin, l'aborder dans une perspective sémiotique et sémantique (Ladmiral, 1979) permet d'en restituer à la fois la valeur stylistique et la portée herméneutique.

CONCLUSION

La traduction des poèmes d'Alexiu illustre la cohérence entre les réflexions théoriques de Maria Țenchea et sa pratique. Auteure de plusieurs ouvrages traductologiques, elle refuse de réduire la traduction poétique à un simple transfert linguistique et insiste sur l'importance de l'axe syntagmatique (Țenchea, 2006, 2012) ainsi que du rythme comme principe organisateur du texte (Țenchea, 2005). Son approche relève d'une fidélité « littérale » au sens bermanien, entendue comme ouverture à la lettre du texte, tout en assumant la nécessité de la recreation pour préserver l'expérience poétique et proposer aux lecteurs une expérience poétique probable. Sa démarche conjugue ainsi rigueur herméneutique et sensibilité esthétique, faisant de la traduction l'espace où théorie et pratique dialoguent.

ANNEXE 1. LISTE SÉLECTIVE DES PUBLICATIONS SIGNÉES PAR MARIA ȚENCHEA¹

OUVRAGES

Études contrastives (français-roumain), Timișoara, Editura Hestia, 1999a.

Études de traductologie, Timișoara, Editura Mirton, 1999b.

(coord.) *Dicționar contextual de termeni traductologici franceză-română*, Editura Universității de Vest, Timișoara, 2008.

ARTICLES

« Linguistique contrastive et enseignement de la traduction raisonnée », dans G. Lungu-Badea & A. Pelea (éds.), *Enseigner et apprendre à «traduire de façon raisonnée»*, Timișoara, Editura Universității de Vest, Colecția « Aula Magna », Seria Traductologie, 2015, p. 103-119.

« Le traducteur en tant que créateur. Étude de cas : la traduction en français d'un poème philosophique écrit en roumain », dans *Créativité et expressivité dulen français, Journées Scientifiques Internationales*, n° 3, Sibiu, Éditions Universitaires „Lucian Blaga”, 2012, p. 223-237.

« Verbes et adverbess aspectuels, termes «explicitants» dans l'opération traduisante », dans *Temps, aspect et classes de mots : études théoriques et didactiques*, E. Arjoca-Ieremia, C. Avézard-Roger, J.Goes, E. Moline et A. Tihu (éds.), Arras, Artois Presses Université, 2011.

« Les énoncés français comportant le pronom LE dit «neutre» : problèmes de traduction en roumain », dans *Comparatio delectat* (Akten der VI. Internationalen Arbeitstagung zu, romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich, Innsbruck, 3.-5. September 2008), E. Lavric, W. Pöckl, F. Schallhart Hrsg., Peter Lang, 2010, Teil 2, p. 679-693.

« Sur la traduction de la poésie en Roumanie », dans *(H)A crise da poesia na Brasil, na França, na Europa e outro latitudes – La crise de la poésie au Brésil, en France, en Europe et en d'autres latitudes* (textes réunis par E. Santana, A. Brasileiro et A. Vuillemin), Editura LIMES/Ed.Rafael de Surtis/Editora da UEFS, 2006, p. 274-286.

(en collaboration avec Georgiana Lungu-Badea), « Perspectives roumaines sur la traductologie », dans M. Ballard (éd.), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras, Artois Presses Université, 2006, p. 69-79.

¹ Une liste plus ample est disponible dans Lungu-Badea et Eiben (2016 : 473- 502).

- « Reflecții privind statutul traducerilor și al traducătorilor », dans *Ulysse*, nr. 1, 2005, <http://www.ulyse-online.com>.
- « Le rôle du commentaire de traduction dans la formation des traducteurs », dans *Comunicare profesională și traductologie* (Lucrările Conferinței Internaționale 25-26.09.2003), Timișoara, Ed. Orizonturi Universitare, 2004, p. 181-186.
- « Explicitation et implication dans l'opération traduisante », dans *Traductologie, linguistique et traduction*, Études réunies par Michel Ballard et Ahmed El Kaladi, Artois Presses Université, 2003, p. 109-126.
- « L'intégration européenne et les exigences du professionnalisme dans l'activité traductionnelle (domaine du tourisme) », dans *Teritorii actuale ale traducerii. Territoires actuels de la traduction* (Actes du Colloque international « Traduire l'Europe », Cluj-Napoca, 9-10.03.2001), Cluj-Napoca, Ed. Echinox, 2002, p. 170-181.
- « Explicitation et implication dans l'opération traduisante » dans M. Țenchea (éd.) *Mélanges offerts au professeur Eugen Tănase*, Timișoara, Editura de Vest, 2001, pp. 59-77.
- « Traduction et explicitation », *Actes du Colloque international „Le français langue étrangère à l'Université (théorie et pratique)*, Université de Varsovie, 1994, pp. 163-172.

ANNEXE 2. TRADUCTIONS (SÉLECTION) EFFECTUÉES PAR MARIA ȚENCHEA

- Alexiu, Lucian (2019), *Terțul exclus / Le tiers exclu*, Iași, Junimea.
- Alexiu, Lucian (2005). *Polilog – Polylogue*, Timișoara, Ed. Anthropos.
- Alexiu, Lucian (2002). *L'art de la séduction. Poèmes*, traduit du roumain par Maria Țenchea, Préface par Ion Pop, Timișoara, Hestia.
- Mircea, Corneliu (à paraître en 2026). *Nostalgie de l'absolu*, Paris, Kimé.
- Mircea, Corneliu (2015). *Traité de l'Être*, Paris, Kimé, coll. « Philosophie en cours ».
- Mircea, Corneliu (2015). *Traité de l'Être*, Paris, Kimé, coll. « Philosophie en cours ».
- Mircea, Corneliu (1995). *Dialoguri despre fință – Dialogues sur l'être* (ed. bilingvă), Timișoara, Ed. Amarcord.
- Novăcescu, Constantin (2025). *Locul / Le lieu*, Timișoara, Timișoara, Ed. Waldpress.
- Novăcescu, Constantin (2017). *Floarea nisipurilor / La fleur des sables* (poèmes), Timișoara, Ed. Waldpress.
- Petcu, Mirel Radu (2011). *Inelele credinței – Les anneaux de la foi*, Cluj-Napoca, Ed. Echinox.

Velescu, Cristian-Robert (2015). *Autour de l'atelier de Constantin Brancusi : chemins des modernités, chemins des avant-gardes*, București, Editura Univers Enciclopedic Gold.

(avec Șomfăleanu Liliana)

Pintilie, Petru (2001). *Liziera – La lisière* (roman), Timișoara, Ed. Mirton.

(avec Opreanu Rodica)

Petcu, Mirel Radu (1994). *Semne însingurate – Signes solitaires* (poème), Timișoara, Ed. Excelsior

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEXIU, Lucian, *Eseu asupra columnei cu ulmi. Poeme*, Postfață de Radu Săplăcan, Timișoara, Hestia, 2000.
- BALLARD, Michel (coord.), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Artois Presses Universités, Collection « traductologie » 2006.
- BERMAN, Antoine, « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte* 4, 1985a, pp. 67-81.
- BERMAN, Antoine, « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction*, Ed. Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1985b, pp. 35-150.
- CARY, Edmond : *Comment faut-il traduire ?*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1985.
- HEIDEGGER, Martin, *Heraklit*, Francfort, Klostermann, [1943/44] 1994.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, t. 1, Paris, Les éditions de Minuit, 1963.
- LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979.
- LUNGU-BADEA, Georgiana, « Questions sur la traduction de poésie », *AUT*, Filologie, XLIV, 2006, pp. 131-144.
- LUNGU-BADEA, Georgiana, « Sur la fragilité des signes. Diverses questions sur la traduction de poésie », *Annales Universitatis Apulensis. Series Philologica*, 2005, 6 (1), pp. 259-270.
- LUNGU-BADEA, Georgiana, EIBEN, Ileana-Neli, *Sur les traductions et la traductologie au Département de langue et littérature françaises de l'Université de l'Ouest de Timișoara (1966-2016)*, dans *Le français à l'Université de l'Ouest de Timișoara : un demi-siècle d'enseignement et de recherche (1966-2016)*, Mariana Pitar (coord.), Editura Universității de Vest Timișoara, 2016, pp. 473-502.
- MESCHONNIC, Henri, *Manifeste pour un parti du rythme*, 1999. Consulté le 5 avril 2022.
URL : <http://www.berlol.net/mescho2.htm>
- NANNI, Luciano, « Art et critique : la liberté en tant que pertinence », *Cahiers de Ferdinand de Saussure*, 1991, n°45, pp. 249–60.
- OSEKI-DÉPRÉ, Inès (éd.), *Traduction et poésie*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.
- SONTAG, Susan, *Împotriva interpretării*, București, Editura Univers, 2000.

LE PARADOXE EST QUE P / L'ERREUR
SERAIT DE INF :
REMARQUES SUR LE FONCTIONNEMENT
DE QUELQUES NOMS SOUS-SPÉCIFIÉS (NSS)
AYANT DES USAGES ATTITUDINAUX

Alexandra CUNIȚĂ

Professeure émérite
Université de Bucarest

*Il y a [...] un « enveloppement réciproque »¹
de la parole et de la pensée.
(P. Leconte, Merleau-Ponty,
une esthétique du langage, 2023 : 18)*

INTRODUCTION

Paradoxe et *erreur*, les deux noms sujets des structures mentionnées dans le titre de la présente contribution, sont des dénominations caractérisées par une « sous-spécification d'ordre sémantico-conceptuel » – en ce sens qu'elles « ne donnent pas naissance à des représentations précises [...] des objets auxquels [elles] renvoient virtuellement » (Legallois 2006) – et qui, de ce fait, sont nécessairement associées à des compléments propositionnels (CP) qui en fournissent le référent. La pauvreté sémantique qui les caractérise – et qui réduit à zéro leur référentialité propre, suggérant de la sorte des similitudes avec les pronoms anaphoriques ou faisant penser à un emploi indexical – leur permet d'entrer en relation avec des segments linguistiques de longueur variable, allant jusqu'aux dimensions d'une proposition ou d'une suite de propositions, grâce auxquels une relation d'« identité d'expérience » (Schmid 2000, *apud* Flaux 2021) s'établit temporairement dans le discours entre ces « noms-contenants » et une configuration référentielle relativement simple ou, au contraire, bien compliquée, imposée par la situation de communication. Au dire de certains chercheurs, le nombre

¹ Pour l'expression citée, voir M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 212.

des unités lexicales qui servent à labelliser par un élément nominal une information plus ou moins complexe remonterait à plusieurs centaines, mais les chiffres varient d'une part, avec les classes de mots – noms proprement dits ou bien noms et résultats de nominalisations adjectivales et verbales – prises en considération pour le calcul global, d'autre part, avec la diversité des structures syntaxiques considérées comme révélatrices de la nature de ces lexèmes. Nombreuses et hétérogènes, ces unités se répartissent entre plusieurs classes dont chacune se divise à son tour en sous-classes. Les noms sous-spécifiés sur lesquels porteront nos remarques sont des noms généraux inclus dans la classe qu'à la suite de Schmid (2000 : 4), Adler (2012 : 13-14) appelle « des noms factuels ayant des usages attitudeaux, c'est-à-dire qui transmettent l'attitude du locuteur à l'égard de la réalité couverte ». Expriment un jugement évaluatif sur l'état des choses transmis par la complémentation propositionnelle :

- (i) Le véritable *prodige serait de* nous maintenir jusqu'aux portes de la mort dans l'état et avec l'apparence d'un adulte de trente ou quarante ans, frais et dispos, de nous installer à tout jamais dans l'âge de notre choix. (P. Bruckner, *Une brève éternité. Philosophie de la longévité*, 28)

ces « noms-contenants » sont des marques de la subjectivité. En tant que subjectivèmes, dans la présente contribution ils seront interprétés et décrits à la lumière des principes fondamentaux de la théorie des modalités de Gosselin (2010). Contribution empirique, l'analyse à laquelle nous procéderons ne sera pas menée dans une perspective quantitative, même si les spécialistes du domaine sont d'avis que la fréquence d'emploi de ces mots dans divers genres de discours est un paramètre particulièrement important pour leur caractérisation, pour l'identification des noms généraux de toute espèce.

L'étude – portant sur des exemples fournis par les dictionnaires et surtout par des textes littéraires du XX^e siècle et du premier quart du XXI^e siècle – est structurée en deux parties : la première partie reprend et développe la description des NSS esquissée ci-dessus ; la seconde est réservée à la présentation des fonctions que les noms généraux attitudeaux assurent, comme d'ailleurs toutes les classes de « contenants », au niveau du texte. La conclusion de l'étude passe en revue les résultats de l'analyse et propose un bref arrêt sur des perspectives potentielles de la recherche.

1. APPROCHE SÉMANTIQUE ET SYNTAXIQUE DES NOMS SOUS-SPÉCIFIÉS

1.2. LES NOMS GÉNÉRAUX

Identifiés pour la première fois en tant que catégorie distincte de formes nominales par Halliday et Hasan (1976), les noms généraux (*general nouns*) sont

des unités lexicales caractérisées par une grande pauvreté descriptive – ayant donc une intension réduite et une extension très large – qui doivent s'appuyer sur leur environnement discursif pour y chercher l'actualisation nécessaire. Sans disposer d'un contenu conceptuel inhérent rigoureusement délimité, ces mots qui ne sont pas porteurs de concepts bien définis² sont vus comme des « contenant » destinés à « encapsuler » dans une forme nominale unique une réalité extralinguistique parfois très complexe, choisie par le sujet énonciateur/locuteur – à la suite d'une option individuelle ou illustrant une orientation collective – dans une situation de communication donnée et à un moment précis de la communication. Permettant en quelque sorte la « réification » de l'extralinguistique abstrait – situations, événements, actions – ou, plus rarement, concret – objets et même personnes –, les NSS servent à la formation de concepts « provisoires », plus faciles à loger, en tant que désignations uniques, dans la mémoire des participants aux échanges verbaux et, si nécessaire, à remémorer à distance, au cours de la communication (au cas où ils n'y seraient pas repris par des pronoms anaphoriques) :

- (ii) [...] La défaite à Lisbonne *n'est pas une catastrophe*, c'est récupérable. *La catastrophe est que* je manque maintenant de trois joueurs importants et je dois leur trouver des remplaçants. (*apud* Adler 2012 : 18)

Vus comme une espèce de « récipients » vides, de « conteneurs », « coquilles » ou « capsules » dont on se servirait pour envelopper et porter plus ou moins loin dans le discours un contenu qui n'est pas le leur, afin d'offrir au destinataire du message non seulement une information, attendue ou non, sur une parcelle de la réalité extralinguistique évoquée mais aussi une sorte d'avertissement quant au type de jugement formulé par l'énonciateur sur le sujet dont il parle, ces désignateurs provisoires et contingents, chargés de rôles divers au niveau des productions discursives, parviennent à donner aux acteurs en question « l'illusion de frontières conceptuelles stables et rigides » (Legallois 2006) dans un domaine où le flou règne, en fait, en maître absolu. Ces termes remplissent une fonction essentielle pour le succès de la communication : ils contribuent à maintenir dans les conditions requises la triple relation entre énonciateur (émetteur, locuteur, scripteur), énonciataire (auditeur, lecteur, interlocuteur) et messages échangés. Les principales propriétés qu'ils possèdent ont probablement inspiré les linguistes ayant eu l'idée de proposer des noms qui les désignent et distinguent en même temps d'autres classes de mots. Voici quelques-uns de ces noms, mentionnés entre autres par Adler (2012 : 11-13) et

² On pourrait se demander avec Legallois (2006) à quel prototype renverrait, dans ce type d'emplois, des mots comme *problème, erreur, prodige, difficulté...*

par Flaux (2021) : « container nouns » (Vendler 1968), « anaphoric nouns » (Francis 1986), « carrier nouns » (Ivanič 1991), « labels » (Francis 1994), « conceptual shells » ou « shell nouns » (Schmid 2000) – dont les hétéronymes français proposés par les spécialistes du domaine sont « noms-coquilles /-carapaces » –, « signalling nouns » (Flowerdew 2003) ; quelques autres dénominations s’y ajoutent, qui évoquent plutôt les particularités de leur contenu sémantique : « general nouns » (Halliday & Hasan 1976), « low-content nouns » (Bolinger 1977), « unspecific nouns » (Winter 1992), « broad sense nouns » (Francis 1993). Comme l’affirment Kleiber & Lammert dans la « Présentation » du numéro 26 de la revue *Scolia*, c’est « par commodité et nécessité identificatoires » que l’équipe *Scolia* de Strasbourg a choisi d’appeler « sommitaux » ces noms sous-spécifiés, renvoyant ainsi, indirectement, aux taxinomies lexicales de type « Hiérarchie-être »³. Avant de clore la liste des dénominations utilisées par les linguistes pour désigner cette catégorie de formes nominales, nous aimerions mentionner un dernier point de vue, celui de Maria Țenchea, professeure des universités affiliée à l’Université de Timișoara, aujourd’hui à la retraite, linguiste réputée, traductrice et traductologue chevronnée à qui nous adressons ici un vibrant hommage. Sa longue expérience de traductrice, doublée d’une réflexion permanente en traductologie, l’a amenée à conclure que, lorsqu’il transpose des textes roumains en français et vice-versa, le « passeur » avisé se sert souvent de certains noms généraux ou sous-spécifiés tels roum. *fapt* / fr. *fait* comme d’une espèce de « tampons » entre deux constituants qui s’enchaînent dans la phrase, du type [V principal + subordonnée introduite par la conjonction roum. *că* / fr. *que*] (Țenchea 1999 : 34).

La propriété définitoire des noms porteurs ou noms-coquilles réside dans la capacité d’un grand nombre d’unités faisant partie du vaste ensemble des « contenants » à intégrer au moins un des deux patrons syntaxiques suivants⁴, sinon tous les deux (voir Adler 2012 : 12) :

- a) Déterminer (+Premodifier) + Noun + postnominal *that*-clause, *wh*-clause or *to*-infinitive

Ex: The (deplorable) *fact* that I have no money.

- b) Déterminer (+Premodifier) + Noun + *be* + complementing *that*-clause, *wh*-clause or *to*-infinitive

Ex: The (big) *problem* was that I had no money.

³ « [...] nous pensons qu’une telle recherche ”au sommet”, non seulement renseigne sur les grandes articulations et dimensions qui soutiennent le lexique nominal, mais s’avère également fructueuse, de différentes manières, pour les classifications et catégories de niveau inférieur. » (Kleiber & Lammert 2012 : 8).

⁴ C’est Schmid (2000) qui parle de cette propriété des noms-coquilles et qui mentionne pour la première fois les deux schémas syntaxiques ci-dessus en tant que critères de sélection des noms généraux en emploi porteur.

Les deux schémas syntaxiques⁵, avec leurs variantes respectives, ne sont pas sans avoir leurs correspondants en français :

(iii) C'est à ces contradictions qu'on reconnaît les premiers signes de l'œuvre absurde. L'esprit projette dans le concret sa tragédie spirituelle. Et il ne peut le faire qu'au moyen d'un *paradoxe* perpétuel *qui* donne aux couleurs le pouvoir d'exprimer le vide et aux gestes quotidiens la force de traduire les ambitions éternelles. (A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, 171)

(iv) L'erreur la plus grave *serait* ici *de* méconnaître plus ou moins les motivations mêmes de cette attitude, soit en sous-estimant leur force, soit en négligeant de faire intervenir telle ou telle d'entre elles. (F. Jeanson, *SARTRE*, 129)

Nous ferons toutefois remarquer qu'il y a des noms généraux qui ne s'inscrivent dans aucun des schémas syntaxiques susmentionnés ; cette particularité fait la différence entre classes ou sous-classes de noms « sémantiquement faibles » ou, le plus souvent, entre les mots qui nous importent ici et d'autres unités lexicales dans lesquelles on verrait à tort des synonymes contextuels :

(v) Tel est, en première approximation, l'aspect clandestin et « refoulé » de Sartre. La *difficulté* [/ *la gêne, *l'obstacle] sera pour nous que, selon toute apparence, il ne s'agit précisément pas du tout d'un refoulement... (F. Jeanson, *SARTRE*, 105)

Huyghe (2018) signale que les deux constructions citées connaissent une variante plus « orale » impliquant la présence du démonstratif de reprise :

(vi) [...] le *paradoxe* de toute conversion, c'est qu'elle s'étale sur des années et se ramasse en un instant. (C. Launay, *Le Diable et le Bon Dieu. Sartre – Analyse critique*, 39)

Le chercheur fait remarquer que les énoncés avec pronom de reprise⁶ rappellent les constructions pseudo-clivées dans leur dispositif de thématization - focalisation retardée.

Des études de corpus plus ou moins récentes ont montré que les nombreuses occurrences des NSS identifiés dans les textes ou dans les discours enregistrés

⁵ L'idée de rattacher certains patrons syntaxiques aux noms porteurs – « contenant » destinés à remplir des fonctions sémantiques, cognitives et surtout textuelles que les chercheurs ont abondamment commentées au cours du dernier quart de siècle – rappelle sans doute le principe défendu par les adeptes du constructivisme en grammaire des langues qui veut que les structures syntaxiques soient porteuses de signification.

⁶ Au dire du même chercheur, la forme que ces énoncés épousent marque de façon plus prononcée la dimension dialogale – autrement dit la constitution interactionnelle – des textes : « Le *problème*, c'est d'arriver à négocier. | -Quel est le *problème* ? -C'est d'arriver à négocier. »

renvoient aussi à quelques autres schémas syntaxiques. C'est, par exemple, le cas des syntagmes nominaux du type [déterminant démonstratif + NSS] : *ce paradoxe, cette absurdité*, qui peuvent apparaître à distance dans le texte pour en assurer la cohérence et la cohésion, à l'instar des pronoms anaphoriques ; c'est aussi celui des syntagmes dont le centre, exprimé par un NSS, est accompagné d'un modifieur : *un vrai drame, une affreuse catastrophe, un paradoxe singulier / évident, une terrible tragédie nationale*.

La complémentation de type appositif admise par le NSS centre peut revêtir des formes variées

(vii) Le *fait*⁷ qu'il est parti ne nous arrange guère.

(viii) À ce diagnostic, il joignait, par surcroît, la *promesse*, elle-même immanente, *de* l'abolition des frontières, de l'interdépendance universelle des peuples et, sur une terre entièrement soumise, de l'adéquation définitive de l'humanité à son idée. (A. Finkelkraut, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, 33)

(ix) Reste cette *duperie* fondamentale : ce n'est pas la vie que la science, les techniques ont prolongée, c'est la vieillesse. (P. Bruckner, *Une brève éternité. Philosophie de la longévité*, 28)

D'autres patrons syntaxiques, que les analyses mentionnées ici n'ont pas pris en compte à ce jour – manifestant ainsi, peut-être sous l'influence des recherches sur l'anglais, une sorte de rigidité dans la manière d'inventorier les schémas représentatifs pour les NSS français – sont à prendre en considération à l'heure actuelle. On pourrait citer en ce sens l'initiative de Flaux et Stosic (2015) qui proposent de compléter l'inventaire des schémas syntaxiques pertinents pour les NSS de la langue française par des structures telles que les « pseudo-relatives [NSS + *en vertu duquel* P], les propositions introduites par *comme quoi* et par *qui veut que* [NSS *comme quoi* P / *qui veut que* P] ou bien différentes structures "citationnelles" [ce genre de NSS à *savoir que* P], dont la présence dans les corpus établis par les chercheurs conduirait peut-être à une augmentation du nombre des noms sous-spécifiés unanimement reconnus. Par ailleurs, un inventaire plus riche des patrons syntaxiques que les NSS intègrent régulièrement contribuerait à mettre en évidence leur « pouvoir phraséologique » : on saurait alors pertinemment que telle ou telle « organisation discursive » que ces noms intègrent « peut être mémorisée en bloc et devient en quelque sorte prédictible. » (Adler & Moline 2018).

⁷ Dans un article consacré au cas du nom *fait*, Huyghe (2018) affirme qu'à la différence des noms porteurs « épistémiques » *possibilité, probabilité, certitude, risques...*, qui expriment une « modalité relative aux conditions d'actualisation d'une situation donnée », *fait* « n'évalue pas a priori ces conditions », « dans ses emplois porteurs ». Cependant, il admet que ce nom manifeste « une tendance à exprimer l'existence avérée » (voir : *le fait que Pierre est coupable*).

1.2. LES NOMS GÉNÉRAUX ATTITUDINAUX

Avec un profil sémantique⁸ et des propriétés syntaxiques qui les singularisent jusqu'à un certain point, les NSS constituent un ensemble important de lexèmes au sein duquel des linguistes ayant mené des recherches sur le sujet au cours des trente dernières années ont distingué plusieurs classes, dont la première – celle des *factuels* (*fait, chose, problème...*), désignateurs ordinaires de l'état des choses – contiendrait les meilleurs représentants du fonctionnement sous-spécifié, assimilables à une sorte de prototype, alors que la dernière – celle des *circonstanciels* (*endroit, lieu, moment...*) (Schmid 2000) – se situerait à la périphérie de la catégorie générale. Estimant que l'ensemble en question est trop hétérogène et que ses contours vont demeurer flous aussi longtemps qu'on ne disposera pas d'une définition satisfaisante de la notion de « spécification », d'autres linguistes sont actuellement d'avis que les noms qui le composent ne possèdent la fonction de NSS que dans certains de leurs emplois (Roze *et alii* 2014, Huyghe 2018, Flaux 2021) ; comme tels, les mots visés relèveraient d'une catégorie fonctionnelle⁹ plutôt que lexicale. Tel sera aussi notre point de vue dans la présente analyse. Ceci dit, ajoutons tout de suite une observation qui nous semble essentielle : si le contenu avec lequel les noms généraux sont en relation équative¹⁰ (temporaire) dans certains de leurs emplois porteurs est influencé par le cotexte, varie avec la situation de communication et surtout dépend des options personnelles, de l'intention de communication du sujet d'énonciation, pourquoi ne pas y voir de véritables modalisateurs et les classer en adoptant la classification des modalités presque généralement admise à l'heure actuelle ? Cette position nous paraît d'autant plus naturelle que les énoncés impliquant la présence des noms sous-spécifiés ont tous une dimension évaluative plus ou moins marquée, parvenant à « perspectiviser » des portions d'information plus ou moins larges.

(x) M. Sartre a voulu concilier le « réalisme » philosophique et l'« idéalisme ». Pour le premier, l'existence de la matière s'impose d'abord et constitue le postulat initial, mais on ne parvient pas ensuite à comprendre comment la matière a pu former une réalité si distincte d'elle-même qu'est l'esprit saisi dans l'intuition subjective. Pour l'idéalisme, le postulat premier est la conscience, mais il échoue alors à montrer comment la conscience peut connaître les objets du monde extérieur.

⁸ Le sémantisme des noms généraux semble être « à la fois constant (préétabli ; sens indépendant du contexte, sens sous-spécifié) et variable (dynamique, sens influencé par le contexte ou spécifié en contexte) » (Adler 2017).

⁹ Même fonctionnelle, la classe générale est à envisager comme une sorte de *continuum* allant des représentants prototypiques aux exemplaires marginaux (Flaux 2021).

¹⁰ Ou appositive, suivant d'autres points de vue présents dans la littérature.

Pour supprimer la *difficulté*, M. Sartre a resserré la relation entre conscience et Choses en les faisant dépendre l'un de l'autre ; sans la conscience, les Choses sont, mais elles ne sont rien qu'un Chaos sans signification. Sans les Choses, la conscience n'existe même pas, puisque sa vie consiste à les penser. (R.-M. Albérès, *JEAN-PAUL SARTRE*, 46-47)

S'attachant à expliquer en quoi J.-P. Sartre avait le discours d'un antimatérialiste dans ses traités de philosophie¹¹, l'historien littéraire R.-M. Albérès dévoile, dans un langage plus simple et sûrement plus clair, l'idée exprimée par l'écrivain « à travers [des] vocables sophistiqués » : « *l'homme est une conscience qui se détache des choses et leur donne un sens* » (*id.*, 46). Une fois énoncée, l'explication du célèbre professeur des universités est évoquée par et condensée dans un « contenant » : un NSS en emploi porteur, *difficulté*, utilisé avec juste raison en cotexte défini.

La définition avec laquelle les dictionnaires le mettent en relation d'équivalence : « Caractère de ce qui est difficile ; ce qui rend quelque chose difficile » (*NPR*, 1993 : 643) montre clairement que ce NSS contient une *évaluation* dans son sens. Imputable exclusivement au locuteur / à l'énonciateur, la présence de ce nom général dans l'énoncé atteste l'existence d'un *jugement*¹² formulé à partir d'une *base*¹³, qui lui sert de justification, et qui est nichée dans le texte. Le premier paragraphe cité sous (x) fournit la *base* du *jugement* inclus dans la dénotation du nom sous-spécifié en emploi porteur *difficulté*.

On affirme dans la littérature qu'il y a quatre types de jugements : a) les jugements affectifs ou pseudo-affectifs, qui sont à mettre en relation avec « l'impact émotionnel ressenti par le locuteur dans son expérience de l'objet ou de l'événement évalué » ; b) les jugements de valeur, qui impliquent « un système de valeurs plus ou moins explicite » ; c) les jugements de prescription, qui ont « une visée normative » ; d) les jugements de fait, fondés sur « la croyance, le savoir, l'observation, l'impression et qui portent sur la vérité ou la pertinence du propos, révélant, du même coup, un point de vue » (Legallois & Lenepveu 2014).

(xi) Qu'est-ce qui a changé depuis 1945 dans nos sociétés ? Ce *fait* fondamental : la vie a cessé d'être brève, aussi éphémère qu'un train qui passe, pour reprendre une métaphore de Maupassant. (P. Bruckner, *Une brève éternité. Philosophie de la longévité*, 19)

¹¹ Voir par exemple *L'Imaginaire, psychologie phénoménologique de l'imagination* (1940), *L'Être et le Néant* (1943).

¹² Nous adopterons ici la définition du terme qui nous est proposée par Legallois & Lenepveu (2014) : le jugement est « l'acte qui consiste pour un locuteur à se positionner en termes d'opinion, d'idéologie, de croyance, d'attitude et d'émotion. »

¹³ La base, déclarent les mêmes auteurs, est « un contenu qui justifie l'expression d'un *jugement* » (Legallois & Lenepveu 2014).

(xii) [...] une nouvelle *promesse* se fait jour : l'homme serait désormais créateur de son propre destin et de son propre temps. [...] Il s'en faut de beaucoup que *cette promesse* soit tenue [...]. (*id.*, 49)

(xiii) Dès les premiers jours, il y avait dans cette guerre un *scandale* absolu et ostensible : l'usage délibéré de la violence contre les civils, les églises, les monuments, les hôpitaux et les écoles. *Ce scandale*, la chasse aux démons et l'anathème jeté sur les tribus l'ont fait disparaître. (A. Finkelkraut, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, 45)

Comme on sait, le langage « permet d'articuler des représentations, linguistiques et cognitives, singulières [...] pour construire, par le biais [...] des relations de prédication, des représentations complexes. » Celles-ci sont toujours présentées dans les énoncés « sous certains modes de validation¹⁴ : comme certaines, possibles, irréelles, souhaitables [...], obligatoires, etc. » (Gosselin 2010 : 1). La validation d'une représentation prédiquée – par exemple *cette guerre est un scandale (absolu, ostensible)* – constitue un jugement, qui se définit par l'articulation de deux plans : le plan cognitif, où l'opération de validation se voit effectuer par le locuteur, et le plan linguistique, où elle se traduit par une modalité choisie par ce même locuteur pour accomplir l'opération de validation. L'exemple (xii) met parfaitement en évidence les effets d'ordre linguistique qui découlent du jugement [*l'homme (être) créateur de son propre destin / de son propre temps*] = *promesse*, identité dénotative ou référentielle énoncée par le locuteur. Pour illustrer notre propos, nous signalons la présence, en (xii), de deux marques imposées par l'orientation future caractéristique de la dénotation du nom sous-spécifié *promesse*¹⁵, éléments qui contribuent à maintenir la cohérence et la cohésion du texte : la présence de l'adverbe *désormais* et l'emploi du conditionnel en tant qu'expression de l'irréel et de l'incertitude¹⁶.

Les NSS *fait*, *promesse*, *scandale* figurant dans les trois derniers exemples – noms porteurs qui enveloppent ou encapsulent (l'image d') un extralinguistique varié et dont la valeur dénotative implique incontestablement, même si à des degrés divers, l'idée de jugement, d'évaluation – mettent en scène un sujet d'énonciation qui ne se contente plus de contempler « un monde pré-étiqueté » et qui, bien au contraire, se manifeste comme « acteur et producteur de catégories et de formes langagières

¹⁴ « La validation est un concept linguistique qui désigne une opération linguistico-cognitive consistant à présenter, dans l'énoncé, une représentation comme valide. » (Gosselin 2010 : 54)

¹⁵ Voir la définition lexicographique du mot qui, en tant que terme de la langue du droit, signifie « engagement de contracter une obligation ou d'accomplir un acte » (NPR 1993, 1797)

¹⁶ Car pour tout événement placé dans l'avenir, les chances de réalisation ou d'inaccomplissement sont de 50%, dans la conception des chercheurs ayant étudié la relation entre temporalité et modalité.

adaptées à ses pratiques ». Cet individu qui est à la fois « *sujet* dans la diversité de ses modes de relation au monde physique à travers différentes pratiques » et « *locuteur* dans l'expression de ses ressentis ou de ses connaissances du monde » (Cance & Dubois 2015) perçoit les « messages » qui lui parviennent de la réalité environnante, dynamique et changeante, et en parle à ses semblables tout en leur donnant son point de vue personnel – mais qui n'exclut nullement une multitude d'influences idéologiques, politiques, religieuses, sociales... – sur le contenu mis en paroles. Les noms énumérés sont donc des *modalisateurs*, marqueurs intrinsèques (Gosselin 2010 : 102) d'une certaine valeur modale, si cette valeur est dénotée : *promesse*, ou porteurs d'une valeur modale associée, si l'expression de la valeur modale relève du niveau sublexical (Gosselin 2010 : 331) : *fait, scandale*. Il nous faut préciser aussi que la présence d'une occurrence de cette catégorie de modalisateurs dans le discours suppose l'existence d'au moins deux types d'inférences : a) les actions accomplies par le sujet d'énonciation sont conscientes, intentionnelles ; b) les NSS en emploi porteur [+ évaluatif] qui émaillent la communication ne peuvent fonctionner avec succès en l'absence de la présomption de sincérité (Gosselin 2010 : 331).

Adler & Legallois (2018) reprennent à leur compte la classification des modalités proposée par Gosselin (2010) et distinguent six types de catégories modales dans la masse des NSS : (i) l'aléthique, qui inclut les NSS dénotant la vérité présentée dans ce qu'elle a d'objectif (*fait, chose, réalité, effet, résultat, conséquence...*) ; (ii) l'épistémique, qui réunit les NSS dénotant la vérité d'un sujet (*certitude, conviction, conclusion, sentiment, crainte...*) ; (iii) l'appréciatif, qui renvoie à un jugement subjectif, selon ce qui est – ou non – désirable (*intérêt, comble, problème, paradoxe, risque, erreur, drame, scandale, catastrophe, désastre...*) ; (iv) l'axiologique, qui rassemble les NSS exprimant des jugements de valeur de nature morale, idéologique ou légale (*honneur, mérite, habileté, faute...*) ; (v) le boulique, qui regroupe les NSS impliquant une direction d'ajustement du monde à l'énoncé, en lien avec le désir, le souhait ou la volonté du sujet en train d'exprimer ses ressentis (*ambition, but, intention, désir, volonté, proposition...*) ; (vi) le déontique, qui réunit les NSS exprimant l'obligatoire, l'interdit, le permis ou le facultatif selon les institutions (*devoir, mission, responsabilité, interdiction, permission...*).

Si nous sommes d'accord avec l'idée que, dans l'acception vraiment importante pour notre propos, le lexème *attitude* signifie 'disposition, état d'esprit (à l'égard de qqn ou de qqch.) ; ensemble de jugements et de tendances qui pousse à un comportement' (NPR, 1993 : 152), nous pouvons souscrire à l'opinion de Martin & White (2005 : 35-36, 42-50) suivant lesquels l'attitude couvre :

- les affects, le domaine des « sentiments positifs ou négatifs suscités par tel ou tel événement, phénomène, chose ou personne », en un mot, la zone de l'émotivité, impliquant la gradation pour les états en question, l'existence de pôles liés chacun à une intensité ;
- les jugements – le domaine de l'éthique –, étant donné que, pour toute évaluation du comportement humain, il faut passer par « le filtre des normes sociales et institutionnelles »¹⁷ ;
- l'appréciation, qui veut que l'évaluation d'un objet, d'un produit, d'un phénomène ou d'une action « passe par le filtre de principes esthétiques et autres valeurs sociales » (Adler 2014).

(xiv) *Le chiendent*, avec l'imposture d'un homme, c'est qu'elle risque de vous révéler la vôtre. (F. Jeanson, *SARTRE*, 95)

Présent dans la phrase en emploi porteur, le nom général attitudinal *chiendent* – utilisé en cotexte défini parce que cet évaluatif, assez proche des noms abstraits, ne semble pas se manifester comme un substantif [+ comptable], s'avérant parfaitement compatible avec l'article extensif¹⁸ *le* – actualise son contenu trop pauvre, sémantiquement parlant, par le biais du segment [*c'est que* P]. Le contenu plus riche que l'attribut exprimé par une unité syntaxique de niveau propositionnel fournit au nom-coquille *chiendent* n'est pas le contenu inhérent du label en question¹⁹ ; en outre, comme il est le résultat d'un choix subjectif, opéré provisoirement par l'énonciateur/locuteur dans la situation de communication, il est exposé à la réfutation ou du moins à la négociation. Assurant, en tant que nom, un semblant de stabilité conceptuelle à un contenu – plutôt descriptif que dénotatif (Flaux 2021) – relativement complexe, ce nom général attitudinal fonctionne comme un élément organisateur indispensable à la construction du texte. Nous ferons aussi remarquer que le mot *chiendent* pourrait être remplacé à la rigueur par le synonyme *ennui*, encore qu'entre les deux il y ait une différence de registre de langue, mais non pas par *problème* ou *inconvenient*, *désavantage*, qui ne conviennent pas strictement à l'expression des mêmes ressentis.

Qu'ils soient porteurs de modalités intrinsèques (*promesse*, *désir*, *souhait*) ou de modalités associées (*comble*, *nouveauté*), les noms généraux attitudinaux sont souvent

¹⁷ Il ne faudrait pas oublier que les valeurs mêmes sur lesquelles reposent ces jugements se placent, elles aussi, dans un continuum allant du pôle négatif au pôle positif.

¹⁸ Pour la différence entre l'article extensif *le* et l'article anti-extensif *un*, pour l'opposition entre la « tension généralisatrice » qui définit le premier et la « tension particularisatrice » caractéristique du second, voir G. Guillaume (1973 : 160).

¹⁹ Il ne s'agit que d'une actualisation temporaire, provisoire, de la variable représentée par le label.

accompagnés de modifieurs adjectivaux qui expriment des modalités associées²⁰. Les énoncés qui contiennent de tels syntagmes nominaux sont généralement destinés à convaincre l'auditeur de la justesse de l'évaluation exprimée par le locuteur (*un vrai désastre*) ou à rendre plus intense²¹ l'émotion du destinataire du message (*un drame atroce, terrifiant, une faute (très, bien) grave / une erreur flagrante*).

2. LES FONCTIONS QUE LES NSS AYANT DES USAGES ATTITUDINAUX REMPLISSENT DANS LES PRODUCTIONS DISCURSIVES

2.1. MODALISATEURS ET « PERSPECTIVATION » DE L'INFORMATION

Les noms généraux attitudinaux, qui révèlent la subjectivité de l'énonciateur en train de valider comme souhaitables, redoutables, condamnables... les représentations complexes s'enchaînant dans son discours, sont de véritables organisateurs de la forme orale ou surtout de la forme écrite que ce discours peut prendre au cours d'un acte de communication conçu comme un événement qui n'engage que la participation de deux partenaires ou bien celle d'un émetteur et de toute une collectivité en tant que récepteur. Pareillement aux autres classes de NSS, les attitudinaux signalent la structure du texte – si tant est que l'analyste prend en considération la forme cristallisée du discours –, en caractérisant en quelque sorte, du fait de leur stabilité conceptuelle, des plages textuelles plus ou moins étendues, c'est-à-dire des tranches d'information variables. Représentant des segments qui contiennent l'information nécessaire à leur déchiffrement, les mots-coquilles organisent l'expression de l'extralinguistique encapsulé. Aptes à « la reprise et à la labellisation économique de morceaux textuels en anaphore et/ou cataphore », ils assurent « la cohésion et le liage » (Adler 2014) au niveau de passages plus ou moins amples de la production discursive. En outre, tout en formant un concept unique à partir d'une réalité (évoquée) d'ordinaire composite,

²⁰ Ces modifieurs ne renvoient jamais à des traits physiques comme l'état, la couleur, la forme (**ennui vert, carré*).

²¹ L'intensité du phénomène désigné par le terme évaluateur est mise en évidence par un énoncé exclamatif du type *Quel scandale !* Mais pour rendre plus vive l'émotion de l'énonciataire, l'énonciateur peut aussi faire appel à une expression support de modalités extrinsèques (*Malheureusement, ses propos déclenchèrent un scandale monstre*). Pourtant, il ne faut pas oublier que les journaux, par exemple, obtiennent un effet de dramatisation uniquement en ayant recours à des constructions bisegmentales du type *Catastrophe* de Brétigny : des jeunes venus dépouiller les morts (*apud* Adler 2014), où l'évaluation assumée par le NSS en emploi porteur s'élargit, au sein de la relation de thématization - focalisation, afin de couvrir aussi le contenu référentiel ou dénotatif du segment situé après les deux-points, ce qui engendre un effet de « grossissement ».

ces noms porteurs transmettent régulièrement une évaluation, un jugement de valeur du type bon / vs / mauvais, par exemple ; ils contribuent ainsi à « caractériser » ou « perspectiviser » l'événement, le phénomène, l'action, les propriétés... emballés.

(xv) Tel est le *privilege* de l'homme qui a fait un *choix* et assumé une *responsabilité* : le monde à nouveau s'ordonne autour de lui dans toute sa réalité. En échange de son engagement, il reçoit en don un univers redevenu réel [...].

Mais qu'est-ce qui nous décidera à faire ce *choix*, à franchir ce pas ? Le *malheur* est pour Mathieu qu'il ne trouve aucune raison d'engager sa liberté dans un projet déterminé. S'engager à l'aveugle et seulement pour se donner un but, est tomber dans un fidéisme et un activisme auxquels répugne sa conscience. (R.-M. Albérès, J.-P. SARTRE, 79)

Le texte cité s'organise en fait autour des mots *choix* et *responsabilité*, qui relèvent de catégories de modalités distinctes, compte tenu de leurs valeurs dénotatives respectives. L'association des deux labels traduit peut-être une invitation que l'historien littéraire R.-M. Albérès – en train d'expliquer les idées philosophiques, plus généralement l'idéologie de J.-P. Sartre dans l'une des étapes de sa vie – adressait à ses lecteurs potentiels : l'invitation à se rappeler la toute-puissante, l'incontournable relation d'interdépendance entre destin individuel et destin collectif. Quant à l'interprétation correcte de l'opposition que le texte établit entre le *privilege* dont jouit celui qui a accompli l'acte de choisir – se manifestant en tant qu'être responsable – et le *malheur* qui dévore la vie de l'individu incapable de s'engager dans une action de façon pleinement consciente, par solidarité avec ses semblables, la « grille de lecture » ne saurait être assurée uniquement par les dictionnaires explicatifs : des connaissances supplémentaires sur les positions philosophiques de J.-P. Sartre sont nécessaires, des inférences qu'une certaine expérience de lecture des « ouvrages à thèse » de l'écrivain pourrait stimuler le sont également.

Si le nom attitudinal est engagé dans une prédication intraphrastique, d'ordinaire il est placé en tête de phrase, en tant que sujet grammatical, et c'est le cotexte postnominal qui en assure l'actualisation [Le *danger*, ici, c'est l'utopie.] ; cependant, il peut aussi se trouver en fin de phrase, et alors c'est dans le cotexte pré-nominal qu'il faut chercher le contenu spécificationnel. Voici maintenant la preuve du fait qu'un texte contenant une information assez riche pour que l'émetteur parvienne à la fois à expliquer et à justifier une opinion avancée, mais aussi à formuler la conclusion de son raisonnement, peut assurer l'actualisation d'une variable utilisée par deux fois sous la même forme et placée d'abord en tête, puis à la fin du passage en question :

(xvi) Le *danger*, ici, c'est l'utopie. La science politique, c'est-à-dire la science de l'organisation du fonctionnement des sociétés humaines dans la légitimité et la justice, ne peut pas être élaborée dans le vide. [...] Ceux qui ont cherché à élaborer des constitutions à partir de zéro sont ceux qu'on appelle les utopistes, auxquels on attache souvent une connotation assez touchante, celle de gens qui se font des illusions mais ont de bonnes intentions. Or ce n'est pas ça du tout ! Les utopistes sont des inventeurs de systèmes totalitaires ! [...] Partant d'une idée abstraite de ce que l'être humain doit faire, ils appliquent leurs ordonnances d'une manière impitoyable. Ce n'est pas là la vraie science politique. Les utopistes sont des *dangers* publics. (J.-F. Revel, M. Ricard, *Le moine et le philosophe*, 343-344)

Mais les noms attitudinaux en emploi porteur se trouvent parfois engagés dans des prédications extraphrastiques :

(xvii) Comment rendre accessibles les milliards de pages HTML [...] ? Épineux *problème*²². (*apud* Legallois 2006)

Placé en toute fin, après l'énoncé qui doit spécifier le contenu du terme en emploi porteur, l'appréciatif *problème*, véhiculant lui-même une idée d'évaluation, est le support d'un adjectif qui transforme l'évaluateur nominal en objet d'une seconde évaluation. L'effet de dramatisation de l'ensemble est assuré ! La position finale du syntagme nominal *épineux problème* n'est pas sans avoir un rôle et une justification : comme *problème* caractérise l'information antécédente, la double évaluation porte sur l'ensemble, permettant une « synthétisation *ad hoc* » dont l'étiquette désignative peut être mémorisée, « manipulée mentalement » et même « reconvoquée » si nécessaire²³.

Voyons maintenant ce qu'on peut dire de l'exemple suivant :

(xviii) « Comment l'a-t-il traitée ? » [où *l'* = Monica Lewinsky, et *il* = l'ex-président Bill Clinton] demande [...] la célèbre féministe américaine Camille Paglia dans *Libération*, journal français connu pour son audace transgressive et son combat contre tous les interdits. Voici sa réponse : « [...] il s'agit d'un service effectué pour le président, une relation servile pour laquelle elle aurait dû au moins être rémunérée par un statut, des vacances, des repas ! Il la traite comme un morceau de viande. C'est une dégradation déshonorante au centre

²² En tant que variable, le nom sous-spécifié est proche d'un « fonctionnement pronominal », affirme le chercheur cité ; en tant que nom, il conserve une certaine « stabilité symbolique » en vertu de la « relation constante à un type d'expérience » exhibée.

²³ On constate l'existence d'un effet similaire dans le cas des méta-énonciations que représente l'emploi de formules contenant un NSS aléthique ou épistémique – comme *fait surprenant*, *question cruciale* (Legallois 2006) – en construction détachée.

historique de la présidence. Voilà le vrai *scandale*. » Ce « *scandale* », [...], les inébranlables putschistes de la droite extrême ont voulu s'en emparer pour le faire servir à la réhabilitation du familialisme et des valeurs traditionnelles. Sans succès, sur ce point. Tant il est vrai que les seuls égarements et les seules *fautes* inexpiables pour notre temps sont les offenses commises à l'encontre de la vision moderne de l'homme et du monde. (A. Finkelkraut, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, 216-217)

Peut-on identifier sans risque d'erreur les contenus labellisés par l'appréciatif *scandale* ? Dans cette avalanche d'informations livrées par la longue réponse que la féministe Camille Paglia donne elle-même à sa propre question, quels sont les contenus spécificationnels à mettre en rapport – en relation équative – avec le nom *scandale* ? Le premier – « un service effectué pour le président » – est-il simplement évalué, sans plus, par l'expression *une relation servile (qui mériterait récompense)* ? La proposition *C'est une dégradation déshonorante au centre historique de la présidence*, qui contient déjà au moins deux modalisateurs renvoyant à une opération d'évaluation [+ négatif], offre-t-elle seule le contenu spécificationnel à mettre en lien avec l'attitudinal *scandale* ? Faut-il y voir une évaluation en cascade ou faut-il penser plutôt à l'expression d'une évaluation globale ? L'identité référentielle qu'un texte dont les dimensions sont supérieures à celles d'une phrase ordinaire fournit aux énoncés spécificationnels n'est pas toujours facile à établir...

Il nous faut rappeler aussi que parfois un seul et même « contenant » est mis en rapport avec deux attributs de niveau propositionnel dont la co-présence dans l'énoncé ne conduit pas à l'idée de cumul d'informations comparables, mais à celle d'opposition irréductible entre les deux contenus : [Le *crime* de X, ce n'est pas *de* Inf₁, c'est *de* Inf₂]. La structure suggère l'existence de locuteurs multiples ou la présence d'un seul locuteur qui, inférant une possible adhésion au premier contenu destiné à saturer le NSS en emploi porteur, s'attache à nier la prédication initiale, peut-être à en nier les présupposés, pour donner comme vraie et certaine une autre prédication, cette fois-ci la sienne.

L'exemple suivant, repris à Adler (2012 : 20), nous montre un cas un peu différent, d'autant plus intéressant pour nous qu'il est suivi des commentaires de la linguiste qui nous dévoile en quelque sorte le cheminement de la pensée de l'auteur du texte présenté en citation.

(xix) « Vous avez raison : il n'y a pas à s'enorgueillir d'un 86% de réussite au bac alors qu'aujourd'hui, les portes des lycées sont ouvertes à tous, y compris à des jeunes qui ne maîtrisent pas le français alors que c'est leur langue

maternelle. [...] On a des consignes pour en arriver à un tel pourcentage, et si nos notes sont trop "sévères", elles sont de toute façon "corrigées" à la hausse. Seulement croyez-moi : les premiers à s'en plaindre sont les profs, car *cette grande braderie* du mois de juin ajoute à notre impuissance en cours face à des élèves qui ne travaillent plus... ! Le non-gréviste que je suis serait pourtant prêt à aller dans la rue pour manifester contre *cette absurdité du bac* [...] »

Adler (*id.*, 20-21) fait remarquer que l'absence d'une expansion qui indiquerait ultérieurement, avec exactitude, le contenu encapsulé par l'attitudinal *absurdité* ne mène à « aucune lacune informationnelle » puisqu'elle n'introduirait aucun référent nouveau. Le cotexte gauche permet de comprendre, nous dit-on, en quoi consiste l'absurdité du bac. En outre, « le maintien du référent *bac* dans l'expansion n'est [...] pas superflu », car il révèle la cohésion instaurée par le NSS *absurdité* et le déterminant démonstratif *cette* : « comme le nom général peut renvoyer à des référents multiples en mention antérieure, la quête référentielle peut devenir moins aisée, les référents dans le contexte anaphorique ou la réalité mémorielle [...] peuvent perdre de leur saillance ou se désactiver. Le rappel répond alors à cette situation de vague référentiel. » Comme il a été dit, dans l'exemple analysé, le cotexte gauche – utile à quiconque voudrait voir quel est le contenu encapsulé par l'«enveloppe conceptuelle» *absurdité* – offre une information trop riche pour que le récepteur du message ne soit pas obligé de faire un tri sur ce plan et d'exclure de l'« application référentielle » ce que l'attitudinal *absurdité* ne couvre pas. Quand une situation d'« antécédents dispersés » (Kleiber 1994) se présente, le récepteur est donc censé « activer la maxime de pertinence » ...

2.2. LES ÉVALUATIFS EN EMPLOI PORTEUR ET LES STRUCTURES D'ENCHAÎNEMENT DANS LES SÉQUENCES TEXTUELLES : LE CAS DES NOMS ATTITUDINAUX

Comment se fait-il que des noms dont la pauvreté descriptive est telle qu'ils doivent chercher appui dans le (co)texte ou dans la situation de communication, pour subvenir à l'absence d'un sens inhérent, s'avèrent aptes à remplir des fonctions d'importance dans les productions discursives de tout genre ? L'explication réside sans doute dans leur faiblesse sémantique même, qui leur permet d'entrer dans un réseau de relations variées avec l'information que le contexte leur propose à proximité ou à distance, ce en échange de quoi ils munissent la « source émettrice » qu'est le locuteur de moyens d'expression plus faciles à mémoriser, manipuler et éventuellement à « reconvoquer », autrement dit d'un éventail d'« enveloppes » conceptuelles caractérisées par une certaine stabilité symbolique, à l'aide desquelles le sujet d'énonciation fait connaître ses ressentis en rapport avec une réalité, avec une expérience plus ou moins complexes.

2.2.1 VALEUR RÉFÉRENTIELLE, COHÉSION ET COHÉRENCE TEXTUELLES

(xx) Entre le Goetz qui joue la comédie du Mal et le Goetz qui se regarde jouer, il existe la distance nécessaire à l'apparition d'une conscience qui donne au personnage sa vie et sa force dramatique. Orgueilleux artisan du Mal, il se complaît à répondre à l'idée que les autres se font de lui. Il se délecte à jouer ce rôle de nihiliste que sa situation de bâtard l'a contraint d'endosser. Mais il se contrefait, il s'efforce un peu trop de bien remplir son rôle. [...] Au moment de se convertir au Bien il avoue : « Le Mal, on y croit après » alors qu'il vient de confier à Nasty : « Torture et pendaison... que c'est monotone. L'ennui avec le Mal, c'est qu'on s'y habitue, il faut du génie pour inventer... ». (C. Launay, *Le Diable et le Bon Dieu*. SARTRE – *Analyse critique*, 41)

Désignateur transitoire et contingent d'un segment de réalité que le locuteur choisit sous l'empire de sa subjectivité, le mot *ennui* est engagé dans une relation attributive avec une complémentation propositionnelle complexe. Les deux propositions qui actualisent le contenu du nom attitudinal semblent illustrer plutôt une relation de cause à effet qu'un cumul d'informations du même type destinées à saturer le « contenant » vide. Préparée en quelque sorte par l'ensemble des phrases du paragraphe cité sous (xx), mais surtout par l'aveu qui précède immédiatement l'énoncé spécificationnel, l'apparition de la construction [Le N est/c'est que P], où N est le nom-coquille *ennui*, nous fait penser au double rôle que ce mot joue : il met en relief la proposition P et la recatégorise « dans les termes descriptifs du nom porteur employé » (Huyghe 2018). Le mot *Mal* qui se répète plusieurs fois dans ce paragraphe, les termes qui évoquent les souffrances infligées en continu à des malheureux – ce qui finit par installer la *monotonie* dans la vie quotidienne du bourreau – le véritable « artisan du Mal », dans la situation en question – et qui crée une réelle *habitude* chez celui-ci, voilà une liste d'arguments sur lesquels s'appuie le locuteur Goetz pour désigner et recatégoriser par le mot porteur en usage attitudinal *ennui* les effets du Mal même qu'il avait instauré. Ce modalisateur appréciatif contribue grandement à assurer la cohérence du texte, mais il est tout aussi important pour la cohésion discursive de la communication.

(xxi) Le sentiment de l'absurdité au détour de n'importe quelle rue peut frapper à la face de n'importe quel homme. Tel quel, dans sa nudité désolante, [...] il est insaisissable. Mais *cette difficulté* même mérite réflexion. Il est probablement vrai qu'un homme nous demeure à jamais inconnu et qu'il y a toujours en lui quelque chose d'irréductible qui nous échappe. Mais pratiquement, je connais les hommes et je les reconnais à leur conduite, à

l'ensemble de leurs actes, aux conséquences que leur passage suscite dans la vie. [...] Il est certain qu'apparemment, pour avoir vu cent fois le même acteur, je ne l'en connaîtrai personnellement pas mieux. Pourtant si je fais la somme des héros qu'il a incarnés et si je dis que je le connais un peu plus au centième personnage recensé, on sent qu'il y aura là une part de vérité. Car *ce paradoxe apparent* est aussi un apologue. Il a une moralité. (A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, 24-25)

Chargé de condenser en une forme nominale unique les représentations attachées aux prédications contenues dans les deux premières phrases, le « contenant » *difficulté*, utilisé en co(n)texte défini²⁴, joue un double rôle discursif de marqueur de cohésion et d'organisateur de la structure informationnelle (Huyghe 2018). Précédé du démonstratif *cette* qui le détermine, le nom *difficulté* reprend en anaphore, résume et évalue simultanément une information relativement riche, que le locuteur semble toutefois apprécier favorablement, du moment qu'il affirme : « *cette difficulté même mérite réflexion* ». La large tranche textuelle qui suit est ainsi « perspectivisée ». Repris à la fin du passage, ce morceau de texte condensé dans une « enveloppe » conceptuelle pertinente se termine par un double jugement évaluatif : « [...] *ce paradoxe apparent est aussi un apologue. Il a une moralité.* » Mais ce résultat extraordinaire de la réflexion à laquelle l'énonciateur conviait les énonciataires virtuels, à quelques lignes de distance dans le texte cité, n'enferme-t-il pas ces derniers dans un dilemme²⁵ ?

2.2.2. LES NOMS GÉNÉRAUX ATTITUDINAUX, LES STRUCTURES D'ENCHAÎNEMENT ET LA POSITION QU'ELLES OCCUPENT ENTRE LES RELATIONS DE COHÉRENCE ET CELLES QUI ORGANISENT LES SÉQUENCES TEXTUELLES

En sémiotique narrative, les séquences textuelles sont définies comme des unités textuelles « [obtenues] par la procédure de segmentation » (Greimas, Courtés, 1979 : 348), dont les frontières sont délimitées par des « démarcateurs » (*ibid.*, 87-88). Entités autonomes dotées d'une organisation interne, les séquences textuelles sont vues comme des réseaux relationnels, dont les particularités, que l'on compare entre elles, permettent des classements basés soit sur des propriétés formelles : séquences descriptives, séquences narratives, séquences argumentatives..., soit sur

²⁴ Mais le démonstratif *cette* y a un fonctionnement différent de celui de l'article extensif *le*, défini par « une tension généralisatrice d'éloignement du singulier en direction de l'universel » (Guillaume 1973 : 160).

²⁵ Si les chercheurs s'intéressent surtout à la dimension sémantique et aux particularités grammaticales – plus précisément syntaxiques – des noms sous-spécifiés, il importe que l'on étudie aussi la dimension pragmatique de leur fonctionnement dans le discours.

des caractéristiques sémantiques dénommables : séquences « promenade », séquences « rêverie » (*ibid.*, 348).

Deux séquences textuelles peuvent avoir dans leur développement, disent les spécialistes, des « phases »²⁶ communes. Ainsi, la séquence narrative et la séquence explicative ont-elles en commun la *situation* et la *schématisation initiales*, qui permettent la présentation d'un *état premier*, le *nœud* et le *problème*, qui actualisent une *complication*, le *dénouement*, l'*explication* qui proposent des *solutions* ou des *réponses*, enfin la *conclusion* ou l'*état final*, qui représentent la *situation finale* (Legallois 2006). Un texte s'identifiant à une séquence de l'un ou l'autre des deux genres mentionnés peut signaler sa structure par le biais des NSS mobilisés.

(xxii) Le *chiendent*, avec l'*imposture* d'un homme, c'est qu'elle risque de vous révéler la vôtre. Vous en avez fait un pur spectacle et vous prétendez vous tenir, vous, de l'autre côté de la rampe : mais vous n'y êtes pas tout à fait à l'abri des accidents. Pour peu que le comédien se sache Comédien, le spectacle qu'il vous donne a des chances de vous atteindre. Aussi longtemps qu'il se contente de jouer Hamlet, tout va bien ; c'est un grand acteur²⁷, il est sur les planches, et le prince du Danemark est une fiction classique [...], une fiction-objet parmi toutes les fictions connues. Mais voici qu'il se met à jouer celui qui joue Hamlet : du coup, il perd cette simplicité, cette unicité dont vous l'aviez arbitrairement revêtu. L'acteur, en lui, n'était qu'un rôle ; il y avait quelqu'un, par derrière, qui tenait ce rôle. Mais si l'acteur n'est plus un vrai acteur, la situation dans laquelle vous pensiez être par rapport à lui va s'effondrer et c'est votre statut même de spectateur qui va vous apparaître comme un rôle : le spectateur, en vous, s'irréalisera, vous redeviendrez vous-même en dépit de vous-même ; corrélativement, vous n'aurez plus la ressource de penser l'apparence en tant qu'apparence, la fiction deviendra une fausse fiction et prendra force et réalité. Le Mal aura réintégré votre subjectivité et s'y sera rejoint au Bien de telle façon que vous ne saurez plus les distinguer : vous aurez été si bien trahi que vous ne saurez plus où vous en êtes, que vous aurez le sentiment de vous trahir vous-même. Il peut se faire alors que le sérieux d'une vie bien réglée tarde un peu trop à vous ressaisir, ou ne vous ressaisisse désormais qu'insuffisamment, et qu'ainsi vous soient durablement révélées,

²⁶ Ces « phases » – ou ces « moments » – et leur ordre de succession nous font penser *aux structures d'enchaînement* avec lesquelles on opère en narratologie : [Situation – problème – solution – évaluation] ; [Situation – paradoxe – résolution – évaluation] ; [Désir – mise en œuvre – satisfaction – évaluation], etc. (Legallois & Lenepveu 2014).

²⁷ La pièce *Kean* de J.-P. Sartre, adaptation de la pièce d'A. Dumas, évoque la figure du tragédien britannique Edmund Kean, célèbre pour ses interprétations des personnages shakespeariens, qui sortit, un soir, de son rôle pour invectiver le Prince de Galles, Lord Mewill et le Public.

dans la honte, votre solitude fondamentale et votre essentielle *imposture*.

« Celui qui prend conscience en lui de cette *contradiction explosive* [entre ce qu'il est pour lui-même et ce qu'il est aux yeux d'autrui] », dit Sartre [...], « celui-là connaît la vraie solitude, celle du monstre, raté par la Nature et la Société : il vit jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'impossible, cette solitude latente, larvée, qui est la nôtre et que nous tentons de passer sous silence. » (F. Jeanson, SARTRE, 95-97)

À notre avis, le long passage cité ci-dessus peut être tenu pour une séquence textuelle, vu qu'il se présente comme une unité autonome dotée d'une organisation interne qui respecte l'un des schémas dont parlent les spécialistes de la sémiotique narrative, qu'il possède une structure informationnelle bien fournie et qu'il se conforme aux principes de cohérence et de cohésion requis en la situation. La première phrase de ce passage tiré d'un ouvrage de Jeanson – critique littéraire, commentateur de l'œuvre de J.-P. Sartre – annonce d'une certaine manière de quoi il sera question dans le texte qui suit : l'imposture, « la tromperie d'une personne qui se fait passer pour ce qu'elle n'est pas » (NPR, 1993 : 1137), et les conséquences que cet acte peut avoir pour autrui. La phrase débute par un NSS ayant un usage attitudinal – l'évaluatif [+ négatif] *chiendent*, qui « perspectivise » le contenu de la séquence qu'elle intègre ; d'ailleurs le dernier paragraphe du texte – une citation que Jeanson emprunte à J.-P. Sartre lui-même – donne confirmation de la justesse du jugement que ce label exprime.

Ce qui suit nous semble correspondre à la présentation d'un « premier état », comme prévu par la première des *structures d'enchaînement* énumérées ci-dessus (voir note 26 en bas de page) : description de la « situation initiale » – *vous en avez fait un pur **spectacle**²⁸, vous prétendez vous tenir de l'autre côté de la rampe, le comédien est sur les planches, c'est un grand acteur qui se contente de jouer Hamlet, le prince du Danemark est une fiction classique, tout va bien* – et de la « schématisation initiale » – *le comédien se sait Comédien, le spectacle qu'il donne a des **chances** d'atteindre le Spectateur, ce dernier se croit à l'abri des **accidents**²⁹*.

La « complication » ou le « problème » apparaît au moment où le Comédien *se met à jouer celui qui joue Hamlet*, montrant que *l'acteur, en lui, n'était qu'un rôle*³⁰, qu'il y avait quelqu'un, par derrière, qui tenait ce rôle. L'effet immédiat de

²⁸ Le mot nous paraît pour le moins ambigu.

²⁹ Le mot est incontestablement un modalisateur, un évaluatif, dans la mesure où il exprime des modalités associées : « événement fâcheux, malheureux » ; apparenté par son sens à plusieurs noms dont *ennui, malheur, revers* ... (NPR, 1993 : 14).

³⁰ La construction restrictive semble projeter un jugement négatif sur la conduite sociale désignée par ce NSS.

cette « complication » est bien grave pour le Spectateur : *si l'acteur n'est plus un vrai acteur, la situation dans laquelle vous pensiez être par rapport à lui va s'effondrer, c'est votre statut même de spectateur qui va vous apparaître comme un rôle*. En fait, toute la tranche textuelle qui suit et qui s'étend jusqu'à la citation finale empruntée à J.-P. Sartre peut être considérée comme étant l'expression d'une relation logique de type cause-conséquence. Elle assure indubitablement la cohérence et la cohésion de l'ensemble, mais elle n'annonce pas de « solution » vers laquelle le Spectateur écoeuré, démoralisé puisse se tourner. Chaque phrase de cette partie de la séquence textuelle renferme une explication ou plutôt une réponse à une question qui n'aura pas été posée en réalité. La « conclusion », qui semble figurer la « situation finale », décrit la condition misérable de celui qui vit dans l'imposture et en est conscient : *le sérieux d'une vie bien réglée [tardera] un peu trop à ressaisir [le Spectateur] ou ne [le] ressaisira qu'insuffisamment, ainsi [lui] seront durablement révélées, dans la honte, [sa] solitude fondamentale et [son] essentielle imposture*. Et les quelques lignes empruntées à J.-P. Sartre, qui sont présentées en citation, renforce l'image : *celui qui prend conscience en lui de **cette contradiction explosive** [entre ce qu'il est pour lui-même et ce qu'il est aux yeux d'autrui], celui-là connaît la vraie solitude, celle du **monstre raté** par la Nature et la Société*. Mais la prédiction-avertissement de J.-P. Sartre se termine, de façon quelque peu curieuse, par les mots *cette solitude latente, larvée, qui est **la nôtre** et que **nous tentons de passer sous silence***. Cette généralisation suggérée par l'emploi des marques de la IV^e personne – *nous, la nôtre* – au lieu de *celui qui...celui-là, il*, ou bien au lieu de *vous, votre* dans la quasi-totalité de la séquence, devrait-elle être interprétée comme une accusation de manque de réaction, d'indifférence sinon de pusillanimité ou de lâcheté, que J.-P. Sartre aurait lancée contre la Société ? Serait-ce un défi jeté à ce destinataire collectif ?

Balisé, en quelque sorte, par les NSS ayant les usages attitudinaux discutés, le texte analysé se présente comme un réseau relationnel hiérarchique, étant donné que les relations identifiées ici même – plus importantes, dans certains modèles théoriques, que les unités linguistiques qu'elles unissent – s'établissent entre signifiants de niveaux différents. La cohésion grammaticale implique, sous la forme de l'accord par exemple, la co-présence d'au moins deux unités de niveau inférieur dans un syntagme nominal et la reprise à distance du noyau nominal de ce syntagme par un anaphorique pronominal approprié, l'existence d'un syntagme nominal et d'un syntagme verbal réunis dans une proposition, l'enchaînement de plusieurs propositions en une phrase ou celui de plusieurs phrases groupées autour d'un même thème ou topique³¹. Les relations

³¹ Emprunté à l'anglais topic, le topique est « le sujet du discours (du point de vue de la question posée, de la situation) souvent vu comme le sujet de la phrase ». (*Dictionnaire culturel en langue française*, IV, 2005 : 1444)

de cohérence lient surtout des unités linguistiques de niveau supérieur, telles que les propositions, les phrases, les suites de phrases. La cohérence est le résultat du phénomène de l'anaphoricité, des relations de ressemblance, des relations de contiguïté, des relations logiques comme la relation cause / effet, cause / conséquence, cause / résultat.

Mais les textes littéraires ou scientifiques impliquent d'ordinaire l'articulation d'unités supérieures (beaucoup) plus amples, comme les paragraphes, les chapitres et sous-chapitres. À ce niveau-là, les analystes ont repéré l'existence d'un certain nombre de structures d'enchaînement qui caractérisent les séquences narratives ou les séquences explicatives, ou encore les séquences argumentatives, etc.

Dans cette hiérarchie qui montre que les différentes articulations du texte étudié, par exemple, ne concernent pas des unités linguistiques de même niveau, les structures d'enchaînement se situent quelque part entre les relations responsables de la cohésion-cohérence de la séquence textuelle et celles qui en assurent l'identité. Cette organisation interne rigoureuse garantit la cohérence discursive de l'ensemble.

Comme on l'a constaté en suivant l'analyse proposée pour l'exemple (xxii), les NSS ayant des usages attitudinaux – qui marquent toutes les « phases » du procès porté à notre connaissance – remplissent plusieurs rôles dans la séquence textuelle : ils « caractérisent » le contenu d'un fragment de texte plus ou moins étendu, évaluent le contenu référentiel ou dénotatif qu'ils encapsulent, fournissent à ce contenu une « enveloppe » conceptuelle provisoire plus facile à mémoriser – éventuellement à remémorer – que l'expression plurilexicale d'une réalité complexe, permettent de reprendre en anaphore l'information qu'ils ont modalisée, manifestant ainsi un comportement pronominal, et surtout jouent un rôle important dans la conservation de la cohérence textuelle, grâce à la propriété qu'ils ont de « perspectiviser » des tranches d'information variables.

CONCLUSION

Dans cet article, nous nous sommes d'abord intéressée aux propriétés sémantiques et syntaxiques des noms sous-spécifiés, sans distinction de classe et sous-classe, ainsi qu'aux fonctions qu'ils remplissent en général dans le discours. Constatant qu'en dépit de la pauvreté frappante de la description ontologique de leur contenu, ils expriment tous un *jugement* d'un type ou autre, qui a pour point de départ une *base* fournie par le cotexte pré-nominal ou post-nominal, nous y avons vu des termes évaluatifs, positifs ou négatifs, qui révèlent la subjectivité du locuteur. Ou plutôt qui instituent une relation bien intéressante entre énonciateur, énonciataire et objet-cible de l'évaluation, impliquant aussi la question des normes de toute espèce dont l'énonciateur doit tenir compte dans l'expression de son jugement. Nous avons choisi de mener notre analyse dans le cadre du modèle fourni par la théorie de la modalité, catégorie grammaticale

vue par Gosselin (2010) comme marqueur de la validation des représentations. Dans la section faisant suite à cette première partie de notre étude empirique, nous avons porté notre attention sur les noms généraux ayant des usages attitudinaux, modalisateurs qui s'inscrivent surtout dans les catégories modales de l'appréciatif et de l'axiologique, et tout à fait exceptionnellement dans celle du boulique. Nous y avons abordé plusieurs questions dont celle de l'effet d'intensification obtenu par l'association d'adjectifs non classifiants aux NSS en emploi attitudinal, ou celle de la création d'un effet de « grossissement », dans le discours médiatique, par le recours à certaines formes de titres bisegmentaux dans les journaux, mais nous avons insisté surtout sur la question de la place qu'un NSS ayant des usages attitudinaux peut occuper dans une production discursive, car s'il est placé en début de texte, le NSS ou le syntagme nominal dans lequel il apparaît introduit le topique ; placé en toute fin, il peut signaler qu'une nouvelle problématique sera ouverte ou tout simplement que le problème en débat devra être traité dans le futur. Cependant, c'est la question de la contribution de ces évaluatifs au maintien de la cohérence textuelle que nous avons placée au centre de la dernière partie de notre étude, tout en essayant de ne pas perdre de vue les rôles respectifs de l'anaphoricité, des relations logiques et surtout des structures d'enchaînement dans la création d'un discours – texte ou séquence textuelle – cohésif et cohérent. De nouveaux regards sur ces NSS en emploi porteur apporteraient une analyse plus fine de la dimension argumentative de ces noms et des conséquences de nature pragmatiques³² que pourrait avoir leur présence dans diverses productions verbales.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADLER S. (2012), « Trois questions relatives aux noms généraux factuels attitudinaux », *Scolia*, 26, 11-37.
- ADLER S. (2014), « Évaluation, référence et noms généraux attitudinaux », *Langue française*, 184, 93-108.
<https://doi.org/10.3917/lf.184.0093> (consulté le 12 mai 2025)
- ADLER S. (2017), « Les noms généraux – <shell nouns> – participent-ils à une lecture taxinomique de type *Hiérarchie-être* ?, *Syntaxe & Sémantique*, 18, 45-66.
 DOI : 10.3917/11.018.0045 (consulté le 12 mai 2025)

³² Nous aimerions inviter déjà le lecteur curieux et bienveillant à s'engager dans un exercice de réflexion critique sur ces aspects à partir de ces deux derniers exemples :

(xxiii) *Une question tragique*. Tragique parce qu'elle débouche sur un *dilemme* : aujourd'hui la France a un besoin vital, pour sa puissance et son honneur, d'une immigration, qui représente un *danger mortel* pour sa société. (P.-H. Tavoillot, *Voulons-nous encore vivre ensemble* ?, 81)

(xxiv) À quoi il faut ajouter *ce paradoxe supplémentaire* : si être soi-même, c'est se libérer des chaînes, encore faut-il qu'il reste quelques chaînes. D'où *cette tentation trouble* de rechercher frénétiquement ce qu'il y aurait encore à déconstruire dans le champ de ruines de la modernité tardive : le genre, le langage, etc. (*id.*, 186-187).

- ADLER S. & MOLINE E. (2018), « Les noms généraux : présentation », *Langue française*, 198, 5-18
shs.cairn.info/revue - langue - française - 2018 -2 ?lang=fr (consulté le 29 mai 2025)
- ADLER S. & LEGALLOIS D. (2018), « Les noms sous-spécifiés dans le débat parlementaire : analyse fréquentielle et catégorisation modale », *Langue française*, 198, 19-34.
- BERTHOUD A-C. (1996), *Paroles à propos. Approche énonciative et interactive du topic*, Paris, Ophrys.
- BOLINGER D. (1977), *Pronouns and repeated nouns*, Indiana, Indiana University Linguistics Club.
- CANCE C. & DUBOIS D. (2015), « Dire notre expérience du sonore : nomination et référenciation », *Langue française*, 188, 15-32
shs.cairn.info/ revue-langue-francaise-2015-4-page-15 ?lang=fr (consulté le 25 mai 2025)
- CHARAUDEAU P. (2005), *Les médias et l'information*, Bruxelles, Duculot.
- CHAROLLES M. & SCHNEDECKER C. (1993), « Coréférence et identité. Le problème des référents évolutifs », *Langages* 112, 106-126.
- COMBETTE B. (1998), *Les constructions détachées en français*, Paris, Ophrys.
- FLAUX N. (2012), « Noms d'idéalités libres et noms d'idéalités liées », in de Saussure L. de, Borillo A. & Vuillaume M. (éds), *Grammaire, lexique et référence. Regards sur le sens*, Berne, Peter Lang, 59-75.
- FLAUX N. (2021), « Les noms d'idéalités et les noms sous-spécifiés », *Corela* HS – 34
<https://doi.org/10.4000/corela.13454> (consulté le 21 mai 2025)
- FLAUX N. & STOSIC D. (2014), « Les noms d'idéalités et la modalité : marquage d'une opposition », *Langages*, 193, 127-142.
<https://doi.org/10.3917/lf.185.0043> (consulté le 23 mai 2025)
- FLAUX N. & STOSIC D. (2015), « Pour une classe des noms d'idéalités », *Langue française*, 185, 43-57.
shs.cairn.info/revue-langue-francaise-2015-1-page-43 ?lang=fr (consulté le 16 mai 2025)
- FLOWERDEW, J.L. (2003), "Signalling nouns in discourse", *English for specific purposes* 22:4, 329-346.
- FRANCIS, G. (1986), *Anaphoric nouns. Discourse analysis monographs* 11, Birmingham, University of Birmingham Printing Section.
- FRANCIS, G. (1993), "A corpus-driven approach to grammar", in Baker M., Gill F. & Tognini-Bonelli E. (eds), *Text and technology. In honour of John Sinclair*, Philadelphia – Amsterdam, John Benjamins, 137-156.
- FRANCIS, G. (1994), "Labelling discourse: an aspect of nominal-group lexical cohesion", in Coulthard M. (ed.), *Advances in written text analysis*, London, Routledge, 83-101.
- GOSELIN L. (2010), *Les modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam – New York, Rodopi.
- GUILLAUME G. (1973), *Langage et science du langage*, Troisième édition, Paris, Librairie Nizet & Québec, Presses de l'Université Laval.
- HALLIDAY, M.A.K. & HASAN, R. (1976), *Cohesion in English*, London, Longman.
- HUYGHE R. (éd.) (2015), « Les typologies nominales : présentation », *Langue française* 185, 5-28 (consulté sur Cairn.info, le 13 mai 2025).

- HUYGHE R. (2018), « Généralité sémantique et portage propositionnel : le cas de *fait* », *Langue française* 198, 35-50 (consulté le 29 mai 2025)
- IVANIČ R. (1991), "Nouns in search of a context: a study of nouns with both open- and closed-system characteristics", *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching* 29:2, 93-114.
- JACKIEWICZ A. (2014), « Études sur l'évaluation axiologique : présentation », *Langue française*, 184, 5-16.
<https://doi.org/10.3917/lf.184.0005> (consulté le 26 mai 2025))
- KLEIBER, G. (1987), « Mais à quoi sert donc le mot *chose* ? Une situation paradoxale », *Langue française* 73, 109-128.
- KLEIBER, G. (1994), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER, G. (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER G. & LAMMERT M. (2012), « Présentation », *Scolia*, 26, 7-9.
- LEGALLOIS D. (2006), « Quand le texte signale sa structure : la fonction textuelle des noms sous-spécifiés », *Corela* cognition, représentation, langage, HS – 5
<https://doi.org/10.4000/corela.1465> (consulté le 16 mai 2025 , consulté le 15 mai 2025)
- LEGALLOIS D. (2008), « Sur quelques caractéristiques des noms sous-spécifiés », *Scolia*, 23, 109-127
 DOI : 10.3406/scoli.2008.1118 (consulté le 15 mai 2025)
- LEGALLOIS D. & LENEPVEU V. (2014), « L'évaluation dans les textes : des relations inter-propositionnelles aux séquences discursives », *Langue française*, 184, 17-33.
- LONGHI, J. (2015), « Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours », *Langue française*, 188 (consulté sur Cairn.info, le 13 mai 2025).
- MARTIN J.R. & WHITE P.R.R. (2005), *The Language of Evaluation. Appraisal in English*, London / New York, Palgrave Macmillan.
- ROZE Ch., CHARNOIS T., LEGALLOIS D., FERRARI S., SALLES M. (2014), « Identification des noms sous-spécifiés, signaux de l'organisation discursive », *Actes de la 21^{ème} Conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles (TALN 2014)*, Marseille, France.
<http://www.aclweb.org/anthology/F14-1033> (consulté le 5 mai 2025)
- SCHMID H.J. (2000), *English Abstract Nouns as Conceptual Shells: From Corpus to Cognition*, Berlin, New York, Walter de Gruyter.
- ȚENCHEA M., éd. (1999), *Études de traductologie*, Timișoara, Mirton.
- VAN DE VELDE D. (1995), *Le spectre nominal. Des noms de matières aux noms d'abstractions*, Louvain – Paris, Éditions Peeters.
- VENDLER Z. (1968), *Adjectives and Nominalizations*, The Hague, Mouton.
- WINTER E.O. (1992), "The notion of unspecific versus specific as one way of analysing the information of a fund-raising letter", in Mann W.C. & Thompson S.A. (eds), *Discourse Description: Diverse Linguistic Analyses of a Fund-Raising Text*, Amsterdam, John Benjamins, 131-170.

SOURCES DES EXEMPLES

- R.-M. Albèrès, *Jean-Paul Sartre*, huitième édition, remaniée, augmentée et mise à jour, coll. « Classiques du XX^e siècle », Paris, Éditions Universitaires, 1964.

- Pascal Bruckner, *Une brève éternité. Philosophie de la longévité*, Paris, Grasset, 2019.
- Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, coll. « Idées », Paris, Gallimard, 1942.
- Alain Finkielkraut, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, Paris, Gallimard, 2000.
- Francis Jeanson, *SARTRE*, coll. « Écrivains de toujours », Paris, Éditions du Seuil, 1955.
- Claude Launay, *Le Diable et le Bon Dieu. Sartre – Analyse critique*, coll. « Profil d'une œuvre », Paris, Hatier, 1970.
- Patrick Leconte, *Merleau-Ponty, une esthétique du langage*, coll. « Philosophie et langage », Limoges, Lambert-Lucas, 2023.
- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- Jean-François Revel & Matthieu Ricard, *Le moine et le philosophe. Le bouddhisme aujourd'hui*, édition revue et corrigée, Paris, NIL, 1999.
- Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire, psychologie phénoménologique de l'imagination*, coll. « Bibliothèque des Idées », Paris, Gallimard, 1940.
- Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, essai d'ontologie phénoménologique, coll. « Bibliothèque des Idées », Paris, Gallimard, 1943.
- Pierre-Henri Tavoillot, *Voulons-nous encore vivre ensemble ?*, Paris, Odile Jacob, 2024.

DICTIONNAIRES

- GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 1, Paris, Hachette, 1979.
- LACROIX, U., *Les mots et les idées*, édition nouvelle revue et corrigée, Paris, Fernand Nathan, 1961.
- REY, Alain (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, I – IV, Paris, DICTIONNAIRES LE ROBERT – SEJER, 2005.
- REY-DEBOVE, Josette & Alain REY (dirs.), *Le Nouveau Petit Robert (NPR)*, DICOROBERT, Montréal, 1993.

POLYPHONIE, DISCOURS RAPPORTÉ ET POINT DE VUE

Ligia-Stela FLOREA

Professeur des universités

Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca

Centre de Linguistique romane et d'Analyse du discours

Les théories de l'énonciation ont renouvelé, dans les dernières décennies, l'approche du texte, comme le fait remarquer d'une manière plastique Dominique Maingueneau en parlant des relations entre sciences du langage et littérature :

Grâce aux théories de l'énonciation, le « grain » de l'objet texte a été changé comme si l'on avait utilisé un nouveau microscope, beaucoup plus puissant, capable de modifier l'échelle de notre perception. (2011, 78)

Par son originalité et son caractère novateur, la théorie polyphonique de l'énonciation a exercé une grande influence sur la linguistique et la pragmatique textuelle. La théorie de l'effet 'point de vue' élaborée par Alain Rabatel (1998) et la théorie scandinave de la polyphonie linguistique (Henning Nølke *et alii* 2004) ont continué et développé le modèle de Ducrot, mettant à la disposition des chercheurs des instruments d'une grande finesse et précision¹.

En mettant à profit les résultats des recherches sur l'énonciation, notre article se propose d'aborder des phénomènes de polyphonie à l'échelle du discours et du texte. Nous allons présenter tout d'abord une approche polyphonique du discours rapporté,

¹ Nous avons consacré à la théorie polyphonique et à ses développements ultérieurs un récent ouvrage intitulé *Polifonia în structurile limbii*. Après avoir défini les rapports de la polyphonie linguistique avec le dialogisme et l'hétérogénéité énonciative, nous avons recensé les marques qui inscrivent la polyphonie dans les structures de la langue roumaine, au niveau grammatical, lexical et graphique. La deuxième partie traite les phénomènes de polyphonie textuelle à partir de recherches qui exploitent le modèle de Ducrot en l'étendant de l'énoncé au texte. À la suite de Laurence Rosier et des polyphonistes scandinaves, nous avons proposé une nouvelle approche polyphonique du discours rapporté, illustrée par des analyses de textes littéraires et journalistiques. L'ouvrage s'achève par un nouveau regard sur l'Effet point de vue, soutenu à son tour par l'étude d'un corpus de textes littéraires roumains.

pour nous arrêter ensuite sur le discours indirect libre et réexaminer son rôle dans la mise en scène du discours interactif et du discours intérieur. La dernière partie de l'article sera consacrée aux relations que le discours rapporté noue avec le point de vue.

1. Oswald Ducrot situe sa THÉORIE POLYPHONIQUE DE L'ÉNONCIATION dans le cadre conceptuel de la pragmatique linguistique, étude des conditions où se déroule et des effets que produit l'action humaine à l'aide du langage. Inaugurée par Emile Benveniste, qui reliait par l'énonciation la langue-système à la langue en fonction, la pragmatique linguistique postule que les aspects concernant l'utilisation des unités linguistiques sont inscrits dans le système de la langue. Il en va de même pour la nature instructionnelle de la signification : selon Ducrot, la signification est un ensemble d'instructions fournies aux locuteurs par la structure lexico-grammaticale des propositions pour leur permettre d'interpréter, dans tel ou tel contexte, le sens des énoncés dérivés de ces propositions.

La thèse de Ducrot repose sur le constat que le sujet parlant n'est pas toujours l'auteur, le responsable de l'énoncé qu'il construit, comme il arrive lorsque, dans un contexte administratif, on se sert de formulaires tout faits. De son côté, l'auteur de l'énoncé n'est pas le responsable de tous les points de vue que ce dernier représente, comme il arrive, par exemple, dans le cas de la présupposition. Ce qui revient à rejeter la thèse de l'univocité du sujet parlant qui a dominé la linguistique francophone de Saussure à Benveniste. Un premier postulat de ce modèle est *la nature polyphonique du sens*, selon lequel le sens de l'énoncé est l'image, la représentation que ce dernier donne de l'acte d'énonciation. La représentation construite par le sens de l'énoncé doit inclure, outre les valeurs illocutoires et argumentatives, les sources de l'énonciation. Telle que décrite par le sens de l'énoncé, l'énonciation apparaît « comme une sorte de dialogue cristallisé, où plusieurs voix s'entrechoquent » (Ducrot, 1984, *Avant-propos*).

Deux catégories de phénomènes sont directement concernées par le modèle de Ducrot : (1) *la double énonciation*, cas où le sens de l'énoncé présente l'acte d'énonciation comme impliquant la présence de deux locuteurs (cf. discours direct, écho imitatif, construction d'un discours imaginaire) ; (2) *la dualité des points de vue*, cas où le sens de l'énoncé présente l'acte d'énonciation comme impliquant un locuteur et deux énonciateurs (cf. négation, interrogation, présupposition, concession).

Le second postulat, corrélé au précédent, est *la pluralité de l'instance d'énonciation*, à savoir la triade sujet parlant, locuteur, énonciateur. *Le sujet parlant* est le « producteur physique », un être du monde que le sens de l'énoncé présente comme une instance extérieure à l'acte d'énonciation. *Le locuteur* est un être du discours qui intervient dans

la construction du sens en tant qu'auteur et responsable de l'énoncé. *L'énonciateur* est la source des points de vue, des positions et des attitudes manifestées dans le procès de l'énonciation, sans qu'on puisse leur attribuer des mots précis. C'est un être de discours assimilable aux « phrases sans paroles », concept accrédité par Ann Banfield² dans sa *Théorie du récit et du style indirect libre*.

Pour illustrer sa triade, Ducrot recourt à l'exemple d'une œuvre narrative : dans ce cas, le sujet parlant serait l'auteur, l'être du monde qui a produit le texte ; le locuteur serait le narrateur, l'être de discours à qui incombe la responsabilité du récit et l'énonciateur serait le personnage « centre de perspective », dont la présence se traduit par des marques de subjectivité associées à l'effet point de vue (perceptions représentées et discours indirect libre).

2. LE DISCOURS RAPPORTÉ, PHÉNOMÈNE DE POLYPHONIE TEXTUELLE

Le discours rapporté (DR) est un phénomène de polyphonie à l'échelle du texte, par lequel un locuteur représente dans son discours les propos d'un autre locuteur. Certains linguistes (Nølke *et alii* 2004), recourent au terme de *discours représenté* pour désigner les quatre types de stratégies généralement reconnus : discours direct (DD), discours indirect (DI), discours indirect libre (DIL) et discours direct libre (DDL). Nous utilisons quant à nous le terme de discours représenté pour désigner, à part le discours rapporté, d'autres stratégies comme les formes mixtes, le discours narrativisé, la modalisation en discours second, le conditionnel médiatif, etc. On peut représenter des mots, c.a.d. des actes verbaux, ou des pensées, des actes psychiques à demi verbalisés.

La représentation, dans le discours du locuteur, d'un discours provenant d'un autre acte d'énonciation suppose en premier lieu la mise en relation d'un *discours cité* (DCé) et d'un *discours citant* (DCn). Bien que ces deux termes soient mieux appropriés dans les cas où le discours étranger est rapporté sous sa forme littérale, c.a.d. au discours direct ou direct libre, on va y recourir, pour des raisons pratiques, dans les autres cas également.

Nous adoptons, dans l'analyse du discours rapporté, une perspective polyphonique légèrement différente de celle de Nølke *et alii* (2004), choisissant comme critère de

² « Phrases sans paroles » transpose le terme anglais *Unspeakeable Sentences* qui désigne les énoncés narratifs en « style indirect libre », énoncés que l'on ne pourrait attribuer, selon Banfield, ni au personnage ni au narrateur. Aussi, dans son ouvrage publié en 1982, cette auteure soutient que, pour cerner les mécanismes qui sous-tendent le fonctionnement du SIL, il était indispensable de renoncer à la catégorie de narrateur-locuteur.

typologisation la disjonction *locuteur/énonciateur*³. On distinguera pour commencer un discours rapporté qui met en scène deux locuteurs (types DD et DDL) et un discours rapporté qui met en scène un locuteur et un énonciateur (types DI et DIL). Soient les exemples suivants :

- (1) Ma sœur cadette m'a dit un jour : « Tu sais ce que je désire le plus ? Couper les ponts, partir droit devant moi, loin d'ici ».
- (2) Le voyant troublé, je lui ai demandé ce qui s'était passé. Il m'a répondu d'une voix mal assurée que tout était en ordre.
- (3) Pierre m'a appelé aujourd'hui. Enfin, il a décroché un poste au journal : pas fameux, c'est vrai, mais cela lui suffit pour le moment.
- (4) Odile ne cessait de faire des reproches à son mari. Pourquoi as-tu acheté tant de fromage ? Et pourquoi à ce prix ? Dans le petit magasin à côté, tu aurais trouvé moins cher.

Le discours direct de (1) et direct libre de (4) font entendre deux voix : celle d'un locuteur primaire L, auteur du DCn, et celle d'un locuteur secondaire l, auteur du DCé. Deux locuteurs distincts renvoient à deux actes d'énonciation distincts ayant chacun son propre cadre référentiel.

Dans les deux cas, le DCn évoque un événement communicatif et le DCé reproduit d'une manière littérale (où prétend le faire) les dires du protagoniste de cet événement : en (1), la sœur cadette du locuteur primaire qui confie à ce dernier ses désirs et, en (4), la personne nommée Odile, qui accable son mari de questions qui signifient autant de reproches.

Ce qui distingue le discours direct du discours direct libre, c'est la relation qui s'établit entre DCn et DCé en fonction de la présence ou de l'absence du verbe introducteur et des guillemets. La présence, dans les formes typiques de DD, d'un *verbum dicendi* transitif fait du segment correspondant au DCé un complément d'objet direct du DCn. Bien que construit par juxtaposition, ce complément est marqué graphiquement par deux points/guillemets, ce qui assure dans ce cas un lien étroit entre DCé et DCn. L'absence du verbe introducteur, de la relation complétive implicite et des guillemets fait que, dans le cas du DDL, la relation entre DCn et DCé soit une relation purement sémantique.

³ Il s'agit d'une distinction à valeur opératoire et non d'une opposition radicale entre locuteur et énonciateur. Lorsque sa position énonciative est en concordance avec son énoncé, le locuteur s'identifie à l'énonciateur : L/E. Leur dissociation s'avère pourtant très utile au cas où le locuteur se distancierait de son énoncé ou de celui d'un autre locuteur. Donc, même si ces deux facettes de l'instance d'énonciation sont corrélées, leur disjonction présente un intérêt théorique pour la description du discours rapporté, en particulier pour celle du discours indirect libre.

En revanche, le discours indirect de (2) et indirect libre de (3) ne font entendre qu'une seule voix : celle du locuteur qui construit l'énoncé tout entier. Dans les termes de la théorie polyphonique, ce locuteur met en scène deux énonciateurs : E1 qui assume la responsabilité du DCn et E2 qui assume la responsabilité du DCé. Le locuteur s'identifie, évidemment, à E1. Si le DCn, qui évoque un dialogue de L avec une tierce personne, est bien ancré dans la situation d'énonciation, ayant son propre centre déictique (« *je* lui ai demandé, il *m'a* répondu » et « Pierre *m'a* appelé *aujourd'hui* »), le DCé n'a pas un centre déictique propre, n'est pas un discours actualisé, comme dans les cas antérieurs. C'est un discours qui a été déconnecté de la situation initiale et transposé dans les coordonnées de l'acte d'énonciation produit par L : *s'est passé* devient ainsi *s'était passé* et *j'ai décroché* devient *il a décroché*.

La déconnexion du DCé de la situation initiale et la transformation du locuteur secondaire en énonciateur s'explique par le phénomène d'*incorporation énonciative* (Nølke *et alii* 2004). En (2) et (3) le locuteur primaire incorpore l'énonciation du locuteur secondaire à sa propre énonciation, ce qui fait que le DCé perd son autonomie énonciative : les marques de la 1^{re} personne sont remplacées par celles de la 3^e personne et le présent est remplacé par l'imparfait. Au discours indirect, l'incorporation énonciative est doublée d'une inclusion syntaxique : le DCé est inclus - par le relatif *ce qui* ou la conjonction *que* - dans le DCn sous la forme d'une complétive ayant la fonction d'objet direct auprès des verbes *demandar* et *répondre*. Au discours indirect libre (cf. 3), le DCé conserve son autonomie syntaxique, ce qui lui confère une certaine prégnance énonciative : des éléments tels que *enfin*, *c'est vrai*, *mais*, *pour le moment* sont les traces de l'acte d'énonciation à l'origine du DCé. Ces traces permettent de reconstituer facilement le discours originel : « Enfin, j'ai décroché un poste au journal. Pas fameux, c'est vrai, mais cela me suffit pour le moment ».

Mais, puisque le DIL est avant tout une technique narrative créée par la prose réaliste du XIX^e siècle, voici un exemple tiré d'une des œuvres représentatives de ce courant :

- (5) Et Gervaise, en face de la Gueule-d'Or, regardait avec un sourire attendri. Mon Dieu ! que les hommes étaient donc bêtes ! Est-ce que ces deux-là ne tapaient pas sur leurs boulons pour lui faire la cour ! Oh ! elle comprenait bien, ils se la disputaient à coups de marteau ; ils étaient comme deux grands coqs rouges qui font les gaillards devant une poule blanche.

(Émile Zola, *L'Assommoir*, p.192)

Qu'est-ce qui nous permet de dissocier, dans une séquence narrative à la 3^e personne, le discours citant du discours cité ? Autrement dit, qu'est-ce qui nous permet d'attribuer, en (5), le premier énoncé au narrateur et tous les autres, à partir

de *Mon Dieu*, au personnage Gervaise ? Ces mêmes éléments dont on disait, à propos de (3), qu'ils sont les traces de l'acte d'énonciation à la source du DCé. Ils marquent une *discordance énonciative* (cf. Rosier 1999) qui signale le changement du plan d'énonciation. Les interjections, le marqueur discursif *donc*, les deux phrases exclamatives relèvent de l'oral spontané, de même que certains vocables. Ces caractéristiques : subjectivité, affectivité, oralité renvoient au discours intérieur du personnage Gervaise.

Si en (5) le discours oblique nommé DIL permet au narrateur d'introduire le lecteur dans la conscience de son personnage, en (3) cette même stratégie discursive permettait à un locuteur, dans une situation de communication courante, de rapporter à son interlocuteur les dires de leur ami commun, Pierre. À cette différence près que le DIL se mettait dans ce cas au service du discours extérieur ou, dans les termes de Bronckart (1993), du discours interactif.

3. DIL DU DISCOURS INTERACTIF : *L'ASSOMMOIR* D'ÉMILE ZOLA

Dans les romans de Zola, le DIL se met souvent au service du discours interactif et c'est là un argument de poids en faveur de son inclusion dans la catégorie 'discours rapporté'. Dans *L'Assommoir*, par exemple, les occurrences de DIL rapportant les propos tenus par les personnages sont de loin plus nombreuses que les contextes où il sert à représenter un discours intérieur. Voici une telle occurrence, où le DIL coexiste avec le DD, forme typique du discours rapporté.

Dans le fragment ci-dessous, qui met en scène une demande en mariage, nous avons signalé le DIL par des italiques :

- (6) Quand il fut entré, elle le crut malade, tant il lui parut pâle, les yeux rougis, le visage marbré. Et il restait debout, bégayant, hochant la tête. *Non, non, il n'était pas malade. Il pleurait depuis deux heures, en haut, dans sa chambre ; il pleurait comme un enfant en mordant son oreiller pour ne pas être entendu des voisins. Voilà trois mois qu'il ne dormait plus. Ça ne pouvait pas continuer comme ça.*

« Écoutez, madame Gervaise, dit-il la gorge serrée, sur le point d'être repris par ses larmes, il faut en finir, n'est-ce pas ?... Nous allons nous marier ensemble. Moi, je veux bien, je suis décidé. »

Gervaise montrait une grande surprise. Elle était très grave.

« Oh ! monsieur Coupeau, murmura-t-elle, qu'est-ce que vous allez chercher là ! Je ne vous ai jamais demandé cette chose, vous le savez bien... Ça ne me convenait pas, voilà tout... Oh ! non, non, c'est sérieux, maintenant réfléchissez, je vous en prie ».

Mais il continuait à hocher la tête d'un air de résolution inébranlable. *C'était tout réfléchi. Il était descendu parce qu'il avait besoin de passer une bonne nuit. Elle n'allait pas le laisser remonter pleurer, peut-être ! Dès qu'elle aurait dit oui, il ne la tourmenterait plus, elle pourrait se coucher tranquillement. Il voulait simplement lui entendre dire oui. On causerait le lendemain.*

« Bien sûr, je ne dirai pas oui comme ça, reprit Gervaise. Je ne tiens pas à ce que, plus tard, vous m'accusiez de vous avoir poussé à faire une bêtise... Voyez-vous, monsieur Coupeau, vous avez tort de vous entêter. Vous ignorez vous-même ce que vous éprouvez pour moi. Si vous ne me rencontriez pas de huit jours, ça vous passerait, je parie [...]. Asseyez-vous là, je veux bien causer tout de suite ».

Alors, jusqu'à une heure du matin, dans la chambre noire, à la clarté fumeuse d'une chandelle qu'ils oubliaient de moucher, ils discutèrent leur mariage... (*L'Assommoir*, p.58-59)

Première remarque : dans cet échange de propos entre Coupeau et Gervaise, le DIL alterne d'une façon assez régulière avec le DD. À une exception près, le discours du « soupirant » est représenté sur le mode du DIL, alors que le discours de la femme, qui a la position forte dans cette interaction, est représenté sous la forme du DD. Par le biais de l'incorporation énonciative, le DIL fait passer le discours du personnage par le filtre du narrateur, ce qui réduit Coupeau au statut d'énonciateur. L'autonomie énonciative du DD confère en revanche à Gervaise le statut de locuteur à plein titre. Il en résulte, nous semble-t-il, un effet de relief : si le DD projette Gervaise au-devant de la scène, le DIL relègue Coupeau au second plan.

Deuxième remarque : le discours oblique et le discours direct s'enchaînent parfaitement du point de vue syntaxique et sémantique. Au « réfléchissez, je vous en prie » de Gervaise, répond le « c'était tout réfléchi » de Coupeau. Au « on causerait le lendemain » de Coupeau, répond le « je veux bien causer tout de suite » de Gervaise. Il y a plus : dans la première ligne du texte, l'énoncé *elle le crut malade* fonctionne comme une question auprès de « Non, non, il n'était pas malade ». Cela montre qu'*elle le crut malade* est considéré ici comme du discours narrativisé. D'ailleurs, c'est toujours par du discours narrativisé que finit notre fragment : « Alors jusqu'à une heure du matin... ils discutèrent leur mariage ».

Chez Zola, le DIL peut servir également à représenter le discours d'un groupe de personnes, c'est-à-dire un discours qui émane de plusieurs sources à la fois, mais sans parvenir au statut de locuteur collectif que seul le DD ou le DDL aurait pu lui assigner. En voici un exemple tiré du même roman, qui raconte un repas de noces.

L'une des figures qui suscitent l'attention admirative des convives est un ami de Coupeau appelé Mes-Bottes, qui s'avère un sacré buveur et bâfreur :

- (7) Alors, quand on eut attaqué les tourtes, il devint la profonde admiration de toute la table. *Comme il bâfrait !* Les garçons effarés faisaient la chaîne pour lui passer du pain, des morceaux finement coupés qu'il avalait d'une bouchée. Il finit par se fâcher ; *il voulait un pain à côté de lui*. Le marchand de vin, très inquiet, se montra un instant sur le seuil de la salle. La société, qui l'attendait, se tordit de nouveau. *Ça la lui coupait au gargotier ! Quel sacré zig tout de même, ce Mes-Bottes ! Est-ce qu'un jour il n'avait pas mangé douze œufs durs et bu douze verres de vin, pendant que les douze coups de midi sonnaient ! On n'en rencontre pas beaucoup de cette force-là.*

(*L'Assommoir*, p. 98, notre soulignement)

Cette fois, l'articulation du DCn et du DCé donne lieu à un contraste plus frappant non seulement sur le plan énonciatif, où abondent les marques de subjectivité et d'oralité, mais aussi sur le plan stylistique, où le français littéraire du narrateur rencontre le français populaire, le parler des faubourgs. À noter qu'en dépit du mode oblique de représentation qui est celui du DIL, le parler des faubourgs parisiens du début du XIX^e siècle conserve ici toute sa fraîcheur.

Ce sont surtout les marques d'oralité qui prêtent à ce discours collectif son caractère vivant et pittoresque. Il y a d'abord les vocables argotiques *zig*, *gargotier* et l'expression familière *ça la lui coupait*. Puis ce sont les structures exclamatives, qui revêtent des formes très variées : phrase segmentée + marques intonatives, *comme* évaluateur intensif, *quel* + nom de qualité + dislocation, interro-négative oratoire.

Quant à la fonction du DIL collectif, elle est très bien définie par Dominique Maingueneau dans un chapitre de *Linguistique pour le texte littéraire* (2003, p.137) :

Le discours indirect libre présente l'avantage de ne pas tracer de frontière entre pensées, perceptions et paroles, de rendre ainsi plus vraisemblable l'attribution de l'énoncé à un sujet pluriel : dans la même situation, plusieurs individus peuvent partager la même pensée, difficilement les mêmes mots.

En conclusion, bien qu'il pratique souvent un DIL rapportant les propos des personnages, dont le caractère fortement subjectif et oralisant forme un contraste accusé avec le discours du narrateur, Émile Zola insère le DIL dans la cohésion d'une phrase classique : le passé simple, en tant que forme du premier plan, se fait suivre au second plan de la série des formes en *-(r)ait* servant à la construction du point de vue.

4. DIL DES ÉTATS DE CONSCIENCE : *THÉRÈSE DESQUEYROUX* DE FRANÇOIS MAURIAC

À un demi-siècle de distance, François Mauriac pratique un autre genre de roman et un autre genre de DIL. Un discours indirect libre qui se met au service des états de conscience et qui a ceci d'original qu'il fait presque fusionner les deux « voix », celle du locuteur-narrateur et celle de l'énonciateur-personnage. Dans *Thérèse Desqueyroux*, le DIL sert avant tout à explorer l'univers intérieur d'un personnage aussi cruel que fascinant.

De Bordeaux à Saint-Clair et jusqu'à Argelouse, Thérèse remonte en mémoire le fil de sa vie : le mariage avec Bernard Desqueyroux, la crise passionnelle d'Anne, les rencontres avec Jean Azévédo, la naissance de Marie, la maladie de Bernard et, finalement, les mois affreux qui l'ont fait sombrer dans le crime. À la suite des déclarations de Bernard, qui tient avant tout à « faire le silence », Thérèse bénéficie d'un non-lieu. Au rythme de la calèche qui la ramène à Argelouse, elle retourne dans son esprit les détails de son drame, s'efforce d'imaginer le premier face-à-face avec son mari.

- (8) Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée ? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain ? Thérèse ferme les yeux, les rouvre [...] et s'efforce de reconnaître cette montée. Ah ! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n' imagine. Ne rien prévoir. (*Thérèse Desqueyroux*, p.19)

L'instance auctorielle s'efface derrière les réflexions et les rêveries du personnage dont la subjectivité est celle d'un *il*, sujet de conscience. Si les deux premières lignes sont dominées par la voix du narrateur, la tonalité angoissée des interrogations nous fait entendre la voix intérieure de Thérèse. Du reste, les syntagmes démonstratifs à référent spécifique, *cette calèche*, *cette route* de même que les déictiques *ce soir* et *demain* dessinent déjà le cadre spatio-temporel où va s'inscrire le monde de l'héroïne.

On a là autre forme de DIL, qui se construit en lien avec le présent de narration. Il en résulte, d'un côté, que les temps ne sont plus transposés, pouvant se combiner librement avec les déictiques lexicaux. De l'autre, le discours narratif perd sa consistance, car la perspective du narrateur semble « contaminée » par celle de l'héroïne, allant parfois jusqu'à s'y fondre complètement.

- (9) Certes, elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse : « Tu ne peux imaginer cette délivrance

après l'aveu, après le pardon » [...]. Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout ; je lui dirai... ».

Que lui dirait-elle ? Par quel aveu commencer ? Des paroles suffisaient-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes ?... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... » (*Thérèse Desqueyroux*, p.22)

L'insertion du discours direct dans le DIL nous fait entendre, à travers le souvenir de Thérèse, le son d'une autre voix et d'un autre temps. Des mots ressurgissent de sa mémoire pour lui donner du courage, mais le doute et l'incertitude reviennent, comme le suggère la série des interrogations directes dont deux sont au présent, une à la forme en *-rait* nommée prospectif (*que lui dirait-elle*) et la dernière à l'infinitif délibératif (*par quel aveu commencer*).

Ce long monologue intérieur s'achève par un discours direct qui confère tout son poids à la *deixis de la subjectivité fictive* (Florea 2018). Au centre, se trouve le moi de Thérèse ; le présent du locuteur/énonciateur et le *hic et nunc* sont ceux du moment vécu par le personnage. Dans sa conscience, Thérèse refuse d'assumer un crime qu'elle n'a pas voulu commettre : les quatre énoncés négatifs ont visiblement un caractère polémique. Elle finit par prendre conscience de cette « puissance forcenée » qui l'habite, cette autre Thérèse dont le pouvoir destructeur la terrifie.

Le monologue intérieur repose ici sur deux types de discours rapporté : le DIL, qu'on appelle aussi « monologue narré » et le DD, qu'on appelle aussi « monologue cité » (Cohn 1978). Ce qui assure au DIL une individualité distincte du DD, malgré leur base temporelle commune, c'est d'un côté la cohésion référentielle du texte, due à la réitération des marques de la 3^e personne, et, de l'autre, la cohérence de la modalité énonciative reposant sur des marques lexicales (*sans doute, peut-être, certes, en effet*) ou grammaticales (infinitif injonctif, subjonctif prescriptif).

Un dernier exemple, où le DIL met en scène un véritable débat intérieur et où le présent de l'état de conscience forme un vif contraste avec les tiroirs allocentriques (PS, IMP, PQP) qui soutiennent, tout au début, le discours du narrateur :

- (10) Saint-Clair, enfin. À la descente du wagon, Thérèse ne fut pas reconnue. Pendant que Balion remettait son billet, elle avait contourné la gare [...] et rejoint la route où stationnait la carriole.

Cette carriole, maintenant, lui est un refuge ; sur le chemin défoncé, elle ne redoute plus de rencontrer personne. Toute son histoire, péniblement reconstruite s'effondre : rien ne reste de cette confession préparée. Non : rien à dire pour sa défense ; pas même une raison à fournir ; le plus simple sera de se taire, ou de répondre seulement aux questions. Que peut-elle redouter ? Cette nuit passera, comme toutes les nuits ; le soleil se lèvera demain : elle est assurée d'en sortir, quoi qu'il arrive. Et rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui, la mort dans la vie : elle goûte la mort autant que peut la goûter une vivante. (*Thérèse Desqueyroux*, p. 119-120)

La voix de Thérèse se fait entendre à travers un soupir de soulagement (*Saint-Clair, enfin*), avant de laisser un moment la place à la voix du narrateur. À partir de *Cette carriole, maintenant, lui est un refuge* le DIL reprend, déployant une ample deixis (cinq syntagmes démonstratifs, trois adverbes de temps) ainsi qu'un mouvement argumentatif en trois temps : négations polémiques / interrogation oratoire / affirmations catégoriques (futur simple et *oui* conclusif). Un parallélisme s'installe du point de vue énonciatif (abondance de déictiques) et sémantique (réflexions prospectives) entre ce passage et les précédents.

Mais ces analogies ne font que souligner davantage les différences de tonalité. Dans (8) et (9), l'annonce du non-lieu faisait reprendre un peu d'espoir à Thérèse. Elle essayait d'anticiper l'attitude qu'allait prendre Bernard, les premiers mots qu'ils échangeraient, afin de pouvoir « préparer sa confession ». Tout le trajet qu'elle fait en voiture puis en train, de Bordeaux à Saint-Clair, n'est pour Thérèse qu'une occasion de scruter son passé afin d'y puiser des arguments pour « sa défense ». Mais (10) remet tout en question, car les arguments s'avèrent trop faibles pour soutenir « son histoire », d'où un amer constat de nullité à travers une suite de négations polémiques : « rien ne reste de cette confession. Non, rien à dire pour sa défense ; pas même une raison à fournir ». S'il n'y a plus d'espoir il n'y a pas non plus rien à craindre, car Thérèse se sent coupée du monde, de la vie, de son être même. « Cette nuit passera... le soleil se lèvera demain » ne sont pas dans sa voix l'expression de l'espoir mais celle de la plus froide indifférence.

Chez Zola, tout comme chez Flaubert, l'usage du DIL semble répondre à un souci de cohérence. Les formes en *-ais* permettent d'intégrer sans heurt les paroles et les pensées représentées au monde raconté. Les transitions homogènes qui s'opèrent ainsi à l'intérieur du système de l'*Histoire* assurent finalement au récit une perspective temporelle unitaire, ce qui permet à l'auteur de conserver intacte la maîtrise du récit.

Ce qui préoccupe avant tout François Mauriac, ce n'est pas l'image d'un univers romanesque homogène, mais les moyens que pourrait se donner l'écrivain « pour

exprimer cet immense monde enchevêtré, toujours changeant, jamais immobile qu'est une seule conscience humaine » (*Le romancier et ses personnages*, 1953). C'est là, suivant le témoignage même de l'écrivain, un des grands enjeux de la création romanesque.

Dans *Thérèse Desqueyroux*, ce déplacement du centre de gravité sur l'univers intérieur du personnage fait que ce dernier s'affranchit, dans une certaine mesure, de l'emprise du narrateur pour vivre d'une vie propre. Il s'ensuit une sorte de délayage du récit, qui se dissout en réflexions, rêveries, projections rétrospectives ou prospectives, bref, dans l'introspection psychologique.

5. DISCOURS RAPPORTÉ ET POINT DE VUE

Tout comme le précédent, *La tête contre les murs* est un roman à point de vue ou à focalisation interne. Le premier chapitre assigne à Arthur Gérane le statut de centre de perspective, ce qui fait que le personnage est construit comme un sujet de conscience qui se forme et s'affermir sous les yeux du lecteur. Le monde construit par le premier chapitre ne nous est pas raconté avec le détachement d'un narrateur omniscient, il nous *est montré* tel qu'il est perçu et vécu par le protagoniste dans un moment qui prend une valeur de « scène ».

Après s'être introduit par effraction, de nuit, dans son ancienne maison, Arthur force un tiroir où il prend de l'argent, puis se décide à voler la voiture de son père. Bien qu'il se conduise comme un délinquant, la vie « hors normes » qu'il mène depuis quatre ans ne l'a pas complètement perverti : il a encore de l'affection pour son père et c'est pour ça qu'il trouve son action ignoble : « Idiot, tu fais du beau travail ! » Cependant, une fois réinstallé au volant, il démarre, tout à la joie de savourer en avance sa réussite, mais un obstacle imprévu met brusquement fin à son aventure.

- (11) Trois heures et demie. Le chant rouillé des coqs se met à grincer. Une sorte de coton grisâtre se répand sur les prairies. Dans trente minutes, il fera jour. Il faut se hâter pour démarrer à la brune, sans allumer les phares, qui pourraient donner l'alerte.

Arthur court vers l'ancienne remise dont son père a fait un garage. La clef mastodonte tourne dans la serrure. Par chance, les pneus sont en état, le réservoir plein. Arthur s'assied sur le siège qui lui semble tout chaud encore du derrière paternel. « Comme je suis rosse, tout de même ! » avoue-t-il. Mais il répète aussitôt : « Je ne peux pas faire autrement ». Ce disant, il appuie vainement sur le démarreur. Il a oublié de mettre le contact. La clef, où est la clef ? Bon sang, il l'a oubliée sous le ruban du feutre paternel ! Et son chapeau,

son propre chapeau, pourquoi n'est-il pas sur sa tête ? « Zut ! ronchonne-t-il, je l'ai laissé sur le bouton de la porte ».

Sa lampe électrique ne fonctionne presque plus et, dans le bureau, il a beaucoup de peine à retrouver le 56 de son père. Nanti de la précieuse clef, il passe devant la glace Empire, reconnaît l'*autre* et l'interpelle : « Idiot, tu fais du beau travail ! » L'autre ricane : il lui dédie un pied-de-nez [...].

Cependant Arthur regagne le garage, se réinstalle avec importance sur le siège, met la voiture en marche. Les vitesses sont correctement passées. « Mieux que papa ne saura jamais le faire [...] gouaille maintenant le triomphateur. Le moustachu a éduqué trop tard ses réflexes ». Il exulte, ce fils indigne qui ne déteste point son père ; il sourit farouchement en écarquillant les yeux pour prendre dans l'ombre les virages de l'ancien chemin de ferme promu à la dignité d'allée et qui conduit à la route [...]. Très satisfait de lui, de plus en plus satisfait, Arthur sourit toujours. « La bonne blague ! Nous voilà dimanche, jour de grand-messe et pour aller au bourg, papa devra prendre le train onze [...] ». Arthur ne sourit plus : il rit, il rit... Et soudain, Arthur cesse de rire. Mais oui, c'est bien un tronc. Un tronc abattu en travers de l'allée, là à quelques mètres. Un sapin, pour être précis, un sapin que l'on n'a pas encore transporté. Pourquoi n'a-t-il pas reconnu les lieux ? Il aurait fallu, il aurait fallu... (Hervé Bazin, *La tête contre les murs*, p.18)

La promotion d'Arthur au rang de personnage focal repose essentiellement sur l'emploi de certaines techniques de représentation narrative relevant du *showing*, dont le présent de narration maximise les effets : psycho-récit, perceptions représentées, monologue intérieur. Dans les termes de Rabatel (1998 et 2000), le récit comporte une scénographie énonciative qui repose sur des points de vue en interaction : PDV représenté, PDV raconté et PDV asserté.

PDV représenté. La représentation du temps et de l'espace dans le premier paragraphe se construit à partir des perceptions visuelles et auditives d'Arthur et des pensées qui leur sont associées. En témoignent le syntagme *une sorte de coton grisâtre*, qui suggère un regard hésitant, et les qualifications subjectives *le chant rouillé des coqs* et *la clef mastodonte*. Cette dernière, ainsi que l'expression *démarrer à la brune* évoquent un parler familier propre aux jeunes. Ce parler transparait d'abord dans le texte à travers le DIL qui nous livre les réflexions d'Arthur en train de préparer son coup :

Trois heures et demie... Dans trente minutes, il fera jour. Il faut se hâter pour démarrer à la brune, sans allumer les phares, qui pourraient donner l'alerte.

Les marques du DIL sont la phrase nominale, les déictiques temporels, les modalisations (*il faut se hâter, pourraient donner*) et les descriptions définies dont le référent ne peut être identifié qu'à travers le regard du personnage. Mais c'est surtout le présent et le rythme alerte de la phrase qui prêtent à ce discours intérieur les accents du parler spontané.

Par contraste, le DIL de la fin du texte est fortement marqué du point de vue affectif, trait que la polyphonie linguistique (*mais oui*, interro-négative, conditionnel) ne fait que maximiser :

Mais oui, c'est bien un tronc. Un tronc abattu en travers de l'allée, là à quelques mètres [...]. Pourquoi n'a-t-il pas reconnu les lieux ? Il aurait fallu, il aurait fallu...⁴

PDV raconté. La voix narrative épouse étroitement la perspective du personnage : « Arthur court vers la remise... Arthur s'assied sur le siège... il appuie sur le démarreur... il passe devant la glace, reconnaît l'autre, l'interpelle... il exulte... il sourit », mais cette voix est marquée par les accents d'Arthur (*mastodonte, par chance, tout chaud*). Le PDV raconté se mêle étroitement au PDV représenté : « Les pneus sont en état, le réservoir plein », pour laisser ensuite la place au PDV asserté : « Comme je suis rosse, tout de même ! » Mais : « Je ne peux pas faire autrement ».

Le PDV asserté repose sur le DD, qui prétend restituer fidèlement le discours intérieur du personnage, auquel le connecteur argumentatif *mais* prête l'allure d'un débat. L'oralité de ce discours est assurée par le tour exclamatif, le qualificatif familier *rosse* et par le marqueur discursif *tout de même*. C'est un marqueur polyphonique, car il fait écho à *tout chaud encore du derrière paternel*, syntagme que le verbe modal *sembler* attribue au point de vue d'Arthur, à l'affection qu'il éprouve encore pour son père :

Arthur s'assied sur le siège qui lui semble tout chaud encore du derrière paternel. « Comme je suis rosse, *tout de même* ! » Mais il répète aussitôt : « Je ne peux pas faire autrement. »

Le monologue intérieur du personnage fait alterner un PDV représenté de type DIL et un PDV asserté de type DD :

Il a oublié de mettre la clef. La clef, où est la clef ? Bon sang, il l'a oubliée sous le ruban du feutre paternel ! Et son chapeau, son propre chapeau, pourquoi n'est-il pas sur sa tête ? « Zut ! ronchonne-t-il, je l'ai laissé sur le bouton de la porte ».

⁴ Structures polyphoniques : *mais oui, c'est bien un tronc* (présupposé « c'est un tronc ») → confirmation ; *pourquoi n'a-t-il pas reconnu les lieux ?* (présupposé « il n'a pas reconnu les lieux ») → récrimination ; *il aurait fallu, il aurait fallu [reconnaître les lieux]* (présupposé « il n'a pas reconnu les lieux ») → reproche.

Le DIL, comme le DD, sont les reflets de la conscience spontanée et du parler authentique : interrogations marquées par la panique et la précipitation, exclamations de surprise et de dépit, ponctuées d'interjections (*bon sang, zut*). Mais ce qui frappe, c'est que ce monologue présente une structure dialogale, revêtant à son tour le caractère d'un débat : chaque interrogation angoissée est suivie d'une réponse sur la même tonalité. On retrouve ce débat au moment où Arthur interpelle son *alter ego* sur un ton de reproche : « *Idiot, tu fais du beau travail* » *L'autre ricane...* Mais ce dédoublement qui se veut autocritique n'est pas exempt d'une certaine hypocrisie.

Enfin, l'intrication du PDV asserté et du PDV représenté dans ce texte fait que toute une série de termes reçoivent leur référence spécifique par rapport au *hic et nunc* de l'acte de perception / réflexion du personnage : les déictiques, où il faut inclure aussi les tiroirs associés au présent, les descriptions définies (*la clef, les pneus, le ruban, le bouton de la porte, la glace Empire*, etc.) de même que les subjectivèmes affectifs (*la clef mastodonte, rosse, idiot, le moustachu*).

En revanche, les qualifications contradictoires *Ce fils indigne qui ne déteste point son père* renvoient au PDV du narrateur, qui prend une distance ironique vis-à-vis du héros et de ses exploits : « Arthur se réinstalle *avec importance* sur le siège » ; « Mieux que papa... *gouaille le triomphateur* » ; « il *sourit farouchement* en écarquillant les yeux ». Tout au long du premier chapitre, on peut relever d'autres expressions où transparait l'ironie de l'auteur, ce qui prête à ce récit, dans les termes de Dorrit Cohn (1978), le caractère d'un psycho-récit dissonant.

Les procédés de représentation narrative de la subjectivité (psycho-récit, perceptions représentées, monologue intérieur), ou, dans les termes de Rabatel, la scénographie énonciative sont mis en œuvre dans la narration au présent pour construire un sujet de conscience dont la prégnance favorise, chez le lecteur, les mécanismes psychologiques d'identification avec le personnage. Grâce à l'usage du présent, procédé de prédilection du récit-témoignage (Albérès 1967), le périple du héros n'est plus confiné dans les limites d'un passé irrévocable, mais « suspendu » à la progression de l'acte de lecture (cf. Revaz 2002).

POUR CONCLURE. La double énonciation, la disjonction locuteur/énonciateur, la diversité des rapports DCn/DCé, les relations entre DD et DIL, les perceptions et les pensées représentées, l'intrication mais aussi l'interaction des points de vue raconté, représenté et asserté au cadre de la scénographie énonciative constituent autant d'instruments qui donnent accès aux plus subtils mécanismes de la construction du sens textuel.

Les concepts méthodologiques que la linguistique de l'énonciation met à notre disposition ont déjà montré leur efficacité dans l'approche du texte littéraire. Les remarquables travaux de Dominique Maingueneau et d'Alain Rabatel ont contribué de manière essentielle à rétablir les ponts entre linguistique et littérature. C'est aussi

la direction dans laquelle s'inscrit le présent article qui voudrait rendre hommage à l'éminent linguiste et professeur des universités Maria Țenchea.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBÉRÈS, René-Marill (1967), *Histoire du roman moderne*, Paris, Albin Michel.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Éditions Gallimard.
- BRONCKART, Jean-Paul (1993), « L'organisation temporelle des discours. Une approche de psychologie du langage », in *Langue Française* 97, p.3-13.
- COHN, Dorrit (1978), *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Éditions du Seuil.
- DUCROT, Oswald (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Éditions du Seuil.
- FLOREA, Ligia-Stela (2018), *Pour une approche linguistique et pragmatique du texte littéraire*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană.
- FLOREA, Ligia-Stela (2022), *Polifonia în structurile limbii. Enunț, discours, text*, Cluj-Napoca, Casa cărții de Știință.
- LYONS, John (1995), *Linguistic semantics. An introduction*, Cambridge, C.U.P.
- MAINGUENEAU, Dominique (2003), *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Éditions Nathan Université.
- MAINGUENEAU, Dominique (2011), « Linguistique, littérature et discours littéraire », *Le Français aujourd'hui*, 175, p.75-84.
- NØLKE, Henning, Kjersti Fløttum, Coco Norén (2004), *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Éditions Kimé.
- RABATEL, Alain (1998), *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne-Paris, Éditions Delachaux-Niestlé.
- RABATEL, Alain (2000), « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursifs », *La lecture littéraire*, 4, p.195-254.
- REVAZ, Françoise (2002), « Le présent et le futur „historiques” : des intrus parmi les temps du passé ? », *Le français d'aujourd'hui*, 139, p.87-96.
- ROSIER, Laurence (1999), *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles, Éditions De Boeck et Larcier.

CORPUS LITTÉRAIRE

- Hervé Bazin, *La tête contre les murs*, Éditions Bernard Grasset, coll. Le livre de poche, Paris 1949.
- François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Éditions Bernard Grasset, coll. Le livre de poche, Paris, 1927.
- Émile Zola, *L'assommoir*, Paris, Éditions Fasquelle, coll. Le livre de poche, Paris, 1969.

JAMES ENSOR

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

Jan GOES

Université d'Artois
Grammatica, UR 4521

1. LE HASARD FAIT-IL BIEN LES CHOSES ?

C'est bien ce qui s'est passé : tout récemment le hasard a fait que j'ai eu entre mes mains un livre co-écrit par Maria Țenchea : *La Roumanie et la francophonie*. C'est pourquoi j'ai choisi, pour lui rendre hommage, de n'écrire ni sur la linguistique, ni sur la traductologie, intérêts que nous partageons depuis que nous nous sommes rencontrés en 1999 dans le cadre du colloque franco-roumain et des échanges entre nos deux universités, mais de dévoiler un univers un peu plus intime, comme il se doit lorsqu'on veut rendre hommage à une collègue et amie. Nous avons la Francophonie et la langue française en partage – l'auteur de ces lignes est Belge – et j'ai donc choisi d'amener Maria en voyage, à Ostende, ma ville natale, dans l'univers d'un autre ami (vous verrez pourquoi, dans la conclusion) dont l'âme habite encore la ville. J'ai conçu ce texte comme une biographie entrecoupée de fragments littéraires d'auteurs français et francophones, et bien sûr, du maître lui-même, représentant important de la littérature francophone de Belgique. Bonne lecture, Maria !¹

2. JAMES SIDNEY ENSOR (OSTENDE, 1860-1949)

À la naissance de James Sidney Edouard Ensor, le 13 avril 1860, Ostende n'était pas encore la *Reine des Plages*, mais une place forte avec un port de pêche comptant environ 16 000 habitants ; en été, 13 000 touristes s'ajoutent à la population locale. Les fortifications seront bientôt détruites pour donner plus d'espace à la cohorte grandissante de touristes.

¹ Les extraits littéraires sont en italique.

Ensor naît dans la Rue Longue (Langestraat) d'une mère ostendaise et d'un père anglais, né à Bruxelles. Sa mère, Marie-Luise Haegeman est issue d'une dynastie de commerçants : la *Maison Haegeman*, qui compte des succursales jusqu'à Blankenberge, vend de la dentelle, des chinoiserie, des souvenirs, et des masques pour le carnaval – détail important. La maison de la Vlaanderenstraat (Rue des Flandres), où James Ensor habitera de 1917 jusqu'à sa mort est un ancien magasin de souvenirs des Haegeman. Une histoire d'amour entre une Ostendaise et un Anglais n'était pas rare : selon le poète belge Emile Verhaeren (1855-1916), la ville était mi-anglaise :

*La ville est mi-anglaise : enseignes de magasins et de bars, proues hautaines des chalutiers y font briller au soleil, en lettres d'or, des syllabes britanniques ; la langue y fourmille de mots anglo-saxons ; les gens des quais y comprennent le patois de Douvres et de Folkestone ; des familles londoniennes s'y sont établies jadis, y ont fait souche et marié leurs filles et leurs fils non pas entre eux, mais aux fils ou aux filles de la West-Flandre.*²

Ensor grandit dans l'atmosphère féérique des chinoiserie, masques et des animaux empaillés dont on peut encore admirer quelques exemplaires à la *Maison de James Ensor (Ensorhuis)*, Vlaanderenstraat. Il dira lui-même qu'il doit tout à la mer, et à sa boutique :

*Je suis né à Ostende, le 13 avril 1860, un vendredi, jour de Vénus. Hé bien ! chers amis, Vénus dès l'aube de ma naissance vint à moi souriante et nous nous regardâmes longtemps dans les yeux. Ah ! les beaux yeux pers et verts, les longs cheveux couleur de sable. Vénus était blonde et belle, toute barbouillée d'écume, elle fleurait bon la mer salée. Bien vite je peignis, car elle mordait mes pinceaux, bouffait mes couleurs, convoita mes coquilles peintes, elle courait sur mes nacrés, s'oubliait dans mes conques, salivait sur mes brosse ; mes sirènes jalouses murmuraient aigrement, toutes mes coquilles résonnaient de leurs cris, ce fut la boutique des murmures humides.*³

Ensor crée ainsi sa propre légende, vivant entre un père introverti, une mère râleuse et sa sœur Mitche⁴, l'un de ses premiers modèles. Les masques, les souvenirs, les chinoiserie constitueront une bonne partie du fonds de commerce du futur peintre James Ensor. Dans *Retour à Ostende*, livre dans lequel il fait parler les tableaux du maître ostendais, l'auteur suisse Benoît Damon (Serge Laplace, Suisse, Genève, 1960),

² Émile Verhaeren, *James Ensor*, 1908, p. 8.

³ *Extrait du discours d'Ensor prononcé à l'hôtel Osborne, le 22 décembre 1922, paru dans La Flandre Littéraire* de février 1924, Mes écrits, p. 117-118.

⁴ Diminutif de Marie en ostendais.

ou plutôt les *Squelettes voulant se chauffer* (1889)⁵ prennent la parole et décrivent le petit magasin de Marie-Louise Haegeman :

Quel froid de loup dans cette affreuse baraque. C'est ici le palais Claquedents : comment s'y réchauffer ? À part quelques bouts de tissus mangés aux mites on ne trouve rien à porter. Un volet grince et bat. Une gouttière crevée pend contre la façade. Le vent dresse les navires, puis s'engouffre dans les avenues désertes où seul un chien endormi se lèche une patte devant le soupirail d'une boutique à souvenirs. Une vieille femme solitaire qu'on devine âpre au gain s'y tient debout derrière le comptoir et surveille la rue ; elle a le regard perçant d'une fouine. Le chaland qui se déciderait à pousser la porte trouverait ici des coquillages variés (vente en gros ou au détail), rangés dans plusieurs corbeilles en osier ; et des éponges en grappes, des coraux de Naples ou des étoiles de mer séchées – autant de bêtes mortes, payées trois sous aux mareyeurs. Il pourrait admirer un lot de masques en bois peint ou en pâte à papier ; essayer d'inquiétants loups vénitiens ou des faux nez de différentes tailles. Soupeser bibelots et magots, vases ou assiettes en faïence bleu de Chine. Tout cela mélangé aux accessoires pour les curistes : pliants, épuisettes, bérêts ou polos de moussaillons, pelles et râteaux en fer-blanc. Il verrait encore près du seuil un modeste tourniquet aux cartes postales couleur sépia : Le casino, Le chalet royal, L'heure du bain, Les dunes du Paradis⁶, L'estacade sous le vent du large, L'hippodrome Wellington ou La digue en perspective avec ses élégantes en chapeau, flanquées de barons florentins ou d'archiducs autrichiens.⁷

3. HARENG SAUR OU ART ENSOR⁸ ?

Ensor n'a pas encore peint ces fameux *Squelettes* (1889) : il va d'abord au Collège Notre-Dame, mais il préfère dessiner dans ses cahiers plutôt que d'écouter les enseignants. À quinze ans il reçoit une boîte à peintures, des pinceaux, une palette et un couteau spatule. Son père l'envoie chez deux artistes locaux ; voici comment les voit le futur maître :

Le goût de la peinture me vint vers treize ans ; alors, deux vieux peintres d'Ostende, Van Cuyck et Dubar, saumurés et huileux, m'initierent professoralement aux poncifs décevants de leur métier morne, borné et mort-né. Mais à quinze ans je peins d'après nature des vues des environs d'Ostende ; ces petites œuvres sans prétention, peintes au pétrole sur carton rose me charment encore.

⁵ Toutes les œuvres d'Ensor mentionnées dans cet article se retrouvent facilement sur internet.

⁶ Une plage de nudistes, déjà !

⁷ Benoît Damon, *Retour à Ostende*, 2016, p. 8-9.

⁸ Le jeu de mots est du maître lui-même.

À dix-sept ans, j'entre à l'Académie de Bruxelles, admis d'emblée au cours de peinture d'après nature, sous les férules de trois professeurs discordant leurs accents, réservant leurs accords : Joseph Stallaert, Alexandre Robert, Jef Van Severdonck.⁹

Dans *Trois semaines à l'Académie*, Ensor se moque éperdument de ses professeurs bruxellois :

TROIS SEMAINES À L'ACADÉMIE

Monologue à tiroirs

La scène est dans la classe de peinture.

Personnages :

Trois Professeurs.

Le directeur de l'Académie.

Un surveillant.

Personnage muet : un futur membre des XX.

Nota : La vérité des menus propos qui suivent est garantie.

1^{re} SEMAINE : M. le professeur Pielsticker.

Vous êtes coloriste Monsieur, mais sur 100 peintres il y a 90 coloristes.

Le flamand perce toujours chez vous, malgré tout. Je trouve les artistes français très forts ; dans une exposition on les distingue de suite de leurs voisins ; ils sont très forts en composition.

Il ne faut pas croire que le professeur abîme l'étude en la corrigeant ; quand j'avais votre âge je le croyais aussi, maintenant je vois bien que le professeur avait raison.

Vous n'avancez pas ! ça n'est pas modelé ! (montrant l'étude d'un autre élève) : En voici un qui va bien ! malheureusement il est trop paresseux. [...]

Vous ne voulez pas apprendre ; peindre comme cela c'est de la folie et de la méchanceté. [...]

2^e SEMAINE : M. le professeur Slimmevogel

Vous avez fait votre fond au lieu de faire la figure ; ça n'est pas difficile de faire un fond.

Vous faites le contraire de ce qu'on vous dit. Au lieu de commencer par vos vigueurs, vous commencez par les clairs. Comment pouvez-vous juger votre ensemble ? Il faut faire vos vigueurs avec du noir de vigne et de la terre de Sienne brûlée.

⁹ James Ensor, *Ma vie en abrégé*, paru dans *Le Littoral*, le 1^{er} septembre 1934, *Mes écrits*, p. 13.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air ici ; jamais je n'ai vu la classe de peinture comme cette année. Je serais honteux si un étranger entraît ici.

Je ne vois rien là-dedans. Il y a de la couleur, mais ça ne suffit pas. Ça manque de vigueur. Vous empâtez trop. Vous avez l'air de bien chercher cependant. Vous avez assez cherché maintenant.

Est-ce M. Pielsticker qui a corrigé votre étude ? Ce n'est pas sa semaine pourtant. C'est embêtant ça !

3^e SEMAINE : M. le professeur M. Van Mollekot.

Qu'est-ce que c'est que ça ! C'est beaucoup trop brun, vous savez ! Est-ce Slimmevogel qui vous a corrigé ?

C'était si bien commencé. Vous dessinez si bien ; mais vous abîmez tout ce que vous faites. [...]

Est-ce M. Slimmevogel qui a retouché ça ?

Moralité. – L'élève quitte l'Académie et se fait Vingtiste¹⁰.

Moralité ultérieure. – On refuse ses toiles au salon.¹¹

On le sent : Ensor est un grand talent, mais aussi un rebelle. Selon Verhaeren

[Il] parlait peu, se tenait sur la réserve, avec un air fermé et craintif. On lui prêtait un caractère difficile et ombrageux. Il avait certes, la pleine conscience de sa force naissante ; il n'admettait aucune restriction sur l'entière personnalité de son art et se rebiffait, dès que l'ombre d'une injustice l'effleurait dans la mêlée de la vie. La haine de la critique bouillonnait en lui, comme chez tous les artistes vrais et impérieux. Il ne pouvait admettre qu'on ne le comprît pas et que sa peinture qui lui paraissait toute simple et naïve ne s'imposât point, du premier coup, grâce à sa sincérité absolue.¹²

Après la faillite de son mari, Marie-Louise Haegeman prend les affaires en main, elle ouvre un nouveau petit magasin sur le coin de la Rampe de Flandre et du Boulevard Van Iseghem. C'est là qu'Ensor aménage un atelier sous les combles, d'où il peint *Les toits d'Ostende* (1885). Verhaeren lui rend une petite visite :

La chambre où il travaille ouvre, là haut, au quatrième d'une maison banale, son unique et peu large fenêtre. De tous les peintres modernes Ensor est le seul qui jamais ne se soit mis en quête d'un atelier. Lui le chercheur de lumière il campe

¹⁰ *Les vingt*, ou *Les XX* : cercle artistique d'avant-garde fondé en 1883 à Bruxelles, dissous en 1893.

¹¹ James Ensor, *Les écrits de James Ensor*, 1921, p. 72-74.

¹² Verhaeren, *James Ensor*, p. 18. Ici, Verhaeren parle d'Ensor tel qu'il se le rappelle, vers 1885.

ses toiles en un jour médiocre tombant non pas d'une verrière mais à travers les pauvres carreaux d'une baie verticale et parcimonieuse de clarté. Pourtant que de pages merveilleuses s'y élaborent et que de tons admirablement harmonisés y juxtaposent leurs musiques inentendues !

Celui qui surprend Ensor, là-haut, dans son travail, le voit surgir d'un emmêlement d'objets disparates : masques, loques, branches flétries, coquilles, tasses, pots, tapis usés, livres gisant à terre, estampes empilées sur des chaises, cadres vides appuyés contre des meubles et l'inévitable tête de mort regardant tout cela, avec les trous vides de ses yeux absents. Une poussière amie recouvre et protège ces mille objets baroques contre le geste brusque et intempestif des visiteurs. Ils sont là chez eux pour que seul le peintre leur insuffle la vie, les interroge les fasse parler et les introduise dans l'art grâce à la sympathie qu'il leur voue et l'éloquence secrète qu'il découvre en leur silence.¹³

Le séjour d'Ensor à Bruxelles s'étire quand même sur sept ans (1877-1884), il lit beaucoup (entre autres Balzac, dont le récit *Jésus-Christ en Flandre* lui inspirera *Le Christ apaisant la tempête*). Il y fait la connaissance de Théo Hannon, directeur de la revue d'avant-garde *L'artiste*, puis d'Ernest Rousseau, futur recteur de l'Université Libre de Bruxelles, qui épouse Mariette Hanon, fille aînée de Théo, décédé bien trop jeune. Chez les Rousseau, on discute de l'art parisien (Monet et les impressionnistes, Sisley, Renoir), on y rencontre Edmond Picart, Phélicien Rops, Joris-Karl Huysmans : que du beau monde. Ensor retournera fréquemment à Bruxelles jusque dans les années vingt du siècle suivant pour s'occuper de ses affaires, ou plus banalement, acheter des vêtements ; il rend compte de tout ce qui se passe à Bruxelles dans de très nombreuses lettres et cartes postales à sa sœur :

Bruxelles, 29 janvier 1920

Chère sœur,

Je vous annonce avec satisfaction que le gouvernement vient d'acquérir six de mes œuvres à l'exposition pour le Musée de Bruxelles.

Mr Giroux est à Paris et rentre lundi ou mardi à Bruxelles. Je dois donc attendre son arrivée pour régler le paiement des œuvres vendues à l'exposition. Je rentrerai donc à Ostende mercredi ou jeudi prochain. Ma santé est excellente et je suis enchanté du résultat de l'exposition. Donnez-moi de vos nouvelles. J'espère que tout va bien et que vous êtes tous contents et satisfaits. À bientôt donc et compliments à tous.

James¹⁴

¹³ Verhaeren, *James Ensor*, p. 12. L'atelier a disparu en l'an 2000, paradoxalement baptisé « année d'Ensor ».

¹⁴ James Ensor, *À ma chère sœur*, 29 janvier 1920.

Ensor quitte l'Académie de Bruxelles en 1880, dernier de sa promotion en dessin et en peinture. C'est à Ostende qu'il va peindre et développer son art, tandis qu'il partage son temps entre son atelier au grenier de la maison parentale et le magasin de souvenirs. Il peint son ami Willy Finch, sa mère, sa sœur Mitche, des pêcheurs, des passants, puis *Le lampiste* (mars 1895), qui sera acquis par l'État belge, il peint les toits d'Ostende, la plage, la mer... Déjà, les bourgeois bien-pensants s'étonnent de certains de ses choix :

– *Que penses-tu du Lampiste d'Ensor ?*

– *Surprenant. Qui aurait pensé prendre un ouvrier comme modèle ?*¹⁵

À Ostende, Ensor va libérer la peinture de son académisme. Est-ce un poème de Rodenbach (Belgique, Tournai, 1855 – Paris, 1898) qui inspira la *Mangeuse d'Huîtres*, l'une de ses peintures les plus controversées ? On sait que Georges Rodenbach¹⁶ rendit visite au peintre en 1882, l'année où Ensor peignit ce chef d'œuvre.

Au Restaurant

*Sur la terrasse en fleur d'un riche restaurant,
— À cette heure sereine où le soleil mourant
Descend à l'horizon comme un ballon en flamme —
Un homme jeune encore avec sa jeune femme,
De nouveaux mariés, portant comme on le doit
Une alliance d'or toute neuve à leur doigt,
Soupaient.*

*Ils ne mangeaient que des huîtres d'Ostende,
Ces huîtres dont la chair citronnée est friande,
Et qui, pleines de jus, vous fondent sous la dent
Comme des fruits mûris par un soleil ardent.*

*Ils en mangeaient beaucoup, chacun plusieurs douzaines,
Et pour assaisonner ces bonnes huîtres saines
Ils buvaient un très vieux Chablis du meilleur cru,
Un Chablis couleur d'or que le garçon bourru
Avec des verres verts leur apportait à table.*

¹⁵ Colette Cambier (Belgique, Gand, 1951), *Le jeudi à Ostende*, p. 24.

¹⁶ Poète et romancier belge, auteur de *Bruges-la-morte*. Représentant du symbolisme.

*Pour eux c'était sans doute un moment délectable
Car, sans voir la mer calme et l'horizon changeant,
joyeux, ils se faisaient des clins-d'œil en mangeant.*¹⁷

La peinture sera refusée au salon d'Anvers de 1882 (cf. la *moralité ultérieure* de *Trois semaines à l'Académie*).

On l'a déjà vu, James Ensor ne supporte pas la critique, l'incompréhension. Mais, auteur à la plume au vitriol, il se défend plutôt bien contre les conservateurs : « À bas les rembrunis acariâtres. Fromagers égoïstes et sirupeux. Alarmistes frontiérisés. Charcutiers de Jérusalem. Moutons de panurge. Architectes frigides et mélassiers, etc. Vive l'Art libre, libre, libre ! »¹⁸. Il n'y a d'ailleurs pas que les conservateurs qui ne trouvent pas grâce à ses yeux :

*Mort l'impressionnisme, mort le luminisme, vaines étiquettes : j'ai vu naître, passer, mourir, bien des écoles et des lanceurs d'éphémères. Cubistes, futuristes, expressionnistes, constructeurs, orphistes, dadaïstes, cernistes-découpistes, querellistes, par-dessus les jambistes, éphéméristes, arabesqueux de La Mecque, égyptiatiques, agglutinistes, crocodilistes, cocotistes, putipharistes, carémélistes, rachistes, concristes, franco-spontanéistes.
Alors j'ai crié de tous mes poumons : les suffisances matamoresques appellent la finale crevaision grenouillère.*¹⁹

Il se plaint amèrement de ne pas être reconnu par les Ostendais :

*Hélas ! Ostende demeure immuablement froide, et morne devant mon effort. L'Ostendais alangui ne connaît pas l'effort, la mer éternelle cracheuse d'or suffit à ses besoins, il est fier de sa plage fouettée de soleil, de ses soupeuses radieuses, de ses joueurs milliardaires, de ses hôteliers hautains et soupiérés ; que signifie le chant de l'Art devant le champ immense de la mer complaisante ?*²⁰

Cédons encore une fois la parole au maître, pour quelques aspects de son art :

En 1883, le masque me touche à fond. « Les masques scandalisés » (Musée de Bruxelles) font leur trouée, poussent leur col, allument leur nez étonné, allongé.

¹⁷ Georges Rodenbach, *La mer élégante*, 1881.

¹⁸ *La ligue artistique*, le 18 juin 1900, dans *Les écrits de James Ensor*, 1921, p. 70.

¹⁹ Ensor, Discours du 22 décembre 1922 à l'Hôtel Osborne (Ostende), paru dans la *Flandre Littéraire* de février 1924, dans *Les écrits de James Ensor*, p. 60.

²⁰ Discours prononcé au banquet offert à Ensor par la *Flandre Littéraire*, paru dans *La Flandre littéraire* de février 1924, *Mes écrits*, p. 124.

[...] Dès 1885, des soleils me préoccupent. J'exécute plusieurs dessins : « Les Auréoles du Christ ou les Sensibilités de la lumière ». En 1886, « Les Enfants à la toilette ». En 1887, « Le Christ secourant St-Antoine » ». En 1888, « L'entrée du Christ à Bruxelles », œuvre solide jugée redoutable par nos cézannistes déconçus à l'œil fané reflétant des chandelles maigriottes, amincies alanguies. Cependant les œuvres s'accumulent. [...] »²¹.

Ensor n'est pas le seul à avoir l'obsession du masque : c'est le cas également du personnage principal de *Monsieur de Phocas*, roman un peu oublié de Jean Lorrain²², dans lequel Ensor apparaît. Le héros, le duc de Fréneuse, décide de partir en Asie, pour guérir d'un mal qui le ronge : la recherche d'un regard, un regard d'émeraude, qu'il ne trouve que dans les statues. Sa quête le conduit à l'obsession du masque, sous lequel il cherche encore ces yeux :

*J'étais seul avec des masques, avec des cadavres masqués, pis que des masques, quand tout à coup je m'apercevais que sous ces faux visages de plâtre et de carton les prunelles de ces mortes vivaient.*²³

L'EFFROI DU MASQUE

*Avril 1898. — Des masques ! j'en vois partout. La chose affreuse de l'autre nuit, la ville déserte avec tous ses cadavres masqués au seuil des portes, ce cauchemar de morphine et d'éther s'est installé en moi. Je vois des masques dans la rue, j'en vois sur la scène au théâtre, j'en retrouve dans les loges. Il y en a au balcon, il y en a à l'orchestre. Partout des masques autour de moi. Les ouvreuses, qui me rendent mon pardessus, ont des masques ; des masques se présentent sur le péristyle, à la sortie, et le cocher du fiacre, qui me ramène ce soir, a la même grimace de carton figée sur son visage ! [...] Un autre homme a la même obsession que moi, un autre homme a la hantise des masques, un autre homme les redoute et les voit, et cet homme est un grand peintre, un artiste anglais connu de toute l'Europe, une des gloires de Londres : Claudius Ethal, le fameux Ethal²⁴, qu'un procès retentissant avec lord Kerneby vient d'éloigner d'Angleterre et d'amener à se fixer à Paris.*²⁵

Le duc de Fréneuse rencontre Ethal afin qu'il le guérisse de son obsession des masques. Ethal lui répond cependant que « la seule chance de guérison que vous

²¹ Ma vie en abrégé, dans *Le littoral*, le premier septembre 1934, *Mes écrits*, p. 15-16.

²² Jean Lorrain (Paul Alexandre Martin Duval), France, Fécamp, 1855-1906, écrivain décadent de la Belle Époque.

²³ Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, p. 101.

²⁴ Même s'il est mentionné explicitement dans le roman, le personnage d'Ensor se laisse également deviner dans celui de Claudius Ethal.

²⁵ Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, p. 102 et 107.

ayez de cette obsession des masques, c'est de vous familiariser avec eux, et d'en voir quotidiennement »²⁶ (*Monsieur de Phocas*, p. 114). Il lui recommande de regarder les œuvres de quelques artistes, parmi lesquels on retrouve Ensor :

*C'est assez pour aujourd'hui, déclarait-il après une heure et demie de divagations, il faudra revenir et le plus souvent possible. Votre cas est si intéressant ! Quand vous serez plus aguerri, nous feuilleterons ensemble les albums des grands déformateurs, les Rowlandson, les Hogarth, les Goya surtout. Ah ! Le génie de ses Caprices, l'horreur apaisante de ses sorcières et de ses mendiants ! Mais vous n'êtes pas encore mûr pour le terrible Espagnol. Son œuvre, voilà le philtre de guérison. Il y a aussi Rops, mais les côtés luxurieux de l'artiste réveilleraient en vous des fièvres qu'il faut laisser dormir. Ensor peut-être et ses cauchemars modernes, quand vous serez en bonne voie. C'est une vraie cure que j'entreprends.*²⁷

Claudius Ethal part pour Ostende, pour rencontrer Ensor, le maître des masques. Le duc de Fréneuse attend impatiemment de ses nouvelles :

8 août 98. — Une lettre de Claudius. Elle est timbrée d'Ostende ; une lettre et un rouleau de parchemin ! Quel nouvel envoi ?

Voyons la lettre :

Mon cher duc, excusez-moi une fois de plus. Je vous fais faux bond pour la troisième fois, et vous avez renoncé, cet été à votre saison d'eaux et au Tyrol pour demeurer à Paris avec moi... Je serais le dernier des misérables si je n'avais pas le motif le plus sérieux de vous faire attendre. Le plus merveilleux bibelot, un objet du XVI^e siècle tout à fait rare et d'un modèle dont je raffole, une pièce de musée comme on n'en rencontre plus sur le marché, m'est signalée par Ensor, et tout près d'ici, en Hollande, à Leyde même.

Je pars dans une heure pour Leyde, je reviendrai avec l'objet ou je ne reviendrai pas, car s'il est tel que me l'a dépeint Ensor, c'est une pièce unique et qui sera ma gloire. Pour la fixer je reprendrai mes pinceaux et retrouverai mon talent : je peindrai cette chose et ne toucherai plus jamais une toile. [...]

Vous la verrez, vous la verrez et l'aimerez comme moi, plus que moi peut-être, et alors nous serons rivaux.

Si je n'allais pas trouver cette chose telle que me l'a racontée Ensor ! Cet Ensor voit avec son imagination, mais sa vision est d'une probité parfaite, d'une précision

²⁶ *Idem*, p. 114.

²⁷ *Idem*, p. 114.

géométrique presque ; il est même un des seuls qui voient. Il a l'obsession des masques comme nous, c'est un voyant comme vous et moi ; les bourgeois le traitent de fou.

Je lui ai narré votre cas, et il s'y est intéressé naturellement ; il s'est pris d'une belle passion pour vous, sans vous connaître ; entre malades on se comprend toujours et, pour vous marquer sa sympathie, il a choisi dans ses cartons une de ses plus belles eaux-fortes, et m'a prié de vous l'offrir ; je vous l'adresse signée de lui. C'est sinon la plus belle, du moins la plus intense, de sa série de Masques.

Vous verrez quel homme est cet Ensor et quelle merveilleuse divination il a de l'invisible et de l'atmosphère que créent nos vices... Nos vices qui de nos visages font des masques.

Attendez maintenant un télégramme de Leyde qui vous annoncera et mon succès et, cette fois, mon retour.

*Ethal*²⁸

Le duc, éminemment curieux, décide d'ouvrir le rouleau avec l'eau-forte :

Et, cette eau-forte d'Ensor, ce nouvel envoi ? Quelle horrible chose est-ce encore ? Je ne décachèterai pas ce rouleau, non, je ne veux pas l'ouvrir ; non, cette fois, je ne toucherai pas ce parchemin ; cette gravure, je ne la verrai pas.

*9 août 1898. — La Luxure*²⁹ : *ma curiosité a été la plus forte. J'ai rompu le cachet du rouleau. La Luxure, tel est l'intitulé de l'eau-forte d'Ensor. [...]*

Sur l'épreuve de luxe, d'un faire savant, mais intransigeant et brutal, Ensor a paraphé de sa signature les vers de Baudelaire :

*« Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! »*³⁰

Le duc de Fréneuse est complètement déstabilisé par la vue de la petite eau-forte d'Ensor. Il n'est pas le seul : l'univers d'Ensor, peuplé de masques, de squelettes et de bourgeois déguisés impressionne les esprits tourmentés comme Julien, personnage principal de *La digue* de Sébastien Boussois (France, Saint-Germain en Laye, 1978).

Dieu est mort. L'homme est proche de la fin. Julien tenta de chasser certaines de ses idées noires, celles qui l'immergeaient dès que se noyait son esprit affecté. Parce qu'Ensor est plein de couleurs. Mais que personne n'est dupe. C'est de la peinture. Un moyen de cacher par des masques intégrés la vile réalité. Souvenez-vous des Bains d'Ostende. La bourgeoisie des bords de mer qui se jette à l'eau.

²⁸ Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, p. 132-133.

²⁹ *La luxure* (1888) fait partie d'une série d'eaux-fortes intitulée *Les sept péchés capitaux*.

³⁰ Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, p. 132 et p. 136

Un naufrage, où la digue devient un théâtre. Et l'horizon, un Christ tentant d'apaiser la tempête³¹ à venir. Ces gens à l'eau, qui baignent dans leur suffisance, ne savent plus ce qu'est la vie. Le confort détruit tout. Il détruit la création. Rarement, il lui arrive de faire naître. L'artiste crée souvent sous dépendance. Le bourgeois détruit le monde sans addiction, si ce n'est celle de l'asservissement. À Dieu comme à elle.

Qui peut se prévaloir de réellement se jeter à l'eau ? À Ostende, on a même construit cette digue pour surtout s'en protéger. Et se couper toute envie d'aller plus loin. La digue : un point de départ ou d'arrivée ? Il devait retourner là-bas. Plonger. Seulement après avoir été voir un dernier tableau : la Tentation de Saint-Antoine. Un clin d'œil bouclé et doré. Les derniers tableaux que le journaliste vit dans le dernier virage du musée, furent les plus noirs qu'Ensor réalisa. Les tableaux comme le Masques raillant la mort, le Squelettes voulant se chauffer, sont les symboles de la peur de la mort, de la fin, de l'artiste. Comme de tout homme. Fin de vie, comme fin d'un amour.³²

4. ENSOR, OSTENDE, LA MER DU NORD

Ostende, devenue *Reine des Plages* grâce à Léopold II, est l'un des thèmes favoris, non seulement du peintre mais aussi de l'écrivain Ensor. Pour ce dernier, Ostende, est un « pays des merveilles de la mer, des féeries de la couleur, enchantement du peintre, que de beauté vous nous offrez ! »³³. Comme nous l'avons vu, les Ostendais déçoivent l'artiste, et pourtant ils devraient être fiers de leur ville :

Saluez, resaluez, Ostendais, soyez fiers car Dante en tournée s'humectait les narines de vos eaux bienfaisantes. Jules César prisait fort vos sels généreux et selon Balzac, Jésus à pied sec aurait foulé vos flots, encore, je veux citer Isabelle l'entêtée, Albert au nez fraisé-pressé, Spinola l'assiégeant famélique émacié, tel squelette de clinique, le consul Buonaparte trop maigre et Napoléon l'empereur trop gras, [...].³⁴

³¹ Le tableau *Le Christ apaisant la tempête* s'inspire d'une nouvelle de Balzac : *Jésus-Christ en Flandre*.

³² Sébastien Boussois, *La digue*, p. 84-85.

³³ Discours prononcé au banquet offert à Ensor par *La Flandre Littéraire*, paru dans *La Flandre littéraire* de février 1924, Mes écrits, p. 126.

³⁴ *La mer médicinale, Essai humoristique*, paru dans *La Cure Marine* de 1931, Mes écrits p. 217. Si le passage concernant César et de Dante nous paraît invraisemblable, Balzac fait débarquer Jésus sur la plage d'Ostende, tandis que Napoléon a séjourné trois fois à Ostende dans le cadre de ses projets d'invasion de l'Angleterre. L'archiduc Albert, l'archiduchesse Isabelle et le général Spinola ont assiégé la ville de 1601 à 1604.

Malgré tout, Ensor n'envisage nullement de quitter Ostende ; au contraire : « Depuis trois ans, je m'attache uniquement à la mer et je n'ai guère quitté Ostende, la ville des merveilles des ciels et des eaux »³⁵. S'il va de temps en temps à Bruxelles, ou à Anvers, il ne s'aventure que rarement au-delà de la frontière belge : il va aux Pays-Bas (1883), en France (Paris, Lille, 1884), puis retourne à Paris en 1896 pour y rejoindre ses amis du *Cercle Cécilia*. Ces derniers se sont follement amusés au cabaret du *Rat Mort*³⁶, avec ou sans leur ami James³⁷. Quoiqu'il en soit, à l'instigation du peintre des masques, la *Compagnie du Rat Mort*, branche frivole du *Cercle*, organisera à partir de cette année-là un bal philanthropique, le *Bal du Rat mort*, qui, depuis, est organisé chaque année en pleine période de carnaval³⁸. Le fantôme d'Ensor y rode encore :

J'adore ce bal du rat mort qui se donne au casino d'Ostende le samedi précédant les jours gras. Pour rien au monde je ne le manquerais. Ce n'est pas que j'aime tellement la société (loin de là) mais justement, cette nuit-là, personne ne ressemble plus à personne (jusqu'au matin du moins).

*Les gens ne sont supportables que masqués. Telle est mon opinion. Je me suis donc masqué et, revêtu d'un long drap, suis sorti.*³⁹

Le spectre d'Ensor observe longuement les carnavaleux et les joueurs dans la salle des jeux, pour débusquer un jeune couple cherchant des victimes à escroquer. Au petit matin, ils prennent deux joueurs en otage et partent en voiture avec ces derniers pour leur extorquer leurs gains :

— Allons, démarre, c'est ta seule chance. Prends la route de La Panne et ne crains rien, on quittera la bagnole un peu avant la frontière. On ne vous fera même pas de mal. Mais pour ça, faut être gentils tous les deux et puis faut payer d'avance. Je voyais l'arme pointée sur l'Anglais.

— Allons, choisis, vite !

Je vis les beaux billets de la banque du casino passer d'une poche dans une autre. Puis la voiture démarra et prit un tel virage que la jeune femme au loup ne put s'empêcher de crier :

— Doucement ! Les routes sont glissantes sur tout le Nord, cette nuit.

C'est alors que j'ai quitté la digue et que je me suis posté sur la route.

³⁵ En réponse à une enquête sur l'influence de la jeune peinture française, parue dans Sélection d'avril 1926, *Mes écrits*, p. 171.

³⁶ À en croire Jean Lorrain, ce cabaret est assez mal famé (*Monsieur de Phocas*).

³⁷ Eric Min mentionne cette folle escapade dans sa biographie d'Ensor, mais ne dit pas explicitement qu'il aurait été présent au cabaret du *Rat Mort*.

³⁸ Il en était à sa 123^e édition en 2022, date où la manifestation a été organisée pour la dernière fois.

³⁹ Gérard Prévot, *Le Bal du rat mort*, p. 257.

Quand la voiture est arrivée, je me suis mis devant elle et je me suis fait reconnaître d'eux.

Nous nous sommes traversés, la voiture et moi, comme un songe.

J'ai regardé cette voiture quitter la route, se renverser et prendre feu.

Je suis rentré chez moi, lentement, et j'ai repris ma place, dans le petit cimetière de Mariakerke⁴⁰.

J'étais, je dois dire, assez fatigué.

Un chien hurlait là-bas, entre la ville et la mer.

Quelques heures encore et les coqs chanteraient.⁴¹

Pour Ensor, Ostende et surtout la Mer du Nord offrent tout ce qu'un peintre peut souhaiter : « la mer flamande m'offre toutes ses nacres, tous ses feux et matin, midi et soir je l'embrasse longuement. Ah ! les bons baisers à la mer aimée, baisers sublimés, sablés, parfumés d'écume, avivés d'âcreté »⁴², « Mer pure, inspiratrice d'énergie et de constance, buveuse inassouvie de soleils sanglants »⁴³. La mer offre ses nacres et change constamment de robe ; c'est dire que la caractéristique la plus importante de son œuvre, à en croire Ensor lui-même, est la lumière : devenu baron (1929), il choisit comme devise *Pour lumière noble suis*⁴⁴ :

Je n'ai pas d'enfant, mais lumière est ma fille, lumière une et indivisible, lumière pain du peintre, lumière mie du peintre, lumière reine de nos sens, lumière, lumière éclairez-nous ! Animez-nous, indiquez-nous des routes nouvelles menant vers des joies et des félicités !⁴⁵

Même si c'est bien la boutique de souvenirs qui le fait vivre, Ensor n'apprécie que modérément la saison touristique : « Ostende est fort poétique durant l'hiver. Elle est affreusement souillée durant l'été par le souffle vil des mercantis, bâtisseurs soupiérés, ennemis cruels de l'art et du beau »⁴⁶. Le spectacle de la plage le séduit parfois, car c'est une « grève immense, estran unique où petits et grands enfants s'animent et palpitent »⁴⁷, mais il a un « haut-le-cœur devant les affiches "Ostende Bains de Mer" :

⁴⁰ Ensor est enterré à Mariakerke, au cimetière de l'Église des dunes (Duinenkerk), église qu'il contribua à sauver de la destruction.

⁴¹ Gérard Prévot, *Le Bal du rat mort*, p. 257 et p. 261.

⁴² Discours à l'occasion de mon exposition au Jeu de Paume à Paris en 1932 ; *Le Carillon*, 29 juin 1932, *Mes écrits*, p. 161.

⁴³ Discours prononcé au banquet Ensor, *Pourquoi pas ?*, le 9 janvier 1920, *Mes écrits*, p. 174.

⁴⁴ Que l'on peut lire de deux façons : *Pour lumière noble / suis* ; *Pour lumière / noble suis*.

⁴⁵ *Lumière une et indivisible*, 1932, *Mes écrits*, p. 251.

⁴⁶ Discours prononcé au banquet d'adieu *Van de Woestijne* à Ostende, *La Flandre Littéraire*, 1926, *Mes écrits*, p. 139. Karel Van de Woestijne, 1878-1929, est un écrivain belge d'expression néerlandaise.

⁴⁷ *La mer médicinale*, Essai humoristique, paru dans *La Cure Marine* de 1931, *Mes écrits*, p. 218.

Mer éjaculée par quelque syphonnier pignoufard. Gigotements exagérés de baigneuses rebondies. Boucherie rêvée par un charcutier hystérique. Baigneurs cantharidés, hagards, livides, barbouillés au vert oseille. Population aquatique »⁴⁸. C'est pourquoi, sans doute, il peint *Les bains d'Ostende*, où, selon le site du MSK de Gand, on voit « un croquis satirique, brillant et témoignant de la 'fureur fin de siècle' dont jouit la principale station balnéaire belge vers 1900 »⁴⁹. Une anecdote fort amusante est liée à ce tableau qui plut fort à Sa Majesté Léopold II :

Une petite histoire vraie, il s'agit d'un dessin apprécié et défendu par Léopold II, le charmant roi indépendant.

Au temps des expositions de la Libre Esthétique cercle d'avant-garde et de désagrément je soumis à l'examen de mes confrères révolutionnaires à blanc, plusieurs peintures et mon dessin « Les Bains d'Ostende ». Mes bons confrères refusèrent le dessin, critiqué pour vice de forme par des censeurs à l'index érectile. Encore on attendait à la Libre Esthétique le roi Léopold et les Dames de la Cour. Alors mes bons confrères enfermèrent prudemment mon dessin sous clef et en lieu très sûr.

Arrivée de S.M. Léopold.

Devant mes œuvres le Roi me complimente. Je réponds, Sire, je vous remercie mais mon œuvre principale, « Les bains d'Ostende » n'est pas ici.

Peut-on la voir, demande le Roi claudicant sous le poids de son génie ? Ici même Sire, dans un réduit obscur à l'abri des regards soi-disant pudibonds. Et le grand Roi de dire à maître Octave Maus, le secrétaire de la Libre Esthétique : « Montrez-moi le dessin, Monsieur Maus, ce sujet m'intéresse ».

Après examen et sourire, le Roi dit à Maus... « Monsieur Ensor a fort bien réussi ce sujet, il n'a pas exagéré, c'est bien ainsi qu'à Ostende on se baigne. La mer et les bains nous réservent parfois d'agréables surprises. »

« Monsieur Ensor, je vous complimente, votre dessin me plaît. »

M. Octave Maus, rouge comme trois pivoines, garnies de crevettes roses, s'empresse de placer « Les Bains d'Ostende » au centre du panneau, à la place d'honneur.

Je ne dois pas vous dire, mesdames, messieurs, que les nez des censeurs de l'époque s'allongèrent et rougirent, tandis que les méchants confrères gavés de noirceurs, jaunirent, rougirent, blémirent et que le bon Roi sourit finement dans sa barbe soyeuse et parfumée.⁵⁰

⁴⁸ À Ostende, dans *La ligue artistique*, le 16 août 1896, *Mes écrits* p. 220.

⁴⁹ Museum voor Schone Kunsten, Musée des Beaux Arts. (<https://www.mskgent.be/fr/oeuvre-à-la-loupe/les-bains-ostende>)

⁵⁰ Discours au Kursaal d'Ostende, *Ostende et ses couleurs, Le Littoral*, août-septembre 1931, *Mes écrits*, p. 188-189.

Ensor a peint ses chefs-d'œuvre avant le tournant du siècle. Devenu célèbre – pour lui, ce n'était que justice – il continue sur sa lancée, ressassant les thèmes bien éprouvés. Il se consacre également à l'écriture et à la musique pour lesquelles il se passionne presque plus que pour la peinture. Écrivain engagé, il défend bec et ongles le patrimoine monumental et naturel de la ville d'Ostende, *sa* ville à laquelle il est viscéralement attaché :

Une baronnie bien venue me touche au flanc. Elle me donne force pour sauver nos rochers, nos bois, nos dunes, nos bassins. Et toujours sus aux vandales, sus aux démolisseurs, aux ruineurs de nos sites les plus beaux.

LES BASSINS

Un grand crime de lèse-beauté. Crime perfidement dissimulé sous le voile complaisant des progrès illusoires.

Maintes fois des amis des sites signalèrent l'utile et l'importante beauté de nos bassins d'Ostende.

Une atteinte, une modification ou suppression d'un de nos merveilleux bassins constituerait un acte de vandalisme. Le grand cadre des bassins forme un décor majestueux de ligne et de couleur, d'élégance et d'ampleur.

Je tiens à redire : bassins prestigieux, bassins abritant les chaloupes à la fois fines et trapues, fleurant délicieusement la marée nacrée d'iris, encore vous reflétez les maisons vertes, bleues, jaunes ou roses où les poissons suspendus en chapelets sont dédiés à saint Pierre ou à sainte Scholastique son amie.

Eaux lucides et translucides, des mercantis boueux osent conspirer au nom des progrès instables pour tarir vos sources d'éternelle beauté ! Oh ! belle modernité, que de crimes on commet en ton nom !

Déjà un panorama énorme, affreux, massif, lourd, rondouillard, malencontreux bouche un beau coin des bassins⁵¹.

Et pourquoi combler les bassins encadrant si heureusement la ville des luminosités perlées et des reflets opalins ? Pour y construire des squares maigres aux plantes étiques... Respirer fleurs et marée ne me dit rien qui vaille, c'est le désaccord très malsonnant de la carpe et du lapin.

Alors la belle et sans pareille entrée d'Ostende serait semblable à la banale entrée d'une petite ville de province fleurant l'ail et l'oranger des midis minables, secs, empoussiérés, caniculaires.

⁵¹ *Le Panorama de l'Yser*, il abritait une énorme toile circulaire commémorant la bataille de l'Yser (Guerre de 14-18).

Ah ! le désolant contraste ! quand des squares mal fleuris succèdent sans transition aux frustes pilotis des estacades parfumées de varechs et de moules incrustées.

Et pour tout dire que diront les habitants de la pittoresque rue de la Chapelle et ceux du centre d'Ostende, brutalement privés de vie et d'animation, ils chanteront nuit et jour misère à tout venant.

On ne déplace pas impunément et sans dommage une situation, un mouvement acquis par la force et l'esprit des temps, l'agrément et l'accord des êtres et des choses.

Tous nous voulons conserver nos bassins admirables, vastes, imposants, clarifiants, ils forment la plus délicieuse des ceintures pour une ville maritime, leurs grandes eaux donnent joie aux artistes et distractions aux étrangers souvent fatigués des distractions monotones du Kursaal, etc.

J'ai pu sauver la vieille tour d'Ostende⁵² gravement menacée par des ingénieurs et des tire-lignes évoluant en chambre. J'ai pu sauver l'humble église de Mariakerke, tapie toute blanche contre la dune, telle mouette endolorie⁵³.

Conservons nos beaux miroirs liquides. À défaut de chaloupes, quelques stationnaires, canots, embarcations de plaisance maintiendront la note maritime nécessaire à la vraie beauté d'Ostende.

Oui, la destruction des bassins serait un crime de lèse-beauté. Un tel crime déshonorerait la Belgique. Sauvons nos admirables bassins.⁵⁴

La nouvelle mairie est construite là où se trouvait le troisième bassin qui a été comblé après la deuxième guerre mondiale, dans le cadre de la reconstruction d'Ostende. Les deux autres bassins ont été conservés et constituent le port de plaisance actuel, au cœur de la ville. Ensor avait raison !

De plus en plus, Ensor se replie sur lui-même, mais il n'est certainement pas insensible aux honneurs : les visites à son atelier deviennent une vraie tradition, et lorsqu'une autre célébrité choisit de s'exiler au Coq (De Haan), près d'Ostende, une rencontre Ensor-Einstein semble évidente⁵⁵. Se sont-ils appréciés ? Personne ne le saura, mais Ensor prononça un discours très élogieux à l'adresse du célèbre physicien :

Entre nous, je me permets de saluer un convive de poids, lourd ou léger, un voisin nimbé d'importance. Bloc de science enfariné de fleurs par un confrère de la côte

⁵² La Sint-Pieterstoren ou Peperbusse.

⁵³ Ensor y est enterré.

⁵⁴ *Pourquoi Pas ?*, le 13 fv. 1925, *Mes écrits*, p. 226-228.

⁵⁵ Elle eut lieu le 2 août 1933, dans le jardin du restaurant *Au cœur Volant*, à De Haan (Le Coq). Le matin du même jour, Ensor avait reçu la distinction de commandeur dans la Légion d'honneur des mains d'Anatole de Monzie, ministre de l'Instruction publique. Ce dernier l'accompagne à De Haan. Le photographe Antony immortalisa la rencontre entre Ensor et Einstein.

sur la dune perché. À vous grand penseur, beau lanceur de rayons probants, vos traits chevelus d'argent dégagent des lumières millénaires.

Oui, les corps célestes irradiant les paradis des relativités rotariennes, allument le champ clos de notre table où verres, coupes, cristaux, flacons reflètent les paillettes et les cris de soie et de joie de jeunes étoiles en goguette, où pétards, bougies et fusées incendient nos sens et brûlent l'esprit de nos pensées.

Mais, vous l'homme de lumière, vous reflétez des soleils, inventoriez des planètes, inventez des lunes, invitez des comètes, illustrez des étoiles. Encore, ce qui vaut mieux, vous éteignez des astres paresseux, vous enravez des bolides égarés, en mal de chute et de rechute.

Et vous me direz éminent savant que 6 n'est pas 9. Je répondrai, « Quand d'un coup de pied léger je renverse 6 cela fait un 9 » et quand vous me direz 6 et 8 font 14, je répondrai 6 et 8 font 68 ; en ce cas, Mesdames, Messieurs, tout est relativité. [...]

Louons rondement le grand Einstein et ses ordres relatifs mais condamnons l'algèbrisme et ses racines carrées, l'arpenteur et sa raison cubique.

Je dis le monde est rond, aussi le dieu soleil et madame la lune, rondes sont les joues, rondes les risettes, rondes les prunelles, rondes des mastelles⁵⁶, rondes les assiettes, rondes les croupes, rondes les coupes, mais chantons carrément cette fois, Mesdames, Messieurs et en chœur s'il vous plaît :

« Il n'y a qu'un Einstein qui règne dans les cieux ».⁵⁷

Qu'est-ce qu'ils se sont dit ? Xavier Tricot (Ostende, Belgique, 1955), éminent spécialiste d'Ensor, imagina un dialogue fictif entre les deux célébrités. Ils ont certainement partagé des souvenirs de l'occupant allemand :

ENSOR : Figurez-vous que j'ai atterri en prison en 1915 parce que j'avais fait une caricature de l'occupant allemand et du Kaiser ? J'ai dû comparaître devant un tribunal et mon dessin a été confisqué. Cet incident est une bagatelle en comparaison de la souffrance qu'a subie la population pendant la Grande Guerre.
EINSTEIN : Si je ne m'abuse, beaucoup d'artistes et d'écrivains sont venus à Ostende...

ENSOR : Stefan Zweig, que vous connaissez sans aucun doute, venait régulièrement à Ostende avec son ami, le grand poète Émile Verhaeren. En outre, Verhaeren m'a consacré ma première grande monographie, le saviez-vous ?

EINSTEIN : Oh... Non, je l'ignorais. Mais vous n'êtes pas inconnu en Allemagne.

⁵⁶ Pâtisserie traditionnelle, faite à Gand et à Alost.

⁵⁷ *Le littoral*, le 26 août 1933, dans *Mes écrits*, p. 243-244.

ENSOR : En effet, l'Allemagne a été le premier pays après la Belgique à s'intéresser à mon œuvre. Grâce au zèle d'un ami de Hanovre, Herbert von Garvens, et de mon ami anversoise François Franck, j'y ai plusieurs fois exposé dans les années 1927-1928... à Mannheim, Leipzig, Dresde et Berlin...

EINSTEIN : Oui... maintenant que vous le mentionnez, je me souviens de quelques articles écrits à votre sujet dans la presse nationale.

ENSOR (fier) : Je suis connu auprès des artistes allemands. Emil Norde et Eirch Heckel, pour ne citer qu'eux, sont venus me visiter lorsqu'ils étaient cantonnés en Flandre pendant la guerre. Erich Heckel a d'ailleurs fait mon portrait. Et le peintre Kandinsky et son épouse m'ont également rendu visite, à la maison. En 1929, si je me souviens bien...

EINSTEIN (enthousiaste) : Mais Maître, vous êtes le Prince des Peintres !

ENSOR : Cela n'a pas toujours été le cas ! À mes débuts, j'ai été couvert d'injures par la presse, car mes œuvres étaient considérées trop révolutionnaires... On ne comprenait pas. D'ailleurs, beaucoup de critiques ont encore peine à me suivre à ce jour.

EINSTEIN : À présent, c'est à mon tour d'être attaqué. On reproche même à mes conclusions théoriques d'être « typiquement juives »... Comme si la science était liée à la religion ou à la nationalité !

ENSOR : Cela me semble assurément absurde !

EINSTEIN : Seules deux choses sont infinies, l'univers et la bêtise humaine. Je ne suis toutefois pas encore absolument convaincu de l'infinité de l'univers...⁵⁸

James Ensor décède peu après la Seconde Guerre mondiale (1949). Dans *Hommage à James Ensor* (1959), livre édité par l'association des *Amis de James Ensor* qui réunit des hommages venus de douze pays, écrits par vingt-sept personnalités, son ami Ghelderode⁵⁹ écrit :

S'il n'est plus l'année des éloges funèbres, il nous paraît prématuré de tenter une évocation solennelle du Maître d'Ostende. L'amitié qui nous liait à lui nous laissera-t-elle jamais toute notre lucidité critique ? En attendant que s'efface l'émotion de voir le grand Ensor glorifié au seuil de son éternité, laissons plutôt soupirer la mer jouxtant son tombeau et qu'il a tant aimée, la mer qui lui donna son génie au baptême, avec le sel ; la mer, cette incantante mer si maternelle. Qui sait s'il a jamais aimé autre chose – cette mer – notre singulier Ensor venu d'où et que ses songes rendaient insaisissable et comme étranger au terroir où ses ancêtres avaient arrêté leur course. Comme son père, Ensor ne bougea plus,

⁵⁸ Xavier Tricot, *Ensor/Einstein*, p. 72-74.

⁵⁹ Michel de Ghelderode, pseudonyme d'Adhémar Adolphe Louis Martens, Belgique, Ixelles, 1898-1962, auteur flamand d'expression française.

et ne le devait plus, puisque les grandes eaux lunaires continuaient la course, entretenaient en lui cette universelle inquiétude qui féconde. Il avait d'ailleurs découvert un frère en cette Ostende irracontable au sol bourré de squelettes et d'ossements inspireurs⁶⁰ – ce frère étant le Pouilleux, précurseur du clochard de notre siècle ; et ce Pouilleux pourrait bien avoir été l'unique tendresse, le seul mouvement généreux d'Ensor le misanthrope et le misogyne à l'égard de l'espèce ; Ensor qui, méprisant les hommes une fois pour toutes et subsistant dans l'horreur de la face humaine, ne trouva plus à aimer que les bêtes...⁶¹

Ghelderode admirait Ensor et avait une relation particulière avec la ville d'Ostende ; en témoignent quelques-uns de ses livres : *Les masques ostendais* (théâtre), *Les entretiens d'Ostende*, et surtout, *Le siège d'Ostende*, pièce de théâtre pour marionnettes dans lequel apparaît Sir Jaime, Baron de Sydney, marquis des Polders⁶², chef des rebelles ostendais qui résistent pendant quatre ans aux assiégeants espagnols, ce dont se plaint amèrement l'archiduchesse Isabelle :

ISABELLE : — Sacrénomdidios ! Nous nous fendons de cinque églises et on ne sait pas quand seroit la victoire ?... Trompettez par tous mes territoires que l'Infante jure solennellement de ne pas changer de chemise par pénitence majeure tant que les Ostendois ne seront pas en patotos fritos... Le Ciel m'enregistre, moyne, avertissez de ma promesse l'université catholique, apostolique et romaine...⁶³.

Mais ainsi parla Sire Jaime :

Endatopakas⁶⁴, c'est du grec, voici que les espeignols viennent me turlupiner ! Ce sont pignoufs cruels et fanatiques, pas beaux de couleur et tous pleins de suffisance espagnolesque⁶⁵. Ce sont soudards écorcheurs de benoites gens et destructeurs de plastiques pays. Ce sont cléricaux papistes confits en papisterie.... Hardi, mes diables, sortez de votre boîte ! (Il ouvre le meuble hanté⁶⁶)

Vingt-sept diables en sortent.

Mettez armets, salades, cottes, cuirasses, corselets, masques de fer, protège-couilles, prenez catapultes, seringues, soufflets, casse-têtes chinois, épieux, espadons, ciseaux,

⁶⁰ Allusion au siège d'Ostende (1601-1604), sujet d'un court récit de Ghelderode (1943) et d'une pièce de théâtre burlesque pour marionnettes (1933).

⁶¹ Michel de Ghelderode, *Hommage à James Ensor*, p. 23-24.

⁶² En d'autres termes : James Sidney Ensor. Les polders constituent le territoire, souvent en dessous du niveau de la mer, conquis par l'homme.

⁶³ Michel de Ghelderode, *Le siège d'Ostende*, 1933 [1980], p. 27.

⁶⁴ « Et ça encore qui nous tombe dessus », flamand bruxellois.

⁶⁵ Cf. plus bas : *les suffisances matamoresques*...

⁶⁶ Eau-forte d'Ensor (1888).

broches, sans oublier la musique militaire avec grosses caisses et maigres caisses, mirlitons, bombardons, harmonicas, crécelles. Coiffez-vous de plumes, courez aux quatre portes et aux remparts, car voilà qu'ils viennent avecque goupillons, crucifix, potences et scalpels..., qui ? Les Espagnols et leurs inquisiteurs et leurs bourreaux. Vivent les diables et la libre critique... Et vous diables marins, émergez... Et vous sorciers et sorcières de Westflandre, rappliquez dare-dare à tire-balai nantis de tous vos maléfices bénévoles. Je suis le grand diable en chef et maître en sorcellerie ostendaise...⁶⁷

5. IMITER ENSOR, PRINCE DE NARQUOISIE

Si Ensor reste, bien évidemment bien plus connu par ses peintures que par ses écrits, ces derniers ont laissé, eux aussi, une trace indélébile. Parmi ses nombreux admirateurs se trouve un certain Hergé, qui fait revivre Ensor sous les traits du capitaine Haddock ; c'est également l'art de transformer des mots ordinaires en insultes qui les rapproche⁶⁸ : « Il semblerait [...] qu'Hergé ait pris comme modèle pour son personnage le peintre James Ensor : même barbe, même moustache et surtout, un grand pamphlétaire et un génie de l'invective et du juron, qu'il adressait le plus souvent à ses confrères peintres »⁶⁹. À l'instar d'Albert Algoud pour le capitaine Haddock⁷⁰, certains auteurs se font un plaisir de faire le catalogue des insultes du baron Ensor, ou de les imiter, comme Pierre Alechinsky (Belgique/France, Bruxelles, 1927-2010) :

ENSORTILÈGES

Je ne me lasse pas de produire (une première fois ce fut en 1953 dans le catalogue d'un salon de peinture à Paris) une « Nomenclature hâtive des insultes et invectives » de James Ensor, relevées dans ses lettres et conférences de 1884 à 1934 :

Trianguliste asservi

Professeur en gésine

Gogorigo au bec d'azur

Arriviste multicolore

Plumitif borgne

⁶⁷ Ghelderode, *Le siège d'Ostende*, 1933 [1980], p. 34.

⁶⁸ *Aérolite, amiral de bateau-lavoir, amphitryon, anacoluthie, autodidacte, bachi-bouzouk, ornithorynque*, ne sont que quelques-uns de ces mots (pas si) ordinaires transformés en insultes (source : Wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Vocabulaire_du_capitaine_Haddock, consulté le 1er août 2022).

⁶⁹ Laurence Houot, *Neuf choses à savoir sur le capitaine Haddock*, https://www.francetvinfo.fr/culture/bd/neuf-choses-a-savoir-sur-le-capitaine-haddock-qui-fete-en-2021-ses-80-ans_4246901.html (Consulté le 22 août 2021).

⁷⁰ Albert Algoud, *L'intégrale des jurons du capitaine Haddock*, Casterman, 2014.

Vomisseur de compte rendu

Terministe engourdi

[...]

*Et son insulte favorite : Architecte ! À Bruxelles, les cochers de fiacre l'utilisèrent dès la construction du Palais de Justice. D'instinct, les chauffeurs de taxi s'en servent encore.*⁷¹

Ou encore Patrick Roegiers (Belgique, Ixelles, 1947), qui imite Ensor dans ses commentaires :

Oui, je tiens James Ensor pour le plus grand auteur, créateur et glorieux inventeur de langue belge du XX^e siècle. Il est sans conteste, avec Michaux, le plus original, le plus inventif et novateur écrivain moderne, et beaucoup plus érudit qu'on ne l'a cru. Lui-même se dit « néologiste à la fortune du mot » dans son adresse à Emma Lambotte⁷² qui le trouvait le plus bel homme d'Ostende.

Est-ce que parce qu'il s'adonne à son tempérament d'Anglo-Belge, ou qu'il gribouille en pur Anglais qu'il est dans ses toasts, speechs assassins, sermons vengeurs, pamphlets canularsques, logorrhées poilantes, épîtres farfelues, notes rossardes, salamalecs obséquieux, laïus brindezingues, exordes déments, chapelets d'invectives, règlements de comptes et riposte restante, autolouanges, le hardi travailleur de saillies claironnées, d'entrelacs verbeux, de ruades rocambolesques, de pétards borborygmés, de pets huitreux, de cabrioles triboulivesques, de hardiesses culottistes, et de hoquets radieux qui sont le fondement et l'assise moirée de ses espiègleries babéliformes, belgicisées de rabelaiseries ostendisées, d'injures calembourrées et de vérités macaroniquement tancées ? [...]

Jugez-en vous-mêmes, amis lecteurs. [...]

Place à celui qui se disait Hengzor, adjectif.

*« ... iriseur d'assiettes... plongeur sec, ensorisé... plumeoisons onctueux... céphalopodes très encreux... pile-facier sans revers... centaures gingembrés... potaches emmiellés... appas couenneux... bedaines en voie de crevaisson... artichauts ognoformes, carottiers tuberculeux, sylvains étroniformes ».*⁷³

Après le décès du maître, la ville d'Ostende décide de garder en l'état la maison où il a vécu de 1917 à 1948 et de la transformer en musée. Le premier à faire office de guide fut Gust Van Yper, l'ancien valet du peintre. Dans *Le rendez-vous de*

⁷¹ Pierre Alechinsky, *Hors cadre* (choix de textes), p. 197 et p. 199. Peintre, graveur et auteur belge, naturalisé français.

⁷² Amie de James Ensor, femme de lettres (Belgique, Liège, 1876 – 1963).

⁷³ Patrick Roegiers, *Le mal du pays*, p. 536-537.

Bruges, d'Armand Lanoux (France, Paris, 1913-1983), Gust accueille les personnages principaux de ce roman : Robert Drouin, qui a accepté de passer Noël auprès de son ami Olivier Du Roy, interne à l'hôpital psychiatrique de Bruges, et l'épouse du premier.

Ils s'arrêtèrent devant la boutique que tenait jadis l'oncle de James Ensor, incrustée dans une maison étroitement serrée par ses sœurs. C'était, au 27, une bâtisse de trois étages, la façade blanche, livide, avec des balcons et des peintures d'un vert sombre. Cette boutique du XIX^e siècle, miraculeusement préservée dans les destructions de deux guerres, cet éventaire de coquillages rares et de masques dégageait, au premier coup d'œil, une poésie morbide d'une haute intensité. Les thèmes de la mer et du fantastique, de la sirène et de la mort, s'y développaient, dans un désordre stylisé, qui tournait au musée, mais qui avait atteint les limites du délire au temps où l'on y vendait pour les touristes des « souvenirs » d'Ostende. Car on n'y vendait plus rien. C'était une boutique morte, elle-même métamorphosée en bénitier de nacre ouvert sur la rue d'Ostende.

« J'ai prévenu le gardien par téléphone ».

Olivier sonna, à gauche de la boutique dont Robert ne pouvait dégager son regard, tant elle lui semblait regorger de trésors d'enfants, verroterie, poissons fabuleux, masques ricanants d'un perpétuel carnaval.

Une voix étouffée cria :

« Ouvrez ! »

Ils entrèrent par un couloir étroit, aux murs lessivés, nets. La maison sentait l'encaustique. La casquette plate à visière luisante posée sur la tête, un vieil homme descendait un escalier ciré, comme un crabe, marche à marche, à reculons, et répétait, le dos aux visiteurs, la face bizarrement penchée vers eux :

« Entrez, entrez donc, monsieur le docteur ! »

Arrivé en bas, l'homme se retourna. Il était petit et plissé, corpulent et déformé. Dans ce visage chafouin de vieux sacristain, les yeux pétillaient. Il les accueillit avec une pointe de hauteur dans le ton. C'était Auguste, le serviteur qui avait survécu à son maître.

Robert adorait la peinture d'Ensor, mais il était surpris par cette ambiance qui réussissait à être à la fois mystérieuse et bourgeoise. Le medium canularique qui avait habité ici, bon fils de Breughel et de Jérôme Bosch, hantait toujours sa demeure, peint par Henry de Groux, élégant, souffreteux le visage torturé, les pointes de barbe en flammèche. Il ressemblait à Mallarmé, un Mallarmé qui aurait eu l'expression douloureuse d'Alphonse Daudet. L'harmonium d'Ensor

était ouvert, l'harmonium où il composait de la musique sans en connaître les règles. Sur le pupitre s'ouvrait la partition de la Marche du Rotary. Deux estampes la flanquaient, où des anges flottaient, mais où le peintre avait à demi avoué son obsession : ses petits personnages nacrés, volant en plein ciel, zébrés de touches lumineuses vertes, roses et jaunes, tournaient tous le dos aux spectateurs, avec des formes rebondies à l'excès.

La voix grave, basse, paysanne, colorée par un fort accent, Auguste bourdonnait autour d'eux, hanneton maladroit, donnant de multiples explications qu'ils n'écoutaient que par intermittence, plus préoccupés par le lieu que par les propos de ce témoin solennel. Les trois étages, comme la vitrine composaient un bric-à-brac ordonné, muséifié, pourrait-on dire, qui avait dû être prodigieux du temps du voyant sarcastique. Là, tout était insolite, et miraculeusement hors du temps. Deux cygnes naturalisés dressaient au-dessus d'une porte un armorial vivant. Des masques surgissaient dans le clair-obscur, modèles préférés d'un artiste qui avait peint les vivants comme des masques et les masques comme des vivants. [...]

Et les estampes, elles, abondaient, masques à tête décollée – une tête et rien en dessous –, dans leurs tuniques flottantes, anges exterminateurs chevauchant des étalons chevelus, démons turlupinant l'artiste, magiciens pétomanes, sorcières mafflues de la fesse comme du visage, dormeurs encauchemardés, pouilleux se pouléchant, gobeurs d'huîtres, emplisseurs de lampes, vieilles hétaires glacées, travestis s'intriguant les uns les autres, raies ventruées, vidangeurs, processions, insectes à la tête de femme et d'homme, cuistots portant des poissons à face d'homme à des dîneurs monoclés, chevaliers prenant une ville étrange, bons et mauvais juges s'interrogeant devant des débris humains, foudroiement d'anges rebelles, christs tristes et écorchés danseurs, et tourlourous belges, masques, masques et masques.⁷⁴ [...]

Suspendue dans l'air, la magique boule de verre des peintres anciens reflétait l'atelier sur sa boule froide, symbole du microcosme, legs des alchimistes au peintre du subconscient encore méconnu.

À côté, la trop évidente tête de mort. [...]

James Ensor n'était pas tout à fait mort. Auguste était le dépositaire du peintre. Il le prolongeait. Il le singeait même lugubrement dans les pièces où les ébènes étaient trop noirs, les coquillages trop nacrés, les crânes trop polis. [...]

Il tira d'une armoire qui grinça une brochure jaunie et Robert lut, halluciné, les propos du prince de Narquoisie, parlant de ses confrères peintres :

⁷⁴ On peut remarquer la verve ensorienne de ce passage, suivi d'un passage authentique plus bas.

« *Mousquetaires revomis. Dynastie pesante et affligeante. Ex-crème de cocodès. Sous-officiers astiqués et savonnés. Sacripants. Démolisseurs à suçoirs. Poulpolâtres. Arachnéides moustachus, spadassins soyeux, diplomates à trois dents, teinturiers iodés, boutiquiers formidables... Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaision grenouillère... ».*

Olivier eut un léger sourire.

« *C'est encore mieux que le capitaine Haddock* », dit-il.

L'étrange maison est toujours là et respire l'âme du peintre...

CONCLUSION

Ainsi se termine notre voyage au pays du Prince de Narquoisie (cf. Lanoux). L'auteur de ces lignes connaît bien l'étrange maison : il y a été, lui aussi, gardien de musée. Il espère seulement qu'il a pu partager son amour de la langue française et des auteurs francophones, son attachement au personnage d'Ensor et à sa ville natale avec Maria Țenchea, collègue et amie de longue date.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES PRIMAIRES

- ALECHINSKY, Pierre, *Hors cadre* (choix de textes), Bruxelles, Labor, 1996, coll. Espace Nord.
- BALZAC, Honoré de, *Jésus-Christ en Flandre*, Paris, Gallimard, 1980, coll. Folio n°1161.
- BOUSSOIS, Sébastien, *La digue*, Paris, éd. Du Cygne, 2007.
- CAMBIER, Colette, *Le jeudi à Ostende*, Bordeaux, Le Castor Astral, 2007.
- DAMON, Benoît, *Retour à Ostende*, Ceyzérieu, Champvallon, 2016.
- ENSOR, James, *Les écrits de James Ensor*, Bruxelles, Sélection, 1921.
- ENSOR, James, *Mes écrits ou Les suffisances matamoresques*, choix de textes et lecture d'Hugo Martin, Bruxelles, Labor, 1999.
- ENSOR, James, *À ma chère sœur*, Ostende, a.s.b.l. James Sydney Ensor, 2021.
- GHELDERODE, Michel de, *Hommage à James Ensor*, Bruxelles, Brepols, 1959, p. 23-24.
- GHELDERODE, Michel de, *Le siège d'Ostende*, Bruxelles, Luis Musin éditeur, [1933] 1980.
- LORRAIN, Jean, *Monsieur de Phocas*, Paris, [1901] 1973, coll. 10/18.
- PRÉVOT, Gérard, *Le Bal du rat mort*, in *L'invitée de Lorelei*, Paris, Fleuve Noir, p. 257-261 (*Contes de la mer du Nord*, vol. 2).
- RODENBACH, Georges, *La mer élégante*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1881.
- ROEGIER, Patrick, *Le mal du pays*, Paris, Le Seuil, 2003, coll. Points, P 1287.
- TRICOT, Xavier, *Ensor/Einstein*, Koekelare, Devriendt, 2005.
- VERHAEREN, Émile, *James Ensor*, Bruxelles, Van Oest, 1908.

SOURCES SECONDAIRES

- ALGOUË, Albert, *L'intégrale des jurons du capitaine Haddock*, Paris, Casterman, 2014.
- GUYURCSIK, Margareta, Elena Ghiță, Florin Ochiană, Maria Țenchea, *La Roumanie et la Francophonie*, s.l., Ed. Anthropos, 2000.
- HOUOT, Laurence, *Neuf choses à savoir sur le capitaine Haddock*, https://www.francetvinfo.fr/culture/bd/neuf-choses-a-savoir-sur-le-capitaine-haddock-qui-fete-en-2021-ses-80-ans_4246901.html.
- MIN, Eric, *James Ensor, een biografie*, Antwerpen/Amsterdam, Meulenhof/Manteau, 2008.

MARGUERITE DE NAVARRE, *HEPTAMÉRON : LA IV^E NOUVELLE.* TRADUCTION INÉDITE

Ramona MALIȚA

Professeur des Universités, HDR
Université de l'Ouest de Timișoara

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Marguerite de Navarre écrit son florilège de nouvelles vers le milieu du XVI^e siècle et cette chrestomathie est son dernier ouvrage, le plus consistant et canonique qui lui assure une place tout à fait particulière dans l'histoire des lettres françaises renaissantes. Intitulée plus tard (1559) *Heptaméron*, cette anthologie réunit soixante-douze histoires, racontées selon la technique narrative de l'histoire cadrée. Les sept journées achevées justifient le titre du recueil – *Heptaméron* –, selon le second éditeur renaissant de cette anthologie, Claude Gruget. S'il y a dix contes pour une journée, alors la huitième est à peine commencée (deux nouvelles), quand leur autrice meurt en 1549. La quatrième nouvelle fait partie de la première journée du jeu ou du passe-temps inventé *ad hoc* et *sui generis* par Parlamente, la femme d'Hircan, une des femmes du groupe.

La nouvelle que nous traduisons ci-dessous parle des conséquences néfastes de l'amour passionné d'un jeune homme noble et de haute lignée, dont le comportement ou les choix de l'expression amoureuse lui sont complètement défavorables. La nouvelle est, en même temps, une radiographie du protocole ou de l'étiquette concernant les visites privées du Roi chez ses amis, qui se trouvent sous le signe de la diplomatie relationnelle entre le Roi et ses proches. C'est un système de relations cultivées dans le but de la formation des parties favorables à la politique sociale et financière du Royaume, d'un côté, et des affaires privées du Roi, de l'autre côté. L'enjeu de cette visite est le renforcement de cette relation, possiblement amicale, mais nécessaire, à coup sûr, à la stabilité de l'intérieur du pouvoir royal. Le déroulement des événements aurait dû être favorable au gentilhomme, *hic et nunc* hôte, qui accueille le Roi chez

lui dans le but de devenir le beau-frère du souverain ce qui permettrait son accès au cercle restreint ou au noyau familial royal. Malheureusement, les épisodes se sont autrement enchaînés par rapport aux projets initiaux du noble ; finalement, il a tout perdu, il a énormément risqué sa vie, mais il a été sauvé à la dernière minute, grâce à la bonté de la dame aimée.

UN EXERCICE LITTÉRAIRE AUDACIEUX : L'AUTORÉFÉRENTIALITÉ

L'insertion des éléments biographiques des écrivains dans leurs créations artistiques est une pratique auctoriale courante dans presque toutes les époques artistiques. Plus ou moins visible dans les tableaux, assez souvent bien caché dans les textes littéraires, le détail biographique est un apanage favori des *auctoris*, qui ont une raison *a priori*, poursuivie, dans la plupart des cas, le long du texte. Les intentions autoriales sont provocatrices, sinon les seules qui comptent dans l'œuvre, et sont au moins à prendre en considération pour bien déchiffrer la situation de l'écrivain dans l'histoire familiale et/ou collective. Gérard Genette (1972 : 15) nomme cette pratique artistique l'insertion des autobiographèmes, remplissant le rôle de 'signature' auctoriale¹. Marguerite de Navarre² devient personnage référentiel (illustrant l'autoréférentialité) car, par déduction, le Roi et sa Reine, invités à la Cour du gentilhomme, sont François I^{er} et Claudine, sa femme, tandis que la princesse sœur du Roi est Marguerite même. Qui est l'aristocrate qui a lancé l'invitation et où se situent la Cour et le domaine de chasse où le couple royal est logé ? Il reste inconnu le gentilhomme devenu agressif par son grand amour inaccompli, l'hôte du château de chasse où la famille royale aurait dû passer un agréable séjour, mal fini pour la princesse et pour le gentilhomme.

Dans l'*Heptaméron*, l'un des dix devisants participant au jeu narratif est Parlamente, le personnage que Lucien Febvre (1971, 24-25) estime et démontre également que c'est Marguerite de Navarre même. Qui plus est, le chronotope endogène de cette histoire³

¹ Genette, Gérard, *Figures* III, Paris, Seuil, 1972. Dans cet ouvrage fondamental de la narratologie, Genette développe notamment le concept de « métalepse », qui peut inclure des formes d'autoréférentialité narrative. La narratologie qualifie de métalepses les diverses façons dont le récit de fiction peut enjambrer ses propres seuils, internes ou externes. La métalepse a pour effet d'impliquer le lecteur et de le rendre actif dans la lecture du texte.

² Fervente catholique dans la première moitié de sa vie, comme sa mère (la célèbre princesse de la dynastie de Sabauda, Louise de Savoie), Marguerite devient protestante par la métanoïa, vers la fin de sa vie. Elle passe par des événements tristes qui transforment complètement sa modalité de penser : la mort de sa fille, deux mariages ratés, la rupture totale de la relation fraternelle avec son Roi-frère si aimé, François I^{er}. Cette métamorphose spirituelle est repérable dans cette nouvelle dans les propos de la dame de compagnie, lorsqu'elle conseille la princesse.

³ Claude Gruget fait le résumé de chaque histoire dans son édition de 1559, mais il n'y donne aucun titre (voir Simone de Reyff, *Introduction* à Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, Paris, Flammarion, 1982, p. 32).

(choisie pour la traduction) découpe une tranche spatiale et temporelle identifiable dans le Nord de la France, de la première moitié du XVI^e siècle, sous le règne de François I^{er}. En d'autres termes, l'auteur se regarde lui-même ou parle de lui-même dans le texte des nouvelles. Selon la définition générale de l'autoréférentialité⁴, un récit raconte une histoire et/ou parle de son auteur même. Un des effets obtenus, c'est de briser l'illusion réaliste, car le lecteur n'est plus immergé dans une histoire consciemment fictive : pour lui, c'est bien clair que ce qu'il lit est une construction narrative de connivence. Dans l'*Heptaméron*, la technique narrative principale est l'histoire emboîtée ou bien un récit dans un récit, un livre dans un livre, une mise en scène du processus d'écriture même. De ce point de vue, ce spicilège peut soulever des questions sur la fiction des textes, sur le rôle de l'auteur, prétendu collectif par les dix devisants qui se retrouvent tous les jours sur le pré. L'exercice intellectuel proposé par la femme d'Hircan est un jeu littéraire, parsemé de l'ironie, de l'humour, de la subversion des attentes. La technique d'autoréférentialité utilisée dans les nouvelles de ce florilège est la représentation de l'auteur dans le texte : Marguerite de Navarre devient le personnage de cette quatrième nouvelle, à savoir la sœur du grand Seigneur, objet de l'amour fou du gentilhomme violent. Les narrateurs qui parlent de l'écriture et de son modèle littéraire, c'est-à-dire de cette anthologie de nouvelles, en train de s'écrire, et du *Décameron* de Boccace, s'adressent directement au lecteur. Jouer avec le lecteur, c'est, dans ce cas, l'inviter à explorer le texte comme jeu, plaisir et système autoréférentiel. Les dix causeurs ont l'intuition que l'attente (la reconstruction du pont liant le couvent avec le monde) pourrait être délétère par la frustration issue de l'ennui ; par conséquent, ils inventent le jeu de la narration et l'obligation d'y inclure tous les sauvés de l'orage, et, ce faisant, ils expriment leur refus d'obtempérer à la hiérarchie aristocratique, fonctionnelle dans tout autre circonstance sociale, mais pas ici.

La nouvelle est suivie des commentaires faits par les raconteurs qui expriment leurs points de vue sur l'histoire présentée par l'un des 'joueurs'. Autrement dit, le livre (dont le but et la forme sont annoncés dans le « Prologue ») est en train de s'écrire et les personnages participent à la création du récit. Dans le cas de cette quatrième nouvelle, ce sont Hircan, Géburon, Ennasuite et Nomerfide qui s'expriment à l'égard de ce qui s'est passé ; ces quatre personnages mentionnés ci-dessus (protagonistes de l'*Heptaméron*) partagent des opinions, avec des arguments pour et/ou contre sur le

⁴ L'autoréférentialité (ou autoréférence) est une notion transdisciplinaire, utilisable dans plusieurs disciplines : philosophie, logique, mathématiques, linguistique, informatique, etc., et désigne un énoncé, une structure ou un système qui fait référence à soi-même. L'autoréférentialité en littérature consiste *grosso modo* à attirer l'attention sur le processus d'écriture ou sur la narration, dans le but de souligner la fictionnalité du récit et/ou de mettre en scène l'auteur, le narrateur ou le livre lui-même. En guise d'exemple, Cervantès dans le tome II de son roman *Don Quichotte*, – pris pour l'un des premiers romans autoréférentiels, même si l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre le précède, chronologiquement parlant –, met en scène des personnages qui ont lu le premier tome de *Don Quichotte*, et qui agissent en fonction de cela. Le texte parle de lui-même comme livre, et critique les livres de chevalerie.

sujet de l'histoire racontée et jugent le comportement des personnages du conte (le Roi François I^{er}, la Reine Claudine, la sœur du roi, Marguerite, et le gentilhomme énamouré). En termes de narratologie, c'est un exercice d'autoréférentialité portant sur le processus de la création artistique qui est en train de se faire sous les yeux du lecteur et sous le signe du suspense, car rien n'est prévisible, tout est inconnu. De ce point de vue, le corpus de l'*Heptaméron* est formé des commentaires des anecdotiers, à savoir des 'méta-textes' littéraires ou d'une métalepse, selon la notion de Genette (voir la note no.1).

NOTE SUR LA TRADUCTION

Notre traduction a utilisé l'édition de l'*Heptaméron* parue chez Flammarion en 1982, une édition critique signée par Simone de Reyff qui en a réalisé l'introduction, les notes, la chronologie, le glossaire et la bibliographie. Selon la spécialiste de l'Université de Fribourg, le texte de base est celui du manuscrit français no. 1512 de la Bibliothèque nationale, noté par A, restitué en 1942 par l'édition de Michel François. Ce manuscrit, auquel les spécialistes de l'œuvre de Marguerite de Navarre font presque toujours référence, est plus connu d'après le nom de son premier éditeur moderne : manuscrit François.

D'ailleurs, il y a deux éditeurs renaissants du recueil de la reine de Navarre, à savoir Pierre Boaistuau et Claude Gruget qui, le premier en 1558, le second en 1559, ont publié les premières éditions de ce texte canonique de la littérature française. Les deux ont donné leur propre titre à cette chrestomathie d'historiettes : respectivement *Histoires des Amans fortunez* (Boaistuau) et *Heptaméron* (Gruget). Ce dernier est consacré par l'histoire de la littérature française, car il est plus proche des intentions de l'écrivaine, à savoir écrire un 'Décaméron' français, selon le modèle de Boccace.

MARGUERITE DE NAVARRE, *HEPTAMÉRON*, I^{ÈRE} JOURNÉE,

IV^e nouvelle (Paris, Flammarion, 1982, p. 66-73).

Quatrième nouvelle

Téméraire entreprise d'un gentilhomme à l'encontre d'une princesse de Flandres, et le dommage et la honte qu'il en reçut.

Il y avait au pays de Flandres une dame de si bonne maison qu'il n'en était point de meilleure, veuve de son premier et second mari, desquels n'avait eu nuls enfants vivants. Durant sa viduité, se retira avec un sien frère dont elle était fort aimée, lequel était fort grand seigneur et mari d'une fille de Roi. Ce jeune prince était homme fort sujet à

son plaisir, aimant chasse, passe-temps et dames, comme la jeunesse le requérait. Et avait une femme fort fâcheuse, à laquelle les passe-temps du mari ne plaisaient point ; parquoi le seigneur menait toujours avec sa femme sa sœur, qui était la plus joyeuse et meilleure compagne qu'il était possible, toutefois sage et femme de bien.

Il y avait en la maison de ce seigneur un gentilhomme dont la grandeur, beauté et bonne grâce passait celle de tous ses compagnons. Ce gentilhomme, voyant la sœur de son maître, femme joyeuse et qui riait volontiers, pensa qu'il essaierait pour voir si les propos d'une honnête amitié déplairaient ; ce qu'il fit. Mais il trouva en elle réponse contraire à sa contenance. Et combien que sa réponse fût telle qu'il appartenait à une princesse et vraie femme de bien, si est-ce, que le voyant tant beau et honnête comme il était, elle lui pardonna aisément sa grande audace. Et montrait bien qu'elle ne prenait point déplaisir quand il plairait à elle, en lui disant souvent qu'il ne tint plus de tels propos. Ce qu'il lui promit pour ne prendre l'aise et l'honneur qu'il avait de l'entretenir. Toutefois à la longue augmenta si fort son affection qu'il oublia la promesse qu'il lui avait faite. Non qu'il entreprît de se hasarder par paroles, car il avait trop contre son gré expérimenté les sages réponses qu'elle savait faire. Mais il pensa que, s'il la pouvait trouver en lieu à son avantage, elle, qui était veuve, jeune et en bon point, et de fort bonne complexion, prendrait peut-être pitié de lui et d'elle ensemble.

Pour venir à ses fins, dit à son maître qu'il avait auprès de sa maison fort belle chasse, et que si lui plaisait y aller prendre trois ou quatre cerfs au mois de mai, il n'avait point encore vu plus beau passe-temps. Le seigneur, tant pour l'amour qu'il portait à ce gentilhomme que pour le plaisir de la chasse, lui octroya sa requête et alla en sa maison, qui était belle et bien en ordre comme du plus riche gentilhomme qui fût au pays. Et logea le seigneur et la dame en un corps de maison, et en l'autre vis-à-vis celle qu'il aimait plus que lui-même, la chambre et de laquelle il avait si bien accoutrée, tapissée par le haut et si bien nattée qu'il était impossible de s'apercevoir d'une trappe qui était en la ruelle de son lit, laquelle descendait en celle où longéait sa mère, qui était une vielle dame un peu catarrheuse ; et, pource qu'elle avait la toux, craignant faire bruit à la princesse qui logeait sur elle, changea de chambre à celle de son fils. Et les soirs, cette vieille dame portait des confitures à cette princesse pour sa collation, à quoi assistait le gentilhomme qui, pour être fort aimé et privé de son frère, n'était refusé d'être à son habiller et déshabiller, où toujours il voyait occasion d'augmenter son affection. En sorte que, un soir, après qu'il eût fait veiller cette princesse si tard que le sommeil qu'elle avait le chassa de la chambre, s'en alla à la sienne. Et quand il eut pris la plus gorgiasse et mieux parfumée de toutes ses chemises, et un bonnet de nuit tant bien accoutré qu'il n'y faillait rien, lui sembla bien, en soi mirant, qu'il n'y avait dame en ce monde qui sût refuser sa beauté et bonne grâce. Parquoi, se promettant à lui-même heureuse issue de son entreprise, s'en alla mettre en son lit, où il n'espérait faire long séjour, pour le désir et sûr espoir qu'il avait d'en

acquérir un plus honorable et plaisant. Et sitôt qu'il eut envoyé tous ses gens dehors, se leva pour fermer la porte après eux. Et longuement écouta si en la chambre de la princesse qui était dessus y avait aucun bruit. Et quand il se put assurer que tout était en repos, il voulut commencer son doux travail. Et peu à peu abattit la trappe, qui était si bien faite et accoutrée de drap qu'il ne fit un seul bruit. Et par là monta à la chambre et ruelle du lit de sa dame, qui commençait à dormir. À l'heure, sans avoir regard à l'obligation qu'il avait à sa maîtresse, ni à la maison d'où était la dame, sans lui demander congé ni faire la révérence, se coucha auprès d'elle, qui le sentit plus tôt entre ses bras qu'elle n'aperçut sa venue. Mais elle, qui était forte, se défie de ses mains en lui demandant qu'il était, se mit à le frapper, mordre et égratigner, de sorte qu'il fut contraint, pour la peur qu'il eut qu'elle appelât, lui fermer la bouche de la couverture ; ce qui lui fut impossible de faire car, quand elle vit qu'il n'épargnait rien de toutes ses forces pour lui faire une honte, elle n'épargnait rien des siennes pour l'en engarder, et appela tant qu'elle put sa dame d'honneur qui couchait en sa chambre, ancienne et sage femme autant qu'il en était point, laquelle tout en chemise courut à sa maîtresse.

Et quand le gentilhomme vit qu'il était découvert, eut si grand peur d'être connu de sa dame que, le plus tôt qu'il put, descendit par sa trappe ; et autant qu'il sait eu de désir et d'assurance d'être bienvenu, autant était-il désespéré de s'en retourner en si mauvais état. Il trouva son miroir et sa chandelle sur sa table ; et regardant son visage tout sanglant d'égratignures et morsures qu'elle lui avait faites, dont le sang saillait sur sa belle chemise qui était plus sanglante que dorée, commença à dire : « - Beauté, tu as maintenant loyer de ton mérite car, par ta vaine promesse, j'ai entrepris une chose impossible, et qui peut-être, en lieu d'augmenter mon contentement, est redoublement de mon malheur, étant assuré que, si elle sait que contre la promesse que je lui ai faite j'ai entrepris cette folie, je perdrai l'honnête et commune fréquentation que j'ai plus que nul autre avec elle. Ce que ma gloire a bien desservi car, pour faire valoir ma beauté et bonne grâce, je ne la devais pas cacher en ténèbres ; pour gagner l'amour de son cœur, je ne devais pas essayer à prendre par force son chaste corps, mais devais, par long service et humble patience, attendre qu'Amour en fût victorieux ; pource que sans lui n'ont pouvoir toute la vertu et puissance de l'homme. » Ainsi passa la nuit en tels pleurs, regrets et douleurs qui ne se peuvent raconter. Et au matin, voyant son visage si déchiré, fit semblant d'être fort malade et de ne pouvoir voir la lumière, jusqu'à ce que la compagnie fût hors de sa maison.

La dame, qui était demeurée victorieuse, sachant qu'il n'y avait homme en la cour de son frère qui eût osé faire une si étrange entreprise que celui qui avait eu la hardiesse de lui déclarer son amour, s'assura que c'était son hôte. Et quand elle eût cherché avec sa dame d'honneur les endroits de la chambre pour trouver qui ce pouvait être, ce qui ne fut possible, elle lui dit par grande colère : « Assurez-vous que ce ne peut être

nul autre que le seigneur de céans, et que le matin je ferai en sorte vers mon frère que sa tête sera témoin de ma chasteté. » La dame d'honneur, la voyant ainsi courroucée, lui dit : « Madame, je suis très aise de l'amour que vous avez de votre honneur, pour lequel augmenter ne voulez épargner la vie d'un qui l'a trop hasardée pour la force de l'amour qu'il vous porte. Mais bien souvent, tel la cuide croître qui la diminue. Parquoi je vous supplie, madame, me vouloir dire la vérité du fait. » Et quand la dame lui eut conté tout au long, la dame d'honneur lui dit : « Vous m'assurez qu'il n'a eu autre chose de vous que les égratignures et coups de poing ? » — « Je vous assure, dit la dame, que non et que, s'il ne trouve un bon chirurgien, je pense que demain les marques y paraîtront. » — « Or puisqu'ainsi est, madame, dit la dame d'honneur, il me semble que vous avez plus d'occasion de louer Dieu que de penser à vous venger de lui ; car vous pouvez croire que, puisqu'il a eu le cœur si grand que d'entreprendre une telle chose, et le dépit qu'il a d'y avoir failli, que vous ne lui sauriez donner mort qui ne lui fût plus aisée à porter. Si vous désirez être vengée de lui, laissez faire à l'amour et à la honte qui le sauront mieux tourmenter que vous. Si vous le faites pour votre honneur, gardez-vous, madame, de tomber en pareil inconvénient que le sien ; car en lieu d'acquérir le plus grand plaisir qu'il ait cru avoir, il a reçu le plus extrême ennui que gentilhomme saurait porter. Aussi vous, madame, cuidant augmenter votre honneur, le pourriez bien diminuer ; et si vous en faites la plainte, vous ferez savoir ce que nul ne sait : car de son côté, vous êtes assurée que jamais il n'en sera rien révélé. Et quand Monseigneur votre frère en ferait la justice qu'en demandez et que le pauvre gentilhomme en vînt à mourir, si courra bruit partout qu'il aura fait de vous à sa volonté ; et la plupart diront qu'il a été bien difficile qu'un gentilhomme ait fait une telle entreprise si la dame ne lui en a donné grande occasion. Vous êtes belle et jeune, vivant en toute compagnie bien joyeusement ; il n'y a nul en cette cour qui ne voie la bonne chère que vous faites au gentilhomme dont vous avez soupçon : qui fera juger chacun que, s'il a fait cette entreprise, ce n'a été sans quelque faute de votre côté. Et votre honneur, qui jusqu'ici vous a fait aller la tête levée, sera mis en dispute en tous les lieux là où cette histoire sera racontée. »

La princesse, entendant les bonnes raisons de sa dame d'honneur, connut qu'elle lui disait vérité et qu'à très juste cause elle serait blâmée, vu la bonne et privée chère qu'elle avait toujours faite au gentilhomme ; et demanda à sa dame d'honneur ce qu'elle avait à faire, laquelle lui dit : « Madame, puisqu'il vous plaît recevoir mon conseil, voyant l'affection dont il procède, me semble que vous devez en votre cœur avoir joie d'avoir vu que le plus beau et le plus honnête gentilhomme que j'aie vu en ma vie n'a su, par amour ni par force, vous mettre hors du chemin de vraie honnêteté. Et en cela, madame, devez vous humilier devant Dieu, reconnaître que ce n'a pas été par votre vertu. Car maintes femmes, ayant mené vie plus austère que vous, ont été humiliées par hommes moins dignes d'être aimés que lui. Et devez plus que jamais

craindre de recevoir propos d'amitié, pource qu'il y en a assez qui sont tombées la seconde fois aux dangers qu'elles ont évité la première. Ayez mémoire, madame, qu'Amour est aveugle, lequel aveuglait de sorte que, où l'on pense le chemin plus sûr, c'est à l'heure qu'il est le plus glissant. Et me semble, madame, que vous ne devez à lui ni à autre faire semblant du cas qui vous est advenu et, encore qu'il en voulût dire quelque chose, feindrez du tout de ne l'entendre, pour éviter deux dangers : l'un de la vaine gloire de la victoire que vous en avez eue, l'autre de prendre plaisir en ramentevant choses qui sont si plaisantes à la chair que les plus chastes ont bien à faire à se garder d'en sentir quelques étincelles, encore qu'elles le fuient le plus qu'elles peuvent. Mais aussi, madame, afin qu'il ne pense, par tel hasard, avoir fait chose qui vous ait été agréable, je suis bien d'avis que peu à peu vous vous éloigniez de la bonne chère que vous avez accoutumé de lui faire, afin qu'il connaisse de combien vous déprisez sa folie, et combien votre bonté est grande, qui s'est contentée de la victoire que Dieu vous a donnée, sans demander autre vengeance de lui. Et Dieu vous donne grâce, madame, de continuer l'honnêteté qu'il a mise en votre cœur. Et, connaissant que tout bien vient de lui, vous l'aimiez et serviez mieux que vous n'avez accoutumé. » La princesse, délibérée de croire le conseil de sa dame d'honneur, s'endormit aussi joyeusement que le gentilhomme veilla de tristesse.

Le lendemain, le seigneur s'en voulut aller et demanda son hôte. Auquel on dit qu'il était si malade qu'il ne pouvait voir clarté, ni ouïr parler personne, dont le prince fut fort ébahi et le voulut aller voir ; mais sachant qu'il dormait, ne le voulut éveiller et s'en alla ainsi de sa maison sans lui dire adieu, emmenant avec lui sa femme et sa sœur. Laquelle, entendant les excuses du gentilhomme qui n'avait voulu voir le prince ni la compagnie au partir, se tint assurée que c'était celui qui lui avait fait tant de tourment, lequel n'osait montrer les marques qu'elle lui avait faites au visage. Et, combien que son maître l'envoyât souvent quérir, si ne retourna-t-il point à la cour qu'il ne fût bien guéri de toutes ses plaies, hormis celle que l'amour et le dépit lui avaient fait au cœur. Quand il fut retourné dévers lui et qu'il se retrouva devant sa victorieuse ennemie, ce ne fut sans rougir ; et lui, qui était le plus audacieux de toute la compagnie, fut si étonné que souvent, devant elle, perdait toute contenance. Parquoi fut toute assurée que son soupçon était vrai, et peu à peu s'en étrangea, non pas si finement qu'il ne s'en aperçut très bien ; mais il n'en osa faire semblant, de peur d'avoir encore pis, et garda cet amour en son cœur avec la patience de l'éloignement qu'il avait mérité.

« Voilà, mesdames, qui devrait donner grande crainte à ceux qui présument ce qui ne leur appartient, et doit bien augmenter le cœur aux dames, voyant la vertu de cette jeune princesse et le bon sens de sa dame d'honneur. Si à quelqu'une de vous advenait pareil cas, le remède y est jà donné. » — « Il me semble, ce dit Hircan, que le grand gentilhomme dont vous avez parlé était si dépourvu de cœur qu'il n'était digne

d'être ramantu ; car, ayant une telle occasion, ne devait, ni pour vieille ni pour jeune, laisser son entreprise. Et faut bien dire que son cœur n'était pas tout plein d'amour, vu que la crainte de mort et de honte y trouva encore place. » Nomerfide répondit à Hircan : « Et qu'eût fait ce pauvre gentilhomme, vu qu'il avait deux femmes contre lui ? » — « Il devait tuer la vielle, dit Hircan, et quand la jeune se fût vue sans secours eût été demi-vaincue. » — « Tuer ? dit Nomerfide, vous voudriez donc faire d'un amoureux un meurtrier ? Puisque vous avez cette opinion, on doit bien craindre de tomber entre vos mains ! » — « Si j'en étais jusque-là, dit Hircan, je me tiendrais pour déshonoré si je ne venais à fin de mon intention. » À l'heure Geburon dit : « Trouvez-vous étrange qu'une princesse nourrie en tout honneur soit difficile à prendre d'un seul homme ? Vous devriez donc beaucoup plus vous émerveiller d'une pauvre femme qui échappa de la main de deux. » — « Géburon, dit Ennasuite, je vous donne ma voix à dire la cinquième Nouvelle, car je pense que vous en savez quelqueune de cette pauvre femme qui ne sera point fâcheuse. » — « Puisque vous m'avez élu à parler, dit Géburon, je vous dirai une histoire que je sais pour en avoir fait inquisition véritable sur le lieu. Et par là vous verrez que tout le sens et la vertu des femmes n'est pas au cœur et tête des princesses, ni tout l'amour et finesse en ceux où le plus souvent on estime qu'ils soient. »

NOTRE VERSION ROUMAINE

A patra nuvelă

Fapta îndrăzneată a unui gentilom față de o prințesă din Flandra; pierderea și rușinea pe care le-a suferit în urma săvârșirii nesăbuitei lui.

Trăia odată, demult, în Flandra, o doamnă de viță aleasă, cum nu mai era alta ca ea; era văduvă de două ori și n-avea copii. În timpul văduviei ei s-a retras din societate lângă fratele ei care o iubea mult și care era un aristocrat de rang mare, căsătorit cu fiica unui rege. Acest tânăr nobil era mare iubitor de plăceri: să vâneze, să-și petreacă timpul liber cu femeile și cu prietenii, după cum tinerețea îi dădea ghes. Soția lui era cam ursuză și lesne supărăcioasă și nu privea cu ochi buni plăcerile după care alerga mereu bărbatul ei. De aceea, aristocratul o lua și pe sora lui oriunde mergea cu nevasta; sora lui era o femeie foarte veselă și îi făcea plăcere să stai de vorbă cu ea, că era inteligentă și mereu cu zâmbetul pe buze.

La Curtea acestui nobil trăia un gentilom care îi întrecea pe toți cei de rangul său prin măreție, frumusețe și purtare aleasă. Acesta, văzând-o pe sora stăpânului său așa de veselă și mereu bine dispusă, s-a gândit să-i propună prietenia lui cinstită; zis și făcut, dar n-a primit de la ea răspunsul pe care-l năzuise. Ea i-a răspuns pe măsura rangului ei și ca o femeie cumsecade ce se afla, dar, văzându-l cât era de frumos și cât de civilizat se purta, i-a iertat marea-i îndrăzneală. L-a lăsat să înțeleagă că prezența

lui nu-i plăcea, dar l-a rugat să contenească cu vorbele pline de duioșie, ceea ce el i-a promis pe dată, pentru a nu pierde bucuria și onoarea de care avea parte în preajma ei. Pe zi ce trecea, dragostea lui pentru ea se întesă, iar el a cam uitat de făgăduiala făcută domniței. Nu se gândea ca s-o învâluie din nou cu vorbe meșteșugite de iubire, căci știa pe pielea lui că ea i-ar fi dat aceleași răspunsuri ca mai înainte, dar socotea că, dacă ar găsi momentul prielnic, cum era ea văduvă, dar tânără și viguroasă și cu mare înțelegere pentru lucrurile acestea, ar consimți, poate, și și-ar face milă de el. Și de ea totodată.

Ca să-și ducă gândul la îndeplinire, i-a laudat stăpânului castelul și domeniul de vânătoare ale sale; i-a spus că, dacă vrea să prindă vreo câțiva cerbi, apoi cel mai potrivit ar fi să vină pe fieful său și ce bine ar petrece împreună câteva zile. Aristocratul i-a ascultat îndemnul și, de dragul gentilomului la care ținea mult, dar și pentru că-i plăcea mult să vâneze, s-a dus la castelul acestuia care era bine rânduit și măiestrit îngrijit, așa, ca al unui nobil cu multă avere ce era. A pus ca stăpânul și doamna sa să fie găzduiți într-o aripă a castelului, iar pe cea pe care o iubea nespus a rânduit să fie primită într-o altă aripă, față în față cu prima. În camera domniței pusese să se facă o trapă tapițată, foarte meșteșugit ascunsă sub tot felul de ornamente de era cu neputință să o vezi; trapa era deasupra patului unde avea să doarmă femeia. Odaia de la catul inferior, chiar sub cea a prințesei, era a mamei gentilomului, o femeie bătrână și bolnavă de piept. Din cauză că o chinuia o tuse de multă vreme, bătrâna se temea să nu o deranjeze pe femeia oaspete cu tușitul ei; de aceea a făcut schimb de camere cu fiul său. În fiecare seară, bătrâna doamnă stătea la taclale cu prințesa, o îmbia cu gustări dulci și petreceau timpul împreună, la care era părtaș și gentilomul îndrăgostit. Seară de seară nobilul nostru asista la ceremonia de pregătire pentru culcare a prințesei pentru a se face îndrăgit de aceasta și, pe măsură ce treceau zilele, iubirea lui pentru ea se aprindea tot mai mult.

Într-o seară, după ce au stat la taclale până târziu, când somnul era s-o biruie de tot pe domniță, gentilomul a plecat din camera ei și s-a dus într-a lui. Și, după ce și-a îmbrăcat cea mai frumoasă și mai parfumată cămașă de noapte din câte avea și după ce și-a pus o scufie de noapte cum nu mai găseai alta de împopoțonată ce era, s-a admirat în oglindă și și-a spus că nu-i femeie în lumea asta care să poată rezista farmecului său. De aceea, își freca mâinile cu mulțumire, gândindu-se la izbânda lui cea dulce; apoi s-a pus în așternutul său, dar știa că n-are să zăbovească mult acolo, că dorința și speranța îi dădeau ghes să se ducă într-altul, mai plăcut și mai de rang. Și, de îndată și-a poftit toți servitorii afară din odaie, apoi a închis binișor ușa după ei. A ascultat îndelung dacă se auzea vreun zgomot în camera prințesei, care era deasupra odăii sale. După ce s-a asigurat că domnea liniștea deplină, a început să-și pună în aplicare frumoasa trebușoară. A împins încet-încet trapa care era atât de căptușită, că n-a făcut niciun zgomot. Pe acolo s-a urcat până în camera femeii și s-a pus pe

marginea patului ei; prințesa numai ce adormise. Deodată, fără să mai țină seama de făgăduiala făcută stăpânei inimii lui și nici că ea era oaspete în casa lui, fără nicio învoială și nici curtoazie, s-a vârat iute lângă ea în pat. Femeia l-a simțit imediat, deși nu auzise când bărbatul a intrat în odaie. Cum domnița era robustă, s-a apărut din toate puterile și-l tot întreba cine este, apoi s-a apucat să-l lovească, să-l muște și să-l zgârâie; el s-a văzut nevoit să-i acopere gura cu o pătură, de teamă că va începe să țipe după ajutor. Dacă a văzut ea că omul voiește cu tot dinadinsul să-i facă o așa mare rușine, apoi nici ea n-a precupețit niciun efort ca să-l oprească; a început să țipe din toți răunchii după ajutor, până când doamna de companie, o femeie în vârstă și înțeleaptă, care dormea în odaia de alături, a auzit-o și a alergat degrabă, numai în cămașă de noapte, la stăpâna ei. Când gentilomul a văzut că i s-a dat fapta în vileag, s-a temut nevoie mare să nu cumva să fie recunoscut de prințesă, așa că a coborât iute-iute pe trapă înapoi; pe cât fusese de sigur că va fi bine primit în patul femeii, pe atâta de disperat era acum să se întoarcă degrabă într-al său; era cătrănit rău. A luat candela și oglinda de pe măsuță și și-a privit chipul șiroind de sânge de la zgârâieturile și mușcăturile femeii; sângele i se prelingea pe cămașa cea frumoasă care acum era însângărată, nicidecum aurită; apoi își zise:

– Frumosule, acumai vei plăti cu vârf și îndesat toate oalele sparte pentru netrebnicia pe care ai săvârșit-o; în loc să-mi sporesc norocul, n-am făcut decât să-mi întărit chinul, căci, dacă ea va ști că eu am făcut mârșăvia asta și că mi-am călcat făgăduiala făcută, îmi voi pierde pe vecie marea onoare ce am căpătat-o în fața ei. Nu voi mai avea nici dreptul să mă întâlnesc cu ea. Și totul a fost doar din orgoliul de a-mi etala în fața ei frumusețea și farmecul; nu trebuia să mă port atât de grosolan. Ca să-i câștig inima, nu trebuia să profit de trupul ei virtuos, ci, cu îndelungă răbdare și umilă prezență, să aștept ca iubirea să învingă, căci, fără de dragoste, virtutea și puterea bărbatului nu sunt nimic.

Așa s-a chinuit toată noaptea cu gândurile, cu lacrimile și cu părerile de rău care întreceau orice închipuire. Dimineața, văzându-se atât de desfigurat la față, s-a prefăcut că e grav bolnav și că nu poate vedea lumina soarelui și nu s-a mai arătat defel în fața musafirilor săi, până când aceștia au plecat.

Prințesa, victorioasă, știa că nu e om din suita fratelui ei care să fi avut îndrăzneala să facă o așa josnicie decât cel care i-a declarat iubirea ar fi putut cuteza; așa că a început să-l bănuie pe gazdă. Și, după ce a căutat împreună cu doamna ei de companie prin toate ungherele odăii, și negăsind nimic și pe nimeni, s-a întors spre femeie cu mare mânie, zicându-i așa:

– Asigurați-vă că nu poate fi decât stăpânul acestui conac, că dimineață voi cere fratelui meu să-l pedepsească luându-i capul, ca dovadă a nevinovăției mele!

Doamna de companie, văzând-o mâniașă nevoie mare, i-a spus:

– Prințesă, mă bucur mult să văd cât prețuiți onoarea dvs. pentru care nu voiți să cruțați viața celui care a îndrăznit peste măsură de mult din pricina marii iubiri ce v-o poartă. Adesea, cei ce vor să-și sporească fericirea, o pierd. De aceea, binevoiți, Prințesă, să-mi dezvăluiți adevărul pe de-a-ntregul!

După ce domnița i-a povestit totul de-a fir-a-păr, doamna de onoare i-a zis:

– Jurați-mi că nu s-a întâmplat nimic altceva decât zgârâieturi și lovituri de pumni!

– Vă asigur că a fost întocmai cum v-am povestit și că, dacă nu găsește îndată un medic iscusit, cred că mâine i se vor cunoaște urmele pe față.

– Dacă e așa cum spuneți, Doamna mea, zise îndărăt femeia, atunci mi se pare că, mai degrabă, aveți motive multe să dați laudă lui Dumnezeu, decât să vă gândiți cum să vă răzbunați pe gentilom; căci dumneavoastră puteți fi sigură că, dacă a avut o așa mare îndrăzneală, încât să facă o nebunie ca asta, și în ciuda faptului că a dat greș, apoi moartea e cea mai ușoară pedeapsă pe care i-o puteți oferi. Dacă vreți cu tot dinadinsul să vă răzbunați pe el, atunci lăsați-l pradă chinurilor iubirii și rușinii care-l vor face să sufere mai abitir decât o puteți face dumneavoastră! Dar dacă faceți acest lucru pentru onoarea dumneavoastră, fiți cu mare băgare de seamă, Doamna mea, să nu cumva să cădeți în capcana în care a căzut el; în loc să guste cea mai mare plăcere pe care și-ar fi imaginat-o, a suferit cel mai cumplit chin la care un gentilom s-ar fi putut gândi. La fel și dumneavoastră, Prințesă, voind să vă sporiiți onoarea, riscați să o pierdeți. Dacă vă plângeți de el și de fapta lui, veți da în vileag ceea ce nimeni nu știe; din partea lui, puteți fi sigură că nu va sufla vreo vorbă vreodată despre ce a făcut. Când măritul stăpân, fratele dumneavoastră, va face dreptate și va pune să fie omorât, toată lumea va ști că gentilomul a profitat și că și-a satisfăcut plăcerile cu dumneavoastră. Cei mai mulți vă vor judeca, spunând că un bărbat care s-ar fi încumetat să săvârșească o nelegiuire ca asta, cu siguranță că a avut și consimțământul femeii, care i-a dat prilejul să cuteze la așa ceva. Sunteți frumoasă și tânără, trăind în bună învoire cu toată lumea; nu e om la Curte care să nu fi văzut bunăvoința pe care ați arătat-o gentilomului asupra căruia aveți acum bănuieli; de aceea, fiecare va crede că, dacă el a cutezat o astfel de îndrăzneală, dumneavoastră n-ați fost fără vină, și atunci onoarea Doamnei mele, care v-a făcut să mergeți cu capul sus până acum, va fi pusă la îndoială pretutindeni unde se va povesti întâmplarea aceasta.

Prințesa, pătrunsă de cuvintele înțelepte ale doamnei sale de companie a recunoscut că avea dreptate și că nu fără temei va fi învinuită din pricina prieteniei și bunăvoinței pe care întotdeauna le-a arătat gentilomului. Apoi a întrebat-o pe doamna de onoare ce s-ar cuveni să facă în aceste condiții, iar aceasta i-a răspuns:

– Doamna mea, văd că vă sunt plăcute sfaturile mele, pentru că izvorăsc din marea dragoste ce v-o port; socotesc că trebuie să fiți bucuroasă că nici cel mai frumos și mai vrednic dintre bărbații pe care îi cunosc pe lumea asta n-a putut, nici

prin dragoste și nici prin siluire, să vă păteze onoarea. Și de aceea, Doamna mea, trebuie să vă smeriți în fața lui Dumnezeu și să recunoașteți că ați biruit în încercarea asta numai cu ajutorul Lui, nu prin meritele dumneavoastră. Căci sunt multe femei care, deși au dus o viață mai austeră decât dumneavoastră, au fost înjosite de bărbați mai puțin vrednici de iubire decât acesta. Trebuie, de acum înainte, să vă sfițiți și mai mult să primiți cuvinte de dragoste, pentru că sunt multe femei care au căzut a doua oară în capcana din care au scăpat prima dată. Luați aminte, Doamnă, că dragostea e oarbă și că orbirea asta e așa de mare că, acolo unde omul crede că e mai sigur drumul, acolo e mai alunecos. Și cred că n-ar trebui să destăinuți nimic nici lui și nici nimănui altcuiva despre cele ce vi s-au întâmplat; dacă el va dori vreodată să pomenească ceva despre asta, să vă prefaceți că nu știți nimic, ca să evitați două primejdii: prima este mândria că ați obținut de una singură această victorie; a doua ar fi plăcerea pe care o încercați amintindu-vă de simțiri atât de plăcute cărnii, dar de al căror dulce păcat o femeie virtuoasă ar fi bine să se păzească și să se țină cât mai departe cu putință. De asemenea, Doamna mea, ca gentilomul să nu creadă cumva că a făptuit ceva care să vă fi făcut plăcere, sunt de părere că ar trebui să nu-i mai arătați bunăvoința cu care era obișnuit înainte, ca să-i dați de înțeles cât de mult disprețuiți nebunia pe care a săvârșit-o; să vadă întocmai bunătatea Domniei Tale, întrucât sunteți mulțumitoare Domnului pentru victoria pe care v-a dat-o, fără să cereți răzbunare în schimb. Dumnezeu vă va da harul de a trăi în continuare în cinstea pe care El v-a pus-o în inimă. Pentru că sunteți încredințată că pe toate le primim de la El, Îl veți iubi și Îl veți sluji cu și mai mare evlavie decât ați făcut-o până acum.

Prințesa, încrezându-se în sfatul primit de la doamna sa de companie, a adormit liniștită; pe cât era ea de înseninată în patul ei, pe atâta era de întristat gentilomul în patul său și nu putea dormi.

A doua zi, stăpânul aristocrat a vrut să se întoarcă la Curte și a cerut să-l vadă de rămas bun pe nobilul gazdă. Acesta a trimis să-i spună Seniorului că era așa de bolnav că nu putea nici să vadă lumina zilei și nici să vorbească cu cineva. Auzind acestea, prințul a fost foarte mirat și a vrut să meargă în odăile gazdei ca să-l vadă, dar, știind că dormea, n-a mai vrut să-l trezească, așa că, împreună cu soția și cu sora lui, a părăsit domeniul gentilomului fără să-și ia rămas bun. Sora Seniorului, auzind care au fost scuzele gazdei și că nu a putut să-l primească înainte de plecare, era tot mai încredințată că era chiar el cel ce comisese nelegiuirea asupra ei și că nu îndrăzne să se arate lumii din pricina urmelor de pe chip.

După aceea, ori de câte ori a trimis stăpânul după el să-l cheme la Curte, gentilomul n-a venit decât atunci când i s-au vindecat zgârieturile de pe față; dragostea și vinovăția le-a purtat în suflet multă vreme nevindecate. Când nobilul s-a prezentat în fața Seniorului și în fața prințesei victorioase a roșit numaidecât; el

care, de obicei, era îndrăzneț și plin de vervă, acum era așa de fâstâcit în prezența ei, că adesea își pierdea cumpătul. Pentru aceste motive, ea era tot mai convinsă că bănuiala i-a fost îndreptățită; de aceea, încet-încet s-a îndepărtat de el, ca să-și dea seama și el că nu-i mai este pe plac. Gentilomul n-a mai îndrăznit să se apropie de ea, de teamă să nu-i fie dată în vileag taina și a păstrat răbdător în suflet iubirea pentru ea, primindu-și astfel predeapsa meritată.

Iată, stimate doamne, cum trebuie să se teamă cei care presupun că le aparține ceva ce nu-i al lor; acești domni ar trebui, mai degrabă, să-și deschidă inima în fața femeii iubite, vâzând cât de virtuoasă a fost această tânără prințesă și cât de bine a fost sfătuită de doamna ei de companie. Dacă vreunui dintre voi i-ar trece prin minte un asemenea gând, atunci să știe ce să facă.

– Mi se pare, zise Hircan, că gentilomul de care ați povestit era atât de lipsit de inimă, încât nu merită să i se mai pomenească numele; aflat într-o așa situație, n-ar fi trebuit pentru nimic în lume să se lase înfrânt. În plus, aș zice că inima-i nu era cu totul copleșită de iubire, ci că mai sălășuiau în ea teama morții și rușinea.

Nomerfide i-a întors-o atunci lui Hircan:

– Și ce-ar fi putut face bietul gentilom ca să izbândească, că doar avea două femei împotriva-i?

– Trebuia s-o omoare pe bătrână, făcu Hircan. Și când cea tânără s-ar fi văzut fără ajutor, atunci ar fi fost pe jumătate înfrântă.

– S-o ucidă?! ripostă Nomerfide. Deci vreți acum să faceți dintr-un biet îndrăgostit un ucigaș? Dacă asta vă e părerea, apoi mi-e teamă să cad vreodată în mâinile dumneavoastră.

– Să fi fost eu în locul lui, făcu Hircan, m-aș fi simșit atins în onoarea mea, dacă n-aș fi putut duce la bun sfârșit trebușoara aceea.

De îndată Géburon zise:

– Vi se pare nepotrivit ca unui singur bărbat să-i fie greu să înceluiască o prințesă educată potrivit codurilor onoarei?! Ar trebui să vi se pară un și mai grozav lucru ca o femeie de rând să scape din mâinile a doi bărbați!

– Géburon, i-a răspuns Ennasuite, e rândul dumneavoastră acum să spuneți a cincea poveste, căci cred că știți vreuna din acelea cu femei sărmane care nu sunt supărăcioase.

– Pentru că m-ați ales să vorbesc, făcu Géburon, vă voi povesti o istorioară despre care știu bine că a avut mare răsunet în locul unde s-a petrecut. Din povestea asta veți înțelege că inteligența și virtutea feminină se găsesc nu doar în inima și în mintea unei prințese și că dragostea și rafinamentul le regăsim și acolo unde ne așteptăm mai puțin.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TEXTE DE RÉFÉRENCES

Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, Paris, Flammarion, 1982 (introduction, notes, chronologie, glossaire et bibliographie de Simone de Reyff).

OUVRAGES CRITIQUES

BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

ECO, Umberto, *Lector in fabula : la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985 (traduction de l'italien, 1979).

FEBVRE, Lucien, *Autour de l'Heptaméron. Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1971, [1944].

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

HUTCHEON, Linda, *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction* [Une poétique du postmodernisme. Histoire, théorie, fiction], New York, Routledge, 1988.

WAUGH, Patricia, *Metafiction: The Theory and Practice of Self-Conscious Fiction* [La métafiction : Théorie et pratique de l'autofiction], London, Methuen, 1984.

CE NU (AR) FACE UN TRADUCĂTOR...

Liana POP

Professeuse émérite des Universités, HDR
Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca

Nu avem pretenția aici să elaborăm în detaliu discuții referitoare la traducerile pe care le întâlnim în jurnalism, reclame sau filme (ca să nu vorbim și de Internet!), care ne șochează de cele mai multe ori prin noutatea sensurilor pe care le-au dezvoltat, sau, mai degrabă, împrumutat fără să fie necesar. Nu dorim să ne exprimăm aici nici criticile la unele formulări care sunt în mod vădit rezultatul unor transferuri de sens din alte limbi, mai ales engleza. Dar vom spune de la bun început că un bun traducător sau interpret nu ar recurge la aceste forme. Vom trece în revistă doar câteva situații.

Primul studiu de caz indică influența limbii engleze în alegerea unor cuvinte relativ sinonime și pe care traducătorii neprofesioniști le folosesc fără discernământ, încălcând uzanțele limbii române și impunând prea des forme „nelalocul lor”. Aici se situează ceea ce, din punctul nostru de vedere, par a fi calcuri din engleză, dar care ne apar, nouă, românilor, drept încălcări ale structurilor firești. E situația diferenței dintre verbele *a iubi* și *a-i plăcea*, cu semantisme apropiate, dar specializate, după cum indică dicționarele noastre. Ne rezumăm aici la *DEX*.

A iubi vs a-i plăcea

iubi, iubesc verb

1. *tranzitiv* A fi îndrăgostit, a simți o mare afecțiune pentru o persoană (de sex opus). antonime: *urî*

1.1. *reflexiv reciproc* A avea sentimente de dragoste unul față de celălalt.

sinonime: *drăgosti* ; antonime: *urî*

1.1.1. *prin specializare* A avea relații sexuale cu o persoană (de sex opus).

2. *tranzitiv* A avea afecțiune deosebită față de cineva sau ceva.

sinonime: *îndrăgi*

3. *tranzitiv* A-i plăcea să... (*dexonline*)

plăcea, plac verb

tranzitiv Subiectul logic este în dativ.

1. A agreea sau a fi agreeat, a simpatiza sau a fi simpatizat.

sinonime: *agreea, simpatiza*

Știi că-mi plăci? sau *că mi-ai plăcut?* exprimă mirarea, dezaprobarea în fața unei propuneri, a unei afirmații etc. care nu-ți convine, cu care nu ești de acord etc.

Îmi place să cred că... = sper că...

2. A avea sau a trezi un sentiment de admirație, de plăcere, de iubire față de o persoană de sex opus, a-i fi drag.

sinonime: *îndrăgi*

3. A avea un sentiment de satisfacție, de mulțumire, de delectare; a-i fi agreabil, a-i fi pe plac.

- 3.1. A-i conveni.

sinonime: *conveni*

- 3.2. A-i prii.

sinonime: *prii*

- 3.3. Dori, vrea.

sinonime: *dori, vrea*

4. (*la*) *imperativ, regional* (Formulă de politețe) *Placă!* = poftim, mă rog, binevoiți să... (ibid.)

sinonime: *poftim*

Se observă, din definițiile pe care le dă *Dexonline*, că primul sens pentru care s-a specializat verbul *a iubi* a suferit un transfer spre primul sens al lui *a-i plăcea*, fiind utilizat în locul acestuia în numeroase contexte. Ceea ce nu oferă însă *Dexonline* sunt preferințele lexicale mai precise ale celor două verbe, parțial sinonime, iar primul exemplu pentru *a-i plăcea* ni se pare chiar marginal. Căci preferința lui *a-i plăcea* merge spre obiecte inanimate, abstracte (în poziție de subiect gramatical), ca în al doilea exemplu pe care îl dă *DEX*: *Îmi place să cred că...*

Or, din subtitrările din filme și din reclame, șochează utilizări neromânești pentru *a iubi*, precum:

- (1) Tata *iubea* să fie aici. (serial *Lewis*)

Gătești tot ce *iubești*. (reclama culinară)

Iubim să vedem oameni fericiți. (Medlife)

Pariez că *iubeați* școala. (serial BBCfirst)

Iubesc să joc pentru țara mea. (interviu Ana Bogda, Digisport)

Iubești Crăciunul? (TV)

Iubești călătoriile? Hai cu noi! (Perfect Tour) ș.a.

în care obiectul simpatiei este inanimat alături de verbul *a iubi*, specializat pentru persoane umane. Aceste întrebări sunt nepotrivite și par să folosească calcuri de structuri (din engleză, franceză, unde specializarea verbelor nu e identică cu cea din limba română). Un bun vorbitor de română nu ar produce asemenea enunțuri. Că este vorba de traducători necalificați ori de imitarea gratuită a unor structuri din alte limbi, forme de acest gen au în majoritatea cazurilor efecte ridicole¹.

*NU AM O SOȚIE...

Tot calchieri sunt și traduceri de structuri sintactice expletive care nu au echivalent în română. Cităm aici traducerea mot à mot a unor forme prin articolul/pronumele *un(ul)*, *o/una*, calchiind structuri din engleză (cu articolul *a(n)*/numeralul *one*), sau din franceză (cu articolele *un, une*):

(2) *Nu am o soție. (serial *Lewis*)²

*Sunt *un* avocat, nu am ucis pe nimeni.

Arăți ca un pește pe uscat./ *Mă simt ca *unul*.

Există vreo legătură între...?/ *Nu există *una*.

*Sunt *un* evreu.

*Nu ai nevoie să fii *un* clarvăzător ca să ...

(serial *Shakespeare and Hathaway*)

Formele marcate în caractere cursive nu se folosesc în limba română, unde ele sunt subînțelese.

Nu insistăm să comentăm aici forme incorecte ortografic care apar tot în subtitrări și ne limităm la a menționa doar greșeli (de mare gravitate!) cum sunt:

(3) Nu putem *știi*...

*Sper să-l *prinde-ți*.

TERMENI DIN TEORIA LITERATURII ȘI RETORICĂ

O mare surpriză o reprezintă recent utilizarea unor termeni cunoscuți a face parte din terminologia teoriei literaturii și a retoricii, cum sunt, cel puțin: *epic*, *narativ* și *retorică*. O cităm din nou pe Rodica Zafiu (2017) care a semnalat de o vreme

¹ În aceeași ordine de idei, Rodica Zafiu (2017) vorbește și de înlocuirea mai recentă a expresiei *Cu plăcere* ca răspuns la mulțumiri prin *Cu drag*. Cf. și Lefter (2023): „De ceva vreme, din ce în ce mai mulți oameni răspund „cu drag” la „mulțumesc”, în contexte în care nu există o apropiere între vorbitori, ceea ce poate să șocheze.

² Exprimare care implică în română: „nu am una, am mai multe”.

acest fenomen. Termenii au fost preluați masiv în limbajul jurnalistic, cu sensuri derivate față de cele curent cunoscute în limbajul filologic ori cotidian. După cum se vede în articolele dedicate acestor termeni în *DEX* sau în dicționarul *Larousse* al limbii franceze, sensurile împrumutate în română sunt cele marginale, derivate (chiar ironice), cel mai probabil din dorința vorbitorilor/scriptorilor de a înnoi vocabularul jurnalistic și de a-l moderniza imitând un model străin. Căci sensurile acestea secundare există și sunt folosite cu precădere în limbile engleză și franceză, dar nu și în română. Dicționarele indică, pentru română, franceză și engleză, următoarele :

Ro : **epic, epică** adjectiv

1. Care exprimă, în formă de narațiune, idei, sentimente, acțiuni etc. ale eroilor unei întâmplări reale sau imaginare.

sinonime: *narativ*

1.1. *Gen epic* = unul dintre cele trei genuri literare, care cuprinde diverse specii de narațiuni în versuri și în proză, dezvăluind cu o relativă obiectivitate portretul fizic și moral al personajelor, faptele lor, relațiile lor cu mediul înconjurător.

1.2. *figurat* Demn de o epopee; de proporții vaste.

sinonime: *grandios (dextonline)*

Fr. : **épique** adjectif

(latin *epicus*, du grec *epikos*, de *epos*, poème)

1. Propre à l'épopée : Un poème épique.

2. Familier et ironique. Méorable par son caractère pittoresque, extraordinaire : Une discussion épique.

Synonymes : fabuleux - fantastique - homérique (*Larousse*)

En.: **Epic**

a. 1. Narrated in a grand style, pertaining to or designating a kind of narrative poem, usually called an heroic poem, in which real or fictitious events, usually the achievements of some hero, are narrated in a elevated style. *The epic poem treats of one great, complex action, in a grand style and with fullness of detail.*
– T. Arnold

n. 2. An epic or heroic poem. See Epic, a. (*Webster's 1913 Dictionary*)

Epics noun

A long narrative poem in a dignified style about the deeds of a traditional or historical hero or heroes.

Any long narrative poem regarded as having the style, structure, and importance of an epic, as Dante's *Divine Comedy*.

A prose narrative, play, film, etc. regarded as having certain qualities of an epic, as great length, a wide variety of characters and incidents, serious themes, etc.

A series of events regarded as a proper subject for an epic.

(colloquial, slang, informal) Extending beyond the usual or ordinary; extraordinary, momentous, great.

The after-prom party was epic.

(<https://www.yourdictionary.com/epic>) (*Wiktionary*)

Expresiile culese de noi mai jos, sintagme izolate sau contextualizate ale acestor întrebuințări, arată că sensurile derivate în franceză, dar și în engleză aparțin unor registre familiare ori argotice. Or, cum acestea sunt și cele mai expresive, șansele ca acestea să fie preferate ca împrumuturi semantice pentru limba română apar mai firești:

(4) momente *epice*

povești *epice*

povestea *epică* a dinastiei (*Brousko*)

Epic Drama (canal TV)

cea mai *epică* poveste

catastrofă de proporții *epice* (*mediafax* online)

GOODFELLAS este o poveste *epică* despre exces, lăcomie și beția puterii, remarcabilă prin absența oricărui ton moralizator și prin felul în care refuză să-și împartă personajele în buni și răi.

(<https://fr.mail.yahoo.com/d/folders/1/messages/AHtx9zA18l6laD095Q5EWOk4KUw>)

Unele exemple, cum sunt *povești epice*, *poveste epică* din exemplele de mai sus, filologilor li se par tautologice, dar ele s-au impus masiv, chiar abuziv, în limbajul publicității sau cel jurnalistic prin sensul secundar, figurat.

Cel mai tare par să deranjeze, căci sunt inovații pur jurnalistice: *narativ*, *narativă*, *narațiune*. Termenii nu se regăsesc cu acest sens în *DEX*, dar exemplele utilizatorilor sunt tot mai abundente:

narativ, **narativă** adjectiv

1. Care aparține narațiunii, privitor la narațiune, specific narațiunii.

sinonime: *epic* (*dexonline*)

- (5) această *narațiune*, acest text
ce *narațiuni* va folosi Kremlinul
narațiunea privind dușmanul poporului

pregătesc un *narativ*

trăiesc acest *narativ*

SUA vrea să contracareze acel *narativ*

Zelensky vrea să demonteze acest *narativ* (al lui Putin)

Narativa asta ar vrea să nu știrbească imaginea lui Putin

convergent cu *narativele* care ne vin din Rusia

toate *narativele* sunt ale Moscovei, proza sa fantastică³

Termenul pare neasimilat, după cum se vede din oscilația substantivului între neutru și feminin.

Vom observa acum soarta termenului *retoric*, -ă :

retoric, retorică

adjectiv

1. Care aparține retoricii, privitor la retorică.

sinonime: *retoricesc*

- diferențiere De retor; de retorică.

1.1. *peiorativ* Despre stilul sau felul de a vorbi al cuiva: afectat, artificial, bombastic, convențional, căutat, declamator, emfatic, fals, făcut, grandilocvent, manierat, nefiresc, nenatural, pompos, pretențios, sunător, umflat.

- diferențiere Care abundă în fraze și figuri nefirești.

substantiv feminin

1. Arta de a vorbi frumos.

sinonime: *oratorie*

1.1. Arta de a convinge un auditoriu prin măiestria argumentației, frumusețea stilului și a limbi etc.

sinonime: *elocvență, limbuție, oratorie, ritorie*

- diferențiere Mijloace oratorice întrebuințate spre a convinge auditoriul.

1.2. Ansamblul regulilor care ajută la însușirea acestei arte.

sinonime: *oratorie*

1.2.1. *Figură (de) retorică* = formă expresivă a vorbirii, care înfrumusețează stilul, dându-i mai multă vigoare și caracter sugestiv.

³ Rodica Zafiu dă exemplul *Creez un narativ* pentru „spun o poveste” (reprodus dintr-un interviu de Raluca Ion 2023).

- o diferențiere Figură (de) retorică = formă de vorbire, întorsătură de frază care înfrumusețează stilul, dându-i mai multă plasticitate și mai multă vigoare.
- o diferențiere Ramură a științei limbii care se ocupă cu studiul acestei arte.

1.3. *peiorativ* Declamație emfatică, elocvență amplă și afectată.

sinonime: *afectare*

1.3.1. Afectare în vorbire.

- o diferențiere Declamație emfatică, elocvență seacă și afectată.
- o diferențiere Declamație emfatică, lipsită de un fond serios de idei; discurs pompos. (*dexonline*)

Observăm că sensurile peiorative nu sunt preluate în noua terminologie jurnalistică, dar nici sensurile consacrate în teoriile oratorice. Sensul cu care se multiplică utilizarea acestor termeni este cel de ‘discurs’, după cum apare în exemplele reținute de noi din diferite dezbateri între analiști politici la postul de televiziune *Digi24*:

- (6) referitor la această *retorică*
se reia *retorica* nucleară
aceasta e o *retorică*
e chiar *retorica*, rămânem la aceasta
chestiunile *retorice* între România și Ungaria
o *retorică* nesăbuită
Știu *retorica*...

TOPONIME

Ceea ce, însă, un adevărat traducător nu are voie să facă sunt transpuneri, ca cele de mai jos, ale unor nume proprii (toponime) franțuzești în limba română prin intermediul engleze (din care se făcea subtitrarea). Am identificat din filmul *Muschetarii* (original în limba engleză) următoarele forme imposibil de acceptat:

- (7) pentru regiunea Savoie din Franța, echivalent în engleză Savoy, traducătorul a folosit în română: *Ce s-a întâmplat în Savoy?* sau *Soarta Savoyului* – forme pentru care se știe că în limba română există echivalentul Savoia.
- la fel, toponimul Gascony rămâne în aceeași subtitrare în forma sa engleză, atunci când s-ar fi putut recurge măcar la forma sa originală din franceză.

În secțiunea următoare trecem rapid în revistă, fără multe comentarii, căci textele vorbesc de la sine, două exemple de transfer de la o limbă la alta, prima, prin *Google Translate*, ca răspuns la o întrebare a unui internaut referitoare la șansele de a afla informații referitoare la zboruri perturbate de avioane. Al doilea, un sistem „inteligent” de realizat și tradus rezumate ale unor piese de teatru menite să faciliteze munca profesorilor: *Storyboard That*. Perplexitate și într-un caz și în celălalt, având în vedere soluțiile care rezultă pentru limba română. Mi-am închipuit că primul exemplu ar fi nerelevant, având în vedere că informațiile datează din 2011, dar căutând traduceri automate recente, constat că persistă „rezolvări” complet inacceptabile pentru un cititor și, cu atât mai mult, pentru un traducător uman. Dăm mai jos, fără comentarii, cele două exemple.

GOOGLETRANSLATE

(8) ATUNCI CÂND UN ZBOR ESTE ÎNTÂRZIAT / PERTURBATĂ CUM POT AFLA CE SE ÎNTÂMPLĂ?

Advance Passenger Information

Avans de informații despre pasageri

During delay and disruption, flight schedules cannot be guaranteed.

În timpul întârziere și perturbare, orarele de zbor nu pot fi garantate.

Our airport representatives are expected to tell passengers what is happening when a flight does not operate as planned, although they cannot always accurately foretell the length of a delay.

Reprezentanții noștri de aeroport sunt de așteptat să spun de pasageri ceea ce se întâmplă atunci când un zbor nu funcționează cum a fost planificat, deși nu pot prezice cu exactitate întotdeauna durata de o întârziere.

Predictions are given in good faith, based on current information on hand at the time.

Previziuni sunt date cu bună credință, pe baza informațiilor actuale privind parte la momentul respectiv.

Forecasts can change subject to ongoing conditions or as further information is received.

Previziunile poate schimba obiectul unor condiții în curs de desfășurare sau astfel de informații suplimentare sunt primite.

[Click here](#) to check the latest arrival information for flights today.

[Click aici](#) pentru a verifica sosirea mai recente informații pentru zboruri de azi.

(<http://translate.google.ro/translate?hl=ro&langpair=en|ro&u=http://www.ryanair.com/en/questions/when-a-flight-is-delayed-disrupted-how-can-i-find-out-what-is-happening>) – 15 ian 2011

REZUMAT STORYBOARD THAT PENTRU PIESA HAMLET

(9) „În castelul Elsinore, prințul Hamlet vorbește despre o fantomă care se rătăcește în jurul castelului. Se pare că el este tatăl său, regele Hamlet, care dezvăluie că a fost otrăvit în ureche de către fratele său Claudius, care sa căsătorit cu regina Gertrude după ce la ucis pe rege și a luat tronul. Regele îl ordonă pe prințul Hamlet să-și răzbune moartea, iar Hamlet, deși inițial este de acord, este copleșit de sarcină. Comportamentul său devine ciudat și maniacal. Hamlet elaborează un plan pentru a-și testa unchiul pentru a vedea dacă ceea ce a spus fantoma a fost adevărat. Un grup de actori au venit să joace la castel, iar Hamlet îi instruiește să facă o scenă în care regele este otrăvit în ureche, așa cum a povestit-o fantoma. Dacă unchiul său a reacționat, Hamlet ar fi știut că a fost vinovat de crimă. Destul de sigur, Claudius se scuză de spectacol și se scurge pentru a se ruga.

Hamlet vede o oportunitate de al ucide, dar este îngrijorat că dacă îl ucide în timp ce se roagă, va merge la cer. Hamlet merge să-i spună mamei despre trădarea lui Claudius, dar în timp ce vorbește, aude ceva în spatele cortinei. Gândindu-l pe Claudius, el trece prin perdea; Se pare că este Polonius, consilierul șef al lui Claudius. Hamlet este alungat în Anglia, unde Claudius trimite ordine pentru a fi executat; În schimb, Hamlet a executat cei doi mesageri și sa întors în Danemarca.

Fiica lui Ophelia, fica lui Polonius, care furase Hamlet, este copleșită de durere și se îneacă. Fratele său, Laertes, jură răzbunare împotriva lui Hamlet și îl face pe Claudius să o omoare pe Hamlet într-un meci de garduri. Claudius otrăvește un vin și îl oferă lui Hamlet, care refuză; Gertrude bea din pahar și moare. Laertes folosește ocazia să-l înjunghie pe Hamlet cu o sabie otrăvită, dar într-o încurcătură, Hamlet primește o sabie de la Laertes și îl lovește și cu vârful otrăvit. Laertes dezvăluie că Claudius a otrăvit vinul, iar Hamlet îl alungă pe Claudius și îl obligă să bea restul vinului. Regele Fortinbras din Norvegia ajunge să găsească întreaga familie regală a Danemarcei mort și se declară rege al Danemarcei. ”

(<https://www.storyboardthat.com/ro/shakespeare-plays/c%C4%83tun>)

În mod firesc, ne întrebăm ce este acest sistem. Și site-ul ne oferă răspunsul :

CE ESTE STORYBOARD THAT⁴?

Storyboard That este o platformă ușoară de creare drag-and-drop care oferă o versiune gratuită și o versiune premium de abonament, cu abilități extinse. Creatorul de Storyboard permite oamenilor de toate nivelurile de îndemânare să creeze imagini uimitoare pentru predare, învățare și comunicare.

Pornit ca o aplicație desktop în 2012, Storyboard That a devenit o platformă în care profesorii pot crea materiale și lecții pentru orele lor, elevii pot prelua vocea și învățarea, iar întreprinderile pot crește și comunica mai eficient atât intern cât și cu clienții.” (<https://www.storyboardthat.com/ro/despre/despre-noi>)

REFERINȚE BIBLIOGRAFICE

- Academia Română, Institutul de lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, *DEX, Dicționarul explicativ al limbii române*, București, Ed. Univers Enciclopedic, 2016.
- ION, Raluca (2023) „Întâlnirea unui doctor în filologie cu ChatGPT. Profesoara Rodica Zafiu: „Îl privesc cu admirație și cu fascinație, mărturisesc, pentru că nu credeam posibil să se ajungă la nivelul acesta de limbă corectă și adecvată conversațional”, <https://republica.ro/intalnirea-unui-doctor-in-filologie-cu-chatgpt-profesoara-rodica-zafiu-zil-privesc-cu-admiratie-si-cu>
- LEFTER, Ștefan (2023) „Profesoara Rodica Zafiu, despre schimbările din limba română”, conferință la Academia Română. (Edupedu.ro)
- STROE, Mihaela Malea, „La plivit, în... lanul de cuvinte. Buruieni lexicale”, <https://utopiqa.ro/2021/04/la-plivit-in-lanul-de-cuvinte/>
- ZAFIU, Rodica (2017) „Îmbunătățiri dramatice și reduceri epice”, în *Dilema Veche* nr. 682 din 16-22 martie 2017. https://dilemaveche.ro/sectiune/editoriale-si-opinii/tilc-show/imbunatatiri-dramatice-si-reduceri-epice-621120.html#google_vignette

SITOGRAFIE

- <http://translate.google.ro/translate?hl=ro&langpair=en|ro&u=http://www.ryanair.com/en/questions/when-a-flight-is-delayed-disrupted-how-can-i-find-out-what-is-happening>
- <https://www.storyboardthat.com/ro/shakespeare-plays/c%C4%83tun>
- <https://www.storyboardthat.com/ro/despre/despre-noi>

⁴ © 2025 - Clever Prototypes, LLC - Toate drepturile rezervate.

StoryboardThat este o marcă comercială a Clever Prototypes, LLC și înregistrată la Oficiul de brevete și mărci comerciale din SUA.

L'EXPLICITATION COMME PROCÉDÉ DE TRANSFERT DES ÉLÉMENTS CULTURELS PROPRES AU NUMÉRIQUE

Mirela-Cristina POP

Professeur des universités, HDR
Université « Politehnica » Timișoara

INTRODUCTION

La présente recherche s'intéresse à la notion d'*explicitation* comme procédé de transfert, du français vers le roumain, des éléments culturels propres au domaine numérique. Le domaine d'application de notre recherche est le numérique, un domaine actuel en informatique qui renvoie au « traitement d'informations en code binaire », au « traitement de données numériques » (*Grand dictionnaire terminologique*). Le choix du domaine est justifié par l'utilisation des textes techniques du numérique dans les cours de traduction spécialisée enseignés dans la filière *Traduction et Interprétation* de l'université où nous déroulons notre activité, l'Université Politehnica Timișoara de Roumanie.

Nous sommes honorée de rédiger la présente étude afin de contribuer au volume dédié à Madame le Professeur Maria Țenchea dont les travaux sur l'explicitation et les éléments culturels ont été une source d'inspiration pour nous (Țenchea, coord., 1999, 2008).

Nous adoptons la notion générique d'*éléments culturels*, définis comme des « unités véhiculant des informations culturelles » (Lungu-Badea, 2009 : 69 ; Pop, 2009 : 83), dont la compréhension n'est possible qu'en les rapportant à des réalités propres à une autre culture.

La notion d'*élément culturel* est analysée en lien étroit avec celles de *culture* et de *transfert culturel* (Pop, 2009 : 83-87). Plusieurs dénominations sont utilisées pour désigner ce concept : on parle notamment de *termes* ou d'*éléments culturels* (« culture-specific items ») dans les études anglophones (Aixelá, 1996 : 57), de *culturèmes* lorsque l'on se réfère à une approche théorique particulière telle que la « théorie des

culturèmes », qui s'inscrit dans une perspective comparative et culturaliste (Badea, 2022, Lungu-Badea, 2009, 2004). D'autres expressions sont également employées, telles que *références culturelles*, *extralinguistiques* ou *extratextuelles*, mettant en évidence leur ancrage dans un contexte situationnel. La littérature mentionne également les « mots culturellement marqués » (Martinet, cité par Lungu-Badea 2004 : 27) ou encore les « éléments socioculturels », définis comme englobant des pratiques sociales et communicatives spécifiques à une communauté professionnelle et partagées par ses membres (Pop, 2009 : 86).

Dans le cas des éléments culturels, Robert Galisson (1991 : 133) évoque la « charge culturelle » qui est « partagée » par la communauté professionnelle à laquelle s'adressent les éléments culturels respectifs. Selon Michel Ballard (2001 : 1998), les noms propres fonctionnent comme des référents culturels, comme « une sorte de degré zéro de la représentation culturelle » (Ballard, 1998 : 199).

L'étude est structurée en trois sections. La première section, théorique, met en évidence la signification de la notion d'*explicitation* en relation avec celle d'*implication*, à la lumière de la littérature traductologique, afin de focaliser sur le concept d'explicitation comme procédé de transfert des éléments culturels. La deuxième section décrit la démarche d'analyse et de traduction des éléments culturels ainsi que le corpus constitué de textes extraits d'une publication spécialisée dans le domaine numérique. La troisième et dernière section illustre, sur la base d'exemples, le procédé de l'explicitation lors du transfert, du français vers le roumain, des éléments culturels propres au numérique.

1. LA NOTION D'EXPLICITATION EN TRADUCTION

1.1. EXPLICITATION VS. IMPLICITATION

Les termes *explicitation* et *implication* ont été introduits par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet dans leur ouvrage *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1993 [1958]) et ont été repris par les traductologues dans différentes étapes de développement de la traductologie.

Le terme *explicitation* désigne un « procédé qui consiste à introduire dans la LA des précisions qui restent implicites dans LD, mais qui se dégagent du contexte ou de la situation » (Vinay et Darbelnet, 1993 [1958] : 9). L'*implication* est un procédé inverse à l'explicitation et renvoie à un « procédé qui consiste à laisser au contexte ou à la situation le soin de préciser certains détails explicites dans LD » (Vinay et Darbelnet, 1993 [1958] : 10).

Selon Jean Delisle (2013 [1993] : 40), l'explicitation est le résultat d'un étoffement qui consiste à introduire dans le texte d'arrivée, pour des raisons de clarté, « des

précisions sémantiques non formulées dans le texte de départ, mais qui se dégagent du contexte cognitif ou de la situation décrite ». L'implication est le résultat d'une économie « qu'on obtient en ne reformulant pas explicitement dans le texte d'arrivée des éléments d'information du texte de départ » (Delisle, 2013 [1993] : 44).

L'explicitation est analysée dans le contexte de la traduction des verbes d'expérience subjective tels que *voir*, *entendre* ou *sentir*, du français vers le roumain, par Maria Țenchea (1999) :

« Dans l'opération traduisante on a souvent recours au procédé de l'**explicitation**¹, consistant à introduire dans le texte d'arrivée (en L₂) un ou plusieurs termes qui n'apparaissent pas dans le texte de départ (en L₁) » (Țenchea, 1999 : 25). Ces termes, appelés « explicitants » s'accompagnent « d'une modulation ou d'une réorganisation actancielle de la phrase » (*idem*). Maria Țenchea remarque, à juste titre, que l'explicitation se différencie par rapport à d'autres procédés tels que l'étoffement, l'ajout, l'expansion ou l'amplification par lesquels l'on introduit des termes qui n'apparaissent pas dans le texte à traduire où l'on procède à l'expansion de termes ou syntagmes présents dans le texte de départ. L'explicitation, quant à elle, permet « l'accès cognitif à l'information » (Țenchea, 1999 : 25).

La relation implicite – explicite en traduction est évoquée également par Michel Ballard (2004) : « En traduction, le parcours de la relation implicite – explicite inclut donc celui des relations : présence – absence ; hyperonyme – hyponyme ; terme – pronom » (Ballard, 2004 : 90).

Ballard (2004 : 91) traite de l'explicitation de l'anglais vers le français, comme Delisle (cf. *supra*), sous l'angle de l'étoffement : « rétablissement d'éléments effacés dans le texte de départ » (dans un syntagme numérique ou un référent culturel évident pour le lecteur d'origine), « insertions diversement justifiées » (étoffement sémantique, étoffement stylistique, l'insertion de pronoms compléments en français). Ballard (2004 : 92) recommande l'explicitation pour l'utilisation d'un terme plus précis (par exemple, le terme anglais *city* est spécifié par le nom de la ville de *New York*) afin de faciliter la compréhension du contexte par le public cible. L'implication est utilisée dans le cas des verbes anglais à particule, réduits en français étant donné que la particule est implicite dans la traduction vers le français (Ballard, 2004 : 92).

Les spécialistes mettent en évidence la différence, d'une part, entre *explicitation* et *ajout*, et d'autre part, entre *implication* et *omission* :

The distinction between explicitation and addition is concerned with the extent to which new information introduced in the target text can reasonably be claimed to be implicit in the source text. The distinction between implication

¹ C'est l'auteur qui souligne.

and omission, on the other hand, is concerned with the extent to which information that is explicitly encoded in the source text but not in the target text can be said to be implicit in the target text. (Krüger, 2013 : 288)²

L'explicitation est vue comme un procédé de traduction qui rend explicite ce qui est implicite dans le texte source, alors que l'implication permet de conserver les éléments qui ne sont pas explicités dans le texte de départ.

1.2. L'EXPLICITATION COMME PROCÉDÉ DE TRANSFERT CULTUREL

Le transfert culturel ou « transfert du culturel » (Lederer, 1994 : 122) concerne la traduction des références culturelles, le transfert dans la langue d'arrivée des réalités étrangères véhiculées dans le texte de départ. Les problèmes dits culturels sont liés, dans la vision de Marianne Lederer (idem), à l'acception que l'on attribue au concept de *culture* :

Entendons-nous tout d'abord sur la signification du mot « culturel ». Pour des Français, la culture sous-entend l'art, la littérature, la musique, comme en témoignent les compétences du ministère de la Culture ou les thèmes traités à l'UNESCO en plus de la science ; le mot anglais « culture » en revanche renvoie à des éléments aussi divers que coutumes, nourriture, vêtements, logement, mœurs, traditions. Dans la mesure où le sens anglais du terme s'est imposé dans les écrits traductologiques, j'emploierai ici « culturel » au sens double de l'anglais et du français. (Lederer, 1994 : 122)

Nous considérons que les problèmes de nature culturelle sont liés au transfert des références et des allusions culturelles (Pop, 2015 [2013] : 165-170). Les références culturelles renvoient au contexte socio-culturel, « les éléments culturels ne pouvant être décodés que par référence aux réalités qu'ils désignent » (Pop, 2015 [2013] : 165). Parmi les problèmes de traduction des références culturelles comptent les suivants (Pop, 2015 [2013] : 166-168) : références à des noms de personnalités, références à des noms d'organisations, noms de lieux « toponymes » (pays, régions, localités, rivières, montagnes, etc.), noms d'habitants, noms de publications (magazines, journaux, œuvres), concepts, réalités diverses.

Marianne Lederer (1994 : 124-126) mentionne les procédés de « transfert des réalités étrangères » : l'adaptation, la conversion, l'explicitation et l'ethnocentrisme.

² La distinction entre explicitation et ajout porte sur la mesure dans laquelle une nouvelle information introduite dans le texte cible peut raisonnablement être considérée comme implicite dans le texte source. La distinction entre implication et omission, quant à elle, porte sur la mesure dans laquelle une information explicitement codée dans le texte source, mais absente du texte cible, peut être considérée comme implicite dans le texte cible (notre traduction).

L'adaptation tient compte du « contexte et de la finalité » de la traduction (Lederer, 1994 : 124). Le procédé de la conversion s'applique lors du transfert des plats ayant une fonction sociale. L'ethnocentrisme consiste dans la naturalisation par la substitution des faits de sa propre culture à ceux évoqués par le texte de départ.

L'explicitation consiste dans l'ajout de précisions supplémentaires aux informations d'origine de manière à faciliter la compréhension des faits de culture par les lecteurs de la traduction. La relation traducteur – lecteur cible et la relation explicite – implicite sont essentielles lors du transfert des éléments culturels par l'application du procédé de l'explicitation :

Le traducteur l'aide [le lecteur de la traduction] en explicitant certains des implicites du texte original et en employant des moyens linguistiques suffisants pour désigner les référents pour lesquels il n'existe pas de correspondance directe dans sa langue. Le lecteur de la traduction n'en saura autant que le lecteur autochtone, mais il ne restera pas non plus ignorant. (Lederer, 1994 : 123)

Marianne Lederer (1994 : 125) mentionne les noms d'individus et de catégories comme des cas d'explicitation : « Les noms remplissent une fonction d'identification d'individus et de catégories ». Les noms d'individus sont conservés tels quels dans la traduction, alors que les noms de catégories impliquent la traduction par l'identification. Lederer (idem) donne l'exemple du nom propre *Safeway* qui renvoie au nom d'un supermarché américain, traduit par explicitation : « le supermarché Safeway ». On peut même ajouter comme terme explicitant la nationalité du supermarché : « le supermarché américain Safeway », pour un plus de précision.

Le procédé de l'explicitation est essentiel dans la traduction communicative, centrée sur le destinataire de la traduction. Ce procédé est expliqué de manière adéquate par Marianne Lederer :

Le principe de l'explicitation est fondamental en traduction. Dans le rapport implicite–explicite que connaît tout texte, l'auteur suppose présente chez son lecteur une quantité d'informations que le traducteur possède aussi mais que le lecteur étranger ne possèdera pas ou ne possèdera pas intégralement. Le bon traducteur modifie avec doigté le rapport implicite/explicite de l'original pour atteindre un nouvel équilibre implicite/explicite dans sa langue. (Lederer, 1994 : 126)

2. DESCRIPTION DE LA DÉMARCHÉ

Afin d'illustrer le principe de l'explicitation lors du transfert des éléments culturels propres au numérique, notre choix s'est porté sur la publication *Industrie & technologies*, disponible sur le site français *Usine nouvelle*, plus précisément sur

la section *Numérique* du magazine, numéros parus entre 2023 et 2025. L'accès aux articles intégraux étant réservé aux abonnés, nous avons consulté les titres des articles et les paragraphes introductifs permettant d'identifier le sujet traité.

Nous avons analysé 150 énoncés, pour la plupart, des énoncés-titres, ayant la particularité de contenir des noms propres qui renvoient à des réalités culturelles du domaine numérique : noms propres de chercheurs, noms propres d'organisations, noms propres de forums, noms propres de programmes, noms propres de lieux et sigles.

L'aspect qui a guidé la sélection des noms propres a été le caractère problématique des éléments culturels. La question qui se pose est comment déterminer qu'un élément culturel propre au numérique constitue un problème de traduction, un « obstacle à la traduction » (Pop, 2015[2013] : 143).

Dans le cas des noms propres de chercheurs et de certains noms propres d'organisations, le report basé sur le transfert direct est le procédé de traduction de ces éléments culturels. Des noms propres tels que Google, Meta, IBM ou l'IA conversationnelle Deepseek, d'origine chinoise, peuvent rester implicites lors du transfert vers le roumain, ayant en vue leur connaissance par le public international, non pas seulement roumain. C'est également le cas du sigle *IA* (*intelligence artificielle*), rendu en roumain par son correspondant anglais *AI* (*artificial intelligence*).

Nous avons porté notre attention sur deux catégories d'éléments culturels susceptibles de poser des problèmes de compréhension au public roumain : des noms propres d'organisations du domaine numérique, françaises ou internationales, et des sigles.

3. L'EXPLICITATION DANS LE TRANSFERT DES ÉLÉMENTS CULTURELS PROPRES AU NUMÉRIQUE

Tout en appliquant le principe de l'explicitation, nous avons réparti les éléments culturels propres au numérique en deux catégories : noms propres d'organisations et sigles. Les traductions des énoncés nous appartiennent.

3.1. L'EXPLICITATION DES NOMS PROPRES D'ORGANISATIONS

Dans le corpus constitué, certains noms d'organisations du domaine numérique contiennent un terme explicitant permettant l'identification de la compagnie respective.

1) FR : « Comment *la deeptech Wedolow* optimise automatiquement le code informatique pour réduire la consommation d'énergie » (le 22 novembre 2023)

Dans l'exemple cité sous 1), le syntagme « *la deeptech Wedolow* » figure comme terme explicitant du nom de la compagnie Wedolow, une compagnie française

de technologie de pointe qui aide les équipes de développement à optimiser leurs applications logicielles, les rendant encore plus efficaces et efficientes.

Le terme *deeptech* est emprunté à l'anglais et est utilisé « pour mettre davantage l'accent sur les moyens mis en place (c'est-à-dire les technologies de pointe et les avancées scientifiques) que sur le résultat » (*Grand dictionnaire terminologique*).

L'article nous apprend que la compagnie Wedolow est une compagnie bretonne qui a été fondée en 2022 et qui « a mis au point une méthode logicielle qui optimise le code informatique de l'électronique embarquée en adéquation avec le type de microcontrôleur » (*Industrie & technologies*, le 22 novembre 2023).

La traduction peut inclure comme terme explicitant le terme roumain *companie* (fr. *compagnie*), suivi par la nationalité de l'organisation et par le terme anglais *deeptech*, afin de rendre compréhensible pour le public roumain l'identification de la *deeptech* :

1) R : „Cum optimizează automat *compania franceză de deeptech* Wedolow codul informatic pentru a reduce consumul de energie”

Les variantes de traduction enregistrées par les publications roumaines sont : *companie deeptech* (ou avec majuscule *Deeptech*) ou *companie de deeptech*.

Le terme *deeptech* apparaît dans les publications spécialisées roumaines sous différentes formes – *deeptech*, *deep tech* ou *deep-tech* – ce qui signifie que le terme n'est pas encore fixé dans le vocabulaire du numérique en roumain.

Voici un exemple d'énoncé-titre d'une publication roumaine qui contient le terme *deeptech*, écrit *deeptech* (2022) :

2) R : „*Start-up-ul românesc deep-tech OxidOS* a ridicat o investiție de tip seed în valoare de 1,2 milioane de euro de la Early Game Ventures și un grup de business angels” (*Ziarul financiar*, le 16 août 2022)

Une variante *deep tech* est présente dans un énoncé-titre d'une publication financière roumaine de 2023 :

3) R : „Apare un nou fond de investiții concentrat pe *start-up-uri deep tech* din Europa Centrală și de Est, cu o dimensiune de până la 70 mil. euro, în care este implicat și Daniel Dumitrescu (InnovX). Investiție de 25 mil. euro de la Fondul European de Investiții” (*Ziarul financiar*, le 4 juillet 2023)

La variante *deeptech* est utilisée également dans le vocabulaire spécialisé du domaine numérique en langue roumaine en 2023 :

4) „Ce e *deeptech* și 5 companii din România de care trebuie să știi” (<https://start-up.ro/>, le 6 janvier 2023)

Ces énoncés, extraits de publications roumaines, contribuent à la validation des choix traductifs lors de l'explicitation des noms d'entreprises propres au numérique. Nous optons pour la variante *deeptech* emprunté à l'anglais vu la tendance du roumain à emprunter des termes anglais du domaine numérique.

Dans la plupart des contextes, les énoncés contiennent uniquement le nom de la *deeptech* sans aucune précision permettant d'identifier le type de compagnie ou sa nationalité. Dans ce cas, on peut introduire en roumain comme termes explicitants les termes *deeptech* ou *companie de deeptech* suivis par la nationalité de la compagnie, explicitée dans l'article :

- 5) FR : « *Quandela* promet de réduire fortement le nombre de sources photoniques pour le calcul quantique tolérant aux fautes » (le 7 février 2025)
- 5) R : „*Compania franceză de deeptech Quandela* promite să reducă semnificativ numărul de surse fotonice pentru calculul cuantic tolerant la erori”
- 6) FR : « *Welinq* dévoile sa mémoire quantique visant à faire progresser communications et calcul quantiques » (le 19 mars 2025)
- 6) R : „*Compania franceză de deeptech Welinq* își dezvăluie memoria cuantică menită să avanseze comunicațiile și calculul cuantic”

Les termes explicitants en roumain jouent le rôle de références intratextuelles dont le repère est pris à l'intérieur du texte facilitant de la sorte la tâche du traducteur d'explicitier les informations relatives à l'identification de la compagnie.

Dans d'autres cas, les nationalités des compagnies sont différentes, ce qui implique l'explicitation des deux nationalités dans la version roumaine :

- 7) FR : « Quantique : *Welinq* et *Qphox* s'associent pour interconnecter les ordinateurs à qubits supraconducteurs » (le 25 février 2025)
- 7) R : „Cuantică: *compania franceză Welinq* și *compania olandeză Qphox* se asociază pentru a interconecta computerele cu qubiți supraconductori”

Dans les énoncés français, le journaliste présuppose la connaissance chez le lecteur d'origine des deux noms des compagnies, française et néerlandaise, qui restent toutefois implicites pour le public roumain, d'où l'importance de l'explicitation des noms d'organisations pour les lecteurs roumains.

Dans l'énoncé suivant, le nom propre de la *deeptech* est explicité à l'aide de termes qui renvoient à la nationalité, estonienne, dans ce cas :

- 8) FR : « Comment *Skeleton Technologies* stabilise la puissance électrique des datacenters IA avec ses supercondensateurs » (le 5 mai 2025)

8) R : „Cum stabilizează *compania estoniană de deeptech Skeleton Technologies* puterea electrică a centrelor de date pentru inteligență artificială cu ajutorul supercondensatorilor săi”

Le même terme explicitant la nationalité est utilisé pour la traduction de l'énoncé cité sous 9) :

9) F : « Datacenters : comment Vertiv adapte ses systèmes d'alimentation électrique et de refroidissement à l'explosion de l'IA générative » (le 27 novembre 2024)

9) R : „Centre de date: cum își adaptează *compania americană de deeptech Vertiv* sistemele de alimentare electrică și de răcire la explozia inteligenței artificiale generative”

Dans le cas des noms propres d'entreprises, l'application du procédé de l'explicitation a permis de rendre explicites les éléments d'identification des compagnies françaises et étrangères qui déroulent des activités dans le domaine deeptech.

3.2. L'EXPLICITATION DES SIGLES

Dans la catégorie des sigles, nous avons identifié des sigles qui se rapportent à des concepts et des sigles qui renvoient à des noms propres d'organisations du domaine numérique.

3.2.1. L'EXPLICITATION DES SIGLES DÉSIGNANT DES CONCEPTS PROPRES AU NUMÉRIQUE

Dans certains énoncés, le sigle est explicité entre parenthèses dans le texte français, ce qui facilite la tâche du traducteur qui devra transcoder le sigle et traduire les termes explicitants :

1) FR : « Dirigé par l'Institut de recherche technologique SystemX en collaboration avec l'Inria et plusieurs industriels (Dassault Aviation, SNCF, RTE, Orange...), *le projet CAB (cockpit et assistant bidirectionnel)* vise à créer un système basé sur une IA qui aiderait les pilotes d'avion ou les opérateurs à résoudre des situations potentiellement critiques. » (le 18 juillet 2023)

1) R : „Coordonat de Institutul de Cercetare Tehnologică SystemX, în colaborare cu Inria și mai mulți actori industriali (Dassault Aviation, SNCF, RTE, Orange etc.), *proiectul CAB (cockpit și asistent bidirecțional)* urmărește să creeze un sistem bazat pe inteligență artificială care să îi ajute pe piloții de avion sau pe operatori să gestioneze situații potențial critice.”

Le projet *CAB* (*cockpit et assistant bidirectionnel*) n'est pas connu dans les publications roumaines, ce qui indique le fait que la technologie n'a pas encore été appliquée dans le domaine aéronautique. Lors de la traduction, on opte pour le transcodage du sigle et des termes explicatifs, avec un emprunt du terme anglais *cockpit* et la traduction littérale des éléments composant la lexie *assistant bidirectionnel* / *asistent bidirecțional*. Le sigle *CAB* est repris en anglais avec le transcodage des éléments composant la lexie : *CAB (Cockpit and Bidirectional Assistant)*.

Dans d'autres cas, le sigle n'est pas accompagné par l'explicitation entre parenthèses, ce qui implique une activité de réflexion de la part du traducteur : laisser le lecteur faire son propre travail d'explicitation et de compréhension ou expliciter le sigle, comme dans l'exemple cité sous 2) :

2) FR : « L'intelligence artificielle générative se diffuse dans l'entreprise grâce au *RAG* » (le 23 avril 2024)

Le sigle *RAG* est un emprunt à l'anglais *RAG (retrieval-augmented generation)*, rendu en français par *génération augmentée de récupération* et en roumain par l'équivalence directe *generare augmentată de recuperare*. Un article publié en plusieurs langues sur le site Oracle, *Qu'est-ce que la génération augmentée de récupération (RAG, retrieval-augmented generation) ?*, mentionné dans la sitographie, nous apprend que le *RAG* « est une technique d'intelligence artificielle relativement nouvelle qui peut améliorer la qualité de l'IA générative en permettant aux grands modèles de langage (LLM) d'exploiter des ressources de données supplémentaires sans réentraînement ».

Dans ce cas, le traducteur a le choix entre deux variantes : transcoder le sigle *RAG*, sans aucune explicitation, ou avoir recours à l'équivalent roumain *generare augmentată de recuperare*, suivi par le sigle *RAG* et le syntagme terminologique anglais entre parenthèses (*RAG - retrieval-augmented generation*) :

2) R : „Inteligența artificială generativă se răspândește în cadrul companiilor datorită *RAG*”

2') R : „Inteligența artificială generativă se răspândește în cadrul companiilor datorită *generării augmentate de recuperare (RAG - retrieval-augmented generation)*”

Le choix d'une version ou d'une autre dépend du public auquel la traduction s'adresse et de la publication roumaine où le texte traduit paraîtra : une publication spécialisée d'intérêt professionnel, dans le premier cas, ou une publication spécialisée d'intérêt général, dans le deuxième cas.

Un autre exemple traite d'un sigle très connu dans le domaine numérique : le sigle *IoT* emprunté à l'anglais *IoT (Internet of Things)*, rendu en roumain par le syntagme *Internet al obiectelor*, suivi par le sigle anglais entre parenthèses :

3) FR : « Prophesee part à la conquête de *l'IoT* et de la réalité immersive avec son nouveau capteur événementiel GenX320 » (le 16 octobre 2023)

3) R : „Prophesee pornește în cucerirea *internetului obiectelor (IoT)* și a realității imersive cu noul său senzor de evenimente GenX320”

Cette solution de traduction est validée par la littérature dans le domaine qui utilise la version *IoT – internetul obiectelor (IoT)*. Nous illustrons cette version par un énoncé extrait du site de la Commission européenne :

4) R : „UE cooperează în mod activ cu industria, organizațiile și mediul academic pentru a valorifica potențialul *internetului obiectelor (IoT)* în întreaga Europă și în afara acesteia.” (<https://digital-strategy.ec.europa.eu/>)

Un autre exemple de reprise du sigle anglais est représenté par le sigle *VR (virtual reality)*, qui est conservé en langue roumaine, en relation avec différents objets : *jocuri VR, căști VR, ochelari VR*.

5) FR : « Les 25 meilleurs jeux *VR* pour Noël 2024 » (le 24 décembre 2024)
« Vous venez d’acquérir un *casque de réalité virtuelle* et ne savez pas par où commencer ? »

5) R : „Cele mai bune 25 de *jocuri VR* pentru Crăciunul 2024”
„Tocmai ți-ai cumpărat o *casă de realitate virtuală* și nu știi de unde să începi?”

Le sigle anglais est également utilisé en français par référence à des concepts. Le sigle *R & D* renvoie au secteur *Research and Development* d’une compagnie :

6) F : « Au CortAIx Lab, Thales fait la démonstration de sa *R&D* pour l’IA critique » (le 22 janvier 2025)

Lors de la traduction, on peut opter pour une explicitation du sigle *R&D* par la traduction littérale des éléments composant le sigle :

6) R : „La CortAIx Lab, Thales face o demonstrație a activității sale de *cercetare și dezvoltare* pentru inteligența artificială critică”

Les publications et les sites roumains spécialisés dans le domaine numérique optent pour le sigle anglais *R&D*, en relation avec le terme explicitant *département* (fr. *département*) :

7) „Ce înseamnă și cum funcționează *départamentul R&D* la SoftServe” (softserveinc.com, 20.05.2023)

Les sigles présents dans notre corpus, désignant des concepts, sont empruntés à l'anglais et peuvent être transcodés en roumain ou explicités, en fonction du public auquel la traduction s'adresse.

3.2.2. L'EXPLICITATION DES SIGLES DÉSIGNANT DES NOMS D'ORGANISATIONS

Les sigles désignant des noms d'organisations françaises ou internationales doivent être accompagnés par des termes explicitants permettant l'identification des organisations respectives, de leur nationalité et de leur objet d'activité. C'est le cas de la grande majorité des sigles contenus dans notre corpus.

- 1) FR : « *L'Afnor* cadre les bonnes pratiques du développement LowCode/NoCode » (le 5 juillet 2024)

On apprend sur le site ISO (International Organization for Standardization) que l'*Afnor* est une association française de normalisation constituée en 1926 qui est représentée en France et à l'étranger. La traduction en roumain doit reprendre l'explicitation « association française de normalisation » afin de faciliter la compréhension par le public roumain :

- 1) R : „*Asociația franceză de standardizare Afnor* stabilește bunele practici pentru dezvoltarea LowCode/NoCode”

C'est également le cas d'instituts français ou étrangers spécialisés dans le domaine numérique :

- 2) F : « *L'IES* de Montpellier imagine les futurs capteurs de l'industrie » (le 30 juin 2022)

Le sigle *IES* renvoie à l'*Institut d'électronique et des systèmes (IES)* de Montpellier. Selon le site de l'IES, l'Institut a la mission « d'apporter des solutions innovantes pour l'observation, la mesure et l'analyse des phénomènes physiques qui nous entourent (...) ».

Une solution de traduction adéquate réside dans la traduction des éléments composants le nom de l'Institut avec le sigle entre parenthèses :

- 2) R : „*Institutul de Electronică și Sisteme (IES)* din Montpellier proiectează viitorii senzori pentru industrie”

Dans l'exemple suivant, le NIST désigne *National Institute of Standards and Technology* situé aux États-Unis, traduit en roumain par *Institutul Național de Standarde și Tehnologie*, suivi par le sigle (*NIST*) entre parenthèses :

3) FR : « Cryptographie post-quantique : la France bien représentée parmi les finalistes désignés par *le NIST américain* » (le 15 juillet 2022)

3) R : „Criptografie post-cuantică: Franța este bine reprezentată printre finaliștii desemnați de *Institutul Național de Standarde și Tehnologie (NIST)* din SUA”

4) F : « Organisme de référence dans le domaine de la cryptographie, *le NIST américain* a finalisé le 13 août dernier la standardisation de trois nouveaux algorithmes capables de résister à des attaques exécutées par un ordinateur quantique. » (le 2 septembre 2024)

4) R : „Organism de referință în domeniul criptografiei, *Institutul Național de Standarde și Tehnologie (NIST)* din SUA a finalizat, în 13 august, standardizarea a trei noi algoritmi capabili să reziste atacurilor executate de un computer cuantic.”

Dans l'énoncé suivant, cité sous 5), l'acronyme *Arcep* désigne *l'Autorité de régulation des communications électroniques, des postes et de la distribution de la presse*. L'Arcep est une autorité française indépendante qui a pour mission de réguler les secteurs des communications électroniques, des services postaux et de la distribution de la presse. La traduction repose sur la traduction des éléments composant le nom propre de l'organisation, suivie par le sigle entre parenthèses :

5) FR : « Les principaux résultats de l'évaluation par *l'Arcep* de l'empreinte environnementale des télécoms en France » (le 6 mai 2022)

5) R : „Principalele rezultate ale evaluării realizate de *Autoritatea Franceză de Reglementare a Comunicațiilor Electronice, a Serviciilor Poștale și a Distribuției Presei (Arcep)* privind amprenta de mediu a sectorului telecomunicațiilor din Franța”

CONCLUSION

L'étude met en évidence le procédé de l'explicitation lors du transfert des éléments culturels propres au numérique, un principe fondamental appliqué dans le cadre de la traduction communicative. La notion de *traduction communicative* a été théorisée en relation avec la *traduction sémantique* par Paul Newmark (1988, 1998). La traduction communicative est centrée sur le récepteur, sur la transmission du message du texte source. Le traducteur a la liberté d'intervenir dans le texte source afin de corriger d'éventuelles anomalies, d'expliciter certaines informations supposées être inconnues ou incompréhensibles pour le destinataire. La relation avec le lecteur est essentielle dans la traduction communicative, car cette relation règle les choix du traducteur : laisser le lecteur faire sa propre lecture ou expliciter certains éléments, dans notre cas, des éléments culturels, afin de faciliter leur compréhension.

Par les exemples analysés, nous avons illustré l'application du principe de l'explicitation dans le cas de la traduction des éléments culturels propres au domaine numérique, en focalisant sur l'explicitation des noms propres d'organisations et des sigles désignant des concepts et des noms d'organisations. Le public cible et la source de la publication des traductions ont été importants pour le choix des stratégies de traduction : le transcodage et/ou le transcodage accompagné par l'explicitation à l'aide de différents termes explicatifs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AIXELÁ, Janvier Franco, « Culture-specific Items in Translation », in Álvarez, Román, Vidal, Carmen-África M. (éds.). *Translation, Power, Subversion [Traduction, Pouvoir, Subversion]*, Clevedon, Multilingual Matters, 1996, pp. 52-78.
- BADEA, Georgiana I., *Despre culturēm. După douăzeci de ani [Sur le culturēm. Vingt ans après]*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2022.
- BALLARD, Michel, « La traduction du nom propre comme négociation », *Palimpsestes* no 11, 1998, pp. 199-223. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1542>.
- BALLARD, Michel, *Le Nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001.
- BALLARD, Michel, *Versus : la version réfléchie*, Paris, Ophrys, 2004.
- DELISLE, Jean, *La traduction raisonnée*, 3e édition revue et augmentée, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Pédagogie de la traduction », n° 1, Ottawa, 2013 [1993].
- GALISSON, Robert, *De la langue à la culture par les mots*, Paris, Clé International, 1991.
- KRÜGER, Ralph, « A Cognitive Linguistic Perspective on Explicitation and Implication Seite », in *Scientific and Technical Translation*, trans-kom 6 [2], 2013, pp. 285-314. URL: https://www.trans-kom.eu/bd06nr02/trans-kom_06_02_02_Krueger_Explicitation.20131212.pdf (Consulté le 23 juin 2025).
- LEDERER, Marianne, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994.
- LUNGU-BADEA, Georgiana, *Teoria culturēmelor, teoria traducerii [Théorie des culturēm, théorie de la traduction]*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2004.
- LUNGU-BADEA, Georgiana, « Remarques sur le concept de culturēm », *Translationes*, vol. 1, Issue 1, 2009, pp. 15-78. Traduit du roumain par Mirela Pop et Georgiana Lungu-Badea.
- NEWMARK, Paul, *A textbook of translation*, London, Prentice Hall, 1988.
- NEWMARK, Paul, *Approaches to translation*, London, Prentice Hall, 1998.
- POP, Mirela, « Du culturel au socioculturel, à propos de la traduction en roumain des documents personnels de langue française », *Translationes*, vol. 1, Issue 1, 2009, pp. 81-96.
- POP, Mirela-Cristina, *La traduction. Aspects théoriques, pratiques et didactiques. Domaine français-roumain*, Timișoara, Editura Orizonturi universitare, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2015 [2013].
- ȚENCHEA, Maria, « Traduction et explicitation : le cas des verbes d'expérience subjective », in Țenchea, Maria (coord.), *Études de traductologie*, Timișoara, Editura Mirton, 1999.
- ȚENCHEA, Maria (coord.), *Dicționar contextual de termeni traductologici*, Timișoara, Editura

Universității de Vest, 2008.

VINAY, Jean-Paul, DARBELNET, Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1994 [1958].

SITOGRAFIE

Industrie et Technologies <https://www.usinenouvelle.com>.

Grand dictionnaire terminologique. Vitrine linguistique de l'Office Québécois de la langue française. URL : <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/>.

L'Institut d'Électronique et des Systèmes. URL : <https://www.iesengineering.fr/ies-linstitut-delectronique-et-des-systemes/> (Consulté le 24 juin 2025).

Politica europeană privind internetul obiectelor. URL : <https://digital-strategy.ec.europa.eu/ro/policies/internet-things-policy> (Consulté le 24 juin 2025).

ZEICHICK, Alan : What Is Retrieval-Augmented Generation (RAG)?, URL : <https://www.oracle.com/artificial-intelligence/generative-ai/retrieval-augmented-generation-rag/> (Consulté le 7 mars 2025).

ZEICHICK, Alan : Qu'est-ce que la génération augmentée de récupération (RAG, retrieval-augmented generation) ? URL : <https://www.oracle.com/fr/artificial-intelligence/generative-ai/retrieval-augmented-generation-rag/> (Consulté le 7 mars 2025).

ZEICHICK, Alan : Ce este generarea augmentată de recuperare (Retrieval-Augmented Generation/RAG)? URL : <https://www.oracle.com/ro/artificial-intelligence/generative-ai/retrieval-augmented-generation-rag/> (Consulté le 7 mars 2025).

Imprimat la
Tipografia Universității de Vest din Timișoara
Calea Bogdăneștilor nr. 32A
300389, Timișoara
E-mail: editura@e-uvv.ro
Tel.: +40 256 592 681

TABULA GRATULATORIA



Pendant les quarante-et-un ans de sa carrière universitaire, Maria Țenchea a consacré tous ses efforts et son savoir-faire à la promotion de la langue et de la culture françaises au sein de la Faculté des Lettres de Timișoara. Elle y a formé des enseignants de français et des traducteurs ; elle a aidé à nouer des liens avec les équipes de recherche en linguistique et en traductologie de l'Europe entière ; elle a contribué à l'étude de la langue française, de la didactique et de la traduction à travers ses publications scientifiques.

Ce livre lui est dédié.

Dans sa première partie, des confrères et d'anciens étudiants évoquent leur rencontre avec Maria Țenchea. Il s'en détache les touches d'un portrait fascinant (Eugenia Tănase, Allain Vuillemin, Dorica Lucaci, Luminița Ciumpe, Loredana Cabassu, Ileana Eiben). Dans sa seconde partie, le livre rassemble des contributions scientifiques offertes en hommage par ses collègues universitaires (Alexandra Cuniță, Ligia-Stela Florea, Liana Pop, Diana Andrei, Georgiana Badea, Mirela-Cristina Pop, Ramona Malița et Jan Goes).

IN HONOREM MARIA ȚENCHEA

ÉTUDES RÉUNIES PAR EUGENIA TĂNASE,
CRISTINA TĂNASE, RAMONA MALIȚA

ISBN 978-630-327-242-9



9 786303 272429